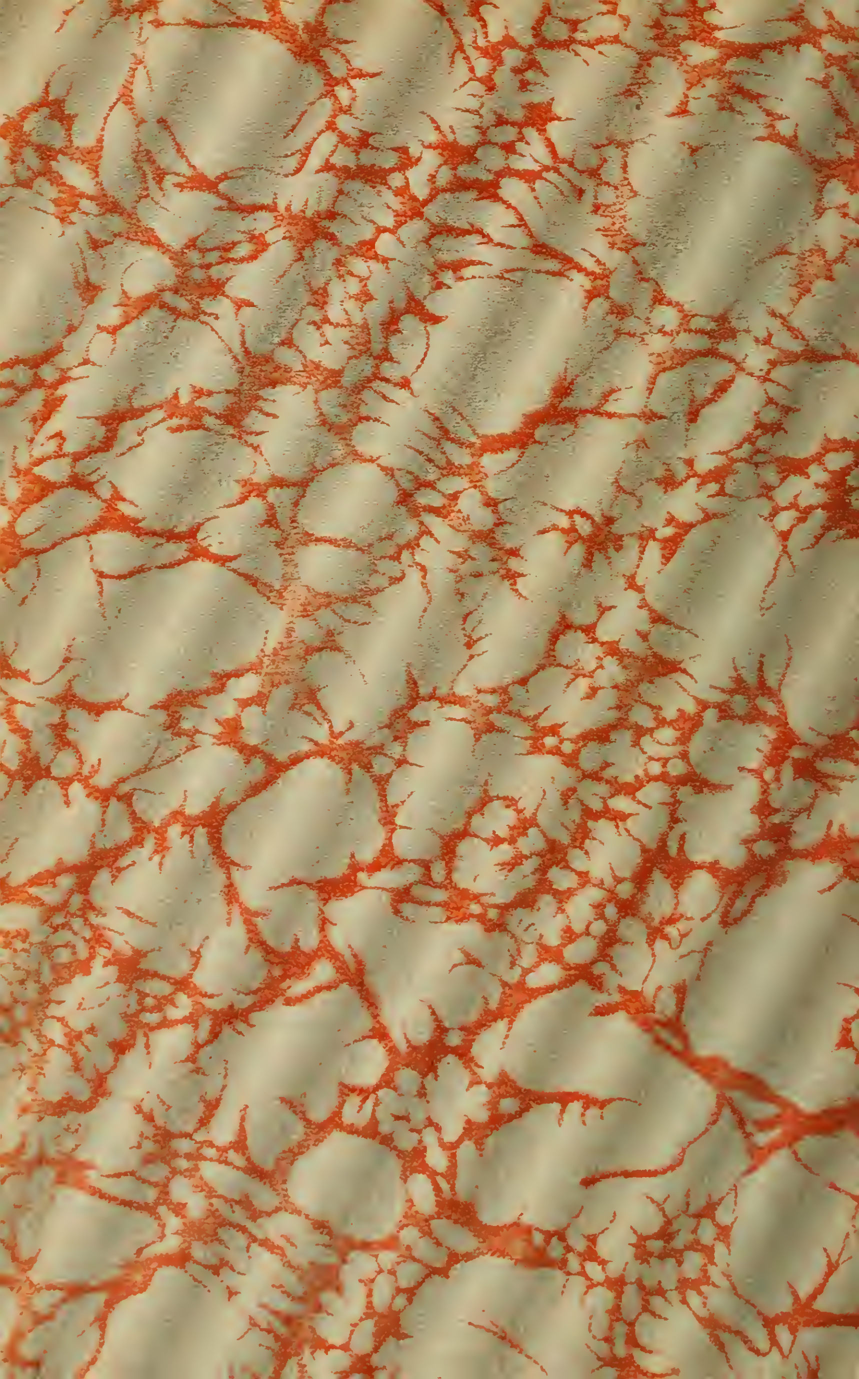

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 07088563 7




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lgliseetsonuvr01gibi


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

L'ÉGLISE ET SON ŒUVRE

I

LA CONSTITUTION DE L'ÉGLISE



PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 6 mai 1905.

H. Odelin, *Vicaire Général.*

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en mai 1905.

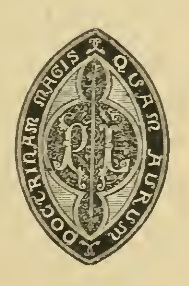
Abbé GIBIER
CURÉ DE SAINT-PATERNE, A ORLÉANS

CONFÉRENCES AUX HOMMES

L'ÉGLISE ET SON ŒUVRE

TOME PREMIER

LA
CONSTITUTION DE L'ÉGLISE



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

AVANT-PROPOS

Sous le titre général de l'Église et son œuvre, *nous offrons au public une longue série de conférences qui ont été prêchées à la messe des hommes de Saint-Paterne pendant les années* 1892, 1893, 1894 *et* 1895. *Ces conférences formeront quatre volumes compacts qui auront les titres suivants :*

1er *Volume :* La Constitution de l'Église ;

2e *Volume :* Les Combats de l'Église ;

3e *Volume :* Les Bienfaits de l'Église ;

4e *Volume :* Les Bienfaits de l'Église (*suite*).

Cette longue étude sur la vie de l'Église, sur sa vie intime et sur sa vie historique, date de dix, onze, douze et treize ans. Nous l'avons donnée à nos auditeurs dans les dernières années du dix-neuvième siècle, et à chaque page on y retrouve les faits et les émotions de

cette époque déjà lointaine, pendant laquelle s'élaboraient les événements de l'heure présente. Le lecteur n'aura pas de peine à constater que nos prévisions et nos craintes d'hier sont devenues les réalités poignantes d'aujourd'hui, et il assistera de la sorte à la marche envahissante de l'impiété contemporaine Nous aurions dû peut-être modifier notre travail, en supprimer les détails déjà vieillis et le revêtir des couleurs de l'actualité. Cette refonte de nos conférences nous eût demandé des heures, des jours et des semaines dont nous ne pouvons pas disposer. Un curé de grande paroisse ne s'appartient pas ; il est la proie que dévore au jour le jour le ministère pastoral; et, s'il veut défendre son troupeau contre le mal et contre les méchants, il n'a pas une minute à perdre; absorbé par les besognes nécessaires, il doit se refuser aux occupations simplement utiles. D'ailleurs on nous a dit et redit que nos conférences sur l'Église et son œuvre *répondaient aux interrogations et aux besoins du jour présent, qu'elles seraient bien accueillies par le clergé et par les laïques, et que nos sept volumes précédents leur seraient une recommandation suffisante auprès du public sérieux, qui veut bien nous lire. Je me suis laissé persuader par ces encourageantes*

paroles, et je remets avec confiance entre les mains des catholiques ce nouvel ouvrage qui a l'unique ambition de porter aux âmes sincères un peu de lumière et un peu de réconfort. Prêtres et fidèles, en présence des objections qui nous sont faites et des luttes qui nous sont imposées, nous avons plus que jamais besoin de nous instruire et de nous aguerrir. En étudiant la sainte Église Catholique, puissions-nous sentir la fierté de lui appartenir et la nécessité de la défendre! En dehors d'elle, que reste-t-il debout? Elle est l'arche sainte où doivent venir s'abriter les âmes qui veulent se sauver et les peuples qui veulent vivre.

Orléans, en la fête de Pâques, 23 avril 1905.

Charles GIBIER,
Curé de Saint-Paterne.

I

CONFÉRENCES PRÉLIMINAIRES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Ceux qui n'ont pas pu nous suivre

Messieurs,

Depuis trois ans nous faisons ensemble une œuvre de la plus haute importance : œuvre d'illumination par la parole, œuvre d'entraînement par l'exemple. Successivement nous avons étudié Dieu et son œuvre, Jésus-Christ et son œuvre. Ces grands sujets méritaient bien tout le temps et tout le soin que nous leur avons donnés. J'ai eu raison de vous en parler, et, en venant au pied de cette chaire pour les étudier, vous avez fait un acte doublement utile; vous avez développé en vous la science religieuse, et vous avez exercé autour de vous un véritable apostolat.

Pourquoi faut-il que des centaines et des centaines d'hommes n'aient pas pu se joindre à vous, privés qu'ils sont de leur dimanche? Je regarde le monde ouvrier qui m'entoure, et j'y vois au moins soixante hommes sur cent qui travaillent six jours et qui travaillent encore le septième jour. Je proteste contre un pareil état social, qui n'est pas

autre chose que l'esclavage organisé et la servitude obligatoire et inévitable. J'ai déjà protesté souvent. Je proteste encore une fois. O'Connell disait aux Irlandais : « Il faut parler toujours, écrire toujours, pétitionner toujours, s'associer toujours, guerroyer toujours jusqu'à ce que le but soit atteint et la justice satisfaite. » C'est ce que je fais, c'est ce que jamais je ne cesserai de faire. Et vous, hommes de bon sens, hommes de cœur, hommes de foi qui m'entendez, je vous invite à faire comme moi. Y pensez-vous, Messieurs? Depuis trois ans nous voyageons ensemble, nous nous rencontrons dans ce temple, et il y a près de nous des centaines d'hommes qui ne peuvent nous suivre, qui n'en ont pas le temps, qui sont frustrés de la liberté de leur dimanche. C'est une injustice sociale criante. C'est une barbarie qui déshonore notre civilisation. C'est un crime public qui met notre société en état permanent de péché mortel. Et je le prouve.

I. *Le dimanche est nécessaire au corps.*

Que les masses vouées aux travaux de l'agriculture et des arts mécaniques, c'est-à-dire les quatre cinquièmes au moins de la population, soient privées de leur dimanche, il n'en faut pas davantage pour les faire descendre à la condition des esclaves

de l'antiquité. Condamner le peuple à un travail ininterrompu, c'est rétablir le paganisme, l'ordre de choses antique qui permettait à quelques millions de citoyens de chômer tous les jours de leur vie aux dépens des dix-neuf vingtièmes de leurs semblables changés en bêtes de service... Et encore les bêtes de service ne sont pas sans cesse en activité. La Compagnie des Omnibus de Paris donne à ses chevaux un jour de repos sur cinq jours de travail, je crois. Notre siècle refuse à beaucoup d'hommes ce qu'on accorde à l'animal; au risque de vous paraître exagéré, je déclare que c'est une cruauté sans nom. Messieurs, Dieu n'a donné de forces à l'homme que juste ce qu'il faut pour travailler six jours. Et, si l'homme ne conforme pas sa vie à cette loi providentielle, il usera infailliblement son corps avant l'âge. Or l'homme n'a pas le droit d'abuser de ses forces, et la société n'a pas le droit de gaspiller les forces de l'homme, elle n'a pas le droit de broyer par un travail excessif la machine humaine.

Remarquez d'ailleurs que, quand je dis que le repos hebdomadaire est absolument nécessaire au corps, je n'entends pas par là un repos quelconque, par exemple, le repos de l'inaction, ou à plus forte raison le repos de la débauche, mais le repos religieux, et par conséquent le repos du dimanche, du jour du Seigneur. L'homme ne saurait se reposer comme une machine qui cesse de marcher, ou

comme un animal qui mange et qui dort. L'homme n'est ni animal ni machine. Son corps n'est point soulagé, quand son âme demeure accablée. Nécessaire au corps,

II. *Le dimanche est nécessaire à l'âme.*

Que voulez-vous que devienne cet homme qui travaille six jours, et qui travaille encore le septième jour? Comment voulez-vous qu'il comprenne la dignité de son être, cet homme qui n'a pas un jour par semaine, quelquefois pas un jour par mois pour y réfléchir? Comment voulez-vous qu'il ne se matérialise pas, cet homme qui tous les jours, sans relâche et sans exception, reste attaché, collé et pour ainsi dire identifié à la terre ou à l'outil par le travail? Pendant la semaine il est comme englouti dans ses sueurs. Ah! de grâce, laissez-le le dimanche sortir de cette fournaise, laissez-le reprendre possession de lui-même et *se relever* à ses propres yeux, laissez-le reposer son corps et en même temps faire un peu fonctionner son âme! De grâce, ne l'abrutissez pas par un labeur ininterrompu. Laissez-le respirer du côté du ciel.

Laissez-le *s'instruire* de ses droits, de ses devoirs, de ses destinées. Vous lui avez donné à l'école primaire quelques connaissances purement humaines. Mais vous savez bien que cela ne suffit

pas. En vain, multiplierez-vous les écoles, les collèges: en vain, ferez-vous ruisseler l'instruction dans les rues; la barbarie ne fera qu'empirer en devenant savante, si la science religieuse ne vient pas corriger et compléter la science profane. On n'a rien vu dans l'histoire, rien dans la géographie, rien dans le cœur humain, rien dans la statistique, quand on n'a pas vu cela. A l'école, à l'atelier, dans les rues, dans le journal le peuple n'entend que la parole de l'homme. Il a besoin de la parole de Dieu. C'est le dimanche, à l'église, au pied de la chaire de vérité que le peuple s'instruit vraiment et substantiellement, que le dogme tout entier et la morale tout entière, passant devant ses yeux et entrant dans ses oreilles, s'incrustent dans sa tête et dans son cœur. Laissez-le s'élever. Laissez-le s'instruire.

Laissez-le se mettre en contact avec Dieu *par la prière*. Le riche qui a tout en abondance croit facilement qu'il peut se passer de Dieu, et il a la tentation de traiter la Providence comme une quantité négligeable. Le peuple, sans cesse aiguillonné par le besoin et menacé de la privation, sent davantage la nécessité de faire intervenir dans sa vie la puissance divine. Laissez-le venir à l'église. Laissez-le se mettre en contact avec Dieu. Que sa prière monte, et qu'il y ait sur sa tête des bénédictions qui descendent!... Le médecin, l'avocat, le savant semblent ne rien devoir à Dieu et tout à leur effort

personnel. Mais l'artisan, le cultivateur... il laboure, il sème, il arrose, il façonne, et ensuite... il attend. Il attend que le soleil et la pluie soient envoyés pour faire germer l'épi et mûrir le raisin. Laissez-le venir à l'église. Laissez-le se mettre en contact avec le Maître du soleil et de la pluie. Que sa prière monte, et qu'il y ait sur sa tête des bénédictions qui descendent!

Le dimanche est nécessaire à l'âme. Sans dimanche pas de prière, pas d'instruction religieuse, pas de vie spirituelle et morale. Sans dimanche pas de famille.

III. *Le dimanche est nécessaire à la famille.*

Ah! que de choses il y aurait ici à dire! Sous le prétexte menteur de le rendre libre, on a indignement asservi le peuple en lui prenant son dimanche, on lui a volé la santé du corps, la dignité de l'âme et les joies de la famille. Voyez-vous cet ouvrier qui pendant la semaine part à l'ouvrage de très bonne heure et en revient fort tard? Il a à peine le temps d'embrasser ses enfants. Il est privé de toute vie de famille. Donnez-lui donc un jour où, à son réveil, ses enfants qui l'ont à peine vu pendant une semaine pourront aller se jeter dans ses bras, — un jour où il ira au milieu d'eux entendre la messe de sa paroisse, — un jour où il aura le loisir

de se reposer avec les siens, — un jour, en un mot, où ce père, cette mère, ces enfants auront vraiment le temps de se voir, de se parler et de s'aimer !... J'entends partout des murmures et des déclamations contre la démoralisation des classes populaires. Eh bien, je le déclare, ces déclamations et ces murmures ne sont ni justes ni raisonnables. Nous avons construit un état social, dans lequel le peuple, privé de son dimanche, se trouve par là même privé de la vie de famille. Nous avons construit un état social, dans lequel le peuple n'a plus ni foyer ni autel. C'est tout ce qu'il y a de plus démoralisant. — Et puis voici encore autre chose. Le dimanche n'est pas seulement la pièce maîtresse de la vie morale et de la vie familiale. Il est encore la pièce maîtresse de la société.

IV. *Le dimanche est nécessaire à la société.*

Pour la faire vivre. Je m'explique. L'ouvrier, qui n'a point de rentes, ne vit que de son travail, et, quand le travail lui manque, il ne peut plus vivre; la misère entre sous son toit; or l'absence de travail, le chômage, qui est un des maux de l'heure actuelle, a plusieurs causes, et, entre autres, la surproduction ou l'excès de production, conséquence de la suppression du repos hebdomadaire : on produit trop. Si on respectait le dimanche, on

produirait moins, le travail serait plus abondant, le chômage plus rare, l'ouvrier plus heureux, la société plus prospère et plus tranquille. Le dimanche est nécessaire à la société pour la faire vivre, et aussi, et surtout

Pour la solidariser. Si les diverses nuances sociales ne se rencontrent pas le dimanche autour des autels, où pourront-elles se réunir, s'harmoniser, se fondre en une seule famille de frères? Je ne vois que l'église et le cimetière pour réunir la masse des hommes. Mais le cimetière n'unit, n'égalise que les morts. L'église est l'unique école de fraternité pour les vivants. Quand la majorité d'un peuple a perdu l'habitude de se réunir un jour sur sept à l'église, vous savez où elle va. La classe aisée va aux réunions d'affaires ou de plaisir où elle apprend à grossir ses capitaux et à multiplier ses jouissances. La classe pauvre va au cabaret ou au club, où elle apprend à compléter son abrutissement moral et physique, et à maudire sa condition et les conditions supérieures. Et ces deux peuples ennemis, qui n'ont pas voulu se rencontrer dans la prière et dans l'amour, se rencontrent dans l'incrédulité et dans la haine... Et les hommes cessent d'être frères ici-bas, parce qu'ils ont cessé d'adorer le Père qui est là-haut.

Chose lamentable! Il semble qu'il y ait dans notre société comme une conspiration générale contre le dimanche, et dans cette conspiration

entrent quelquefois des catholiques inconséquents et coupables. Des dames pieuses font travailler des couturières le dimanche Des chrétiens qui vont à la messe refusent à leurs ouvriers la liberté d'y aller.

— Messieurs, au nom de la religion, au nom de la justice naturelle, au nom des intérêts matériels et moraux, au nom de la famille et de la société je réclame le dimanche. Je le réclame pour tous, parce que tous y ont droit. Je sais que dans certaines administrations il y a des difficultés; mais je sais aussi que ces difficultés ne sont pas invincibles, et que, en augmentant le personnel et en diminuant les dividendes, on arriverait à donner à beaucoup d'employés la liberté de leur dimanche. Pour lors, Messieurs, il faut se mettre à l'œuvre. Délivrons la classe ouvrière de la servitude du travail ininterrompu. Si nous ne faisons pas cela, tous nos projets de réforme ne seront que des rêves, tous nos bons désirs s'évanouiront sur la route du néant, tous nos gémissements n'aboutiront à rien. Si nous ne faisons pas cela, l'Évangile ne reprendra pas possession du monde, et la violation publique de la loi divine aura un retentissement terrible dans notre société déchristianisée. Je vous demande de travailler avec moi à la restauration du dimanche.

Amen!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Ceux qui n'ont pas voulu nous suivre

1° *LES IRRÉCONCILIABLES*

Messieurs,

Nous voyageons ensemble depuis trois ans, et nous avons constaté avec douleur que des centaines et des centaines d'hommes n'ont pas pu nous suivre. Esclaves d'un travail ininterrompu, ils sont privés de la liberté sacrée du dimanche. Il y a là un attentat public contre la loi divine, contre la dignité humaine, contre la sécurité sociale. J'ai protesté vigoureusement, et jusqu'à ce que le but soit atteint et le droit satisfait, je continuerai de protester.

Et maintenant, après avoir déploré l'absence de ceux qui n'ont pas pu nous suivre, constatons l'absence de ceux qui n'ont pas voulu se joindre à nous. Dans cette catégorie, hélas ! trop nombreuse, je discerne plusieurs groupes. Je discerne d'abord le groupe de ceux qui ont la haine de la vérité religieuse, et qu'on pourrait appeler les inaccessibles, les irréductibles, les irréconciliables.

I. ***Il y a des hommes qui ont la haine de la Religion.***

— Chez quelques-uns c'est pure *ignorance*. Une mauvaise éducation reçue dans la famille ou à l'école a faussé leur esprit et perverti leur jugement. Dominés par des préjugés invincibles, ils envisagent le catholicisme comme un culte nuisible, qu'il importe de combattre et de renverser à tout prix. Par exemple, on leur a fait entendre que le catholicisme était opposé à la science. C'est là une idée sotte et puérile qu'il est facile de ruiner de fond en comble, et qui expérimentalement vient encore de recevoir cette semaine un solennel démenti dans la personne et dans la mort de Pasteur, lequel a été en même temps un grand chrétien et un grand savant. Oui, l'idée du désaccord entre la religion et la science est une idée sotte et puérile. Et cependant cette idée est le maître-argument invoqué contre le dogme chrétien par la libre pensée, et bon nombre de nos contemporains, partant de cette idée archi-fausse, nourrissent à l'endroit du catholicisme des sentiments de très vive hostilité.

— Chez d'autres, c'est l'*esprit de parti* qui engendre l'esprit d'irréligion. Ils s'imaginent qu'ils sont obligés d'abandonner l'Église pour une opinion politique. Ils jurent de haïr l'Évangile pour l'amour de la République. Ils ne veulent pas com-

prendre que la religion, par sa nature même, s'élève au-dessus des orages politiques, au-dessus des partis — qu'elle est nécessaire à tous les régimes — et qu'elle s'adapte merveilleusement à toutes les formes honnêtes que peut revêtir le pouvoir. Que d'hommes sont aujourd'hui irréligieux tantôt par fanatisme scientifique et tantôt par fanatisme politique, soit par ignorance, soit par esprit de parti !
— Ajoutez à cela les *passions* qui enfièvrent le cœur et lui font détester du même coup la vertu et la vérité, la vertu parce qu'elle gêne, la vérité parce qu'elle impose la vertu. Que de jeunes gens à qui l'on pourrait dire : « Vous n'êtes pas religieux, parce que vous n'êtes pas chastes, et vous n'êtes pas chastes parce que la chasteté est une vertu qui commande des sacrifices. Vous haïssez la religion, parce que la religion vous prêche des devoirs qui répugnent à votre sens dépravé. » L'irréligion ne vient pas toujours du cœur et des sens, mais elle en vient souvent.

La chose est trop certaine. Il y a parmi nous des irréconciliables, des hommes qui par ignorance et mauvaise éducation, par passion, par esprit de parti, ont la haine de la religion. La pensée de Dieu les met en fureur ; la vue d'un croyant les exaspère. Ils réclament pour eux la liberté du blasphème, et volontiers ils refuseraient aux autres la liberté d'adorer et de prier. Ils ne viennent pas à l'église, et volontiers, s'ils le pouvaient, ils em-

pêcheraient les autres d'y venir. Rien ne leur coûte, dès qu'il s'agit de terroriser les timides ou d'opprimer les pratiquants. Essayez de les convaincre, et, comme le personnage que fait parler Aristophane dans la Comédie antique, ils vous répondront : « Tu ne nous persuaderas pas, quand même tu nous aurais persuadés. »

Messieurs, que, dans le voyage que nous faisons ensemble depuis trois ans, ces hommes ne nous aient pas suivis, cela n'a rien d'étonnant. Cela devait être. Dans l'œuvre d'évangélisation que j'ai entreprise et que j'accomplis de concert avec vous, je m'adresse à la liberté humaine, et je n'ai pas la prétention de vaincre les volontés irréductibles... Que faire cependant à l'égard de ces hommes qui sont nos contemporains, nos voisins, nos amis, nos parents peut-être?

II. *Trois périls sont à éviter.*

1° *Le péril du mépris.*

Écartons de notre esprit et de notre cœur tout ce qui de près ou de loin ressemble au mépris de l'adversaire. Les ennemis de la religion sont déjà trop à plaindre, sans que nous ajoutions l'injure à leur malheur. Nous sommes chrétiens, et notre foi nous apprend deux choses : 1° le prix sacré des âmes ; 2° les révolutions sublimes que la grâce se plaît parfois à opérer dans des cœurs qui paraissent

maudits. Est-ce qu'on ne voit pas cela à chaque page dans l'histoire? Est-ce qu'on ne voit pas cela tous les jours? Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Il a, pour atteindre les âmes les plus rebelles, des secrets qui échappent à notre analyse, à nos prévisions, à nos investigations. L'ère des conversions n'est point fermée... et si, dans ce siècle et à cette heure, il y a des chrétiens qui tombent, il y a aussi des pécheurs qui se relèvent et des incrédules qui reviennent à la lumière.

Ne méprisons personne. Le mépris ne sert à rien. Il est une marque de faiblesse, et non un signe de force. La presse avec ses habitudes de polémique à outrance n'a pas peu contribué à déformer çà et là l'esprit d'aménité et de respect, à émousser le sens de la modération et des convenances. Réagissons contre ces tendances. Mettons la bonté au service de la vérité. Qu'un langage sans aigreur soit chez nous l'expression d'une âme sans amertume. Dieu est patient, parce qu'il est éternel. Nous autres hommes, nous sommes impatients parce que nous ne vivons qu'un jour. Les ennemis de notre foi se trompent; ils sont peut-être coupables; mais ils sont certainement malheureux; et dans tous les cas ils sont nos frères. Évitons à leur égard de tomber dans la tentation du mépris. Évitons

2° *Le péril de la crainte.*

Nous, catholiques, nous oublions beaucoup trop

la valeur de notre cause et la majesté de notre drapeau. Nous oublions trop que notre drapeau flotte depuis dix-neuf siècles et que notre cause est immortelle. Notre drapeau ne date pas d'hier. Il a été planté jadis sur le Calvaire par Jésus-Christ, qui l'a arrosé de son sang et empourpré de ses mérites. Pendant trois siècles, les apôtres, les martyrs l'ont promené dans les catacombes, devant les tribunaux, dans les amphithéâtres ; ils l'ont fait flotter à l'air librement, et un jour un coup de vent l'a emporté jusqu'au sommet du Capitole. On l'a vu dans la main de Constantin, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, dans la main des grands capitaines et des grands libérateurs. On l'a vu dans la main des docteurs et des plus beaux génies de l'humanité. On l'a vu dans la main des Justes et des Saints, qui sont les plus hauts représentants de la race humaine. Quel drapeau que celui qui marche à notre tête ! Un grand peuple le suit, et une grande cause le précède... C'est la cause du vrai et du bien, la cause de la justice et de la charité, la cause de Dieu et des âmes, la cause de l'Évangile et de la civilisation, la cause du temps et de l'Éternité.

Changarnier était en Algérie, portant le drapeau français au milieu des tribus arabes. Il n'avait qu'une poignée d'hommes, lorsque tout à coup il se voit cerné par des ennemis vingt fois plus nombreux. Il rassemble sa petite troupe et il s'écrie : « Mes amis, ils sont dix mille et vous êtes cinq

cents. Vous voyez bien que la partie est égale. » Et les Arabes furent dispersés. Le drapeau et la cause de la France triomphaient du nombre stupéfait et impuissant.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il faut faire valoir notre drapeau, et faire respecter notre cause. Catholiques, ayons conscience de la vérité que nous professons et du droit qui nous couvre. Notre foi a des ennemis. Cela doit être, puisqu'elle est sainte. Ces ennemis peuvent être sincères ou de mauvaise foi. Que Dieu les juge! Pour nous, évitons à leur égard de succomber à la tentation du mépris et à la tentation de la crainte. Évitons

3° *Le péril de l'abdication.*

Essayons de les éclairer en leur parlant, de les attendrir en les aimant, de les convertir en priant pour eux. Ce n'est pas assez.

Il ne suffit pas de prier dans le sanctuaire, tandis que la hache s'abat sur les portes du Temple. Prier sans agir est une abdication. Les impies déterminés ne sont pas le nombre, mais ils sont l'audace. Il faut défendre les faibles et nous défendre nous-mêmes contre les entreprises de l'impiété. Il faut faire nôtre cette devise du chevalier qui avait pris pour emblème les flots soulevés avec ces deux mots: *Turbant sed extollunt :* ils bouleversent, mais ils rapprochent du ciel. La lutte double nos forces et décuple nos mérites.... et, comme ce fruit qui est

d'autant plus savoureux qu'on est allé le cueillir sur un roc très escarpé, les conquêtes de notre foi seront d'autant plus belles qu'elles auront été plus chèrement achetées. L'apôtre saint Paul disait aux premiers fidèles : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. » Je vous dis la même chose, et je vous demande de mettre au service de la cause religieuse, non point votre sang que personne ne réclame, mais votre parole, vos exemples, l'éloquence de vos vertus et l'entraînement de votre apostolat.

Les résultats obtenus depuis trois ans, Messieurs, ne sont pas faits pour nous décourager. Malgré l'état social démoralisant au milieu duquel nous vivons, et qui prive la moitié des hommes du repos hebdomadaire, malgré l'obstination invincible d'une minorité rebelle qu'aucune parole ne peut convaincre, nous avons pu chaque dimanche grouper au pied de cette chaire des centaines d'hommes, et leur offrir le bienfait de l'enseignement religieux et de la prière collective. C'est le cas de redire ici la parole de Drouot au soir de la bataille d'Hondschoote ; on le blâmait de vouloir poursuivre la lutte avec des soldats fatigués : « Des troupes victorieuses, dit-il, n'ont pas besoin de repos. » Et nous aussi, Messieurs, délassons-nous par de nouveaux travaux de nos trois premières campagnes d'évangélisation !

Amen !

TROISIÈME CONFÉRENCE

Ceux qui n'ont pas voulu nous suivre

(SUITE)

2° *LES AVEUGLES*

MESSIEURS,

Nous voyageons ensemble depuis trois ans. Beaucoup n'ont pas pu, et quelques-uns n'ont pas voulu nous suivre. Parmi ces derniers je vous ai signalé les irréconciliables, ceux qui sont invinciblement éloignés de la religion par passion, par esprit de parti et par ignorance. Aujourd'hui je dois vous signaler une autre catégorie qui échappe aux efforts de notre zèle. Ce sont les aveugles, c'est-à-dire ceux qui ne comprennent pas la capitale importance et l'actualité palpitante de l'œuvre que nous poursuivons. Ils n'ont pas su discerner jusqu'ici la nécessité de l'idée religieuse, la nécessité de l'instruction religieuse, la nécessité des assemblées religieuses. Je voudrais vous mettre en mesure de les éclairer.

I. *La nécessité de l'Idée religieuse.*

Nous sommes un peuple malade. Aveugle, triple

aveugle celui qui ne verrait pas cela. Le sensualisme coule à pleins bords, et flétrit jusqu'à la candeur de l'enfance. La jeunesse est traversée par un grand souffle d'indépendance et d'insubordination qui épouvante les parents. Les caractères s'affaissent. La criminalité augmente annuellement dans une proportion effrayante. Notre population décroît. L'antagonisme social est à l'état aigu. Nous sommes un peuple malade. Tous constatent l'évidence du phénomène.

Beaucoup n'en voient pas la cause et le remède. Beaucoup ne comprennent pas la nécessité de l'idée religieuse. Qu'est-ce que la religion dans un peuple?

1° *Un rempart*, d'abord, qui le protège contre l'invasion du mal. J'ai visité la Suisse et parcouru les Alpes. Là des villages prospères s'étalent joyeusement sur le flanc des montagnes, et au-dessus de ces villages règnent des forêts de sapins assez épaisses et assez fortes pour supporter le poids de la neige et arrêter les avalanches. Que si les paysans avaient la malencontreuse idée de couper ces sapins, ils détruiraient en quelque sorte les étais qui soutiennent leurs maisons, et un beau jour les neiges, les glaces, les rochers descendant des sommets envahiraient les jardins, les sentiers et les hameaux, inonderaient les étables et les laiteries et soulèveraient de terre les plus solides habitations. Ce serait la ruine, la dévastation et la mort. Aussi que fait le Conseil fédéral de la

Suisse? Il plante des forêts, et il interdit de toucher à celles qui existent. En Suisse, le sapin est un rempart contre les forces de la nature. Il abrite, il protège, il sauve les villages... De même, dans un peuple, les principes religieux sont le rempart qui arrête le débordement des passions. Que si les hommes imprévoyants et aveugles, ne voyant pas cela, les laissent dévaster, je n'ai pas de termes pour qualifier d'aussi extravagantes créatures, et je les trouve aussi stupides que le paysan des Alpes qui, ayant abattu la forêt de sapins, voit disparaître sous le glissement de l'avalanche maison, chapelle, champs et troupeaux. Qu'est-ce que la religion dans un peuple? un rempart, d'abord, qui le protège contre l'invasion du mal.

2° *Une source* qui l'enrichit de tous les biens. Dans cette Suisse dont je viens de vous parler, il y a des montagnes majestueuses que j'ai eu le plaisir de voir de mes yeux et de fouler sous mes pieds. Or faites attention que tout le système hydrographique de l'Europe continentale a son principe déterminant dans la situation et la disposition de ces montagnes. Des sommets du Saint-Gothard descendent des fleuves immenses qui arrosent l'Europe et la fécondent. Supprimez ces réservoirs providentiels, ces sources du Rhin, du Rhône, du Danube, et l'Europe devient aride... c'est un désert. De même, la religion dans un peuple est la source vive qui produit la paix, la

vertu, l'union, le bonheur public... Et si, ruisselant de toutes parts sur ce sol invisible qu'on appelle l'âme d'une nation, elle en forme comme le courant général, tout marche bien. Que si, au contraire, cette source sacrée menace de tarir, si elle baisse, si surtout elle s'épuise, tout marche mal, tout chancelle, tout périt. Le ciel garde encore son azur, ses rayons et ses clartés, — le sol garde sa fécondité première, — les montagnes sont debout dans leur majesté, les mêmes flots battent les mêmes rivages, les mêmes brises passent sur les fleurs et sur les moissons, — les murailles des cités restent intactes, — la race transmet encore avec le sang les traits qui la distinguent, — la langue garde encore et ses caractères et son harmonie... Mais l'âme de ce peuple est absente, la source est tarie, les traditions sacrées et les croyances augustes sont mortes, et vous n'avez plus sous vos regards que le cadavre d'un peuple ! — La Religion dans un peuple est tout ensemble un rempart et une source : un rempart qui le protège contre l'invasion du mal, une source qui l'enrichit de tous les biens.

Nous sommes un peuple malade, parce que chez nous l'idée religieuse est en péril. C'est l'évidence même. Beaucoup d'hommes ne voient pas cette évidence. Ils ne comprennent pas la nécessité de l'Idée religieuse. Ils ne comprennent pas :

II. *La nécessité de l'instruction religieuse.*

Beaucoup de catholiques ne sont pas suffisamment instruits de leur religion. Déjà nous voyons émerger dans la société les victimes de nos écoles sans Dieu, les produits de l'école neutre. Que savent-ils en fait de religion ? Le christianisme leur est à peu près étranger. A côté de cela, le peuple, qui gagne péniblement son pain à la sueur de son front et qui ne vient plus à la messe, ne pourrait que difficilement rendre compte de sa foi, si une foi quelconque lui reste encore. — Et enfin beaucoup d'hommes instruits et cultivés n'ont qu'une science religieuse très rudimentaire. Ce sont des industriels et des commerçants très intelligents, des médecins très habiles, des hommes d'affaires très expérimentés, des administrateurs très sûrs... mais des catholiques très incomplets. Leur foi n'est pas solide parce qu'elle n'est pas éclairée. Ils ne la connaissent pas suffisamment pour être en mesure de la défendre. C'est un grand malheur, Messieurs, que cette insuffisance de l'instruction religieuse dans notre monde contemporain. Je n'ai pas à en rechercher les causes; j'en constate seulement les inconvénients. Je viens de vous les signaler : 1° Le catholique qui ne connaît pas bien sa religion, n'a que des convictions mal assises, il hésite, il oscille, il doute. Il rencontre des objections dont il n'est pas capable de se donner la réponse. Il marche

dans des nuages qui lui voilent les mystères de Dieu. Et son pas est incertain, parce que son flambeau est vacillant. 2° Le catholique qui ne connait pas bien sa religion ne peut pas la défendre. Il est désarmé. Qu'opposera-t-il aux attaques de l'incroyant? Des injures? on lui en dira de plus cruelles. Des violences? on lui en infligera de pires. La passion? elle ne résout rien. La colère? ceux qui se fâchent ont tort. Rien n'est plus tranquille que le vrai. Nul n'est plus calme que le droit. Le catholique qui sait sa religion est invulnérable et invincible. Le plus modeste ouvrier, qui a une science religieuse moyenne, peut confondre toutes les perfidies de l'impiété courante. L'instruction religieuse est aujourd'hui plus nécessaire que jamais.

Et j'ajoute qu'elle est facile à acquérir. Le pain est tout prêt. Dieu l'a pétri de ses mains. Il n'y a qu'à le prendre tel que Dieu l'a fait. Dieu n'a pas mis la vérité religieuse dans un puits; un puits est obscur et inaccessible. La vérité religieuse est un astre qui éclaire et qui rayonne dans le lointain. Il suffit d'ouvrir la fenêtre, de lever la tête et de regarder. Hélas! que d'hommes à qui s'applique terriblement la parole de l'Évangile : « La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. La lumière a visité la terre, et la terre n'a pas voulu la recevoir. » Que d'hommes qui ne voient pas la nécessité de l'idée religieuse, la nécessité de l'instruction religieuse,

III. *La nécessité des assemblées religieuses.*

Messieurs, l'homme est un être essentiellement sociable. Ses plaisirs, son instruction, ses devoirs, tout est collectif dans l'humanité. Les hommes se rapprochent sans cesse dans la politique, dans l'industrie, dans les arts. Ils se rassemblent dans les comices pour nommer leurs représentants et délibérer sur les affaires publiques. Ils se rassemblent dans des expositions locales ou universelles pour y étaler les merveilles de l'intelligence humaine et les inventions du génie humain. Ils se rassemblent dans des conférences scientifiques et littéraires pour développer en eux le goût de l'étude et la passion du savoir. Ils se rassemblent pour voir courir des chevaux, pour faire de la musique et entendre des concerts. Or ce qui est un droit, un devoir et un besoin dans l'ordre profane est de même et davantage encore un droit, un devoir et un besoin dans l'ordre religieux.

Quoi? pour la pensée qui doit dominer toutes les autres, pour l'expression du sentiment qui l'honore le plus, pour la culture de sa vie spirituelle et morale, si importante et aujourd'hui si menacée, l'homme s'isolerait, se déroberait, se cacherait? Non, Messieurs, on ne peut pas remplacer le Temple par l'École, ni la chaire de l'Évangile par une chaire de calcul ou de morale civique. On ne peut pas calmer les passions par des axiomes, ni main-

tenir avec un peu d'art et de littérature le respect de la propriété, l'honneur des familles, la sécurité des États et la paix du monde. Il faut à l'homme une religion, et une religion visible, concrète, publique et sociale. Ouvriers, vous devez à Dieu votre pain de chaque jour; riches et grands du monde, vous lui devez votre opulence. Venez tous dans nos assemblées religieuses.

Quand le pauvre chante dans sa misère, ô riche, pourquoi te taire dans ton abondance? Quand ce savant s'agenouille, ô jeune homme, pourquoi t'obstiner à demeurer debout? ô peuple, il a été un temps où tu tenais dans nos Églises une des premières places... pourquoi l'as-tu laissée cette place d'honneur? Que t'a donné l'impiété, pour que tu te fies à ses promesses? ô peuple, quand tu as quitté le comptoir, le bureau ou l'atelier, c'est l'Église qui est vraiment le lieu de ton repos. Viens prier, viens entendre la parole, viens voir l'ordre pompeux de nos cérémonies! Viens, c'est ici qu'on se relève, qu'on se console, qu'on s'ennoblit; ici qu'on apprend à être résigné, honnête, content de son sort, ici que tu trouveras la porte du ciel! Si nos églises ne sont pas le Paradis, elles en sont au moins le vestibule.

C'est une île de paix sur l'océan du monde.
On entend de plus loin le bruit du flot qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité!

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Ceux qui n'ont pas voulu nous suivre

(SUITE)

3° *LES INSOUCIANTS*

MESSIEURS,

Nous voyageons ensemble depuis trois ans. Beaucoup d'hommes n'ont pas pu nous suivre : ce sont les esclaves du travail ininterrompu. Beaucoup d'hommes n'ont pas voulu nous suivre : ce sont les irréconciliables, que rien ne peut atteindre, et les aveugles, que rien ne peut éclairer. Auprès de ces deux catégories j'en aperçois une troisième sur laquelle j'appelle aujourd'hui votre attention : ce sont les insouciants, que rien ne peut ébranler. Étudions :

1° Le phénomène de l'insouciance ;

2° Les résultats de l'insouciance.

I. *Le phénomène de l'insouciance.*

Dans notre monde qui s'agite et qui cherche un

remède à ses maux, une réponse à ses questions, une solution à ses inquiétudes, il y a pas mal d'hommes qui restent le cœur tranquille, l'œil terne, les bras croisés, semblables au paysan qui s'assied sur les bords de la rivière et qui attend qu'elle ait cessé de couler.

Ils dorment. Tout arrive à point pour celui qui sait attendre, disent-ils. Et comme ils savent que le temps ne passe jamais plus vite qu'au lit, ils s'y blottissent délicieusement. Que les sentinelles crient, que le tambour batte, que le canon gronde, peut-être se retourneront-ils sur le côté, mais, ne voyant ni lumière ni feu, ils diront béatement : « A quoi bon nous tourmenter? Tout va bien. Reposons-nous jusqu'au jour. » Et de fait ils se reposent jusqu'au jour, quelquefois même jusqu'au milieu du jour. Et, quand ils se réveillent, ce n'est pas pour prendre part à la lutte, pour faire la chaîne et sauver la maison en perdition, pour s'immoler sur l'autel de la religion et de la patrie, pour défendre ardemment la cause de Dieu et des âmes... non, c'est tout simplement pour assister en spectateurs et en amateurs à la bataille du bien et du mal, comme un habitué de l'Opéra ou du Français qui suit avec sa lorgnette les péripéties du drame et le jeu des acteurs. Voilà l'attitude des insouciants. Ils dorment, et, quand ils ont bien dormi,

Ils regardent. Rien n'est agaçant comme des gens qui vous regardent, alors qu'ils pourraient et de-

vraient vous aider. Imaginez des moissonneurs, qui ne seront payés que le soir, et qui cependant, se sentant menacés par l'orage, suent sang et eau pour ramasser les gerbes. Seront-ils bien contents si on leur envoie des ouvriers, payés d'avance, qui, au lieu de les aider, les regardent?... Vous savez que la Russie a fait une œuvre gigantesque, en établissant un chemin de fer qui pénètre au centre de l'Asie, qui va de la mer Caspienne à Samarcande. Or, il paraît que dans ces espaces immenses, lorsque passent les trains, les Asiatiques imperturbables s'arrêtent un instant pour voir la fumée de la locomotive, puis retombent aussitôt dans leur immobilité impénétrable. Ces nomades que rien n'émeut regardent les trains passer, et continuent à vivre et à circuler, comme si dè rien n'était. Ils n'ont pas même la tentation de monter dans le train pour le diriger et pour s'en servir. Est-ce qu'il n'y a pas en France beaucoup d'Asiatiques qui, au lieu de monter dans le train, de s'élancer sur la machine et de tout conduire vers les hauteurs de Dieu, se contentent de regarder? Après avoir dormi, ils regardent; et, après avoir regardé le train qui passe et le monde qui leur échappe,

Ils s'abstiennent d'émettre un vote, une parole, un acte pour enrayer le mal et promouvoir le bien.

Aujourd'hui il faut *parler* de vive voix ou par la presse. Le public est à celui qui parle. Que de silencieux parmi nous! Là où les méchants sèment à

pleines mains, nous jetons à peine quelques semences, très maigres et très vite emportées par le vent; quand ils donnent la mauvaise presse, la mauvaise pâture, nous vendons le pain de vie; ils prodiguent, ils versent à la ronde le vin de l'irréligion populaire et de la corruption honteuse, et le courage, la pensée même nous manque de propager la feuille amie, qui instruit, qui touche et qui console. Nous avons l'idée vraie, l'idée rédemptrice, l'idée évangélique... et elle reste enfouie dans notre conscience, muette sur nos lèvres; c'est comme si elle n'était pas.

Aujourd'hui il faut *voter*. Le pouvoir est aux majorités, et les majorités émanent de ceux qui les nomment. Que d'abstentionnistes parmi nous! Ils ne veulent pas sortir de leur demeure pour élire des mandataires dignes et capables de les représenter. Ils restent chez eux, et ils préparent un triomphe facile et certain aux ennemis de l'ordre social et religieux.

Aujourd'hui il faut *agir*. L'avenir appartient à ceux qui ont des convictions, et du courage pour les faire prévaloir. Que d'indifférents parmi nous! on ne les voit pas dans nos temples, dans nos prières solennelles, dans nos grandes assemblées religieuses donner l'exemple de la foi, et opposer la ligue des saintes croyances aux conjurations de l'enfer. Dans la vie civile et dans la vie chrétienne, ils s'effacent, et le plus qu'ils font est de jeter sur les ruines so-

ciales et religieuses quelques larmes stériles et passagères. Encore ne faut-il pas leur apporter trop souvent des nouvelles peu rassurantes. Si vous les importunez de vos appels et de vos avertissements, ils vous diront, comme le Thébain Archias, à qui on remettait une dépêche à lire sans délai, et qui la plaçait sous le chevet de son lit en s'écriant : « A demain les affaires sérieuses ! »

C'est assez, Messieurs. Vous avez constaté le phénomène de l'insouciance. Laissez-moi vous indiquer maintenant

II. *Les résultats de l'insouciance.*

1° *Dans l'ordre religieux*

Le catholique insouciant est une non-valeur. C'est un chrétien de cabinet, un membre honoraire plutôt qu'un membre actif dans la société religieuse. Il ressemble au soldat qui a son numéro matricule, son uniforme et ses armes, mais qui, en temps de guerre, reste à la caserne ou se cache sous la tente. Avec de pareils soldats on est battu d'avance, et avec de pareils catholiques la religion périt.

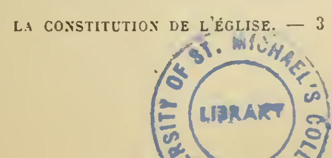
Elle périt d'abord dans l'âme et dans la vie de celui qui la fait si mal valoir. Le catholique, qui condamne sa foi à l'immobilité, s'expose à la tuer par engourdissement. Tout organe qui ne fonctionne

pas se paralyse; toute faculté qui sommeille longtemps devient impuissante. La foi est une source qui tarit quand elle n'est pas tirée, un sentiment qui s'éteint dans l'âme quand il n'a point de respiration au dehors, et, à force de garder sa religion cadenassée, inerte, endormie, on finit par la trouver morte dans son cœur.

Ajoutez à cela que le catholique insouciant frustre de son encouragement et de son exemple la communauté dont il fait partie. Chaque chrétien, si petit qu'il soit, possède ici-bas des influences à bien administrer, des influences qu'il doit mettre au service de Dieu et de ses frères. Regardez-le, ce catholique insouciant. Il dédaigne de passer de sa chambre à l'église pour glorifier Jésus-Christ et pour édifier son entourage. N'est-ce pas quelque chose comme une trahison? Il ne veut pas trahir, je le sais. Mais son abstention ne trompe personne, et elle dit à tous que l'on peut impunément traiter la religion comme une quantité négligeable. Comment de pareils exemples, qui ébranlent l'ordre religieux, n'auraient-ils pas un retentissement terrible

2° *Dans l'ordre social.*

De quoi a besoin notre société? Elle a besoin *de vertu*. Elle a besoin de dévouement. Elle a besoin d'une croisade de grands sacrifices et de saintes paroles. Elle a besoin d'un concert universel de



mouvements dans le sens de la propagation du bien et de la réparation du mal. Or, le catholique insouciant se tait quand il devrait parler, s'efface quand il devrait agir, se réserve et se ménage quand il devrait se donner. En se désintéressant de la religion, il compromet la société dont la religion est le plus sûr rempart.

De quoi a besoin encore notre société? Elle a besoin *d'union*... Et c'est à l'Église, au pied des autels, que l'union pourrait et devrait se faire, là que les extrêmes sociaux pourraient et devraient se rencontrer pour se donner le baiser de paix et de réconciliation. Nul doute que, si tous les Français étaient unis dans l'amour de Dieu, ils seraient facilement unis dans l'amour fraternel, et des chrétiens priant et chantant ensemble sous la voûte d'un temple forment la plus belle scène de fraternité que le soleil puisse éclairer. Or, le catholique insouciant refuse ce rendez-vous. Il refuse le baiser de paix au pied de l'autel. Il refuse de concourir à l'union de tous les membres de la grande famille nationale sous le regard et sur le cœur de Dieu.

En résumé, de quoi a surtout besoin notre société? *de l'Évangile*. Un jour que Victor Hugo était bien inspiré, il disait : « Il faut ensemencer nos villages d'Évangiles. » Et, en effet, plus il y aura d'Évangile lu et vécu dans la nation, et plus il y aura de vitalité vraie. Nous sommes bâtis sur l'Évangile. Nous sommes un superbe palais dont les

fondations sont évangéliques. Ces fondations craquent de toutes parts. Le catholique insouciant le sait, le voit, et il se défend de faire la moindre réparation. Le palais tient toujours, mais vienne une secousse, et voilà l'édifice en ruines. Le catholique insouciant n'en a cure.

— Messieurs, une paysanne bien avisée, laissant ses enfants seuls à la ferme, leur disait : « S'il vous arrive quelque chose, ne criez pas : au voleur! personne ne viendrait, car vous seriez seuls en danger d'être volés. Criez : au feu! si vous voulez faire venir les voisins, car le feu peut brûler tout le village. » Il y a pas mal de catholiques insouciants qui dorment, regardent et s'abstiennent. Réveillez-les en criant : au feu! c'est-à-dire en leur faisant comprendre que la religion et la société sont solidaires, et que les périls qui fondent sur l'ordre religieux menacent du même coup l'ordre social. Réveillez-les en leur faisant comprendre que ceux qui sommeillent au bord de l'abîme sont destinés à se coucher dans le lit de l'avalanche. Réveillez-les, et dites-leur de venir avec vous travailler à la gloire de Dieu et à la reconstitution de la France chrétienne!

Amen!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Ceux qui n'ont pas voulu nous suivre

(SUITE)

4° *LES TIMIDES*

MESSIEURS,

Nous voyageons ensemble depuis trois ans. Beaucoup d'hommes n'ont pas pu nous suivre : ce sont les esclaves du travail ininterrompu. Beaucoup d'hommes n'ont pas voulu nous suivre : ce sont les irréconciliables que rien ne peut atteindre, les aveugles que rien ne peut éclairer, les insouciants que rien ne peut ébranler. Ce sont encore les timides, dont j'ai à vous parler aujourd'hui. Je n'ai pas pour habitude de cacher la vérité, et vous attendez de moi que je la dise tout entière. C'est ce que je vais faire.

I. *Les timides sont nombreux.*

Messieurs, l'intrépidité nous plaît. Quand vous

lisez dans l'histoire qu'à Malplaquet les soldats français, n'ayant point mangé depuis trois jours, jettent le pain qu'on leur distribue, refusant d'y toucher avant d'avoir vaincu, je vous défie de ne pas tressaillir. Quand vous contemplez, dans les annales d'hier, le général de Sonis étendu sur la neige au soir de la sanglante bataille de Loigny, attendant la mort qui ne vient pas, baignant toute la nuit dans son sang, extasié dans la prière, vous éprouvez le frisson de l'enthousiasme. Rien n'est beau comme l'intrépidité. Rien n'est petit, avilissant, antifrançais comme la peur.

Et chose étonnante! en matière religieuse la peur règne souverainement. Les timides sont innombrables. Nous parlons de liberté de conscience, et il y a des milliers d'hommes dont la conscience n'ose pas se manifester. Ils ont peur de paraître religieux. Ils reculent

Devant l'impiété officielle. Volontiers ils adoreraient le Christ, si on pouvait le fréquenter pendant la nuit, à l'abri des inquisitions malveillantes et des indiscrétions compromettantes. Mais en plein jour, est-ce possible? Ils vont encourir la disgrâce des puissants ; ils vont subir les exclusions injustes, les récriminations violentes, les mesures vexatoires qui les atteindront jusque dans leurs enfants. C'est trop pour eux. Ils baissent pavillon, ils se taisent, ils se cachent, ils déguisent leurs convictions secrètes sous l'hypocrisie de l'indifférence, ils abdiquent les

droits de leur conscience et de leur paternité, ils mettent leur drapeau dans leur poche. O liberté, quand donc cesseras-tu d'être un vain mot? — Et à côté de ceux qui reculent devant César, voici ceux qui reculent

Devant le blasphème audacieux. Si le christianisme n'était rien, l'impiété ne se donnerait même pas la peine de le nier. Elle passerait à côté de lui sans haine, sans mépris, sans orgueil, comme on passe devant un monceau de pierres, qui n'a pas même l'architecture d'une ruine. Mais le christianisme est quelque chose. Il parle, il discute, il tient en haleine l'esprit humain; il a vu la science des temps qui finissent avec celle des temps qui commencent, et on l'accusera de tout, sauf d'avoir manqué de grandeur et de puissance d'esprit. Et alors l'impiété, qui ne peut pas le confondre avec des arguments, ne serait pas fâchée de le supprimer avec des menaces et des injures, injures et menaces qui s'expriment tantôt par la parole et tantôt par la plume, armes perfides dont on rencontre partout la pointe et le tranchant. En face de ces agressions, que de chrétiens qui mollissent, qui ne répondent au blasphème que par un silence timide et complaisant, qui murmurent tout bas : « La tempête passe, cachons-nous. » Et même quelques-uns, poussant la faiblesse jusqu'à l'apostasie, ajoutent : « L'impiété hurle; hurlons avec les loups. » D'autres encore plus timides reculent devant un moindre péril,

Devant le sarcasme du monde. Le monde a horreur de ceux dont la pratique est la censure vivante de ses mœurs dissolues ; et, s'il ne peut s'en débarrasser par des décrets ou par des blasphèmes, il cherche à les opprimer par le ridicule. Il crée une opinion narquoise, dont le chrétien entend à chaque instant éclater sur sa tête le rire indécent. Que d'hommes qui ont peur de cette opinion ! et qui suppriment leurs pratiques religieuses, pour n'avoir pas un sourire à braver ! Ils viendraient à l'Église, si les temps étaient meilleurs. Ils verront le prêtre avant de mourir. Mais, pendant la vie, ils s'en passent. Les choses de la religion ont toutes leurs sympathies secrètes ; mais ils n'osent pas manifester ces sympathies. Ils rougissent de Dieu, comme au siècle dernier un poète fut surpris rougissant de son père. J.-B. Rousseau recueillait au théâtre les applaudissements de la galerie. On lui montre dans la foule un homme simple qui lui souriait avec amour. On lui demande quel est le nom de cet inconnu, il répond que c'était un fermier de ses terres. Le poète venait de commettre une grande bassesse, car cet homme c'était... son père ! Ils sont nombreux, Messieurs, ils sont très nombreux ceux qui rougissent de Dieu.

II. *Que faire?* Vous connaissez sans doute la strophe très simple et très belle qu'un grand chré-

tien, Louis Veuillot, a voulu qu'on gravât sur sa tombe :

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi.
Au dernier jour devant son Père
Il ne rougira pas de moi.

Préparons-nous une telle épitaphe. Méritons-la par une vie courageusement chrétienne. Ayons

1° *Une religion qui s'affirme.*

Voulez-vous des exemples d'une religion qui s'affirme? En voici quelques-uns. Saint Louis ne rougissait pas du cilice sous la cuirasse de Taillebourg. — Condé et Luxembourg tapissaient, vêtus du scapulaire, Notre-Dame de Paris des drapeaux étrangers. — Drouot portait son chapelet à la dernière bataille de la grande armée. Et, pendant la campagne de Russie, une nuit que Napoléon apercevait une lumière dans le camp et qu'il dépêchait un officier vers la tente où brillait cette lumière : « Sire, lui rapporta l'envoyé, c'est Drouot qui travaille et qui prie. » Dans la prière Drouot retrempait ses forces; le lendemain, il se battait comme un lion, et à Napoléon qui le félicitait il répondait : « Sire, je ne crains ni la mort ni la pauvreté; je ne crains que Dieu; voilà toute ma force. » Encore un exemple. Peu de temps après 1830, Louis-Philippe réunissait à un grand dîner toutes les notabi-

lités civiles et militaires. C'était un vendredi, et on n'avait servi que du gras. A la droite de la reine était placé le général Brun de Villeret, lequel, aussi brillant officier que chrétien intrépide, s'était signalé pendant toutes les guerres de l'Empire. Dans l'île de Lobau, à la tête d'une poignée de braves, sans vivres ni secours, il avait tenu en échec pendant trois jours tous les efforts de l'ennemi. Il est à table, et laisse passer tous les plats, et, comme la reine s'en étonne : « Madame, répond-il en souriant, c'est aujourd'hui vendredi, et j'attends qu'on apporte du maigre. » La reine est confuse. Le maréchal Soult qui était en face essaie de la tirer d'embarras et de sauver la situation en plaisantant son vieux compagnon d'armes sur ses scrupules étonnants. « Comment? cela t'étonne? reprend à haute voix le général Brun, tu me connais cependant bien, et tu sais que de ma vie je n'ai fait gras le vendredi, si ce n'est à Lobau, où je n'eus à manger que la tête de mon cheval ! » Comme elle est belle cette foi qui plante son drapeau partout où elle passe, même à la table des rois ! — Entendez encore Lamoricière qui s'écrie : « Je croirais manquer à ce que je me dois en cachant ma manière de voir. C'est une lâcheté de cacher ses opinions ; c'est sans doute la pire de toutes. » Et un jour que Thiers lui donnait rendez-vous pour le dimanche à huit heures : « Non, répondit-il, pas à huit heures ; le dimanche à huit heures, je vais à la messe. » —

Tenez, voici encore un exemple. Il vient d'Amérique, de la République de l'Équateur. Un jour, dans la cathédrale de Quito, le prédicateur, à la fin de son sermon, annonce la plantation d'une croix aux portes de la ville, et demande pour la porter des hommes de bonne volonté. Garcia Moreno, le Président de la République, descend le premier de la tribune, suivi de tous ses ministres, et réclame l'honneur de recevoir sur ses épaules le précieux fardeau. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle une religion qui s'affirme.

Avancez donc, enseignes déployées, au milieu d'un monde où les timides ont toujours tort, où le dernier mot reste toujours aux audacieux. Ne rougissez pas de votre foi. Ne la mettez pas sous le boisseau, comme un flambeau qui vous gêne parce qu'il vous désigne. N'ayez pas l'air de demander pardon aux hommes d'appartenir à Dieu. Affirmez vos convictions sans témérité mais sans faiblesse. Pourquoi vas-tu te confesser? demandait un soldat à un camarade. « Pour deux raisons. Écoute bien : « 1° parce que cela ne te regarde pas ; 2° parce que cela me fait plaisir. » Si donc on attaque devant vous la foi chrétienne, défendez-la avec vigueur. Ceux qui vous combattent ne vous sont supérieurs ni par la position ni par les lumières. Et d'ailleurs, quand ils auraient sur vous la supériorité du talent ou de la richesse, n'avez-vous pas comme eux la liberté de vos convictions? Paraissez ce que vous

êtes, suivez la ligne droite et vous vous concilierez l'estime de tous. Ceux mêmes qui n'auront pas le courage de voussuivre seront obligés de dire : « A la bonne heure ! voilà un caractère ! » Et les caractères sont si rares dans notre monde qui fléchit de toutes parts que, quand on les rencontre, on les respecte d'abord, et on finit souvent par les imiter. Ayez une religion qui s'affirme,

2° *Une religion qui rayonne.*

Les timides sont nombreux. Par vos paroles et par vos exemples aidez-les à reconquérir leur liberté. Un paysan Irlandais avait été jeté en prison par le lord anglais dont il était tenancier, on lui propose la liberté, mais à condition qu'il ira déposer dans l'urne un bulletin de vote contre O'Connell, le vaillant défenseur de la patrie opprimée. Le paysan hésite d'abord, mais la pensée de sa famille dont il est le soutien le décide à trahir sa conscience et sa foi. Au moment où il va déposer son vote, sa femme l'arrête en lui criant : « Malheureux, que vas-tu faire? Souviens-toi de ton âme et de ta liberté ! » Et ce cri d'une humble femme empêchait l'Irlandais de défaillir. Messieurs, quand je vois autour de vous tant de baptisés qui hésitent, tant de têtes qui s'inclinent et tant de timidités qui tremblent, je voudrais vous voir, animés d'un zèle intelligent et infatigable, arrêter la contagion de la peur et propager la contagion du courage. Je voudrais vous voir,

aguerris vous d'abord, travailler à aguerrir vos frères. Ce n'est pas impossible. Il suffit de vouloir et d'essayer. Des prédicateurs qui prêchaient d'abord en tremblant et en balbutiant ont fini par être imperturbables. Cambronne, qui était un lion au feu, pâlissait au premier coup de canon. Jetez-vous à l'eau, vous nagerez. Soyez chrétiens, et devenez apôtres. Et que par vous les aveugles soient éclairés, les insouciants ébranlés, et les timides rassurés et virilisés. Que par vous renaisse dans ce siècle la foi chrétienne avec la sainte liberté des âmes!

Amen!

SIXIÈME CONFÉRENCE[1]

Ceux qui n'ont pas voulu nous suivre

(SUITE)

5° *LES DÉCOURAGÉS*

Mes Frères,

La fête de la Toussaint est la fête de l'Espérance. D'abord, elle tourne nos pensées et nos regards vers le ciel, vers cette cité bienheureuse où triomphent les saints nos frères aînés, où un jour nous devons triompher avec eux. Écrasés que nous sommes ici-bas par le travail, par la tentation et par la douleur, il nous est doux de contempler le séjour de la paix et de redire après saint Augustin : *Illic enim vacabimus!* Oh! les belles vacances que les vacances éternelles!

Et puis la fête de la Toussaint est encore la fête de l'espérance sous un autre aspect. Elle ramène dans nos églises les chrétiens dispersés au dehors. Elle ramasse les brebis au bercail. Et, en poussant vers les autels des multitudes qui attestent par leur

1. Cette conférence a été donnée à la grand'messe de dix heures devant toute la paroisse, le jour de la Toussaint.

affluence la vitalité grandissante du sentiment religieux, elle ressuscite la confiance dans l'âme du clergé et du peuple. Parce que depuis vingt ans la religion a traversé de rudes tempêtes, on a vu chez plusieurs l'espoir pâlir, comme une étoile cachée par la brume, on a vu beaucoup de découragés. Cela est. Cela ne devrait pas être.

I. *Cela est.*

Les découragés sont nombreux. Vous les reconnaissez à trois signes : ils gémissent, ils maudissent, ils s'éclipsent.

Ils gémissent, et, au milieu de leurs plaintes ininterrompues, deux mots reviennent sans cesse comme un refrain lugubrement sonore : le malheur des temps. Le malheur des temps!... depuis qu'il y a une Église, ses orateurs poussent ce cri, ses publicistes le commentent, ses fidèles le répercutent, dit quelque part M. G. Goyau. Malheur des temps, lorsque l'Empire romain voulait supprimer l'Église, lorsque les Césars de Byzance ou ceux de Germanie la voulaient asservir, lorsqu'elle était déchirée par le grand schisme, disloquée par la Réforme, et lorsque ceux enfin qui se donnaient comme les représentants attitrés du XIXe siècle légalisaient l'acte de décès du catholicisme. Jusqu'à la consom-

mation des siècles les temps seront malheureux, et l'Église devra lutter, et je ne sais vraiment pas si la vie lui est plus dure aujourd'hui que dans les siècles passés. Si donc les découragés se contentaient de répéter cette mélopée monotone du malheur des temps, il n'y aurait pas grand mal. Mais voilà qui est plus grave. Après avoir gémi,

Ils maudissent. Ils ne voient que les vices du siècle, et méconnaissent ses tendances nobles et bonnes. Ils ne savent que jeter des anathèmes aux hommes et aux choses qui les environnent. Ils sont rigides et inflexibles, non seulement pour les ennemis de tout bien, mais encore pour ceux qui peuvent être de bonne foi dans l'erreur, pour ceux qui sont plutôt faibles que méchants, pour ceux qui, ayant de bonnes intentions, sont inhabiles à les exprimer et à les défendre, pour ceux enfin qui n'adoptent pas toutes leurs idées et toutes leurs méthodes. « Ils voudraient faire remonter dans l'Érié les eaux du Niagara », comme dit l'évêque américain Ireland, et il ajoute : « Ne faites pas attention à eux ; passez votre chemin, avec le Christ et sa vérité. » Les découragés gémissent ; ils maudissent ; et, au lieu de se mettre à l'œuvre pour repêcher le siècle qui se noie et pour le replacer dans les filets évangéliques,

Ils s'éclipsent. Ils déclarent qu'ils ne font rien parce qu'il n'y a rien à faire. Disons plutôt que rien n'est fait encore, et que tout nous semble fini,

parce que nous ne voulons pas commencer. Les gémissements sont stériles; les malédictions sont funestes ; l'action seule est féconde et bénie de Dieu. Ce n'est pas en se retirant dans ses quartiers d'hiver qu'une armée gagne des batailles. Ah ! que de fois j'ai entendu de pieux catholiques me faire cette prophétie consolante : « Vous n'arriverez à rien ! » D'abord ils se sont trompés; ils ont mal prophétisé ; par la grâce de Dieu, nos sueurs ont fait germer quelque bien. Et puis est-ce que nous sommes sur la terre pour arriver à quelque chose de terrestre ? Non. Nous y sommes pour travailler beaucoup, et pour gagner par un grand labeur une grande récompense au ciel. Dieu ne demande à personne de réussir, mais il demande à tous, et aux fidèles comme aux prêtres, de lutter et d'agir. Et le découragement est condamnable : 1° parce qu'il vient de la défiance à l'égard de Dieu ; 2° parce qu'il aboutit à l'inaction et à la stérilité. Il y a des chrétiens découragés. Cela est.

II. *Cela ne devrait pas être.*

Laissez-moi vous tracer votre programme en trois mots : confiance, prière, action.

1° *Il faut espérer*, et, pour espérer, il n'y a qu'à regarder l'histoire, l'actualité, la France.

1. *L'histoire*. L'Église se meut dans l'histoire depuis dix-neuf siècles. Voyez *les haines* qu'elle suscite. Tous les méchants s'unissent contre elle. Toutes les passions conspirent à sa ruine. Elle est donc la vérité et le bien, puisqu'elle a pour ennemis le mensonge et le mal. Des impies demandaient à Laharpe quelle était sa religion. « Je suis chrétien, dit-il, parce que vous ne l'êtes pas. Une religion qui a pour ennemis mortels les plus mortels ennemis de toute morale, de toute vertu, de toute humanité, est nécessairement l'amie de la morale, de la vertu, de l'humanité. Donc elle est bonne. » L'Église se meut dans l'histoire depuis dix-neuf siècles. Voyez *les bienfaits* qu'elle répand. Les esclaves lui doivent la liberté. Elle a réhabilité l'enfance. Elle a rendu à la femme sa dignité. Elle a fait du pauvre le frère du riche. Elle a créé la vraie civilisation. Sophocle, ce poète immortel, fut accusé de démence par ses enfants qui voulaient entrer en possession de ses biens. Pour toute défense le poète lut à ses juges son dernier poème, et le peuple couronna le glorieux vieillard. Pour se défendre, pour confondre ses accusateurs, l'Église n'a qu'à montrer ses œuvres. L'Église se meut dans l'histoire depuis dix-neuf siècles. Voyez *les victoires* qu'elle a remportées. Dans un milieu essentiellement mobile, elle ne change pas. Penchant toujours, elle ne tombe jamais. Entourée d'écroulements, couverte de débris, elle se dégage patiemment, se tire

de toutes les ruines, et reprend toutes ses œuvres, comme si de rien n'était. Son endurance égale sa fécondité. Fille de l'Éternité, elle en a les allures calmes, et semble dire au Temps que ses attaques ne l'étonnent pas, qu'elle y compte, que, quoi qu'il fasse, il n'aura pas raison d'elle, qu'elle est pour lui d'acier, d'airain, de diamant. — O hommes, pour reprendre confiance, regardez l'histoire. Regardez

2. *L'actualité.* L'Église se meut dans l'actualité. Vous semble-t-elle mourante? On dit que quelqu'un va mourir, quand les extrémités se refroidissent et quand le mouvement du cœur se ralentit. Voyez l'Église. Jamais ses extrémités n'ont été plus chaudes. Jamais les missions n'ont porté plus loin l'expansion de la vie catholique. Léon XIII pendant son Pontificat a créé 150 sièges épiscopaux. Voyez l'Église. Jamais son cœur n'a battu plus fort. Le vieillard frêle et diaphane qui siège au Vatican dirige d'une main invincible le vaisseau catholique. Il gouverne même avec une telle fermeté et une telle vitesse que certains chrétiens maladifs se plaignent des vibrations du navire. L'Église vit. Jamais ses extrémités n'ont été plus chaudes, jamais son cœur n'a battu plus fort. — O hommes, pour reprendre confiance, regardez l'histoire et l'actualité. Regardez

3. *La France.* L'Église se meut dans l'histoire. Elle se meut dans l'actualité. Et, malgré les orages

qui depuis tant d'années fondent sur nos têtes, l'Église se meut au milieu du peuple de France. Est-ce que ce n'est pas admirable?

La religion aujourd'hui n'a aucun avantage humain à nous offrir. Elle ne donne pas le plaisir, elle le condamne. Elle ne donne pas l'argent, elle en demande. Elle ne donne pas les honneurs et les places ; c'est assez qu'on s'approche d'elle pour se compromettre et risquer sa situation. Et si elle n'attire pas l'humanité par le pôle de l'espérance, elle ne la saisit pas non plus par le pôle de la crainte. Ses menaces ne sont que spirituelles, et ses lois n'ont aucune sanction matérielle. La voilà donc plus désarmée que jamais, puissance purement morale au milieu d'un monde qui ne croit qu'au succès et qui n'obéit qu'à la force. Et cependant, chose étonnante! on nous apporte tous les enfants à baptiser, on nous les présente tous au catéchisme, à la confession, à la première communion. Tous les ménages qui se respectent viennent chercher la consécration du sacrement. Tous les malades expirent sous le baiser de nos bénédictions. Des milliers d'âmes assiègent nos confessionnaux et nos autels. Tout ce qui est intelligent et honnête vient fouler le parvis de nos temples. Quoi? Puisque nous ne donnons rien d'humain, nous avons donc quelque chose de divin à donner? Et puisque tant de libertés viennent spontanément nous dire : O prêtre, parle-nous, ouvre-nous tes lèvres, ton

cœur et tes mains, c'est donc que dans nos mains et sur nos lèvres reposent la parole et la grâce de Dieu ? Oui, le peuple de France a besoin de nous. Oui, librement il nous réclame, et au fond nous bénit.

J'ose l'affirmer, la France n'est pas endurcie. Le démon la travaille sans doute, mais il ne la domine pas sans retour. Et si Satan a été chassé du monde païen, dans une civilisation corrompue, au milieu des idoles triomphantes, des temples voués à l'impiété et à la débauche, il est, ce me semble, plus facile à combattre, à vaincre, à mettre en fuite dans notre France, toute trempée des eaux de la grâce, et où le signe du salut éclate, rayonne au front de tous les monuments comme sur la tête de tant de générations baptisées dans le sang de Jésus-Christ, dans notre France qui envoie ses missionnaires et ses religieuses sur toutes les plages du monde barbare, et qui hier encore plantait à Madagascar le drapeau de la civilisation chrétienne ! Il faut espérer. Ce n'est pas assez. La confiance est un sentiment qui doit s'extérioriser et se traduire par la prière et par l'action.

2° *Il faut prier et agir.*

Il faut prier : 1° parce que la terre a besoin du ciel. La terre n'est qu'une partie de l'horizon total ; elle se prolonge et s'achève là-haut. Elle a besoin de la chaleur et de la pluie qui descendent du

firmament; elle a besoin de l'assistance surnaturelle qui descend du paradis; 2° parce que le ciel s'intéresse à la terre. Les saints, nos frères et nos amis, sont sensibles à nos misères et propices à nos vœux, et leur voix épurée par une nouvelle vie, transfigurée dans la gloire, a quelque chose d'irrésistible sur le cœur de Dieu. Il faut prier, et aussi, pour que le ciel nous aide,

Il faut agir. Dieu ne fait rien sans nous. Il ne prête son bras qu'à ceux qui se servent des leurs. Et, quand nos mains ont été un instant jointes dans la prière, il veut que pendant tout le jour elles soient appliquées à l'action. Après avoir prié pendant dix jours au Cénacle, les apôtres se sont précipités sur l'Empire romain, haranguant les sages d'Athènes sur la colline de Mars, les patriciens et les sénateurs de Rome jusque dans le palais des Empereurs, les esclaves dans leurs cabanes. Et l'Empire romain a été christianisé. Or le siècle présent n'est pas pire que le siècle de Néron. A cela vous me dites que vous n'êtes pas des apôtres. Pardon ! Vous devez l'être au moins dans une certaine mesure. Chacun ici-bas a une influence, un rayonnement, une sphère d'action plus ou moins étendue, et chacun est responsable du règne de Dieu et du salut des âmes dans la mesure exacte de son influence personnelle et de son rayonnement possible. Écoutez, pour finir, une belle parole d'Ozanam. « Non, dit Ozanam, les conversions ne se font pas

par les lois, mais par les mœurs, mais par les consciences, qu'il faut assiéger une à une. » Assiégez ainsi une à une les âmes de vos frères... et il viendra le jour désiré par nos cœurs, sollicité par nos prières, préparé par nos efforts et mérité par nos sacrifices, où dans cette Église consolée, sous ces voûtes réjouies, on verra affluer chaque dimanche, comme aujourd'hui, tous les pécheurs convertis, tous les incrédules éclairés, tous les tièdes revivifiés, toutes les brebis reconquises à Jésus-Christ, le divin pasteur !

Amen !

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Le programme de notre quatrième année

MESSIEURS,

Depuis trois ans chaque dimanche à huit heures nous nous rencontrons dans cette Église. Nous prions et nous chantons ensemble. Je parle et vous écoutez. Que pensez-vous de notre Institution de la messe des hommes, qui a déjà trois années d'existence? Et quelle va être la physionomie de la nouvelle période que nous inaugurons? Jetons un regard sur le passé et un regard sur l'avenir.

I. *Un regard sur le passé.*

Nous avons fait ensemble depuis trois ans une œuvre éminemment utile.

Une œuvre *d'illumination*. J'ai posé devant vos esprits Dieu et Jésus-Christ, et je vous ai dit : Regardez! Vous avez regardé ces deux grands su-

jets, et ma parole souvent imparfaite et insuffisamment préparée ne vous a jamais trouvés distraits, inattentifs et insouciants. Bien des fois, en vous contemplant du haut de cette chaire, en constatant la vivacité de vos regards et l'écho que votre silence faisait à ma voix, j'ai cru voir la lumière entrer à flots dans vos âmes et vous apporter la joie sensible de la vérité retrouvée et goûtée. Messieurs, le grand mal qui pèse sur les intelligences contemporaines, non seulement dans les classes populaires, mais encore dans les classes cultivées, c'est l'ignorance religieuse, et, quand nos réunions du dimanche jetteraient seulement quelques rayons de lumière dans la nuit qui vous environne, le résultat serait déjà immense. Nous n'avons point une religion qui a peur de se montrer et qui est incapable de se prouver. Nous avons une religion qui dit à tous : « Me voici. Regardez-moi bien. » Et tout homme de bonne volonté, qui consent à la regarder, tôt ou tard est subjugué, et dans le fond de son cœur, sinon des lèvres, il finit par s'écrier : Je suis venu, j'ai vu, et j'ai été vaincu... vaincu par la puissance du vrai... Nous faisons ici depuis trois ans une œuvre d'illumination

Une œuvre *de transfiguration*. Nous avons un corps, et par notre corps nous ne sommes guère supérieurs à la bête. Mais nous avons une âme, et par notre âme nous sommes à peine d'un degré inférieurs à l'ange. Six jours de la semaine appar-

tiennent à l'organisme physique, à l'action matérielle et brutale, au labeur ingrat qui fatigue nos membres, aux intérêts périssables de la vie présente. Voici le dimanche. C'est le jour de l'âme, c'est le jour de la liberté reconquise, de la dignité mise à l'aise, de la vie morale reprenant ses droits. Notre corps s'arrête dans le repos, et les cimes de notre être s'épanouissent dans l'élément religieux. Groupés devant les autels, vous vous mettez en communication non plus avec une matière vile et grossière, mais avec la pure et incorruptible essence. Vous vous livrez à la culture non plus d'un sol avare, ou d'une profession pénible qui ne vous donne qu'à regret quelques fruits passagers, mais d'une âme immortelle qui répond à vos soins en vous faisant goûter les doux fruits de la sagesse. Dans ce saint commerce avec Dieu, sous l'influence de la sainte parole, dans le rafraîchissement de la prière, dans l'élan des pieux cantiques, votre pensée s'illumine, votre vertu s'épure et se fortifie, votre sensibilité se développe et se perfectionne, tout l'homme moral se répare et se renouvelle. Les richesses, les honneurs et la science ne sont point à dédaigner. Mais pour la santé et la bonne constitution d'un peuple, pour votre vraie grandeur, tout cela ne vaut pas une vertu, une idée morale, une bonne pensée, un sentiment élevé, une généreuse résolution, un élan vers le vrai et vers le bien... Et voilà les fruits dont le dimanche se couronne, et

voilà le résultat de nos réunions dominicales. Nous faisons ici une œuvre d'illumination et de transfiguration.

Une œuvre *d'évangélisation*. Comptez, si vous le pouvez, Messieurs, dans notre monde contemporain, les indifférents qui ont perdu jusqu'à la notion première des vérités religieuses, — les timides qui ont la foi, mais qui n'osent pas la professer, — les railleurs qui hurlent avec les loups pour étouffer leurs remords et pour sauver leur situation et leur prestige, — les découragés et les indolents qui s'abstiennent de toute pratique et de toute manifestation catholique, sous prétexte qu'il n'y a rien à faire. Comptez, et dites-moi comment l'on ramènera tous ces hommes à l'Évangile. Comment? par l'exemple. Messieurs, en venant chaque dimanche au pied de cette chaire, vous travaillez pour vous sans doute, mais vous travaillez aussi pour votre prochain. Votre présence est une prédication; votre affluence est un apostolat. Beaucoup d'hommes, qui n'ont pas encore le courage de vous suivre, se promettent tout bas de venir bientôt s'asseoir avec vous au banquet de la vérité religieuse. Il y a la contagion du mal, et vous savez combien elle est puissante à l'heure actuelle. Mais il y a aussi la contagion du bien... et depuis trois ans dans cette paroisse et dans cette ville votre présence allume sous ces voûtes un foyer de bon exemple et d'évangélisation, dont le rayonnement atteint beaucoup

plus d'âmes que vous ne pouvez le supposer. Voilà le passé. L'avenir sera meilleur encore.

II. *Un regard sur l'avenir.*

Pendant quatre années successives je me propose de vous parler *de l'Église*, de sa constitution, de ses combats, de ses bienfaits. L'Église... n'est-ce pas la question vitale, la grande question? Notre siècle a beau déclarer d'un ton de superbe indifférence qu'il se tient en dehors et au-dessus des querelles religieuses, que des intérêts d'une bien autre importance le sollicitent et le préoccupent; pour peu que l'on jette un regard attentif sur le mouvement des choses à notre époque, l'on ne tarde pas à s'apercevoir que la question de l'Église est au fond de tout. Elle est l'objet des conversations privées. Elle est le thème habituel sur lequel s'exerce la plume de l'écrivain et du journaliste, on l'agite sans cesse à la tribune des Parlements. Elle occupe les veilles et elle inquiète le sommeil des hommes d'État les plus renommés. Elle partage le monde des esprits en deux camps nettement tranchés. L'Église vit depuis dix-neuf siècles, elle vit sous nos yeux, et elle déclare qu'elle vivra dans l'avenir. N'en pas parler? C'est impossible. La supprimer? Ce serait un crime qui ne réussirait pas. Que faire donc? Il faut d'abord la connaître. Aussi pendant une année

tout entière, je vous expliquerai sa constitution, c'est-à-dire :

1° *Sa charpente;*

2° *Sa physionomie ;*

3° *Sa parole;*

4° *Ses droits.*

Je vous parlerai de l'Église. Je vous en parlerai *sans défaillance.* Je lisais ces jours-ci une belle parole du vieil O'Connell, le libérateur de l'Irlande, à un jeune écrivain français, Henri de Riancey. Il lui disait : « Jeune homme, dans la défense de Dieu et de la religion soyez infatigable ! » Cette parole sera ma règle. Chaque dimanche je monterai dans cette chaire comme sur une brèche, pour y prêcher et y défendre la foi oubliée par beaucoup et combattue par quelques-uns. Il y a dans notre monde des impies qui repoussent la lumière de parti pris. Mais c'est le petit nombre. La masse de nos contemporains se compose de sceptiques et d'indifférents qui parlent de la Religion sans la connaître Je les appelle. Entraînés par vous, secoués par les événements, poussés par la logique, ils finiront par venir; à force d'entendre parler dans la presse et dans la rue de l'Église catholique, ils voudront savoir ce qu'elle est, et, avant de la condamner, ils sentiront le besoin d'entendre sur son compte une parole sincère et autorisée. Qu'ils viennent.

La cause que nous plaidons *a un succès assuré.* Il est vrai que nous sommes peu de chose, nous qui

défendons l'Église, et que nous tenons dans le monde une bien petite place. Comment le monde ferait-il attention à nous, lui qui n'a pas vu passer les apôtres? cherchez dans les annalistes de Rome païenne les noms de Pierre et de Paul. Il y avait longtemps qu'ils prêchaient, quand un jour ils se trouvèrent englobés dans le nombre de ceux que Néron envoyait à la mort. Et cependant ces obscurs suppliciés avaient ravivé le cadavre infect de l'empire, créé un peuple nouveau, fondé une puissance qui devait durer autant que le monde, et franchir toutes les limites respectées des aigles romaines. Comme est née l'Église, elle vit... inaperçue et partout présente, sans cesse attaquée et sans cesse renaissante, escomptant, à travers les douleurs de l'heure qui sonne, les triomphes certains de l'avenir qui se prépare, sauvant du même coup sa propre vie et la vie de toute la portion saine de l'humanité!

Venez, Messieurs, venez apprendre à connaître, à aimer et à servir l'Église.

Venez *avec empressement*. L'étude que je vous propose est digne de vous. Les incrédules eux-mêmes s'y intéressent. Il y a quelques mois seulement, dans des articles très remarqués de la *Revue des Deux Mondes*, Taine écrivait : « Aujourd'hui « comme autrefois, le christianisme est l'organe « spirituel, la grande paire d'ailes indispensables

« pour soulever l'homme au-dessus de lui-même,
« au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons
« bornés, pour le conduire à travers la patience, la
« résignation et l'espérance jusqu'à la sérénité, pour
« l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la
« bonté jusqu'au dévouement et au sacrifice. Tou-
« jours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que
« ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs
« publiques et privées se dégradent... l'homme abuse
« de lui-même et des autres... et la société devient
« un coupe-gorge et un mauvais lieu... Le christia-
« nisme, il n'y a que lui pour nous retenir sur notre
« pente natale, pour enrayer le glissement insen-
« sible par lequel incessamment et de tout son
« poids originel notre race rétrograde vers ses bas-
« fonds... et le vieil Évangile, quelle que soit son en-
« veloppe présente, est encore le meilleur auxiliaire
« de l'instinct social. » Et, comparant entre elles les trois formes contemporaines du christianisme : le protestantisme, les sectes orientales et le catholicisme, Taine n'hésite pas à donner la préférence au catholicisme. Voilà, Messieurs, les dernières conclusions des incrédules modernes. L'Église, à leurs yeux, n'est point à dédaigner. Venez en entendre parler. Venez avec empressement.

Venez *librement et spontanément*. L'Église est en pleine bataille, en pleine tempête, en pleine défaite. C'est l'heure pour tous les nobles cœurs de se grouper autour d'elle, et de lui faire un rempart et un

abri de leurs sympathies et de leurs dévouements. La haine qui poursuit l'Église n'a rien qui doive vous étonner; les mauvaises passions la demandent, la demanderont toujours, et la demanderaient encore sur la ruine de tous les autels. D'ailleurs il est assez facile de diriger sur l'institution du Christ les appétits pervers. L'Église n'est qu'une puissance morale; elle n'inflige pas d'amendes, elle n'envoie pas en prison; elle ne déporte personne, et on ne court aucun risque matériel en ne se gênant pas avec elle. Les ennemis de l'Église peuvent sans grande vaillance la frapper, la molester, la piétiner. Elle ne se venge qu'en leur survivant, et, souffletée par eux, elle reste toujours disposée à les bénir et à leur faire du bien. Venez donc spontanément vous ranger autour d'elle, et acclamer son nom.

Venez *joyeusement*. Si ce siècle a une face hostile à la religion, il a aussi une face lumineuse qui réjouit les croyants. Jamais l'Église ne fut aussi radicalement attaquée; mais jamais peut-être elle ne fut aussi intégralement défendue. Jamais certains hommes ne lui témoignèrent plus de défiance; mais jamais le cœur des fidèles ne lui prodigua plus d'amour. Jamais elle ne fut plus dénuée de toute assistance officielle; mais jamais elle ne produisit plus d'œuvres spontanées de foi, de dévouement et de sacrifice. On cherche à tout lui ravir; mais elle

garde son pouvoir sur les âmes et sa puissance sur les cœurs. Or là où sont les âmes, là où sont les cœurs, là aussi est l'espérance... J'ouvre aujourd'hui devant vous, Messieurs, de consolants et magnifiques horizons. Vous m'y suivrez, et Dieu bénira l'appel du pasteur et la réponse du bercail!

Amen!

II

LA CHARPENTE DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Le Pape dans l'Évangile

Messieurs,

Nous entrons aujourd'hui dans le magnifique sujet que je vous annonçais dimanche, et pendant une année tout entière nous allons étudier la constitution de l'Église. Mettons-la d'abord sur ses pieds, et disséquons une à une toutes les pièces qui en composent la charpente : le Pape, les évêques, le clergé, les ordres religieux, les fidèles.

La pièce maîtresse de ce vaste organisme, la tête visible de ce vaste corps, c'est le Pape. Toute l'Église portant sur un seul homme : voilà le plan de Dieu. C'est simple et hardi. Étudions dans l'Évangile la création du Pape.

Mais *pourquoi d'abord consulter l'Évangile?* Saisissez tout de suite la différence qui existe entre l'Église et les sociétés civiles.

Les sociétés civiles choisissent leurs chefs, et donnent à ces chefs le pouvoir qu'elles veulent, et ce pouvoir elles sont libres de le déterminer, de l'étendre ou de le restreindre, pourvu bien entendu

qu'elles respectent les lois de la justice, et l'intérêt public. Ainsi de nos jours les sociétés politiques, tout en admettant l'idée de souveraineté, cherchent surtout à se protéger contre les caprices de l'absolutisme. L'esprit moderne n'est complètement rassuré que lorsque le peuple représenté par ses élus prend en mains la conduite des affaires, propose, discute, vote les lois, ne laissant au chef de l'État que le soin de les promulguer et d'en assurer l'exécution. Régner et ne pas gouverner, voilà pour notre temps la souveraineté idéale.

Que l'esprit moderne règle comme il l'entend les attributions des détenteurs du pouvoir, je n'y trouve point à redire. Mais, s'il prétendait appliquer au gouvernement de l'Église la méthode qu'il emploie au gouvernement des choses temporelles, je lui dirais : Halte-là ! L'Église est une institution positive qui relève de Dieu, et non de l'homme. En lui donnant un chef, Jésus-Christ ne nous a point consultés sur la nature du pouvoir dont il investissait ce chef. Il a tout fait, seul, en roi, en Dieu, sans l'intervention des hommes. Et ce qu'il a fait, rien ne peut le détruire, comme personne ne peut le changer.

Et comment savoir ce qu'il a fait? Il faut ouvrir l'Évangile. Ouvrons donc ce livre divin, et assistons à la création du Pape. Jésus-Christ institue le Pape; il le place à la tête de l'Église, et il imprime sur son front comme trois rayons impérissables :

l'autorité, l'infaillibilité, l'immortalité. Voilà le Pape dans l'Évangile. Il est roi, il est infaillible, il est immortel.

I. *Jésus-Christ donne au Pape l'autorité.*

Un jour, le Christ demandait à ses disciples : « Que dit-on dans le monde du Fils de l'homme? » Et les disciples de répondre : « Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Élie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » — Mais vous-mêmes, ajoute le Sauveur, que dites-vous de moi? — Alors Simon prenant la parole s'écrie : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant! — Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, reprend le Sauveur, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ce que tu viens de dire, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances du mal ne prévaudront pas contre elle. De plus, je te donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel. » Voilà la promesse.

Après la Résurrection, le Christ exécute ce qu'il a annoncé. Soupant avec ses disciples, il s'adresse à Simon-Pierre et lui demande par trois fois : « Simon, m'aimes-tu plus que ceux-là? » Pierre devenu modeste depuis sa chute n'ose pas se comparer aux

autres disciples. Il se contente de répondre : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et deux fois le Seigneur lui dit : « Pais mes agneaux », et une troisième fois : « Pais mes brebis. » Ainsi Pierre reçoit une autorité pleine, souveraine, universelle. Tout est mis sous sa houlette, non seulement les agneaux, c'est-à-dire les fidèles, mais encore les brebis, c'est-à-dire les prêtres et les évêques, de manière qu'il n'y ait qu'une seule bergerie sous un seul pasteur. Et il faut ou n'avoir jamais lu l'Évangile, ou n'en pas comprendre le sens, pour contester la double primauté d'honneur et de pouvoir conférée par Jésus-Christ au Pape, chef suprême de l'Église. A la lumière des textes que je viens de citer, et en les interprétant conformément à une tradition dix-neuf fois séculaire, comprenez

L'origine de l'autorité du Pape. D'où vient-elle? Des rois? non. Du peuple? non. Des parlements? non. Des évêques? non. Elle vient directement du Christ, dont il est le vicaire.

Les dérivations de l'autorité du Pape. Tout dérive de lui dans l'Église. « C'était manifestement le « dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre « premièrement dans un seul ce que, dans la suite, « il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite « ne renverse pas le commencement, le premier « ne perd pas sa place. La puissance donnée à plu- « sieurs porte sa restriction dans son partage, au « lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous

« sans exception, emporte la plénitude. » Le Pape est une source qui se déverse dans les évêques et dans les prêtres, leur communiquant sa propre vitalité pour illuminer, sanctifier et gouverner les âmes. Placé au sommet de la hiérarchie, il tient tout du Christ, et l'Église tient tout de lui. Comprenez de plus

L'exercice de l'autorité du Pape. L'Église enseigne, mais le Pape est le docteur suprême. L'Église légifère, mais le Pape est le législateur suprême. L'Église juge, mais le Pape est le juge suprême. Aucun Concile ne peut prononcer une sentence valide, s'il n'est approuvé par le Pape. Et, lorsque le Pape a prononcé, tout est fini. Il n'est permis à personne de juger son jugement. Il n'a pas l'orgueil du grand roi qui disait : « L'État, c'est moi. » Mais s'il s'abstient de dire : L'Église, c'est moi, il n'en est pas moins vrai que tout l'édifice du Christ repose sur lui comme sur sa pierre fondamentale, et qu'on ne pourrait ni l'entamer, ni le supprimer, sans ébranler ou démolir du même coup toute la société catholique.

Mais, c'est monstrueux, diront ici certains hommes. Vous faites du Pape une idole, et vous livrez la société chrétienne, pieds et mains liés, à tous les caprices de l'absolutisme. — Pardon, Messieurs, le Pape n'est pas une idole qu'on vénère les yeux fermés, ni un prince absolu qui fait tout ce qu'il veut. L'arbitraire et la tyrannie envahissent facilement

les sociétés temporelles, et je vous laisse à prononcer si notre siècle, si fier du moins en paroles, ne s'est point prosterné souvent aux pieds de certaines dictatures honteuses qui donnent toute licence et confisquent toute liberté. L'Église n'a point à craindre l'ignominie de pareilles servitudes. Son chef, vicaire de Jésus-Christ, a un plein pouvoir. Mais il y a des barrières sacrées qu'il ne peut franchir et ne franchira jamais. Il est lié par les textes précis de l'Écriture — lié par la Tradition — lié par des institutions posées de main divine — lié par la loi naturelle — lié enfin, et surtout, par une assistance surnaturelle, qui le préserve de tout péril d'erreur. En même temps que l'autorité,

II. *Jésus-Christ donne au Pape l'infaillibilité.*

Qu'est-ce à dire? Ici une multitude d'hommes qui n'ont pas la foi, ou qui n'ont qu'une foi mal éclairée crient à l'impossible. Croire qu'un homme ne peut se tromper, quand on connaît si bien les misères et les infirmités de la nature humaine, révolte leur bon sens. Ils ne seraient pas éloignés d'accorder une sorte d'infaillibilité à la science et au nombre, mais ce privilège concentré dans un seul leur paraît une inacceptable énormité. Expliquons-nous. Le Pape est infaillible. Est-ce à dire qu'il est impeccable? Mais non. Le Pape est un homme comme vous et moi. Il peut pécher comme vous et

moi. Il peut déshonorer sa charge. Chaque jour, il frappe sa poitrine et dit avec les plus humbles chrétiens : *Peccavi*. Le Pape est infaillible. Quand? Quand il exprime, sur un point de philosophie, de théologie, d'histoire, de science, son opinion privée? Mais non. Toutes les fois qu'il se place sur le terrain scientifique, ou même sur le terrain religieux comme simple particulier, le Pape peut se tromper aussi bien que n'importe qui. Ce n'est pas le Pape en tant qu'homme que nous croyons infaillible, mais le Pape en tant que vicaire de Jésus-Christ et chef de l'Église.

Nous disons que le Pape est infaillible quand du haut de sa chaire apostolique, il définit pour toute l'Église un point de doctrine qui intéresse la foi et les mœurs. Et nous disons cela parce que c'est dans l'Évangile. Quoi? Le Pape est *la pierre* sur laquelle repose l'édifice du Christ, édifice inaccessible à l'erreur, et le Pape, séduit par le mensonge, pourrait faire crouler cet édifice? Le Pape a le pouvoir *de lier* et de délier, et il pourrait briser les liens sacrés de la vérité, nous ceindre des chaînes de l'erreur, et cela serait ratifié dans le ciel? Le Pape doit *paître* les pasteurs aussi bien que les fidèles, et il pourrait leur donner à tous une nourriture empoisonnée, et les conduire dans des voies mauvaises? D'ailleurs écoutez la parole formelle de Jésus-Christ à son vicaire : « Simon, *j'ai prié* pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Quand tu seras

converti, confirme tes frères dans la foi. » Vous l'entendez, Jésus-Christ ne dit pas à son vicaire que sa vie sera sans reproche, mais que sa foi sera sans défaillance. Pierre pourra pécher, il n'en possèdera pas moins le droit de confirmer ses frères dans la foi, dans la vérité. Jésus-Christ a prié, l'infaillibilité du chef de l'Église est sortie de cette prière. Voilà qui est certain, ou bien il faut douter soit de la véracité d'un Dieu, soit de l'efficacité de sa prière. Le Pape est infaillible. C'est écrit dans l'Évangile en caractères évidents.

L'homme se trompe; mais les lèvres du Pape, dans le domaine officiel de la foi, ne se trompent pas. Jésus-Christ l'a voulu.

L'homme est inconstant, il flotte, il nie aujourd'hui ce qu'il affirmait hier, et il adorera demain ce dont il se moquait hier; le Pape est l'organe immuable de la vérité qui ne change pas. Jésus-Christ l'a voulu.

L'homme est corrompu; il a le goût du mal : il en a la passion, il en a la fureur, et, ayant trahi la vertu, il altère la vérité, fait fléchir les principes, met les lois d'accord avec ses mauvaises mœurs. Cela s'est toujours vu dans l'humanité. Cela ne se verra jamais dans la Papauté. Quel qu'il soit personnellement, le chef de l'Église garde pur et incorruptible le dépôt de la vérité et de la vertu. Jésus-Christ l'a voulu.

Et il l'a voulu pour les siècles des siècles. Ce

n'est point pour un jour ni pour un siècle que Jésus-Christ donne au Pape l'autorité et l'infaillibilité; c'est pour la série de tous les jours et de tous les siècles : *Omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

III. ***Jésus-Christ donne au Pape l'immortalité.***

Il lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Or, le fondement d'une Église immortelle pourrait-il disparaître? « Non, répond excellemment Bossuet, ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne saurait jamais avoir de fin... » Et cependant ceux que le Christ a choisis ici-bas pour le représenter, les a-t-il faits immortels? Non. La mort impitoyable fauche toutes les générations, et elle n'épargne ni les rois ni les papes. Le Pape meurt... Mais, remarquez-le bien, sa primauté n'est pas un privilège personnel. Elle survit à l'homme qui disparaît, et elle passe tout entière à son successeur. Le Pape est mort. Vive le Pape! Qui succède à Pierre succède à son pouvoir. Moissonné par la mort, Pierre persévère et vit en ceux qui prennent la suite de son épiscopat : *Perseverat Petrus et vivit in successoribus suis.* L'homme dure peu. C'est un flot qui passe. Or Jésus-Christ doit durer toujours. La vérité et la vertu doivent rester à jamais dans le monde. L'Église ne peut pas mourir. Donc, il faut un Pape, il en faut cent,

il en faut mille, il en faut une succession et une chaîne qui aille jusqu'aux extrémités des temps sans se briser jamais. Le Pape est immortel !

Et pourtant le Pape n'est qu'un homme. Tout va conspirer contre lui, le temps, le hasard, la fragilité des choses, toutes les passions, tous les orgueils. On voudra étouffer la vérité sur ses lèvres ; on lui brisera les dents ; on lui coupera la langue, pour qu'il ne parle pas. Qu'importe ? Il parlera toujours. Cet être si petit, si ému, si fragile, rien, jamais rien n'enchaînera la vérité sur ses lèvres. Le Pape est immortel !

L'histoire est pleine du récit des brutales agressions de tous les pouvoirs humains, et nous avons sous les yeux l'écœurant spectacle des conspirations contre le siège de Pierre. Trône du Pape, tant de fois menacé et frappé, ne finiras-tu pas par t'écrouler ? C'est le cri de mon cœur navré chaque fois que j'entends les bruits sinistres du passé et les sauvages imprécations de l'heure présente. Mais, entraîné par l'histoire et par l'actualité sur les pentes du découragement, je me sens soudainement arrêté par les promesses divines. J'ouvre l'Évangile, et dans ces pages impérissables je vois apparaître le Pape portant au front la triple auréole de l'autorité, de l'infaillibilité et de l'immortalité. Et mon âme consolée, réconfortée, réjouie, fait retentir à tous les échos le cantique de sa foi !

Amen !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Le Pape dans l'histoire

Messieurs,

Un jour, au Parlement britannique, le mot de papiste fut jeté comme une injure au grand O'Connell. L'orateur catholique se redresse : « Misérable, s'écrie-t-il, tu crois me faire injure en m'appelant ainsi, tu ne fais que m'honorer. Je suis papiste, et je m'en glorifie, parce que papiste veut dire que ma foi, par le moyen de la succession non interrompue des Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au-delà de Luther, de Calvin, d'Henry VIII et d'Élisabeth. Eh bien oui ! je suis papiste. Si tu avais cependant une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'il vaut mieux dépendre, en matière de religion, du Pape que du Roi, de la tiare que de la couronne, de la crosse que de l'épée, de la soutane que des jupons, des conciles que des Parlements ? Rougis donc de toi-même, rougis de n'avoir ni foi ni intelligence, et tais-toi. » L'autre se tut, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Nous aussi, Messieurs, nous

sommes papistes, et nous avons le droit et le devoir d'en être fiers... car, à la lumière de l'Évangile, le Pape est une institution divine ; nous l'avons vu dimanche. Et, nous allons le voir aujourd'hui à la lumière de l'histoire, le Pape est une dynastie incomparable. La dynastie des Papes est incomparable, qu'on la considère soit en elle-même, soit dans son rayonnement.

I. *En elle-même* la dynastie des Papes est incomparable.

C'est une dynastie *ininterrompue* depuis dix-neuf siècles. Volontiers je la compare à ces phares qui éclairent nos côtes, dont la lumière sans cesse renouvelée ne s'éteint jamais, et qui résistent à toutes les tempêtes. Impétueuse est la Manche, âpre la mer de Bretagne, terrible le golfe de Gascogne. Mais nous plaçons là un phare, c'est-à-dire une lampe forte comme quatre mille lampes et qu'on voit à douze lieues. Pour le marin qui se dirige d'après les constellations c'est comme un ciel de plus. Le phare d'ailleurs est inébranlable. La lame ne sait où se prendre. Elle bat, elle rage, elle glisse. Dans ses grands coups de tonnerre, tout ce qu'elle gagne c'est que le phare tremble et s'incline quelque peu. Mais cela n'a rien d'alarmant. Voilà

la dynastie des Papes ! Elle a été posée par le Christ comme un phare inébranlable à jamais. Le Christ a dit à Simon : « Jusqu'ici tu t'es appelé Simon, fils de Jean ; désormais tu t'appelleras Pierre. Jusqu'ici tu t'es appelé Mastaï ; tu t'appelleras Pierre. Jusqu'ici tu t'es appelé Pecci ; tu t'appelleras Pierre. Tu laisseras les noms de la terre, tu prendras le nom de l'éternité... Pierre, c'est-à-dire l'inébranlable, c'est-à-dire l'immuable, ce qui ne passe pas avec l'homme, ce qui subsiste comme Dieu. » En effet, depuis dix-neuf cents ans déjà la dynastie des Papes dure, bravant les variations, les vicissitudes, les interruptions ordinaires aux pouvoirs temporels. Elle comptait quatre siècles quand Clovis fonda l'empire des Francs. Elle en comptait dix, quand Guillaume le Conquérant établit en Angleterre la maison des rois anglo-normands. Elle en comptait douze, quand la maison de Habsbourg a été élevée sur le trône d'Allemagne. Elle en comptait seize, quand la maison des Romanoff était appelée au trône de Russie. Elle en comptait dix-huit, quand Bonaparte prit sur l'autel la couronne des Francs et s'appela Napoléon. Expliquez, si vous le pouvez, cette perpétuité de la dynastie des Papes ! Leur patrimoine a été usurpé par des étrangers, leur capitale saccagée par les envahisseurs, leur siège réduit en cendres par les Barbares. On les a vus tenus en exil par des sujets turbulents, jetés dans les fers, souffletés avec un

gantelet, couverts de crachats et d'humiliations, étranglés, pendus, mis à mort par le glaive. Une vigueur inconnue semble animer cette race de princes sacrés. Quels sont donc les hommes qui composent cette dynastie étrange? D'où viennent-ils? De partout.

C'est une dynastie *ouverte*. N'est pas roi qui veut, et, ne fût-ce que pour diriger la principauté de Monaco, il faut se réclamer de l'hérédité. C'est le sang qui fait les rois. Les Papes se font autrement. Quels sont ceux qui sont exclus à tout jamais de la Papauté? Les femmes? oui, et, si quelqu'un ose vous parler de la papesse Jeanne, dites-lui, au nom de tous ceux qui ont lu l'histoire, que c'est là un conte bleu inventé par quelques impies pour servir de pâture aux sots. Les femmes exclues, qui pouvez-vous exclure de la dynastie papale? Personne. Si vous trouvez sur votre chemin un pauvre petit berger vêtu de guenilles, grignotant un morceau de pain noir, gardez-vous de lui dire : « Mon ami, tu ne seras jamais Pape », car il pourrait vous répondre qu'un jour un de ses pareils monta sur le trône pontifical, qu'il y fit de très grandes choses, et qu'il s'appela Sixte-Quint. Si vous rencontrez un charpentier qui sue sang et eau pour soutenir une nombreuse clientèle et envoyer à l'école une demi-douzaine de marmots, ne le défiez pas de nous donner un Pape. Car il vous rappellerait d'abord que sa profession fut pendant plus de

vingt ans celle du fondateur de la Papauté, et, s'il a quelque idée de l'histoire du moyen âge, il vous dirait que c'est à un pauvre charpentier Toscan que le monde doit un de ses plus saints, de ses plus glorieux Pontifes, Grégoire VII. Lieutenants de Dieu sur la terre, les Papes se recrutent dans tous les rangs ; ils viennent quelquefois de l'obscurité la plus profonde pour s'élever au trône le plus resplendissant, et leur dynastie, vieille déjà de dix-neuf siècles, est un divin mélange de grandeur et d'humilité. Elle est ouverte à tous. Et quel est le caractère spécifique de ces rois spirituels si divers d'origine, et semés sur la grande route de l'histoire?

C'est une dynastie *sainte*. Les impies vont chercher dans les époques les plus ténébreuses de l'histoire quelques figures de Papes moins dignes de la sublimité de leur mission, et ils s'imaginent nous embarrasser beaucoup. Ils se trompent. Sans doute dans cette longue dynastie qui compte 262 pontifes Dieu a permis qu'il se rencontrât quelques rares déchéances. Nous ne disons pas que l'impeccabilité s'est assise sur la chaire de Saint-Pierre avec la souveraineté. Mais, à la lumière de l'histoire et de la droite raison, nous disons :

1° Que les défaillances personnelles d'un ou de plusieurs Papes prouvent la divinité de l'Église, en nous la montrant indestructible, indépendante de ceux qui la gouvernent, et supérieure à toutes les

causes de ruine qui tuent les institutions humaines;

2° Que les Papes qui ont fait des fautes n'ont jamais enseigné à l'Église ni de faux dogmes, ni une morale pervertie;

3° Que les taches de la Papauté, comme celles du soleil, sont exceptionnelles et noyées dans la splendeur de l'ensemble;

4° Que nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu, et que, dans sa presque totalité, la dynastie des Papes nous apparaît immaculée, rayonnante de sainteté, admirable quand on la considère, prodigieuse, unique quand on la compare. Voyons cela.

II. ***Dans son rayonnement*** la dynastie des Papes est incomparable.

Elle rayonne *sur les âmes*, à qui elle donne la vérité, la grâce de Dieu, le salut éternel là-haut et ici-bas la sanctification. Comparez-lui les autres dynasties. La plupart des souverains ne pensent qu'à eux, à leur race; les plus élevés pensent à leur pays. Qui pense à l'humanité? qui surtout regarde plus haut que les intérêts de l'heure qui passe? Le dernier sommet des plus grands, c'est de penser à répandre ce qu'on appelle la civilisation. Mais qui pense aux âmes? Qui pense à Dieu? Qui pense à l'éternité? Il n'y a que la papauté. Voilà dix-neuf

siècles qu'elle y travaille. Faites toutes les réserves que vous voudrez ; nommez tel ou tel Pape qui pensait à autre chose. Même en pensant à autre chose, il pensait à cela, et l'immense majorité des Papes ne pensait qu'à cela. Et ceci serait assez pour que tout homme sincère tombât à genoux devant cette dynastie, qui depuis dix-neuf siècles n'a qu'un objectif : les âmes, et qu'un but : l'enseignement, la purification, l'ennoblissement et la transfiguration surnaturelle de la race humaine. Direz-vous que ce but est trop élevé, et que nous plaçons la Papauté dans les nuages ? Non, Messieurs, l'âme n'est point un vain mot, et s'occuper des âmes n'est point une besogne platonique et stérile. Du moment qu'il y a dans l'homme autre chose qu'une poussière organisée, celui-là fait une œuvre splendide qui s'adresse à la partie supérieure de l'être humain. Et les Papes qui font cela depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII méritent d'être appelés les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. D'ailleurs, est-ce que le soleil n'éclaire que les sommets de la montagne ? n'envoie-t-il pas ses rayons dans les vallées et les campagnes qu'il inonde de lumière et de vie ? Telle la dynastie des Papes.

Elle rayonne *dans le monde* non moins que sur les âmes. Vous avouez facilement que *la loi morale* est la santé des nations, et que les peuples corrompus sont des peuples finis. Or, que font les Papes depuis dix-neuf siècles sinon conserver, prêcher,

répandre, protéger, appliquer la morale évangélique ? Ils sont inflexibles sur le Décalogue autant que sur le symbole, et c'est là leur gloire sans pareille. Ils n'ont jamais sacrifié ni une syllabe du dogme, ni une syllabe de la doctrine morale. Vous gémissez sur *le triomphe de l'injustice* et sur les défaites du droit qui sont le grand scandale de l'histoire. Or, que font les Papes depuis dix-neuf siècles, sinon foudroyer l'iniquité et venger la justice opprimée ? Vous vantez les progrès *des lettres, des sciences et des arts*. Or, que font les Papes depuis dix-neuf siècles, sinon travailler à la diffusion des lumières ? Ils sont les ennemis irréconciliables de l'ignorance. Ils ont composé des livres, fondé des Universités, construit des monuments, encouragé la peinture, la sculpture, la musique. Nous ne faisons qu'essayer ce qu'ils n'ont jamais cessé de faire, ce qu'ils ont fait avant nous et mieux que nous. Allez à Rome et comptez-en les richesses artistiques ; vous serez obligés de convenir que les Papes ont été les grands artisans de la civilisation, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus délicat. Hommes de ce siècle, quel est encore l'objet de vos désirs et le tourment de votre pensée ? Vous rêvez *la liberté des peuples*, l'émancipation des faibles, l'ascension graduelle et ininterrompue des classes laborieuses. Or, que font les Papes depuis dix-neuf siècles, sinon travailler à cette œuvre gigantesque ? Est-ce que ce ne sont pas eux qui tout doucement,

par leurs décrets, par leurs mandataires, par leur influence directe ou indirecte, ont fait de l'esclave un homme, puis le serf du moyen âge, et enfin le citoyen des temps modernes ? Est-ce que ce ne sont pas eux qui ont sauvé l'Europe de la domination musulmane? Est-ce que ce ne sont pas eux qui ont résisté aux caprices des princes en faveur de la liberté des peuples ? Plus d'une fois ils ont humilié la couronne des Rois devant la majesté de la tiare... tant mieux ! C'était pour le bien de l'humanité. Sans les Papes, nous n'aurions eu ni saints Évêques, ni saints prêtres, ni princes et ministres hautement chrétiens ; nous n'aurions point eu d'Europe chrétienne; nous serions ce que sont aujourd'hui l'Asie et l'Afrique. Messieurs, déchirez l'histoire, ou proclamez tout haut l'influence bienfaisante et civilisatrice de la dynastie des Papes.

Et à quel prix de tels résultats ont-ils été obtenus? Écoutez la parole de Grégoire VII : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs en exil. » La dynastie des Papes est à ce point de vue encore incomparable.

Elle rayonne *par la souffrance*. Ils se sont immolés ; presque tous portent sur leur front ce je ne sais quoi d'achevé que la douleur ajoute à la vertu. « Regardez la liste des Papes depuis dix-neuf siècles, dit Mgr Bougaud ; il y en a 261. Quel est celui qui n'a pas été criblé, moulu ? » Et, l'histoire

à la main, il écrit un chapitre admirable sur ce qu'il appelle la dynastie sanglante. Au commencement de ce siècle, lorsque les plus farouches révolútionnaires et les régicides eux-mêmes léchaient les bottes de Napoléon et mendiaient ses faveurs, lorsque les rois de l'Europe tremblaient devant ce conquérant qui paraissait invincible, il se trouva à Rome un vieux Pape, infirme, prisonnier, dénué de tout secours humain pour lui dire hardiment: « Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas. » C'est comme cela depuis saint Pierre, et ce sera comme cela jusqu'à la fin des temps. Incomparable en elle-même, la dynastie des Papes est encore incomparable dans son rayonnement que rien ne limite et que la persécution même n'arrête pas. Jésus-Christ l'a voulu. Plaignez, Messieurs, ceux qui méconnaissent une pareille splendeur, et chantez le Christ en acclamant son vicaire !

Amen !

TROISIÈME CONFÉRENCE

Le Pape aujourd'hui

MESSIEURS,

Je vous ai montré le Pape dans l'Évangile et dans l'histoire, et à la double lumière des textes sacrés et des faits nous avons salué dans la Papauté une institution divine et une dynastie incomparable. Continuons notre étude, et voyons ensemble ce qu'est le Pape aujourd'hui. En constatant ses consolations et ses épreuves, nous comprendrons mieux ce qu'il attend à l'heure présente de notre piété filiale.

I. *Les consolations du Pape.*

Elles lui viennent du monde catholique, du monde païen, et du monde incrédule lui-même.

Le Pape contemple *le monde catholique*, et il y voit le réveil de *la foi* dans des milieux qui sem-

blaient lui avoir échappé, particulièrement dans les classes cultivées qui s'affranchissent de plus en plus des préjugés irréligieux. Depuis un siècle la vraie science explore les entrailles du globe pour y surprendre le secret des mondes évanouis; elle scrute les symboles, les mythes, les traditions des sociétés anciennes; elle interroge les monuments et les ruines... et ses découvertes attestent et confirment par d'irrécusables témoignages les récits de nos livres saints. Nous allons à une solennelle réconciliation de la science et de la foi. Le Pape voit cela, et il voit en même temps un réveil *de la charité*. L'Église catholique s'est levée vivante du cercueil où croyait l'avoir ensevelie l'incrédulité méprisante du XVIIIe siècle, et elle a prouvé sa vie et sa fécondité par une multitude d'œuvres dont la seule énumération remplirait un discours. La libre pensée est stérile, Messieurs. Elle n'est bonne qu'à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. L'Église, elle, va au devant de toutes les douleurs, et nous adjurons ses ennemis de compter, s'ils le peuvent, les bienfaits qu'elle a semés sur tous les chemins de l'humanité contemporaine. Le Pape voit cela, et il voit encore dans le monde catholique un réveil *de l'obéissance*. Le Pape n'a qu'à parler et du nord au midi, du couchant à l'aurore, tous ses enfants s'inclinent dans le respect et la soumission. Docteur infaillible, il arrête d'un mot l'expansion des fausses doctrines, il précipite

par une définition l'essor de la vérité, et sur un signe de sa main bénissante la paix rentre dans le bercail. Jamais l'union n'a été plus grande, plus intime, plus instantanée entre le Pasteur et le troupeau. Plus le Pape a été serré de près par ses ennemis, et plus ses enfants se sont resserrés autour de lui. Et puis derrière le monde catholique,

Le Pape contemple *le monde païen*. Du haut de ce roc inébranlable où Jésus-Christ l'a placé, il jette à tous les échos de la terre et du ciel ce cri de sa paternité qui n'est jamais satisfaite: des âmes, encore des âmes! Il rappelle aux Églises d'Orient qui vivent dans le schisme les bienfaits de l'antique unité. Il tient sous ses ailes les Églises naissantes de l'Amérique et d'Océanie, qui sont devenues de grands peuples. Il envoie dans la terre du Japon et dans les sables de l'Afrique d'intrépides missionnaires. Et, prenant en main un globe terrestre, il suit sur tous les méridiens le mouvement gigantesque de la société qu'il gouverne. Il annonce aux continents et aux îles le nom du vrai Dieu, il proclame l'Évangile sur toutes les plages, il fait le siège des peuples, d'autant plus intrépide qu'il a les promesses divines pour conquérir et l'immortalité pour attendre. Et entre le monde catholique obéissant et le monde infidèle ébranlé,

Le Pape contemple *le monde incrédule* qui s'agite et qui se démène plus qu'il ne l'a jamais fait. De quoi parle-t-on dans les académies, dans les camps,

dans les écoles, dans les ateliers, sur les places publiques, à l'oreille et sur les toits, en pleine lumière et dans les ténèbres, dans les assemblées des peuples et dans les conventicules secrets? on parle du Pape. Le Pape est un être prodigieux qui remplit le monde et domine le siècle, et la vigueur des coups qu'on lui porte atteste sa vitalité. Est-ce que vous voyez l'impiété se déchaîner contre la reine qui gouverne l'Église anglicane, contre le czar qui règle les destinées de l'Église russe, contre le patriarche grec qui reçoit du sultan l'investiture de sa charge, ou contre le grand-rabbin qui contemple la race juive montant à l'assaut de vos coffres-forts? mais non. Tous ces chefs de sectes, l'impiété les laisse bien tranquilles. Il en est autrement du Pape. Pierre est l'ennemi qu'il faut vaincre, et tout moyen est bon, pourvu qu'on parvienne à l'exterminer. Il n'y a qu'un mot pour expliquer une pareille guerre faite à la Papauté. Pierre est le vicaire de Dieu, il symbolise ici-bas l'Évangile de Jésus-Christ, la cause du vrai et du bien, les droits de la conscience. Contre lui la haine est impuissante, mais la guerre est éternelle! Voilà le Pape aujourd'hui... et c'est sa gloire de voir venir à lui plus ardentes et plus empressées que jamais les sympathies du monde catholique, les conversions du monde païen, et les attaques désespérées du monde incrédule. Comme a dit Mistral : « La vertu trouve sa gloire dans les persécutions, comme le drapeau

dans ses lambeaux déchirés. » Une telle gloire coûte cher. Considérons

II. *Les Épreuves du Pape.*

A travers les orages de ce siècle nous n'avons vu sur le siège de saint Pierre que des pontifes en larmes.

Le spectacle de l'humanité arrache au Pape des gémissements, hélas! trop justifiés. Des doctrines désolantes s'attaquent sans pudeur à l'Église, à Jésus-Christ, à Dieu lui-même, à sa parole et à sa loi. Les mœurs se mettent au niveau des doctrines. Une fois supprimées les morales à principes immuables et à sanctions éternelles, l'homme aurait bien tort de se gêner, et, de fait, il ne se gêne guère. Les lois enfin, au lieu de réagir contre les mœurs et contre les doctrines, s'abaissent avec elles, et nous voyons les codes fléchir et capituler. Dans la vieille Europe qui se paganise, on a fait des lois pour chasser Dieu de l'école, on a supprimé les lois qui sauvaient l'honneur du mariage chrétien, et on a laissé dormir les lois qui garantissaient au peuple la liberté de son dimanche. Voilà, Messieurs, les grandes épreuves du Pape. Lui, le gardien de l'Évangile, assiste impuissant à la destruction de l'Évangile, et d'une voix éplorée il interpelle, il avertit, il menace, il supplie, il adjure les sophistes,

les démoralisateurs, les sujets et les princes qui trop souvent répondent à ses gémissements par un silence voulu ou par une résistance déclarée. Et puis contemplez

La situation personnelle du Pape à l'heure présente, et devinez, c'est facile, les palpitations douloureuses de son âme royale et de son cœur paternel. Je vous le disais, voulant tuer l'Église, l'impiété a visé la tête. Et, pour atteindre plus sûrement le Pape dans son autorité spirituelle, elle l'a frappé dans sa royauté temporelle. Elle l'a dépouillé du trône que les siècles lui ont fait... de sorte que le Pape nous apparaît, comme le Christ au Calvaire, délaissé et pauvre. Il a la sollicitude de toutes les Églises; il faut qu'il envoie des missionnaires partout; à lui la charge du collège des cardinaux, et de ces grandes Congrégations romaines chargées de terminer toutes les questions théologiques, canoniques, liturgiques sous tous les cieux et dans toutes les langues; à lui de conserver et d'entretenir les grandes basiliques de Rome, et le Vatican avec toutes les merveilles artistiques qui y sont renfermées. Le budget d'un roi n'y suffirait pas, et il n'a rien. C'est la Papauté qui a fait Rome, et demain peut-être le Pape, ramassant dans les plis de sa robe les débris de sa majesté outragée, ira poser sur quelque plage hospitalière la houlette de son Pontificat, disant avec le Poète : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis! »

Conclusion.

Des consolations et des épreuves du Pape, allons-nous conclure à la peur, à l'insouciance? Non. Je vous demande d'abord

1° *La confiance.* Le Pape est invincible, il est indéracinable. Tout peut défaillir, excepté lui. Il a les paroles de la vie éternelle. Il est vrai que la Papauté est assaillie d'horribles tempêtes. Mais, 1° tout cela a été prévu, prédit. Le Christ a dit à Pierre qu'il serait criblé; 2° la Papauté en a vu bien d'autres. Elle a rencontré Néron, Attila, les Césars du moyen âge. Elle a la vie dure. Qu'importe le soulèvement des flots à ce rocher? Plus la mer se soulève, écume et bondit avec rage autour de lui, plus il est beau dans sa fermeté, dans sa stabilité granitique. Il est plus beau dans les heures d'orage que dans les heures sereines. Ayez confiance. Messieurs, le Pape réclame davantage. Il attend, il demande

2° *L'amour* de vos cœurs. Oh! que l'Église a d'amis quand elle est dans les honneurs! mais vienne la tempête, la foule des amitiés vulgaires s'en va, et il ne reste plus auprès d'elle que les nobles cœurs. Soyez de ce nombre. Regardez le Pape, et dites avec Bossuet : « Si je t'oublie, ô sainte

Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! » Regardez le Pape, et dites avec Fénelon : « Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, tu seras à jamais l'objet de mes cantiques et de mes hymnes d'amour. » Regardez le Pape et dites avec Lacordaire : « O Rome, je ne t'ai pas méconnue, pour t'avoir aperçue dans un orage. » Regardez le Pape, et dites avec Lamoricière : « Le Pape est un père. Ce père me tend la main, et je n'ai pas le cœur de résister, et d'ailleurs la cause du Pape est aujourd'hui comme autrefois la cause de la liberté dans le monde. » Regardez le Pape, et faites monter jusqu'à lui vos protestations de foi et d'amour. Ce n'est pas encore assez, à l'égard du Souverain Pontife spolié et appauvri, je vous demande

3° *L'assistance* filiale. Saint Louis disait à son fils : « Cher fils, n'oublie jamais le Pape de Rome, et viens-lui en aide dans toutes ses nécessités. » Notre siècle qui a fait de bien vilaines choses en a fait aussi d'admirables. Il s'est souvenu de la parole de saint Louis, et sous les pontificats de Pie IX et de Léon XIII nous avons vu l'Irlandais qui meurt presque de faim partager avec le Pape le pain de la misère, le pauvre Chinois racheté par nos aumônes secourir le Père commun dès qu'il eut appris à le connaître, l'Arabe du Midi et le sauvage du Nord s'émouvoir au récit de ses épreuves et envoyer son offrande pour les alléger. Nous avons vu l'enfant,

l'humble servante, l'ouvrier et le riche rivaliser envers lui de générosité. Le Pape dans ce siècle a trouvé des enfants là où les Césars n'ont plus de sujets, il a levé des impôts dans les lieux où la terre n'est plus qu'un stérile glacier; de tous les points de l'univers lui est arrivée la double aumône de l'assistance matérielle et d'une prière ininterrompue.

4° *La prière* est le suprême devoir des catholiques envers le Pape. Il y a dans les prières que la chrétienté fait pour son chef et avec son chef une voix capable de dominer le bruit de toutes les tempêtes et de toutes les révolutions. Contemplez le Pontife aux mains désarmées, et incessamment tournées vers le ciel. Il nous invite à soutenir ses mains fatiguées, comme autrefois les lévites soutenaient celles d'Aaron sur la montagne sainte. Nous répondrons à son appel, et, groupés autour du Pape, priant avec lui, nous défendrons dans sa personne le droit méconnu, la sainteté foulée aux pieds, la justice abandonnée et l'Évangile persécuté!

— On a dit : *Le Pape est souverain étranger*. Je veux réfuter et expliquer, en terminant, cette parole idiote et méchante. Le Pape est un souverain étranger au point de vue temporel? Oui. Mais à ce point de vue les catholiques ne lui obéissent pas; ils reconnaissent l'État libre et indépendant dans les

choses purement temporelles. Le Pape est un souverain étranger au point de vue spirituel? Non. Au point de vue spirituel, le Pape a pour territoire le monde entier; il est notre évêque à tous aussi bien et plus que nos évêques particuliers. Il est le Père commun de la catholicité tout entière, il est notre Père, et c'est notre droit autant que notre devoir de tresser autour de sa tête une couronne filiale, qui se compose de confiance, d'amour, d'assistance et de prière!

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Le Pape demain

MESSIEURS,

Après avoir étudié le Pape dans l'Évangile et dans l'histoire, nous avons vu les consolations et les épreuves que lui apporte l'heure présente. Mais demain qu'adviendra-t-il de lui? Question intéressante, à laquelle je vais répondre par une certitude et par une probabilité, par une prophétie qui exclut toute crainte et par une conjecture qui encourage l'espérance. J'ouvre le rideau de l'avenir.

I. ***Le Pape vivra dans l'avenir. C'est une certitude.***

Le Pape *a des promesses d'immortalité.* Créé pour l'Église qui doit durer toujours, il doit durer autant qu'elle. Monarque fragile, pris dans l'humanité et pétri comme elle de chair et d'os, le Pape meurt, mais son souverain pouvoir ne meurt pas.

Jésus-Christ l'a voulu, Jésus-Christ l'a dit, et ce sera. « Un jour que je méditais sur la Papauté, dit le P. Monsabré, je crus voir devant moi une mer immense agitée par la tempête. Au milieu de ses flots tumultueux s'élevait un rocher dont la cime ardue portait jusqu'au ciel un édifice splendide plein de lumière et de chants de fête. Il était là debout et tranquille, comme s'il n'y eût eu autour de lui que la solitude et le silence. Et pourtant les vagues furieuses et mugissantes se précipitaient sur lui de tout leur poids et se brisaient sur ses flancs. Les monstres de l'abîme venaient le heurter et retombaient étouffés dans les flots. Les vaisseaux de haut bord le frappaient de leur proue, et s'engloutissaient à ses pieds. Les aigles et les vautours cherchaient à l'entamer de leur bec et de leurs griffes, et leur bec et leurs griffes étaient tout en sang. Des millions de parasites se collaient à ses côtés pour le ronger, et ils desséchaient sans pouvoir rien prendre. J'étais ému ; il me semblait que cette pierre immobile vivait. Qu'es-tu donc? lui dis-je, qu'es-tu, toi que rien n'étonne, ni n'ébranle, ni ne divise? Et du sein du rocher ces paroles éclatèrent tout à coup : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances du mal ne prévaudront pas contre elle. » L'immortalité du Pape, Messieurs, est enracinée dans une parole divine.

Et *un passé de dix-neuf siècles* a déjà contresigné la promesse du Christ. Le Pape vit, et pourtant les

persécuteurs couronnés, les barbares, les princes impies, les républiques révoltées lui ont passé sur le corps. Voici une dynastie de princes électifs qui sont au nombre de 261, et qui à elle seule compte plus de membres que toutes les dynasties ensemble qui règnent aujourd'hui sur l'Europe. Cette dynastie méprise l'exil, car tous les Papes reviennent à Rome morts ou vivants. Cette dynastie méprise la mort, car le Pape en mourant est sûr d'avoir un successeur. Cette dynastie brave la tempête, car elle durera autant que les temps, et, quand même le temps durerait encore des siècles et des siècles, le dernier Pape serait aussi bien que le second et à cent mille ans d'intervalle, le successeur certain, légitime et reconnu de saint Pierre. Cette dynastie brave la persécution ; elle l'a prouvé dans le passé. « Qui mange du Pape en meurt », a dit Thiers, et elle le prouvera dans l'avenir. Cette dynastie est immortelle. Jésus-Christ l'a dit, et l'histoire a contresigné sa parole. Vous en doutez? Écoutez là-dessus un publiciste anglais et protestant, Macaulay. « La papauté, dit-il, subsiste non en état de décadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et d'une jeunesse vigoureuse. Aucun signe n'indique que le terme de sa suprématie spirituelle soit proche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui... Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent

mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était encore florissante à Antioche, quand les idoles étaient adorées dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore, alors qu'un voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul. »

Soyez sans crainte, Messieurs. Le Pape vivra dans l'avenir. J'ignore quels événements viendront attrister ou réjouir les plus lointains descendants de nos arrière-neveux; mais je sais qu'il y aura toujours sur cette terre une voix que ni l'erreur ni les passions ne pourront étouffer, une voix qui consolera les affligés, qui soutiendra les victimes, qui flétrira les bourreaux, qui pleurera sur les tombes, et qui, au milieu des démentis donnés à la vérité, des défaites de la justice écrasée, des agonies de l'honneur et du droit, maintiendra plus haut que toute clameur la vérité, la vertu, l'honneur, la justice, la liberté, aux applaudissements des âmes honnêtes, consolées et vengées. Je sais qu'il y aura toujours un Pape. J'ignore quels peuples se disputeront la face de la terre. Mais, quels que soient leurs intérêts politiques, leur langue, la couleur et les traits de leur visage, j'affirme qu'il y aura toujours entre eux une langue commune, un amour commun, un intérêt commun : la langue de l'Église,

l'amour du Siège apostolique, l'intérêt de la Papauté. Des peuples nouveaux apparaîtront à la surface du monde, comme ces îles de corail qui émergent peu à peu du sein des mers : le Pape sera là pour les bénir et pour les baptiser. Des peuples vieillis crouleront sur eux-mêmes et seront ensevelis sous le poids de leurs fautes : le Pape sera là pour les consoler et les absoudre. Le Pape vivra dans l'avenir. C'est une certitude. Je vais plus loin, Messieurs, et j'ai une parole meilleure encore à vous adresser. A une prophétie qui exclut toute crainte, j'ajoute une conjecture qui encourage l'espérance.

II. *Le Pape grandira dans l'avenir. C'est une probabilité.*

Et cette probabilité repose sur des indices, sur des phénomènes qui ne sont point à dédaigner. Permettez-moi de vous en signaler quelques-uns.

Constatez d'abord *l'évangélisation progressive du globe*. L'Évangile étend ses conquêtes dans les contrées de l'Afrique inexplorées jusqu'à nos jours, comme dans les îles les plus sauvages de l'Océanie, au centre de l'Islamisme comme au sein de l'idolâtrie asiatique. Regardez du côté des États-Unis et du Canada... c'est tout un monde nouveau, et un monde plein de sève et de vitalité, qui vient se ranger sous la houlette du Pape. Si le spectacle

de la vieille Europe attriste le Pape, le spectacle de la jeune Amérique le rassure par les moissons déjà magnifiques qu'elle lui donne, et par celles plus belles encore qu'elle lui promet. Voyez-vous comment le Pape grandira dans l'avenir? Le monde tout entier viendra dans ses filets. Quelques secondes suffiront alors à la télégraphie perfectionnée pour porter sur tous les points du globe les bénédictions du Père commun à tous les fidèles. En un instant, le Pontife infaillible enverra sa parole au-delà des mers et des océans à son troupeau tout entier, et, sous le coup de l'étincelle électrique, toutes les nations, toutes les Églises, bénies de la main du Pape, se tourneront vers lui, pour acclamer, à travers la diversité de leurs idiomes, le Pasteur universel. Le Pape grandira dans l'avenir. Il nous est permis de le croire, en constatant dans le présent l'évangélisation progressive du globe et la marche du monde vers l'unité catholique.

Voici un phénomène d'un autre genre qui nous mène à la même conclusion, le phénomène *du militarisme actuel*, qui prend des proportions véritablement effrayantes. Voyez, et dites s'il n'y a pas là un état de choses irrégulier, anormal, contre nature, un recul de la civilisation européenne. Aujourd'hui l'effectif de paix pour les États de l'Europe est de plus de 3 millions d'hommes, l'effectif de guerre est de 16 millions d'hommes, et les budgets

militaires réunis de 3 milliards 400 millions par an, sans compter plus de 4 milliards chaque année, fruit probable des travaux utiles de ces fourmilières d'hommes. Et quand on songe aux formidables engins de mort, chaque jour découverts, renouvelés chaque jour, dont regorgent çà et là les arsenaux militaires, on se demande si la prochaine rencontre de plusieurs armées sur un même champ de bataille sera autre chose qu'une guerre d'extermination, et une boucherie humaine. Les nations civilisées n'auront-elles donc jamais un moyen de détendre une pareille situation ? Il y a bien les congrès de la paix. Mais les congrès de la paix n'ont pas fait fondre un boulet de moins, ni rendu à l'agriculture un seul soldat. Que faudrait-il aux nations pour concilier leurs intérêts, pour apaiser leurs conflits, pour les pacifier et les unir sans recourir à l'emploi de la force? Il leur faudrait un arbitre, un arbitre impartial, supérieur à toutes les compétitions, plein de bienveillance et de charité pour tous. Cet arbitre existe... c'est le Pape ! Il représente sur la terre le Dieu qui a dit : « La paix soit avec vous. » Il est l'organe de la vérité, de la justice et du droit. Son impartialité est indiscutable. Et on peut lui appliquer la parole que Wellington, en 1815, disait du duc de Richelieu : « Sa parole vaut un traité. » Les nations chrétiennes fatiguées de leurs armements finiront-elles par venir à lui, le priant de dénouer, au nom des vérités

supérieures dont il est le gardien et l'organe, le drame social qui sans lui ne se dénouerait que par la force? Pourquoi pas? Il est permis de l'espérer. Il est permis de voir dans l'avenir les peuples dégoûtés de la guerre et avides de s'entendre, groupés autour du Pape comme les enfants du même père et lui disant d'une voix unanime : « O Père, vous qui nous aimez tous également, jugez-nous. » Et le Pape, d'un mot de sa bouche, apaisera les grandes querelles des nations, et les nations reconnaissantes se tourneront vers lui pour acclamer, à travers la diversité de leurs intérêts, le Pacificateur universel! Le Pape grandira dans l'avenir, il nous est permis de le croire, en constatant dans le présent les exagérations de la force armée et la nécessité d'un arbitre international.

Je termine en vous signalant un troisième phénomène qui caractérise ce siècle, et qui appelle l'intervention grandissante du Pape. *La démocratie* coule à pleins bords. C'est une force que personne n'arrêtera. Mais, s'il n'est au pouvoir de personne d'arrêter la démocratie, il est du devoir de tous de la modérer, de la régler, de la moraliser. Qui fera cela? Le Pape. Il lui dira : « O peuple, débarrasse-toi de l'incrédulité qui dégrade, crois à l'Évangile qui civilise, comprends ma doctrine et tu l'aimeras. Car je suis le représentant du Christ, et le Christ est ton ami, ton libérateur, ton frère. » Oui, Mes-

sieurs, voilà la grande force de l'avenir, le Peuple. Il monte de plus en plus à la surface. Faut-il s'en effrayer? non, pourvu que le mouvement ascensionnel du peuple ne dévie pas, et que le peuple demeure ce qu'il doit être : un bon peuple. Autrement, si l'on nous fabrique un peuple athée, antichrétien, quel avenir inconnu et terrible! En résumé, il faut infuser dans les entrailles de la démocratie une force morale, pacifiante et unitive, la force évangélique. Or, le Pape est l'organe officiel, le propagateur authentique, le vulgarisateur universel de l'Évangile; donc, il tient dans ses mains les destinées de l'avenir, et d'avance, je salue la rencontre de ces deux grandes forces, si bien faites pour s'entendre et pour s'harmoniser : la force matérielle et la force morale, la force du nombre et la force du droit, la force populaire et la force évangélique, la démocratie et l'Église, le peuple et le Pape!

D'ailleurs, Messieurs, quel que soit l'avenir, sachez bien que la Papauté est une institution divine, et que tout ce qui est divin est impérissable. Tous les Mirabeau du monde n'empêcheront pas Jésus-Christ d'être Dieu, ni l'Église d'être divine, ni le Pape d'être immortel. La petite vérole ou la débauche se charge de tuer les Mirabeau, et la Providence se charge de sauver l'Église et son Chef!

Amen!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Les évêques

Messieurs,

Dans la charpente de l'Église le Pape est la pièce maîtresse. Il tient le sommet de l'édifice. Mais il n'est pas seul. Comment pourrait-il, s'il était seul, atteindre toutes les âmes et toutes les extrémités de l'espace? A côté de la Papauté, Jésus-Christ a placé l'Épiscopat. Je vais faire passer sous vos yeux un double spectacle, qui aura certainement la chance de vous intéresser et l'avantage de vous instruire :

1° Les évêques dans l'Église ;

2° L'évêque dans son diocèse.

I. Contemplez d'abord *les évêques dans l'Église.*

On peut les considérer sous deux aspects : d'un côté, ils adhèrent au Pape dont ils sont inséparables, et, d'un autre côté, ils touchent le peuple chrétien auquel ils sont indispensables.

1° *Les évêques sont inséparables du Pape.*

Jésus-Christ les a institués en même temps que le Pape, tout en les lui subordonnant. Après avoir dit à Pierre : « Sur toi je bâtirai mon Église », Il dit aux apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. » C'est par le Pape que Jésus-Christ commence à fonder son Église, et c'est par les évêques qu'il la déploie dans l'espace. Il avait dit à Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel. » Il dit aux apôtres : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel. » Ce sont les mêmes paroles, mais elles ont été dites d'abord à Pierre seul séparé des apôtres ; ensuite, elles ont été dites aux apôtres, mais unis à Pierre. Entre le Pape et les évêques l'union est indissoluble ; Jésus-Christ l'a voulu.

Et, de fait, depuis dix-neuf siècles nous voyons les évêques associés au Chef suprême de l'Église, comme des collaborateurs obligés, divinement institués et toujours respectés. Bien loin d'éliminer l'Épiscopat, la Papauté affirme solennellement son autorité et ses droits, en l'appelant à son aide dans le gouvernement des âmes, et spécialement dans les conciles. Les évêques sont inséparables du Pape.

La distance n'y fait rien. Perdu dans un village des montagnes Rocheuses ou dans les forêts sombres de la Nigritie, glacé sous la couche épaisse d'une neige éternelle ou brûlé des ardeurs du soleil le long des côtes de l'Afrique, l'évêque missionnaire, le

vicaire apostolique tourne son regard mourant du côté de Rome, et, séparé du reste du monde, il demeure en communion de foi, de charité et de vie avec le Pontife romain. Imaginez à Rome une cloche assez puissante pour vibrer à la même minute aux quatre coins du monde habité, et les évêques de toutes les régions mis en éveil par cette voix soudaine s'arrêteront comme un seul homme, et suspendus tous bouche à bouche, cœur à cœur, à la bouche et au cœur de l'évêque des évêques, ils accueilleront avec docilité, amour et bonheur, la moindre parole du Pontife romain. Ils s'harmoniseront avec lui, et, leur action étant coordonnée à la sienne, chaque partie aura la même puissance que le tout, chaque point de la circonférence aura la même vitalité que le centre. Les évêques sont inséparables du Pape.

Les persécuteurs n'y peuvent rien. Ils ont essayé; à la fin du siècle dernier on proposa au clergé de France une constitution civile qui séparait l'évêque du Pape, la branche du tronc de l'arbre. Un partage éclatant se fit dans la tribu sainte. Les constitutionnels ne gardèrent qu'un temple vide, un ministère méprisé, une parole impuissante, un sacerdoce avili... et bientôt la chaire qu'ils avaient usurpée fut usurpée à son tour par l'impiété, et l'autel sacrilège où ils osaient offrir la sainte Victime devint le trône d'une prostituée. Mais l'évêque fidèle, dépouillé de sa croix d'or, prit la croix de

bois qui a sauvé le monde, et sauva par là l'Église de France. Et qu'est-il resté de cette grande lutte entre la révolte contre Rome et l'obéissance à Rome? Le schisme a péri dans le ridicule après avoir végété dans l'impuissance, et à l'heure qu'il est nos évêques, invinciblement fidèles au Pape, trouvent dans cette glorieuse dépendance non une servitude, mais une liberté, et le secret de la force apostolique qui sauve les âmes et régénère les peuples. Les évêques sont inséparables du Pape, et plus d'une fois les pouvoirs civils qui s'étaient flattés de choisir des prélats complaisants ont été désagréablement surpris de l'intrépidité de ces nouveaux élus que l'huile sainte avait transformés. Louis-Philippe disait à propos d'évêques qu'il avait choisis à cause de leur docilité présumée : « Ils n'ont pas plus tôt reçu le Saint-Esprit qu'ils ont le diable au corps. » Et bien longtemps avant Louis-Philippe, un puissant roi d'Angleterre, Henri II (1160), éprouvait la même déception en présence de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, et s'écriait plein de colère : « Il n'y aura donc personne dans mon royaume pour me délivrer de ce prêtre? » Voilà les évêques dans l'Église. Unis au Pape, ils sont invincibles.

2° *Les évêques sont indispensables au peuple chrétien.*

Ce sont eux qui, rattachant à leur siège la plus

humble paroisse, la font entrer dans la vaste ordonnance de l'Église catholique. Les peuples sans prêtres sont des peuples sans religion; mais, en dehors des évêques, que sont les prêtres, sinon des astres errants? Si notre voix trop peu écoutée mérite cependant de l'être et l'est encore quelquefois, c'est qu'elle fait écho à la voix de l'évêque, laquelle s'harmonise avec celle du Pape. Supprimez l'Épiscopat, et le peuple chrétien n'est plus qu'un troupeau sans pasteur. Nous en avons une preuve irréfragable dans le spectacle que nous offre l'Orient. Quelle Église c'était jadis que l'Église orientale! Là le Verbe incarné avait posé son berceau et sa croix. Là presque tous les apôtres avaient prêché l'Évangile; de quatorze lettres que saint Paul a écrites aux fidèles, il n'y en a qu'une à l'Église d'Occident, les treize autres sont aux Églises ou aux prélats d'Orient. Là a coulé le sang de millions de martyrs. Là les plus célèbres docteurs, Athanase, Basile, Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, Ephrem, Grégoire de Nazianze, ont ressuscité la langue grecque pour la mettre au service de la Théologie catholique. Là les thaumaturges et les anachorètes ont fait resplendir des prodiges plus éclatants que ceux du Christ. Là se sont tenus les quatre premiers Conciles généraux auxquels saint Grégoire dit qu'il faut ajouter foi comme aux quatre Évangélistes. Là brillaient les quatre chaires patriarcales, filles aînées de la chaire apostolique : Antioche, Alexan-

drie, Jérusalem, Constantinople. Voilà l'Orient, non pas d'après la poésie, mais d'après l'histoire. Eh bien, toutes ces nations sont à présent ou hérétiques, ou schismatiques, ou musulmanes; elles sont aujourd'hui la honte et l'embarras du monde civilisé. Comparez ce qu'a été l'Orient autrefois et ce qu'il est aujourd'hui... quel état et quel état? Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? Comment? Les évêques orientaux se sont isolés du Pontife romain; en s'isolant du Pontife romain, ils ont perdu la lumière et la chaleur de l'Évangile, et, ne possédant plus la vie, ils ont été incapables de la donner à leurs peuples; aux pulsations puissantes de la vie chrétienne a succédé l'atonie de la mort... Et voilà pourquoi l'Orient n'est plus aujourd'hui qu'un simulacre de peuple, une sorte de momie chancelante que la diplomatie entoure de bandelettes, en attendant que l'Angleterre et la Russie s'en partagent les lambeaux. Ce sont les évêques qui sauvent la foi des peuples. Ils tiennent dans l'Église une place essentielle. Ils sont inséparables du Pape et indispensables au peuple chrétien.

Cela va vous apparaître plus clairement encore, si vous voulez bien passer du général au particulier.

II. Contemplez maintenant *l'évêque dans son diocèse.*

Il est *pontife*, et comme tel il entretient et dirige le culte public, donnant à Dieu des prêtres par le sacrement de l'Ordre, à Jésus-Christ des soldats par la confirmation, à la religion de la dignité et de l'éclat par l'observation des règles liturgiques. Dans le grand mouvement de la prière catholique, c'est l'évêque qui tient la tête. Comme dans les concerts de la terre on entend quelquefois, parmi des chœurs admirables, un ténor sublime qui domine tout et enlève tout, ainsi dans la prière de l'Église vous distinguez la voix de l'évêque. Médiateur entrè la terre et les cieux, il ramasse, il harmonise les accents mélangés des prêtres et des fidèles pour les porter vibrants et sympathiques jusqu'au cœur de Dieu. Il est pontife.

Il est *docteur*, et comme tel il propose à son peuple les vérités évangéliques, il condamne les opinions contraires à la foi qui s'élèvent dans son diocèse, ainsi que tous les livres ou journaux mauvais au double point de vue de la doctrine et des mœurs, qui paraissent dans les limites de sa juridiction; et, ne pouvant suffire seul àl'enseignement de ses diocésains, il leur envoie des prêtres prudemment choisis et reconnus aptes au grand ministère de la parole. Il est docteur, et sa mission

d'enseigner relève du Pape et non des pouvoirs civils : à chacun sa place et son rôle. Le pouvoir civil fait le code, et l'évêque rédige les catéchismes ; au pouvoir civil la direction de la société temporelle, à l'évêque la direction de la société religieuse.

Il est *législateur*, et comme tel il applique les lois générales de l'Église et les adapte aux vicissitudes des temps et aux nécessités des lieux, il coordonne sa législation à celle du Pontife romain et des conciles généraux, il édicte des règlements particuliers qui s'adressent soit aux prêtres, soit aux fidèles.

Il est *prince*. Pas une paroisse ne peut être érigée sans sa permission. C'est lui qui désigne les prêtres pour chaque paroisse. Sans doute l'autorité civile, de concert en cela avec l'autorité ecclésiastique, peut avoir sa part dans la nomination des titulaires, mais jamais l'évêque ne saurait être exclu de cet acte important, car c'est lui qui donne la juridiction, et séparé de l'évêque le prêtre n'est plus qu'un astre errant. L'évêque est le prince de son diocèse, et à ce titre il dirige souverainement le spirituel et le temporel des paroisses.

Voyez-le à la tête de son peuple. Il est la sentinelle vigilante qui regarde au loin, découvre l'homme ennemi, dénonce son approche, et jette les premiers cris d'alarme. Sa tête ceinte de la mitre d'honneur, comme d'un casque, le signale dans les batailles de la foi. La houlette qu'il porte rallie

comme un sceptre tout le troupeau autour de lui, et écarte comme un glaive les loups ravisseurs qui menacent le bercail.

Voyez-le en tournée pastorale. Il aborde les plus humbles hameaux, et le pasteur du village accourt à sa rencontre. Il entre dans le temple rustique, dont les vertus du pasteur et l'innocence du troupeau sont le plus bel ornement. Il prie sur les marches de l'autel, puis se levant, et tourné vers le peuple, il parle, et que dit-il? Il dit ce que le vénérable prêtre qui est à ses côtés n'a cessé de dire depuis vingt ou trente ans. Il explique la loi du ciel et de la terre, la loi du temps et de l'éternité, la loi sans laquelle les autres lois ne sont que des commérages de tribune, la loi qui commande toutes les vertus, proscrit tous les vices, règle tous les devoirs, la loi qui fait les bons souverains, les bons sujets, les bons maris, les bonnes épouses, les bons maîtres, les bons serviteurs, la loi enfin qui sauve les âmes, les familles et les sociétés. Et puis il interroge. Auguste vieillard, il adresse à l'enfance ces questions colossales de la destinée, qui ont fait radoter si longtemps les plus fortes têtes de l'antiquité, et que la philosophie moderne est impuissante à résoudre en dehors de l'Évangile... et ces intelligences de dix ans, élevées au milieu du bêlement des troupeaux, lui font des réponses fermes, lumineuses. L'évêque a visité son peuple. Il s'en va à travers la foule des fidèles age-

nouillés pour recevoir sa dernière bénédiction, et ce qu'il a fait aujourd'hui, il l'a fait hier, il le fera demain, il le fera jusqu'au dernier soupir. C'est à ces hommes, Messieurs, qu'il appartient de fonder les États et d'assurer le bonheur des peuples. Il avait bien raison, le philosophe, d'ailleurs très incrédule, qui disait que les évêques avaient fait la France comme les abeilles font la ruche. Hélas! si la ruche peut encore être refaite, croyez-le, Messieurs, c'est par les évêques qu'elle le sera!

Amen!

SIXIÈME CONFÉRENCE

Le clergé catholique

Messieurs,

Le Pape et les évêques, est-ce toute l'Église? non. Il manquerait quelque chose à la beauté, à la souplesse et à la puissance de l'Église, si entre les évêques et le peuple il n'y avait pas d'intermédiaire. Voyez-vous semées sur la face de la terre ces agglomérations humaines qui s'appellent des cités, des villages, des hameaux? Comme un doigt levé vers le ciel, le clocher émerge partout de la paroisse assise à son ombre, et auprès de ce clocher un homme est debout représentant de Dieu, serviteur des âmes et mandataire de l'évêque... c'est le curé, ce sont ses vicaires, c'est le clergé catholique. Dans la constitution de l'Église le clergé tient une place importante dont nous allons nous rendre compte.

I. Le clergé catholique est *un clergé obéissant.*

C'est l'obéissance qui gagne les batailles. Cinq

cent mille hommes suivent un drapeau et s'apprêtent à défendre une frontière. Le général en chef juge et ordonne. Jugera-t-on son jugement? Réformera-t-on son ordre? Non. L'autorité militaire est sans contrôle. L'obéissance militaire est aveugle. C'est la nécessaire condition de la victoire. Regardez ce jeune soldat impatient de venger son pays. Comme le cheval qui le porte, si bien décrit par Job, lui aussi, il odore la guerre, *odoratur bellum*. Lui aussi, il frappe du pied la terre et il dit : Marche! *Et dixit : vah!* Non, reste, lui dit son chef. Il faut qu'il reste. Bien plus. Un ordre lui vient de rebrousser chemin et de retourner en arrière. Mais à quelle fin, et que peut-il y avoir de commun entre la fuite et la victoire? Il faut pourtant qu'il obéisse, il faut qu'il aille sans savoir où il va : *Exiit nesciens quo iret*. Mais entre lui et son premier chef d'autres pouvoirs intermédiaires se rencontrent. Il y a tel officier, qui juge mieux peut-être, auquel la manœuvre semble fausse et tout le plan mal conçu. Celui-là du moins ne pourra-t-il pas refuser l'obéissance? Non, l'heure presse, il faut obéir : il ira, lui aussi, sans savoir où il va : *Exiit nesciens quo iret*. Cette loi de l'obéissance militaire est inflexible, et dans notre siècle, si fécond en guerres, je ne lui connais que deux exceptions que le succès a justifiées : celle de Soult à Austerlitz et celle de Mac-Mahon à Magenta. La rareté des exceptions atteste la rigidité de la loi, et il reste notoire

que l'obéissance est et doit être aveugle dans les camps. Là repose la force des armées.

Eh bien, puisque vous admirez l'obéissance des soldats, pourquoi refuseriez-vous d'admirer l'obéissance des prêtres? Il y a des hommes perfides, qui ne seraient pas fâchés, à l'heure actuelle, de désagréger et de décomposer le clergé, cette grande force sociale qui reste encore intacte et invulnérable au milieu des destructions contemporaines. Ils distinguent entre le haut et le bas clergé, et ils espèrent séparer les prêtres des évêques. Vaine tentative! Le clergé catholique est un clergé obéissant, et la chaîne qui nous lie à nos chefs, faite de liberté, de respect et d'amour, est une chaîne infrangible qui résiste également aux mensonges de la séduction et à la menace des persécuteurs. Un jour, dans la plénitude de notre libre arbitre et dans l'épanouissement de notre jeune sacerdoce, nous nous sommes approchés de notre évêque, et nous avons placé dans ses mains vénérables nos mains nouvellement consacrées. Il nous a dit : Voulez-vous promettre à moi et à mes successeurs le respect et l'obéissance? Et nous avons répondu : Oui, je le promets, *promitto!* Le ciel et la terre nous ont entendus, et jusqu'au dernier soupir nous vivrons de ce premier serment, tombé de nos lèvres émues à la première minute de notre vie sacerdotale. Catéchistes des petits enfants ou docteurs du peuple chrétien, humbles prêtres cachés dans l'obscurité

d'une campagne ou exposés aux regards avides d'une cité, nous restons à la disposition de nos chefs. C'est notre force, c'est notre gloire, et c'est notre félicité. Le clergé catholique est un clergé obéissant. Ce n'est pas tout. Saluez sur sa tête un autre rayon qui lui permet de vous atteindre, de vous toucher et de vous faire du bien.

II. Le clergé catholique est *un clergé vierge.*

Oui, Messieurs, l'Église catholique demande la virginité à ses ministres... c'est hardi! Elle leur demande de sacrifier la plus ardente des passions, de renoncer à la chair et au sang, de mourir seuls après avoir vécu seuls; et elle le demande non pas à quelques âmes choisies, mais à des foules immenses, à 50.000 hommes en France, à 200.000 hommes en Europe, à des millions, à des milliards depuis dix-neuf siècles. Et pour le demander elle n'attend pas que les années aient blanchi les fronts... non... elle le demande à des jeunes gens de vingt ans, et elle ne croit pas trop présumer de la force de l'humanité en leur disant : « Soyez chastes, soyez vierges aujourd'hui, demain, toujours. » L'Église demande la virginité à ses ministres.

Et j'ose l'affirmer, elle l'obtient. Le clergé catholique est un clergé vierge. J'en atteste toutes les âmes honnêtes qui le connaissent, qui vivent avec lui,

et qui lui accordent un respect justifié et une confiance éclairée. J'en atteste toutes les âmes perverses qui le maudissent et le calomnient, ne pouvant supporter la splendeur d'une régularité qui accuse leur dissolution. J'en atteste même les rares scandales qui éclatent parfois dans la tribu sacerdotale, et qui n'exciteraient ni tant de cris ni tant d'horreur, s'ils n'étaient pas de lointaines exceptions. Messieurs, vous êtes sévères, vous êtes implacables pour le clergé... tant mieux! Votre sévérité nous honore. Vous nous demandez quelque chose de plus que cette honnêteté vulgaire qui suffit pour mériter l'estime publique aux gens du monde, ou pour assurer aux prêtres schismatiques, aux popes serviteurs du czar, aux ministres évangéliques du protestantisme, le respect commun. Vous nous demandez une honnêteté supérieure, plus qu'humaine, et vous attestez par là que la chasteté sacerdotale, dont vous avez une si haute idée, est une vertu possible, actuelle, facile à rencontrer ici-bas!

Grâces donc soient rendues à la sainte Église, à l'énergie de ses Papes, aux prescriptions de ses conciles, à la vigilance de ses évêques... le clergé catholique est un clergé vierge! Et c'est le célibat du prêtre qui lui permet de monter tous les jours au saint autel, et de tenir tous les jours dans ses mains le corps très pur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce corps vierge né d'une vierge. C'est le célibat du prêtre qui lui permet d'entendre la confession des

fidèles. « Non, non, s'écrie ici Lacordaire, le monde ne s'y méprend pas. Il amène à nos pieds des enfants de seize ans, des cœurs de seize ans, des aveux de seize ans; il y amène la mère avec la fille, les chagrins précoces et les chagrins vieillis, ce que l'oreille de l'époux n'entend pas, ce que l'oreille du frère ne sait pas, ce que l'oreille de l'ami n'a jamais soupçonné. » — C'est le célibat du prêtre qui, en le préservant de l'ambition, centuple ses forces pour le dévouement. Parce qu'il est exempté de la paternité charnelle, il revêt devant le peuple chrétien une paternité spirituelle, qui lui permet d'aimer toutes les âmes confiées à sa garde, d'appartenir à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les misères de l'humanité. C'est le célibat du prêtre qui lui donne une sainte liberté pour regarder en face les lâchetés de notre siècle, pour dire la vérité à tout le monde, pour rappeler la morale, pour peser les hommes dans la même balance, pour expliquer et pour appliquer les lois saintes du Décalogue. Lié par la virginité et transfiguré par elle, le clergé catholique habite des régions supérieures, et sans crainte il peut descendre vers le peuple chrétien pour lui parler et pour lui faire du bien. Voyez-le à l'œuvre.

III. Le clergé catholique est **un clergé actif.**

Quels sont nos moyens d'action? C'est *la parole*

d'abord, la parole écrite et la parole parlée. Armés de la parole, nous avons révolutionné le monde. Jamais classe n'a tant parlé, tant écrit, tant provoqué la réflexion, la discussion, imprimé une activité aussi grande, aussi universelle à la pensée. Le sacerdoce possède l'art divin de captiver constamment l'attention de la multitude, de la réunir à jours fixes autour de sa chaire, de lui tenir le langage de la raison et de la vertu, d'obtenir sans effort d'éloquence le triomphe de l'éloquence : la conviction et la persuasion. Et puis à la parole nous ajoutons le dévouement, *les bienfaits* publics. Nous visitons les malades, nous caressons les petits enfants, nous soulageons les malheureux. Supprimez dans cette ville d'Orléans le clergé et les bonnes œuvres qui sont faites par lui ou sous son inspiration, et à la vue de vos hôpitaux sans prêtres et sans religieuses, de vos enfants non catéchisés et non confessés, de vos malades privés des sacrements, de vos églises vides et stupéfiées, vous frémirez d'épouvante et d'horreur! Le clergé disparaissant tout d'un coup du sein d'un peuple chrétien, ce serait comme le soleil éclipsé soudainement au milieu du jour! Et, enfin, à la parole et au dévouement, nos deux grands moyens d'action, vient s'en adjoindre un troisième, moins visible, mais infiniment plus intense : c'est *la grâce*. Ce point d'appui qu'Archimède cherchait vainement pour soulever le monde, nous l'avons. Nous avons

la grâce de Dieu. Nous sommes les lieutenants de Dieu, et sa puissance a coulé sur nos lèvres et dans nos mains. Il y a des gens qui n'y croient pas. Ils ont tort. Ils s'imaginent qu'on peut nous anéantir en fermant notre bouche et en tarissant nos bienfaits, en nous mettant dans l'impuissance de parler et d'agir. Ils se trompent. Nous avons la prière, nous avons le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie, la Croix. Avec cela nous pouvons tenir campagne cent mille ans et plus.

Et quel est notre terrain d'action? ce n'est ni la politique, ni la philosophie, ni la science; ce sont les âmes, ce sont les familles, ce sont les sociétés prises du côté le plus élevé. Nous touchons l'humanité non pas à sa surface, mais dans les dernières profondeurs. Nous répondons à ses immortels besoins; elle pèche, elle souffre et elle meurt; c'est nous qui guérissons son péché, qui consolons ses douleurs et qui transfigurons sa mort. Et, qui plus est, l'Évangile à la main, en assistant les âmes, nous sauvons l'honneur des familles, la sécurité des États et la paix du monde.

Je pourrais continuer. J'en ai dit assez pour faire resplendir à vos yeux le clergé catholique. C'est un clergé obéissant, un clergé vierge, un clergé actif et bienfaisant. Je laisse à votre raison et à votre expérience le soin de combler les lacunes de ma parole

Conclusion.

Laissez-moi seulement, en terminant, vous signaler la puissance du clergé catholique, puissance qui se déduit des choses que vous venez d'entendre. Nous sommes puissants

1° Parce que nous savons obéir. Vous avez visité sans doute quelque grande usine où, sous l'action d'une seule machine à vapeur, des milliers de rouages sont mis en mouvement. Parmi ces rouages, il y en a qui sont très volumineux, d'autres de moyenne grandeur, et plusieurs insignifiants en apparence. Mais ils obéissent tous à la même impulsion, et les rouages les plus modestes emboîtés dans les plus forts participent à la puissance de l'ensemble et seraient capables de broyer un homme comme un fétu de paille. Voilà le clergé catholique. Le plus humble curé, le plus modeste vicaire uni à son évêque et par son évêque au Pape porte en lui toute la vitalité de l'Église. Soudée à l'ensemble, la partie a la puissance du tout. Nous sommes puissants

2°. Parce que nous savons nous abstenir. Nous trouvons dans la continence une force intime et un prestige extérieur, qui nous permettent d'entre-

prendre et de mener à bien des tâches humainement impossibles. Nous sommes puissants

3° Parce que nous savons agir. La sphère de notre action d'un côté va toucher le cœur de Dieu, et d'un autre côté elle atteint les plus secrètes profondeurs de l'homme.

Nous sommes plus puissants que *la guerre*, car nous ne détruisons pas, nous créons, et nul, fût-il César ou Charlemagne, ne peut nous reprendre nos conquêtes. Nous sommes plus puissants que *la politique*, car nous ne devons dire que la vérité, nous ne relevons pas des événements et ne dépendons pas du fait. Nous sommes plus puissants que *la presse*, car nous avons le relief, la couleur, la répétition quotidienne, journalière de notre pensée; nous avons la parole, le regard, le geste, l'action, la vie en un mot, et tous les sens de l'homme nous sont ouverts. Nous sommes plus puissants que *la science*, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence, tandis que nous nous adressons à toutes les facultés. Nous sommes plus puissants que *la philosophie*, qui pose des problèmes, tandis que nous donnons des solutions. Nous sommes plus puissants que *le théâtre*, qui vit dans le monde fictif, tandis que nous nous mouvons sans cesse dans la réalité. Nous sommes plus puissants que *l'éloquence* elle-même, car nous traitons du côté divin de l'homme, nous l'entretenons de

ses aspirations sublimes, profondes et dernières. Nous touchons la conscience, l'âme!

Saluez, Messieurs, le clergé catholique. Mettez votre main dans la sienne, votre cœur sur son cœur, et marchons ensemble dans la voie lumineuse du vrai et du bien, vers la radieuse éternité, terme commun des pasteurs et des brebis, des prêtres et des fidèles, de l'Église et de ses chefs!

Amen!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Le clergé français

Messieurs,

Nous avons étudié successivement la papauté, l'épiscopat et le clergé catholique. Arrêtons-nous aujourd'hui devant le clergé français, et voyons ensemble les titres particuliers qui le recommandent à votre respect et à votre confiance. Nous allons étudier son recrutement, son niveau intellectuel et moral, ses œuvres, et vous constaterez, Messieurs, que votre clergé, bien loin de vous déshonorer ou de vous menacer, est une des plus pures gloires et une des meilleures ressources de la nation.

I. *Le recrutement* du clergé français.

L'Église recrute ses prêtres dans toutes les races, dans tous les âges, dans toutes les conditions sociales[1]. Elle ne dit point aux riches et aux nobles : Je ne veux que des pauvres ; — aux pauvres : Je

ne veux que des riches ; — aux lettrés : Vous êtes pleins d'orgueil ; — aux ignorants : Vous êtes sans lettres, je vous exclus à tout jamais. Non. Elle dit à tous : Qui sent au fond de son âme le dévouement? Qui veut aimer et servir les âmes? Qui veut combattre les ennemis visibles et invisibles des âmes? Qui veut mourir pour sauver les âmes? Arrière l'orgueil des classes élevées et la jalousie des classes inférieures! Quiconque veut se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, quiconque sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes, celui-là est appelé au sacerdoce. En droit, l'Église appelle le fils de l'homme libre avec le fils de l'esclave, pour faire de son sanctuaire le rendez-vous commun de toutes les races, de son sacerdoce la représentation naturelle et choisie de tous les intérêts sociaux, et de son clergé le lien mystique de toutes les âmes.

Mais en fait l'Église de France recrute ses prêtres surtout dans les classes populaires. Il n'y a pas à s'en scandaliser. *Est-ce que tous nous ne venons pas du peuple?* Au palais des Tuileries, sous Napoléon III, le marquis de Boissy parut un jour vêtu d'une remarquable façon : « Rien n'est plus galant que votre costume », lui dit l'Empereur. « Sire, répondit M. de Boissy, c'est l'habit de marquis de mon grand-père. Si chacun ici paraissait avec l'habit de son grand-père, on serait assourdi par le bruit des sabots. » Et en effet même les courtisans de

Louis XIV avaient des ancêtres en sabots. Tous, tant que nous sommes, nous ne pouvons regarder nos mains sans y retrouver la trace de la terre; tous, nous avons dételé les bœufs de la charrue, les uns le matin, les autres à midi, et la plupart le soir. Que l'Église donc recrute ses prêtres dans les classes populaires, ce n'est pas étonnant. Et d'ailleurs *à qui la faute?* La faute en est aux classes élevées qui oublient trop qu'elles ont jadis payé un large tribut à l'autel, et qu'elles ont fait descendre par là, pendant des siècles, les bénédictions de Dieu sur leurs maisons. Qu'elles reprennent leur place dans le ministère des autels, et elles retrouveront leur place dans l'ordre politique et social. Que les classes moyennes, elles aussi, donnent quelques-uns, beaucoup de leurs fils au clergé. L'Église les leur demande. Elle les attend. Mais, en attendant, *est-ce un grand mal* qu'elle recrute ses ministres surtout dans les classes populaires? En ce siècle de démocratie à outrance, n'est-ce pas un dessein providentiel que vos prêtres puissent avec justice se retourner vers leurs calomniateurs et leur dire : « Sinistres farceurs, vous nous accusez d'ignorer notre temps, de n'être point sympathiques aux classes populaires. Mais voyez donc notre origine et notre vie! d'où sommes-nous venus sinon des entrailles du peuple? Et que faisons-nous du matin au soir, sinon soulager les misères du peuple? » L'Église de France recrute ses prêtres parmi le

peuple. Tant mieux ! Le peuple donne au sanctuaire un sang pur et généreux qui aurait fait dans le monde le magistrat sévère à lui-même, le soldat sans peur, le négociant sans reproche, le laboureur et le savant aptes à soutenir, l'un les chaleurs du jour, l'autre les veilles studieuses de la nuit. Et ce noble sang, accepté par l'Église, s'élève et se transfigure encore dans les épreuves du sacerdoce. La pénitence le fortifie ; la chasteté l'épure ; l'étude le discipline ; et vous voyez se mêler à vous un clergé digne de vous comprendre, capable de vous aimer, et désireux de vous faire du bien. Voyez-le de près.

II. **Le niveau intellectuel et moral** du clergé français.

1° *Au point de vue intellectuel*, votre clergé, Messieurs, tient une place honorable dans la nation. D'abord nous sommes les docteurs et les maîtres de *la science religieuse*, et, n'eussions-nous que cette seule science, elle suffirait à nous assurer la première place parmi les docteurs de ce monde. Car la science de la religion est universelle ; elle touche à tout par quelque côté. Les eaux de la mer baignent de toutes parts les continents ; le christianisme enveloppe de son vaste réseau l'universalité des sciences. Tout le savoir humain se réfère à la Théologie, dit saint Thomas, *omnes artes ad Theo-*

logum referuntur. Et puis la science de la religion est la science essentielle. Elle remplace et elle dépasse la philosophie, qui pose plus de problèmes qu'elle ne donne de solutions. Elle enseigne à tous, aux vieillards, aux hommes mûrs et aux petits enfants, les vérités qu'il faut croire, les devoirs qu'il faut pratiquer, les sources de grâce où il faut puiser, l'origine, le terme et le chemin. S'agit-il maintenant de *la science profane?* Votre clergé ici encore est loin de tenir la dernière place. Je pourrais vous parler du passé, et vous montrer le clergé pendant seize siècles cultivant presque seul les sciences, les lettres et les arts. L'histoire est pleine de nos gloires. Mais ne parlons que du présent. Est-ce que nous avons laissé tomber de nos mains le sceptre de la science? Pas du tout. Sans doute il ne nous reste que peu de temps à donner aux lettres humaines. Cependant,

Dans nos campagnes quel est généralement l'homme le plus instruit? Est-ce que ce n'est pas le curé?

Voyez nos maisons d'éducation, nos séminaires, nos universités catholiques. Nous produisons des bacheliers par milliers et des docteurs par centaines, et nous réussissons si bien dans la distribution de la science que nos ennemis, pour rivaliser avec nous, ne trouvent guère d'autre moyen que celui de nous supprimer.

Comptez, si vous le pouvez, les prêtres savants

qui se sont signalés dans ce siècle, et les livres que nous avons composés. C'est une multitude.

Faites encore attention à ceci. Je vous étonnerais, si je vous indiquais tous les hommes qui, parmi les écrivains actuels, doivent au clergé leur science, leur première initiation à la littérature. Jules Lemaître a débuté au petit séminaire d'Orléans. Alphonse Daudet a été patronné par le P. d'Alzon, et a reçu de lui gratuitement le vivre et le couvert au collège de Nîmes. Henry Maret a des retours soudains vers l'enseignement religieux qui autrefois, au petit séminaire de Bourges, lui était donné par celui qui fut plus tard M[gr] Lagrange. Paul Bourget, bien que fils d'un lycée, ne peut se débarrasser de la foi dont l'ont marqué une mère chrétienne et l'aumônier de sa première communion. Fouillez la vie de presque tous nos écrivains modernes... Au fond, vous trouvez un prêtre. Presque tous auraient vu leur génie étouffé au berceau, si, sous la robe de bure de quelque prêtre, ne s'était caché le premier Mécène, qui protégea leur libre essor vers une glorieuse destinée. Non, Messieurs, vous n'avez pas à rougir de votre clergé. Au point de vue intellectuel, il est digne de vous, et il fait bonne figure dans la nation.

2° *Qu'est-il au point de vue moral?* Il y a des hommes de mauvaise foi qui exploitent cyniquement les rares scandales qui éclatent dans le clergé

français. Nous sommes 70.000 prêtres en France. Ils comptent pour rien et ils passent sous silence les vertus de l'ensemble ; mais, quand dans la masse du clergé un seul prêtre vient à faillir, des hommes perfides et des feuilles nauséabondes étendent la responsabilité et la honte d'un seul à l'universalité du clergé. Ils s'écrient avec une impudeur cent fois méprisable : *ab uno disce omnes*, apprenez par un trait à les connaître tous. Messieurs, c'est le dernier des sophismes, et il n'appartient qu'aux derniers des hommes de le répéter et de le croire. Autant vaudrait étendre à toute l'armée la trahison d'un lâche, rendre tout le barreau responsable des mensonges d'un avocat, condamner les médecins parce qu'un médecin a abusé de sa profession, et bannir, sans même les couronner de fleurs, la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, parce qu'il y a des lyres licencieuses, des paroles corrompues, des statues et des tableaux qui persuadent le vice et l'erreur. Disons ici la simple et évidente vérité. Sans doute il y a quelques taches dans le clergé français. Mais ces taches ne sont qu'une minime exception, qui fait saillir la splendeur de l'ensemble. Enfants de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, exposés par leur ministère même aux plus grands périls, les prêtres français sont rarement atteints par la contagion commune... et, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, ils méritent vraiment

le respect et la confiance de tous. Encore un mot sur

III. *Les œuvres* du clergé français.

Il y en a qui nous reprochent *de ne point agir.* Est-ce fondé? Nous prêchons, nous catéchisons, nous confessons, nous visitons les malades, nous soulageons les pauvres, nous évangélisons les enfants, nous convertissons les pécheurs. Quand avons-nous refusé de nous lever la nuit, de pleurer avec ceux qui pleurent, de démasquer l'impiété qui corrompt les idées et les mœurs publiques, de courir partout où il y a des misères à consoler, des orphelins à recueillir, des services à rendre? Français, votre clergé vous délaisse-t-il? Est-ce une force inutilisée et encombrante? Est-ce un rouage rouillé, vieilli, bon à jeter à la vieille ferraille? Non. Comptez, si vous le pouvez, les églises que nous faisons construire, les écoles que nous ouvrons, les souffrances que nous adoucissons, les vertus qui naissent sous nos pas. Le jour où la France cesserait d'avoir des prêtres, elle n'aurait plus ni les institutions ni les œuvres qui vivent du sacerdoce, et le vide que nous laisserions après nous serait si vaste, qu'il ne pourrait pas même être comblé par des ruines. Il est restreint le nombre de ceux qui nous reprochent de ne point agir. Mais

il y en a beaucoup qui nous reprochent *de trop agir*. On parle volontiers des empiètements du clergé. Quelle plaisanterie! Est-ce que nous envahissons l'ordre politique? Non. Comme citoyens, nous avons notre modeste part dans la souveraineté nationale, et nous revendiquons le droit qui appartient à tous, même aux illettrés, de risquer un conseil, quand nous le croyons utile, ou d'exprimer une critique, quand nous la croyons juste. Mais, comme prêtres, est-ce que nous nous ingérons dans le domaine de la puissance temporelle? Nullement. Vous changez de gouvernement, de constitutions, d'administration communale; vous gouvernez à votre façon l'État, le département, le canton, la commune. L'armée, la magistrature, les finances, tout vous appartient, tout relève de vous. Le clergé vous laisse faire, et il se renferme strictement dans l'ordre moral et religieux. C'est sa sphère. C'est là qu'il agit, qu'il envahit, qu'il empiète. Tant mieux! Laissez le clergé enseigner, sanctifier, gouverner les âmes. Laissez-le semer l'Évangile dans tous les âges, dans toutes les familles, dans toutes les conditions sociales. Laissez-le empiéter sur l'ignorance, sur les préjugés, sur le vice, sur le territoire grandissant de la corruption publique. Laissez-le envahir les classes riches pour les modérer et les attendrir, les classes populaires pour les apaiser et les soulager. Laissez-le agir et se dévouer. Le monde ne s'en portera pas plus mal.

— O clergé de mon siècle et de mon pays, tu peux lever la tête et passer tranquille et souriant à travers les difficultés de l'heure présente! Les méchants déchirent ta robe et essaient de la souiller. Mais tu leur opposes la force sereine de ton origine, de ta science, de ta vertu et de tes œuvres. Marche, clergé de France, et fais le bien sans jamais te lasser! L'histoire te rendra un éclatant témoignage. Elle dira que tu n'as pas donné un prétexte aux accusations de tes ennemis. Elle dira que de toute cette encre tombée sur ta robe il n'est pas resté une tache à ta mémoire ni une ombre sur ton front. Marche, clergé de mon siècle et de mon pays! Tu es digne de la France et de l'Église! Tu es digne de ton passé! Et, si le présent te semble lourd et douloureux, prends patience. L'avenir te rendra justice et viendra chercher dans tes bras les trésors nécessaires de la vérité, de la vertu et de la paix!

Amen!

HUITIÈME CONFÉRENCE

Les ordres religieux

MESSIEURS,

L'Église catholique est une armée bien organisée. Elle a des chefs, qui sont le Pape et les Évêques, et le clergé paroissial fonctionne sous leur direction. Mais dans toute armée, à côté des troupes régulières, se trouvent généralement des troupes auxiliaires. Ainsi dans l'Église, mêlés au clergé et comme lui subordonnés au Pape et aux évêques, nous voyons apparaître les ordres religieux, et nous allons étudier brièvement leur histoire dans le passé et leur place dans le présent. C'est une des questions les plus palpitantes de l'heure actuelle.

I. *Les ordres religieux dans le passé.*

Ils sont contemporains de l'Église. Nous les voyons poindre dès l'origine du christianisme, s'épanouir peu à peu, et prendre enfin possession

du monde qu'ils édifient par l'exemple et qu'ils pénètrent de leur action bienfaisante et civilisatrice.

Les voilà en marche vers les sommets de la perfection évangélique, acceptant la triple discipline de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté volontaire, et avec ces ailes puissantes s'élevant à des hauteurs qui étonnent, qui déconcertent, qui défient les forces de la nature. Saluez ces hommes de cœur et de bonne volonté ! Ils ont réagi contre l'orgueil, l'avarice et la volupté qui nous dévorent. Ils ont popularisé l'Évangile en le traduisant dans leur vie. En pratiquant les conseils, ils ont rendu possible l'observation des préceptes. Ils ont donné au monde un grand exemple. L'humanité de tout temps a cherché son bonheur dans les joies de la chair. Broyés par la pénitence, le travail et la méditation, les ordres religieux ont appris à l'humanité que le secret de la santé, de la longévité, de la félicité même temporelle réside dans l'abstention et non dans la jouissance, dans le sacrifice et non dans l'égoïsme, dans la domination de l'esprit sur la chair et non dans la servitude de l'âme à tous les caprices du corps.

Et ainsi acharnés à la conquête de la perfection morale, les ordres religieux ont exercé sur le monde une puissante action. Ils ont protégé les pèlerins du Saint-Sépulcre, et délivré les chrétiens captifs de l'Espagne ou de la Palestine. — Ils ont bâti des maisons, des palais, des hôtels aux orphelins et aux

pauvres. — Ils ont soigné les lépreux. — Ceux-ci ont bâti des ponts, établi des lacs, et offert aux voyageurs le secours de leur dos pour traverser les rivières et les torrents. — Ceux-là ont défriché les forêts, creusé les canaux, assaini les plaines et prodigué autour d'eux les leçons, les exemples et les instruments du travail agricole. — Et, tandis que les uns cultivaient la terre, les autres simultanément cultivaient les âmes et sauvaient la science. L'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre doivent aux ordres religieux les trois huitièmes des villes et des bourgs qui y fleurissent aujourd'hui. — Le monde entier leur doit ses bibliothèques. Quand on voit ces hommes sans enfants, qui prennent le genre humain pour famille et les nations pour postérité, ouvrir dans les deux hémisphères des ateliers et des écoles, percer les vieilles forêts, régulariser les cours d'eau, dessécher les landes, conquérir sur les lacs et sur les mers de vastes espaces pour les consacrer à la culture, frayer partout les routes au travail, à l'industrie, au commerce, et assurer partout le progrès des sciences, des lettres, des arts, on est bien forcé de reconnaître que ces moines n'ont pas tari la vie, mais qu'ils l'ont répandue, améliorée, relevée.

Quel spectacle incomparable! Depuis dix-neuf siècles, sous tous les climats et dans toutes les races, les ordres religieux enlèvent aux rois leurs filles, pour en faire les servantes et les mères des pauvres,

au monde ses plus belles fleurs pour en répandre le parfum dans toute l'Église et en faire jouir les indigents, les petits, les malheureux, les déshérités du siècle. Vainement les protestants ont essayé de créer quelque chose d'analogue à nos religieuses, à nos Filles de la Charité. Ils y ont perdu leur temps, leur argent et leur peine, et les ordres religieux militaires, hospitaliers, contemplatifs, enseignants, charitables restent la spécialité de l'Église catholique. Ils ont fait des millions de saints. Ils ont fondé par milliers des asiles et des sanctuaires pour la misère, pour l'étude, pour la vertu, et ils occupent dans le passé une place rayonnante qui leur assure l'admiration et la reconnaissance de tous les esprits sincères.

Sont-ils morts et enterrés? Est-ce une végétation à jamais ensevelie sous les décombres de l'histoire? Non. Lacordaire a dit : « Les chênes et les moines sont éternels. » C'est vrai. Comme les chênes, les moines poussent de profondes racines, et, courbés un instant par la tempête, ils renaissent malgré les orages qui ont voulu les déraciner. Ils sont également tenaces à durer et prompts à revivre. Voyons cela en contemplant

II. *Les ordres religieux dans le présent.*

Ils sont partout, dans les villes et dans les cam-

pagnes, dans les ateliers et dans les écoles, dans l'armée quand le drapeau se lève contre l'ennemi, dans la colonie quand la faim la dévore, partout où il faut prêcher, civiliser, sauver les autres et mourir soi-même. Ils prient. Grâce à eux, la prière existe à l'état d'institution, de force permanente, publique, universellement reconnue et bénie de Dieu et des hommes. Quand la flotte de Philippe-Auguste, voguant vers la Terre Sainte, était assaillie dans les mers de Sicile par une horrible tempête, le roi ranimait le courage de ses matelots en leur disant : « Il est minuit. C'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter matines. Ces saints moines ne nous oublient jamais. Ils vont apaiser le Christ, ils vont prier pour nous, et leurs prières vont nous arracher au péril! » Messieurs, dans ce monde qui a trop désappris la langue de la prière, il y a aujourd'hui encore des milliers de bouches qui ont fait vœu de crier vers le ciel pendant que nous prenons notre repos et que nous vaquons à nos affaires et à nos plaisirs. Tant mieux! Ce ne sont point des bouches oisives, des bouches inutiles. Par la prière jointe à la pénitence les ordres religieux désarment le ciel et protègent la terre. Que font-ils encore? Ils parlent. Armés du glaive de la parole, ils défendent Dieu en qui l'impie ne voit plus qu'un vain mot, Jésus-Christ en qui les faux sages ne saluent plus qu'un homme, l'Église en qui les mauvais politiques poursuivent

avec tant d'injustice celle qu'ils appellent l'ennemie irréconciliable des sociétés modernes. Et, non contents de défendre la foi, ils la propagent, ils la portent sur toutes les plages de l'infidélité, et ils font reculer la barbarie devant les splendeurs de la civilisation chrétienne. Saluez, Messieurs, les ordres religieux. Ils prient. Ils parlent. Enfin, ils se dévouent. Ils soulagent toutes les misères et pratiquent toutes les vertus, et leur ambition est d'égaler, s'il se peut, l'ardeur du zèle à la propagande du vice, les miracles du dévouement aux ravages des calamités publiques. A tout gémissement qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, ils ouvrent une oreille attentive. Ils épient toutes les douleurs de l'humanité, apportant du pain pour ceux qui ont faim, des consolations pour ceux qui pleurent, un chevet pour ceux qui vont mourir. C'est de l'histoire contemporaine que je vous raconte là, Messieurs, et cette histoire se déroule chez vous, sous vos yeux, dans la France d'aujourd'hui.

Rien qu'en France, à l'heure qu'il est, cent ans après la grande révolution, qui avait tout balayé de son souffle et en apparence tout déraciné, nous avons une immense et pacifique armée de 30.000 religieux et de 130.000 religieuses qui, sous les costumes les plus divers, pratiquent journellement le sacrifice et l'immolation, lesquels, dit Taine, « sont

des bienfaiteurs par institution et des corvéables volontaires, voués, par leur propre choix, à des besognes dangereuses, répugnantes ou, tout au moins, ingrates... le tout gratuitement ou à des prix infimes. » Depuis cent ans, sur cette noble terre de France, malgré d'innombrables tempêtes, les ordres religieux ont retrouvé une vitalité qui éclipse les gloires du passé, et une popularité qui défie les éventualités de l'avenir... Et, s'ils venaient à périr chez nous, avec eux périraient la religion et la liberté. Un jour, Athènes, ennuyée de voir la vertu sévère d'Aristide, le bannit de ses murs pour ne plus l'entendre appeler le Juste. Quelques années après elle condamnait Socrate à la ciguë, se condamnant elle-même au régime des Trente Tyrans, et elle élevait 300 statues à celui qui prenait ses villes, elle qui n'avait eu qu'un laurier pour décorer le vainqueur de Marathon. Voilà le sort des peuples ennuyés de la justice et de la vertu. Il n'y a pas de poussière plus terrible secouée sur la tête d'un peuple que la parole du religieux qui s'éloigne en disant : « Tu n'as voulu ni obéir à mes conseils, ni supporter mes exemples, ni accepter mes services. Adieu ! Je vais me préparer à pleurer sur toi ! » Cela ne sera pas. Les ordres religieux sont rivés à la France par la double chaîne de la religion et de la liberté. L'intérêt national, enfin, est engagé dans leur existence.

En dehors de la France, dans les coins les plus reculés du monde, est-ce que ce ne sont pas les ordres religieux qui font rayonner l'influence française? Cette grande clientèle catholique, qui est comme une seconde France semée à travers le globe, à qui la devons-nous sinon aux ordres religieux? En 1860, Fuad-Pacha disait au consul de France, en Syrie : « Je ne crains pas les 40.000 baïonnettes que vous avez à Damas. » Et lui montrant un groupe de religieux : « Je crains les 60 robes que voilà. » — « Pourquoi? » lui dit le consul. — « Parce que ces 60 robes font germer la France dans ce pays. » Entendez-vous? Messieurs. Ce sont les ordres religieux qui font germer la France à l'étranger. En Asie, dans le Levant, au Tonkin, en Chine, au Japon, ce sont nos missionnaires et nos religieuses qui font respecter, aimer et admirer la France. En Afrique, c'est la même chose. La France rayonne sur l'Algérie avec Mgr Lavigerie, près des grands lacs équatoriaux avec les Pères Blancs, à Madagascar avec les Jésuites qui soutiennent le protectorat français contre les envahissements de l'Angleterre, et jusqu'au Dahomey avec le P. Dorgère qui vient d'être décoré pour avoir conclu un traité qui sauve notre prestige. Allez en Amérique. Est-ce que ce ne sont pas les ordres religieux qui ont conservé au Canada et aux États-Unis la religion, les mœurs et la langue de la France? Et enfin ce sont encore nos religieux et nos religieuses qui

propagent l'influence française dans les îles de l'Océanie. Voilà ce que sont les ordres religieux dans le présent. Ils sont en même temps un des plus beaux fleurons de notre nationalité qu'ils font resplendir au dehors, et une des grandes forces de l'Église catholique dont ils assurent les conquêtes et propagent les bienfaits.

— Comprenez-vous maintenant quel front de bataille présente l'Église? Le Pape dirige le mouvement, et il a sous sa main un Épiscopat zélé et uni. Les Évêques soudés au Pape gouvernent un clergé obéissant et dévoué, et rien qu'en France viennent s'ajouter au clergé paroissial plus de 150.000 religieux ou religieuses, qui sont comme les troupes auxiliaires de l'Épiscopat et de la Papauté. Et puis ce n'est là que la charpente matérielle. Cette grandiose organisation a une âme, un principe d'action tout spécial, une force morale qui fait prévaloir le dévouement sur l'intérêt, l'altruisme sur l'égoïsme, comme s'exprime M. Taine. Nous reviendrons là-dessus. Mais dès aujourd'hui je voulais vous donner une idée générale de la structure et de la vie de l'Église, pour avoir le droit de vous dire en terminant : Saluez l'Église catholique! C'est le chef-d'œuvre de Dieu, c'est la plus grande force du monde, c'est l'abri de l'humanité, c'est l'espérance de l'avenir!

Amen!

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les catholiques français

MESSIEURS,

Après avoir étudié la Papauté, l'Épiscopat, le clergé et les ordres religieux, il nous reste à étudier les fidèles qui gravitent comme une armée autour de cette organisation centrale. On compte sur la face de la terre à peu près 250 millions de catholiques. Cela n'est point à dédaigner. Cela explique la parole de Bonaparte à son ambassadeur auprès de Pie VII : « N'oubliez pas, lui disait-il, de traiter le Pape comme s'il avait 200.000 hommes sous les armes. » Cela explique aussi la parole de l'Empereur de Russie au Congrès de Vienne en 1815. La question de préséance entre les ambassadeurs paraissait insoluble. « Au point de vue religieux, dit le czar Alexandre, le Pape est le chef de la plus grande communauté de chrétiens qui existe. Si j'avais l'honneur de le rencontrer dans une conférence de souverains, je ne voudrais pas d'autre Président que le Saint-Père. Mes ambassadeurs feront

pour ses Nonces ce que je serais fier de faire pour sa personne. » Et c'est depuis cette époque que le Nonce du Pape, à Paris et ailleurs, tient la première place dans le corps diplomatique... On compte 250 millions de catholiques... mais des catholiques il y en a de deux sortes : il y a les fervents et les tièdes, les catholiques pratiquants et les catholiques indifférents. Parlons de ces deux catégories, et, pour que notre étude soit plus intéressante, plus précise et plus fructueuse, enfermons-la dans les limites de notre pays. Parlons des catholiques français.

I. *Les catholiques pratiquants.*

1. Ils forment *une portion notable* de la nation. Numériquement ils ne sont point à dédaigner, et leur valeur morale est encore supérieure à leur valeur numérique.

Dans les classes aisées, le nombre des laïques, hommes et femmes, chez lesquels la foi est vivante et se traduit par la pratique, est considérable. Voyez les œuvres qui sont soutenues et dirigées par des laïques, écoles, patronages, constructions d'églises. Pour la seule basilique du Sacré-Cœur de Montmartre on a dépensé en dix-huit ans 24 millions. Ajoutez à cela l'immense budget des Écoles libres;

ce n'est pas le clergé, recruté en général dans les familles pauvres, qui fait vivre de sa bourse toutes ces œuvres ; ce sont les aumônes des classes aisées. Et j'affirme que de pareils sacrifices supposent et prouvent la foi, une foi réelle, sincère, puisqu'elle se traduit par le dépouillement et la charité. Comptez maintenant les vocations qui naissent sur le sol de France : 50.000 prêtres, 30.000 religieux, 130.000 religieuses. Est-ce que cela ne suppose pas dans les familles catholiques une grande intensité de vie chrétienne? Toutes ces vocations, d'où sortent-elles sinon du monde laïque? Comptez aussi, si vous le pouvez, les communions d'hommes à Notre-Dame et ailleurs. Rien de pareil n'existait il y a quatre-vingts ans ; rien de pareil, au point de vue de la liberté et de la spontanéité, n'a existé dans l'ancienne France. Et puis, derrière la génération qui s'en va, nous voyons se lever une génération nouvelle, une légion de jeunes gens chrétiens, qui font profession de mettre leur vertu sous la garde de leur foi, et qui nous promettent pour l'avenir une reviviscence de la vie catholique. Au milieu d'un peuple libre ils ne veulent point être des ilotes, et d'une main ferme ils sauront défendre leur religion en l'abritant sous le drapeau de la liberté commune. Voilà pour les classes aisées.

Dans les classes populaires, les catholiques pratiquants, il est vrai, sont plus rares que dans les classes aisées. Mais attendez un peu. La lumière se

fera. Déjà les efforts du clergé et des laïques. les œuvres ouvrières répandues par toute la France préparent un noyau solide d'ouvriers chrétiens. Sous l'action destructive de la presse et de l'enseignement antichrétien, quelques indifférents deviennent hostiles. Mais tout ce qui est franchement honnête se rapproche de Jésus-Christ; les chrétiens deviennent meilleurs ; et le mouvement de retour à la vérité religieuse, très visible dans les sommets de la nation, va se dessiner et s'accélérer dans les masses. Dès maintenant les catholiques pratiquants sont une portion notable. De plus

2. Ils forment *une portion grandissante* de la nation. Ceux qui aujourd'hui pratiquent la religion n'obéissent point à une simple coutume traditionnelle, mais bien à une conviction vivante et personnelle, de sorte qu'ils représentent une force morale beaucoup plus grande que leur proportion numérique ne l'indiquerait. Ils ont d'abord le mérite de la résistance, puisque, vivant au milieu d'une opinion hostile à la foi, ils sont obligés de réagir contre le milieu ambiant, et de donner par là même à leur foi une trempe plus forte. En résistant davantage, ils dégagent autour d'eux une influence qui attire à la religion les âmes nobles et élevées, qui procure à la foi chrétienne des adhésions libres et énergiques. Nous assistons après dix-neuf siècles au phénomène primitif de la propagation du Christianisme. C'est le noyau fervent et peu étendu des

premiers chrétiens qui a transformé l'univers. Aujourd'hui encore les catholiques pratiquants sont le levain qui doit faire lever toute la pâte. Nous ne sommes point en décadence, mais en transformation. Au milieu d'un monde qui se paganise, il nous reste assez de chrétiens fidèles pour que ceux qui ont cessé de l'être le redeviennent.

D'ailleurs faut-il exclure de l'Église catholique les chrétiens indifférents? Nullement. Sur 36 millions de Français, il y en a un bon nombre qui ne sont pas de fameux patriotes, qui désobéissent aux articles du Code, qui murmurent contre la loi et la transgressent. Allez-vous les priver pour cela de leur titre de Français? Pas du tout. De même, il y a des catholiques tièdes et incomplets qui ne se gênent guère avec les obligations de leur baptême et les prescriptions de leur religion. Que faut-il en penser? faut-il leur retirer leur titre de catholiques? Non.

II. *Les catholiques indifférents.*

Ils sont nombreux dans notre pays. Je fais sur eux deux observations.

1. Les catholiques indifférents *sont généralement plus catholiques* qu'ils ne le paraissent. Ils ont le baptême qui les rattache à l'Église, qui les imma-

tricule dans la société des enfants de Dieu. Ils ont la foi même, au moins dans une certaine mesure. Tenez, combien y a-t-il de catholiques indifférents qui, satisfaits du mariage civil, osent constituer une famille nouvelle en dehors des bénédictions de l'Église? qui se contentent pour leur mariage de la présence et de la légalisation de l'officier municipal? Il y en a si peu que cela ne compte pas. Donc ces hommes, en apparence indifférents, ont au fond des convictions catholiques. — Combien y a-t-il de catholiques indifférents qui refusent le baptême pour leurs enfants? Dans notre société, c'est une exception et une monstruosité. Puisque librement ces hommes demandent le baptême pour leur progéniture, c'est donc que la foi à l'efficacité de ce sacrement n'est pas radicalement éteinte dans leur âme. De nos jours, vous voyez des catholiques, même très peu religieux, estimer, rechercher, ambitionner pour leurs enfants le grand bienfait de l'éducation chrétienne. Si ces hommes étaient aussi indifférents, aussi incrédules qu'on le dit, pourquoi voudraient-ils avoir des enfants solidement chrétiens? — Combien y a-t-il de catholiques qui, pendant une année entière, restent étrangers à nos solennités, qui au moins à Noël, à Pâques, au Jeudi Saint, ne viennent pas dans nos temples? C'est un tout petit nombre. — Et combien y a-t-il d'hommes qui, après avoir vécu dans l'indifférence, refusent de mourir dans la foi? Le chiffre en est bien restreint

Et nous voyons, au contraire, presque tous les jours des incrédules réputés inconvertissables accepter à leurs derniers moments le ministre de la religion, et non seulement l'accepter, mais le demander, le réclamer et bénéficier de ses prières et de ses divins pouvoirs... De ces indices et de mille autres il est facile de conclure que généralement les catholiques indifférents sont plus catholiques qu'ils ne le paraissent.

2. D'ailleurs il faut souvent bien peu de chose pour faire passer un catholique indifférent, *de son indifférence à la pratique courageuse*, et à l'affirmation vibrante de sa foi. Essayez de faire abjurer sa foi à tel catholique tiède et incomplet, et vous verrez comme il vous enverra promener? Il livrerait sa tête plutôt que sa conscience et son *Credo*. J'ai toujours admiré un épisode de nos guerres d'Algérie. Ils étaient vingt, ces braves enfants de la France, quand cinq cents Arabes les cernent, les désarment et font briller le cimeterre sur leur tête. Il fallait se rendre. Jamais! On leur promet la vie, la liberté, les honneurs d'une escorte, s'ils consentent à crier : Vive Mahomet! Ils se regardent, nos braves, et d'un regard les voilà redevenus chrétiens. Pas un peut-être n'avait prié depuis dix ans; mais leur foi se réveille quand l'honneur la provoque; pas un ne renie Jésus-Christ; pas un ne veut à ce prix racheter sa vie et sa liberté. Ils

tombent sous le cimeterre et sont égorgés jusqu'au dernier.

La plupart du temps pas n'est besoin d'une aussi tragique secousse pour réveiller la foi dans des consciences où elle semble éteinte, et où elle n'est qu'endormie. Que de catholiques indifférents, dans cette seule paroisse, j'ai déjà vus revenir à la foi naïve et sincère de leurs premières années! Tantôt c'était une illumination et une impulsion intérieure de la grâce qui les arrachait soudainement à leurs ténèbres et à leur insouciance invétérée ; et tantôt une simple parole entendue au pied de la chaire déterminait une conversion définitive. Quelquefois Dieu plaçait sur leur chemin le spectacle éloquent des vertus d'une épouse et d'une fille chrétienne, ou bien il leur envoyait une croix, une déception, un désenchantement, et le breuvage de la vérité leur était présenté dans la coupe amère de la douleur, comme cela jadis arriva à Chateaubriand qui a dit : « J'ai pleuré, et j'ai cru ! » Nous voyons cela tous les jours. Paul est aujourd'hui un persécuteur, demain ce sera un apôtre. Augustin est aujourd'hui un libre penseur qui fait pleurer sa mère, demain ce sera un évêque et un docteur. L'Église ne désespère jamais de la conversion des pécheurs. Elle ne dit jamais : Il est trop tard, ce mot coupable et impitoyable. Elle aime même ses ennemis, parce que d'un moment à l'autre ses ennemis peuvent avoir besoin d'elle et devenir ses

amis... Voilà, Messieurs, notre ligne de conduite. Il y a des catholiques baptisés qui se disent incrédules et qui le sont en effet. Nous les aimons quand même, dans l'espoir de les voir s'amender et se convertir. Un jeune prince, mort prématurément et tragiquement, en 1842, le duc d'Orléans, aimait passionnément les arts et protégeait les artistes. « Pourquoi achetez-vous tant de mauvais tableaux » ? lui disait-on. Et il répondit : « Afin que celui qui me les vend puisse avoir les ressources suffisantes pour en faire plus tard de meilleurs. » Pourquoi, nous dit-on quelquefois, aimez-vous tant les pécheurs ? Et nous répondons : « C'est pour leur offrir dans notre cœur ouvert et dans notre main tendue le moyen de s'amender, de se convertir et de rentrer dans le giron de la sainte Église. »

Oui, Messieurs, je le sais, il y a des catholiques qui ont cessé de l'être. Mais ils sont hommes et hommes baptisés, et cela suffit à mon cœur de chrétien et de prêtre pour que je me penche vers eux avec plus d'amour et que je leur dise avec plus d'insistance : O hommes, mes frères et mes amis, vous cherchez la lumière ? c'est le catholicisme qui est la lumière. Vous aimez l'ordre, la paix, la liberté ? c'est le catholicisme qui est l'ordre, la paix, la liberté. Vous avez besoin de consolation ? c'est le catholicisme qui est la consolation. Vous parlez d'avenir ? c'est le catholicisme qui est l'avenir. Voilà mon œuvre, Messieurs, et voilà aussi la

vôtre. Semez avec moi l'Évangile dans le monde moderne, et, comme dit Lacordaire, il y germera tôt ou tard, et, si nous ne recueillons pas la moisson, du moins nous l'aurons préparée pour une postérité plus heureuse que nous!

Amen!

III

LA PHYSIONOMIE DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'unité de gouvernement

Messieurs,

Nous avons disséqué l'Église et analysé tous les éléments qui la composent : le Pape, les Évêques, le clergé, les ordres religieux et les fidèles. Mais l'Église n'est point une construction morte, inerte, insensible. C'est un corps vivant et animé. Elle a une charpente, dont les pièces multiples ont intéressé votre attention. Elle a, de plus, une physionomie, dont je vais essayer maintenant de dessiner tous les traits. Or le premier trait de la physionomie de l'Église, c'est l'Unité.

Vous dites, vous, mortels, que l'unité est la marque suprême du génie en tout ordre, qu'un esprit puissant se reconnaît à l'énergie particulière avec laquelle il groupe sous un seul chef toutes ses idées. Vous dites qu'un grand capitaine est celui qui tient tous ses escadrons et tous ses régiments dans sa main. Vous dites qu'un grand poète est celui qui ramène à une passion centrale les épisodes les plus variés de son poème ou de sa tragé-

die. Or, voici un capitaine plus grand que tous les vôtres, un poète plus éminent que ceux que vous pourriez me citer, un génie devant lequel tous vos génies d'un jour ne sont que des étincelles mourantes. C'est le Christ. Il a institué son Église, et il lui a mis au front le signe de l'unité.

Il va mourir. « Père saint, s'écrie-t-il, je vous recommande ceux que vous m'avez confiés ; conservez-les, afin qu'ils soient un comme nous, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. » Et non seulement il demande l'unité, mais il la décrète. « Je donne ma vie, dit-il, pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis. Il faut que je les amène. Elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. » Il appelle l'Église son royaume, sa cité, sa maison, et il affirme qu'elle ne peut subsister sans l'unité, car « tout royaume divisé sera désolé, toute cité, toute maison divisées tomberont en ruines. » Et, enfin, pour garantir cette unité cent fois affirmée et décrétée, vous savez ce qu'il a fait. Il a institué un pouvoir chargé de diriger les intelligences et les volontés. Il a créé des chefs, à qui il a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » Voilà l'œuvre du Christ, telle qu'elle se présente à chaque page dans l'Évangile. Jésus-Christ a fondé une Église, et il a voulu lui mettre au front le signe de l'Unité.

Pour savoir s'il a réussi, il suffit d'ouvrir les yeux,

de regarder l'Église catholique romaine, et de constater l'unité de gouvernement qui la caractérise. Constatons et admirons.

I. **Constatons** l'unité de gouvernement qui caractérise l'Église catholique.

1° Voici d'abord *dans la paroisse tous les fidèles groupés autour du Prêtre.* C'est le germe initial de l'unité catholique. Le prêtre est l'homme des âmes. Jeune encore, il a renoncé pour elles aux espérances et aux plaisirs du monde, et pendant de longues années il s'est renfermé dans une pauvre cellule de séminaire, songeant, quand il était triste, aux mourants qu'il consolerait un jour, aux enfants dont il garderait l'innocence, aux cœurs brisés qu'il soulagerait, aux esprits dont il serait la lumière... et il a vécu dans le travail, la prière et le silence, plein de cet amour sacré des âmes qui le poussait vers les autels. L'heure de l'apostolat vient enfin, et l'Évêque répand sur la main de ce jeune homme l'huile sainte et parfumée. Avez-vous vu ce solennel moment où le jeune lévite, revêtu de l'aube, s'avance vers l'autel d'un pas résolu et se couche de toute la longueur de son corps mortifié aux pieds de son Évêque, pour immoler à jamais à Dieu et à l'Église les désirs de la chair? Quand il se relève, le front

pâle, les yeux mouillés de larmes, n'allez point dire en plaignant son sacrifice : C'est une virginité stérile. Non, dites plutôt : Quelles noces fécondes! Quelle belle et immense paternité! âmes, qui attendez la naissance spirituelle, voici le père que Dieu vous envoie! À vous, son temps, ses études, ses veilles, son dévouement, sa vie, tout lui-même!... Et, en effet, voyez-le au milieu de sa famille paroissiale. Il communique aux âmes la vie de Dieu, la force de Dieu, la parole de Dieu dont il n'est que le canal. Le vase peut être d'or, s'il s'appelle Bossuet, d'argent, s'il s'appelle Massillon, de bronze, s'il s'appelle Bridaine, ou simplement de terre. Qu'il soit éloquent comme Chrysostome et Lacordaire, théologien comme Thomas d'Aquin, érudit comme Bellarmin et Pétau, charitable comme Vincent de Paul et Belsunce... qu'importe? Ce qu'il contient, ce qu'il transmet, ce qu'il donne aux âmes, c'est la pure vérité révélée de Dieu. Et si ces âmes baptisées et instruites viennent à défaillir, le prêtre les purifie dans le sacrement de Pénitence; il les unit à Dieu par l'Eucharistie; il prie avec elles; il les soutient dans leurs luttes; il console leurs douleurs; il leur montre le ciel, et il ne les abandonne que quand il a déposé leur corps dans la terre bénie du cimetière, et elles-mêmes, ces chères âmes, dans le sein paternel de Dieu. Telle est, Messieurs, l'auguste fonction du prêtre. Il porte toutes les âmes en lui, et dans le cercle restreint

d'une paroisse il réalise déjà magnifiquement la parole du Christ : Un seul troupeau sous un seul pasteur. Et maintenant élargissons l'horizon.

2° Voici *dans le diocèse tous les prêtres avec leurs paroisses groupés autour de l'Évêque.* — C'est le second degré de l'unité catholique. Ici un mot seulement. Si puissant que soit le prêtre, il ne peut pas créer un autre prêtre. Il meurt stérile, et son Église meurt avec lui. L'Évêque seul peut faire des prêtres. C'est par là qu'il est non pas seulement un préposé supérieur, un chef hiérarchique, mais un générateur, un vrai père. Telle est, Messieurs, en quelques paroles succinctes l'auguste et éminente fonction de l'Évèque, ayant seul le pouvoir de faire des prêtres : il donne aux paroisses une vie durable ininterrompue. Il porte tous les prêtres en lui et avec tous les prêtres tous les fidèles ; il centralise dans sa personne tout son clergé et tout son peuple ; et, plus grandement que le curé dans sa paroisse, il réalise dans le cercle de son diocèse la parole du Christ : Un seul troupeau sous un seul pasteur. Et cependant ce n'est pas tout encore. Il faut monter plus haut et regarder plus loin.

3° Voici *dans l'Église universelle tous les Évêques avec leurs diocèses groupés autour du Pape.* C'est le sommet de la grande unité catholique. Le Pape seul peut faire des Évêques, comme l'Évêque seul

peut faire des prêtres. Le Pape seul peut rendre les diocèses immortels en les revivifiant, en leur redonnant une tête, un chef, à la mort de chaque Évêque. Les fidèles obéissent à leurs prêtres, les prêtres à leurs Évêques, et tous ensemble, semblables aux rayons et aux points d'un orbe immense, attendent le mouvement du même centre, et reconnaissent l'impulsion souveraine qu'ils en reçoivent par une respectueuse subordination. Ici à Orléans, comme aux extrémités du globe, nous poussons le même cri de ralliement : « Rome! Rome! » C'est là que siège l'autorité souveraine à laquelle personne, ni fidèle, ni prêtre, ni Évêque, ne peut se soustraire sans devenir semblable à ces astres excentriques qui, pour avoir échappé à leur sphère d'attraction, sont condamnés à des courses folles et aux effroyables chutes qui les pulvérisent. C'est là que le Père commun de la grande famille chrétienne, ramassant en lui tous les fidèles, tous les prêtres et tous les Évêques, réalise à la lettre et exécute ponctuellement le décret prophétique d'unité porté par le Christ : Un seul troupeau sous un seul pasteur, *fiet unum ovile et unus pastor.*

Messieurs, est-ce que dès maintenant je n'ai pas le droit de vous montrer la physionomie de l'Église, de vous signaler l'unité qui la caractérise, et de vous dire : Hommes de ce siècle, hommes curieux et investigateurs, faites attention! Vous remarquez un étranger qui passe, un roman qui paraît, une mai-

son qui s'élève. Tenez, voici un prodige contemporain et dix-neuf fois séculaire. Daignez donc vous arrêter un instant et lui accorder un regard. Nous avons constaté ; admirons maintenant.

II. **Admirons** l'unité de gouvernement qui caractérise l'Église catholique.

Cette unité est tout ce qu'il y a de plus serré, de plus étendu, de plus immuable :

Tout ce qu'il y a de plus serré. Trouvez-moi, si vous le pouvez, quelque chose de plus simple et de plus sûr que le gouvernement de l'Église. Je vous en défie bien. A Rome, siège Pierre, pour qui Jésus-Christ a prié et à qui il a confié le soin des brebis et des agneaux, Pierre dont la foi confirme constamment la foi de ses frères, Pierre le juge suprême de toutes les controverses, qui dès le commencement a porté partout ses regards, donnant des avis, intimant des ordres, prononçant des arrêts, liant et déliant les consciences, et en qui nous trouvons aujourd'hui comme hier une règle dans nos embarras, une solution dans nos doutes, un terme à la discorde, un port dans la tempête. — Par l'Épiscopat l'Église romaine groupe autour d'elle tout le sacerdoce, par le sacerdoce les fidèles, par les fidèles le monde entier. Le faisceau des âmes et des cœurs repose dans les

mains du Pontife romain. Tous les fidèles sont dans le prêtre. Tous les prêtres sont dans l'évêque. Tous les évêques sont dans le Pape. Toutes les âmes sont saisies et groupées d'abord autour du prêtre dans la paroisse, ensuite autour de l'évêque dans le diocèse, enfin autour du Pape dans l'Église universelle. Jésus-Christ dit à Pierre et aux apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Le Pape dit aux évêques : « Comme Jésus-Christ m'a envoyé, je vous envoie. » Et l'évêque dit aux prêtres : « Comme le Pape m'a envoyé, je vous envoie. » Et c'est parce que le prêtre qui viendrait à défaillir dans son ministère serait aussitôt interdit par l'évêque, comme en pareil cas l'évêque le serait par le Pape, que le plus humble curé, au fond de nos campagnes, apparaît comme l'Église en personne et est écouté comme Jésus-Christ. L'unité de gouvernement dans l'Église est tout ce qu'il y a de plus serré.

Tout ce qu'il y a de plus étendu. Hommes de ce siècle, vous aimez l'unité. Chaque peuple aspire à l'unité dans son propre sein, et les nations dispersées à la surface du globe tendent à l'unité fédérative de leurs forces communes. Or cette tendance universelle à l'unité, providentiellement secondée par les heureuses applications des sciences physiques, se réalise magnifiquement sous vos yeux dans le catholicisme. La loi de Moïse avait pour cercle le peuple hébreu. La loi de Mahomet a pour cercle

le peuple arabe. La loi du Christ a pour cercle l'humanité tout entière : un seul troupeau sous un seul pasteur. Admirez donc cette grande Église catholique, admirez-la avec ses 2.000 évêques, ses 200.000 prêtres, ses 250 millions de fidèles, tous groupés autour du 265me successeur de saint Pierre Admirez-la dans sa simple et grandiose unité, où toutes les races se rencontrent déjà, et où tous les peuples viendront un jour occuper la place qui les attend. L'unité de gouvernement dans l'Église c'est tout ce qu'il y a de plus serré, tout ce qu'il y a de plus étendu,

Tout ce qu'il y a de plus immuable. Le moindre souffle des révolutions emporte les maires, les préfets et les rois. Les plus violents orages ne peuvent rien contre l'autorité imprimée au front du prêtre, de l'Évêque et du Pape. Si fréquemment que change le monde, la sainte hiérarchie demeure inébranlable. Comptez les gouvernements, les constitutions politiques, les chartes, les ministères qui se sont succédé en France depuis un siècle. Bonaparte est tombé deux fois sur de sanglants champs de bataille où ni son génie militaire ni l'héroïsme de ses soldats ne purent le sauver. Les Bourbons, qui lui succédèrent sur le trône, lui ont succédé dans l'exil, et la branche cadette n'a pu fleurir sur le trône auguste, mais foudroyé, d'où la branche aînée avait disparu. Et après 1814 et 1815, nous avons vu 1830, 1848, 1850, 1870. Que de changements inattendus !

que d'événements tragiques! que de coups de tonnerre! Au milieu de tous ces bouleversements l'unité de l'Église n'a pas été entamée. Elle est restée debout comme une colonne invulnérable au-dessus des ruines universelles! Depuis dix-neuf siècles les pouvoirs humains ont usé leur force sur le faisceau sacré de notre unité, sans pouvoir le briser. Ils ne le briseront pas.

Après cela, Messieurs, veuillez ne pas me trouver trop exigeant, si je vous demande de chanter de plein cœur et à pleine bouche la grande unité de l'Église : *unam*, *sanctam*, *catholicam et apostolicam Ecclesiam!*

Amen!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'unité de croyance

Messieurs,

L'unité est le premier trait de la physionomie de l'Église. L'Église est une dans son gouvernement. Toutes les parties s'emboîtent les unes dans les autres, comme les os qui composent notre corps. Tous les fidèles sont dans le prêtre, tous les prêtres dans l'évêque, et tous les évêques dans le Pape. C'est déjà admirable. Mais voici quelque chose de plus étonnant. L'Église est une dans sa croyance. Le second fils de Charlemagne, Pépin, demandait à Alcuin : « Comment l'homme est-il placé ? » « Et Alcuin lui répondait : « Comme une lanterne exposée au vent. » Et en effet l'humanité est le royaume de l'inconsistance et de la mobilité. Cependant, au milieu de ce tourbillon, l'Église nous apparaît stable, immobile, groupant les esprits autour de la même croyance. C'est un phénomène dont il est bon de constater la réalité et la splendeur.

I. Constatez ***la réalité de ce phénomène.***

L'Église est une dans sa croyance *malgré la diversité des temps.* Elle a rencontré simultanément ou successivement la contradiction de l'esprit, la contradiction des passions, la contradiction des hommes de parole et des hommes de plume, la contradiction des hommes de pouvoir. Qu'importe ? sa croyance est aujourd'hui ce qu'elle fut il y a 1900 ans. Remontez le cours des temps, de nos jours tourmentés à la grande révolution, de la révolution au siècle glorieux qui vit éclore de si grands saints et de si beaux génies, du XVII[e] siècle à la réforme, de la réforme au moyen âge, aux siècles de fer, à Charlemagne, aux barbares, aux grandes persécutions, aux premières heures de l'apostolat... toujours c'est la même foi qui règne dans les esprits et qui vibre sur les lèvres. Si vos ancêtres ensevelis dans cette église depuis dix siècles se réveillaient tout à coup du silence de leurs tombeaux, s'ils reprenaient leur place dans le monde des vivants, quel ne serait pas leur ébahissement! Ils verraient que le temps a tout changé dans cette ville : les costumes, le langage, les habitudes, les rues, les maisons,... et, ne retrouvant même plus la vieille église de leur baptême et de leurs funérailles, ils diraient : « Entrons dans ce nouveau temple qui se dresse fièrement sur les ruines de

l'ancien, et voyons ce qui s'y passe. Quoi ? voilà un prêtre qui répète mot à mot la doctrine qu'on nous a prêchée ! Voilà des hommes qui chantent le symbole de Nicée que nous avons chanté ! Sous ces voûtes rajeunies c'est la foi des anciens jours que nous retrouvons palpitante et inaltérée ! Gloire à Dieu ! Nos petits-fils et nos arrière-neveux sont restés sur le terrain religieux nos fidèles héritiers et nos continuateurs fidèles. L'Église est une dans sa croyance malgré la diversité des temps. »

L'Église est une dans sa croyance *malgré la diversité des lieux*. Entre les peuples de la terre que de différences d'origine, de tempérament, de langage, de caractère, de mœurs, d'institutions civiles et politiques ! Quelle barrière, en particulier, que la langue nationale ! L'espagnol n'est compris que de l'Espagnol, et l'anglais que de l'Anglais. Franchissez les Pyrénées ou la Manche, votre parole expire, fussiez-vous Donoso Cortès ou William Pitt. Il faudra traduire. Mais les traductions n'arrivent qu'à la classe des lettrés et n'en sortent guère. Et maintenant prêtez l'oreille aux bruits qui vous arrivent de tous les coins du monde. Le chinois, le tartare, l'indien, le sauvage, tous les peuples instruits par l'Église chantent le même symbole, les mêmes préceptes et les mêmes sacrements que la vieille Europe catholique. La croyance de l'Église est la même à Rome, à Paris, à Londres, à Moscou, à

Pékin et à Philadelphie. Demain, emportés par un vaisseau, vous allez visiter les rivages lointains de la Chine, et vous trouvez là un peuple absolument différent du vôtre; mais au milieu de ce peuple, dans une humble chapelle, vous rencontrez quelques néophytes baptisés par nos missionnaires. Comme vous, ils adorent Jésus-Christ. Comme vous, ils professent les douze articles du symbole, les dix commandements de Dieu, les six commandements de l'Église et les sept sacrements. Et surpris, émerveillés d'entendre vibrer aux extrémités du monde la foi qui retentit sur le sol de la patrie, vous dites : « Gloire à Dieu! L'Église est une dans sa croyance malgré la diversité des lieux. »

L'Église est une dans sa croyance *malgré la diversité des esprits*. On trouve la même foi sur les lèvres du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, du roi et du berger. D'où suis-je venu? Où dois-je aller? Quel est le but de ma vie? Pourquoi suis-je au monde? Quel emploi dois-je faire de mes facultés? Ouvrier, mon frère, n'es-tu ici-bas que pour forger les métaux, bâtir des édifices, creuser la terre et mourir? Voilà ce qu'il faut que tu saches, si vraiment tu es un être doué de raison. Tu me dis que tu n'y songes pas, courbé sur le travail et emporté par le tourbillon d'une vie fiévreuse et tourmentée. Tu te trompes. Un jour vient, un jour fatal, où cette question souveraine : D'où suis-je

venu? Où dois-je aller? se pose clairement dans ton esprit. C'est le jour où la maladie inexorable t'a jeté sur un lit de souffrance, c'est le jour où la mort a brisé ton cœur en te prenant tes enfants. Quoi que tu fasses, il est nécessaire que tu saches pourquoi tu es au monde et quelle est ta destinée... Et toi, savant, avocat, magistrat, médecin, financier, grand industriel, toi non plus tu ne sais rien, si tu ne sais pas ton origine, tes devoirs et ta fin dernière! Messieurs, qui vous dira cela? La philosophie? Je la défie bien de faire marcher un village dans l'unité de la même croyance. Elle ne peut pas mettre d'accord les esprits cultivés; comment voulez-vous qu'elle s'empare de la foule et qu'elle lui dicte un symbole? A côté de cela voyez l'Église. Sous son égide et sa direction, savants et ignorants, puissants génies et esprits humbles, vieillards et enfants, prêtres et laïques ont la même foi, moins connue par ceux-ci, mieux comprise par ceux-là, mais également crue et vénérée par tous. Gloire à Dieu! L'Église est une dans sa croyance malgré la diversité des temps, malgré la diversité des lieux, malgré la diversité des esprits.

Constatez cela, Messieurs. Une société embrassant tous les temps et tous les lieux, recrutant ses membres sur les sommets et dans les plus infimes vallées de l'ordre intellectuel, étendant sur tous le sceptre révéré d'une même doctrine, et tous baisant

ce sceptre, agenouillant leur intelligence, quelquefois leur génie, devant cette doctrine, chantant d'une seule voix et d'un même cœur le même *Credo! Credo*, c'est le cri que vous renvoient les échos des catacombes; c'est le mot que redisent les pages éloquentes des Augustin, des Ambroise, des Basile et des Chrysostome; c'est l'hymne qui ébranle les voûtes des basiliques du moyen âge; c'est l'affirmation ferme et convaincue qui se dresse au milieu de notre siècle sceptique et mobile; c'est la parole immuable que les siècles transmettent aux siècles, que les générations qui se couchent dans la tombe lèguent aux nouvelles recrues qui se lèvent pour le combat; c'est la profession de foi qui traverse le monde, trouvant toujours des docteurs pour la proclamer, des saints pour la traduire et des martyrs pour la glorifier!... Voilà, Messieurs, un phénomène qui vaut la peine qu'on s'en occupe. Parce que vous êtes nés et que vous vivez dans sa splendeur, vous n'y faites point attention. Souffrez que je vous en signale les singularités glorieuses.

II. Admirez *les splendeurs de ce phénomène.*

Il est facile d'établir l'*unité dans l'ignorance.* Le paganisme tout entier était à genoux devant ses idoles, et sous la triple pression du sacerdoce, des philosophes et des Césars, les païens abrutis ado-

raient des divinités ridicules. Est-ce là l'unité de l'Église? Non, Messieurs. L'Église est une dans la lumière. Sans doute tous les catholiques ne peuvent pas se rendre compte dans les moindres détails de l'ensemble scientifique de leur croyance et du vaste appareil de ses preuves. Mais est-ce que vous demandez au laboureur auquel vous présentez des produits chimiques nécessaires à son agriculture, de comprendre d'abord leurs éléments constitutifs et de bien posséder l'ensemble des démonstrations qui expliquent comment ces produits ont été artificiellement réalisés? Mais non. Il lui suffit de savoir que ces éléments ont été d'avance préparés par des hommes compétents. Ainsi en est-il de la science religieuse. Il suffit qu'elle possède des représentants sérieux, distingués, laborieux, savants qui la connaissent à fond et qui en garantissent la valeur. Et des représentants de ce genre elle en a par milliers. Dans le paganisme il n'y avait ni réflexion ni enseignement, et il ne pouvait pas y en avoir. A quoi peut servir de raisonner là où l'ombre même de la raison n'est pas? Dans l'Église au contraire la raison et la lumière abondent. On y compte par milliers des philosophes, des théologiens, des controversistes, des apologistes, des auteurs sérieux, des savants et non seulement des hommes de science, mais des hommes de génie. Qu'après cela des pygmées viennent nous dire bravement que l'Église veut entraver la marche de

l'humanité et poser l'éteignoir sur leur brillant esprit, il n'y a qu'à leur répondre par la fameuse parole de Thiers au Corps Législatif : « L'Église catholique n'a jamais empêché de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser. » Il est facile d'établir l'unité dans l'ignorance. Mais ce n'est pas là l'unité de l'Église. L'Église est une dans la lumière!

Il est facile d'établir l'*unité dans la corruption*. Présentez aux hommes une doctrine religieuse qui permet, justifie, consacre, divinise les passions, et les hommes s'uniront comme un seul homme pour acclamer cette doctrine. Il est si facile à l'intelligence de s'harmoniser avec les mauvais instincts du cœur! Est-ce là l'unité de l'Église? Non, Messieurs. L'Église est une dans la vertu, dans l'effort contre le vice et dans la pratique du bien. Les fondateurs des sectes soulèvent les passions; l'Église les apaise. Ils parlent tous d'intérêts ; l'Église ne parle que de sacrifices. Ils invoquent la vengeance; l'Église ne prêche que le pardon. Ils disent : Jouis! L'Église dit : Abstiens-toi ! L'Église affirme l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal ; elle poursuit la pensée coupable et le désir mauvais ; elle protège le bien d'autrui contre la cupidité ; elle déclare la guerre au mensonge, au parjure, au blasphème ; elle proclame les droits de Dieu et les devoirs de l'homme. Voilà le code moral autour duquel elle

groupe les adhésions de ses fidèles... Et elle y arrive. Par quels moyens? Par la force sans doute? Nullement. Admirez avec moi le dernier caractère de son unité.

Il est facile d'établir l'*unité dans la servitude.* On s'appelle Mahomet ; on lève le glaive sur un peuple terrifié, et on lui dit : « Crois ou meurs ! » on produit l'unité... Mais c'est une œuvre infâme! Est-ce là l'unité de l'Église? Non, Messieurs. L'Église est une dans la liberté. Elle est une société spirituelle. Ni le glaive, ni le feu, ni la prison, ni l'exil ne font partie de ses instruments d'apostolat et de zèle. La société civile qui tue, qui brûle, qui emprisonne ou qui bannit a le droit de le faire, parce que son devoir et son but sont de protéger nos intérêts matériels, notre vie physique. Mais l'Église a pour mission de sanctifier et de sauver nos âmes... nos âmes, entendez-vous? et nos âmes qui sont libres ne sont accessibles qu'à la persuasion. L'Église est le royaume de la persuasion ; elle s'adresse à la raison par ses preuves et au cœur par ses œuvres, et elle s'empare de l'univers non dans le sens des passions, mais dans le sens du sacrifice. L'Église est une dans la lumière, une dans la vertu, une dans la liberté. Ce phénomène est unique au monde, et vu de près, attentivement étudié, il ne peut qu'impressionner, illuminer et convertir tout homme de bonne foi.

Entrez, Messieurs, si vous n'y êtes pas encore, dans la grande et belle unité catholique! Entrez-y et faites-y entrer d'autres hommes avec vous. Que d'hommes aujourd'hui qui cherchent une croyance, qui parcourent la vie sans savoir où ils vont, et qui tombent de lassitude au bout du sillon en s'écriant : Que sais-je? Allez les prendre par la main. Introduisez-les dans le royaume de l'unité!

Amen!

TROISIÈME CONFÉRENCE[1]

L'unité de vie

MESSIEURS,

Jésus-Christ a marqué son Église du signe de l'unité. Dans l'Église tout le monde obéit aux mêmes chefs spirituels : c'est l'unité de gouvernement. Toutes les intelligences adhèrent aux mêmes vérités : c'est l'unité de croyance. Est-ce tout? Non. Reste une unité plus intime, plus profonde, plus substantielle : c'est l'unité des âmes dans la même vie. Attention! Le sujet est difficile. Je vais essayer de vous l'exposer dans un langage limpide et intelligible, en vous disant que dans l'Église tous les catholiques ont la même vie divine en Jésus-Christ par le moyen du Pape et de l'Eucharistie.

I. *Tous les catholiques ont la même vie divine en Jésus-Christ.*

Procédons par ordre. *L'humanité est une dans*

1. Cette conférence a été donnée aux hommes le jour de l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement.

un triple lien. Imaginez entre les hommes toutes les diversités que vous voudrez. Les uns habitent dans la vieille Europe, et les autres dans les îles de l'Océanie. Ceux-ci vivaient il y a quarante siècles, et ceux-là sont nos contemporains. Ils sont différents les uns des autres par la couleur du visage, par la langue, par les intérêts, par l'âge, par la condition sociale. Tous ces hommes cependant sont unis par un triple lien : par le lien du sang, par le lien de la raison, et par le lien de la vertu. Par le lien du sang... car nous venons tous du même berceau, nous avons tous une commune origine. Par le lien de la raison... votre axiome est mon axiome, ma loi est votre loi ; c'est le même jet de lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Par le lien de la vertu... la justice et la charité sont deux vertus universelles qui rattachent les unes aux autres les diverses personnalités humaines. Voilà, Messieurs, l'idée humanitaire. Les hommes sont rattachés aux hommes par un triple et indissoluble lien : le sang, la raison, la vertu. Est-ce là l'idée catholique? oui, c'est cela, mais quelque chose de plus.

Suivez-moi. *L'Église est une dans un triple lien.* Contemplez les 250 millions de catholiques répandus sur la surface de la terre avec les 20 milliards qui les ont précédés depuis dix-neuf siècles. Ils sont hommes, et comme tels unis ensemble par le

lien du sang, de la raison et de la vertu. Mais il y a davantage et mieux. Ils sont unis plus intimement encore par le triple lien de la subordination, de la croyance et de la vie. Par le lien de la subordination... puisqu'ils obéissent tous aux mêmes pasteurs. Par le lien de la croyance... puisqu'ils professent tous les mêmes vérités. Et enfin par le lien de la vie. Qu'est-ce à dire? C'est ici que je vous prie d'aiguiser toute votre attention.

Tâchez de me comprendre. *Tous les catholiques ont la même vie divine en Jésus-Christ.* Jésus-Christ a dit : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient plus abondante. » Mais quelle vie? La sienne propre, qui n'est autre que la vie divine. Comment? Jésus-Christ nous communique la vie divine? Est-ce possible? Oui. Entendez-le : « Je suis la vigne et vous êtes les branches. De même que la branche de la vigne ne porte de fruit qu'autant qu'elle tient au cep dont elle reçoit la vie, de même hors de moi vous ne pouvez rien produire. Si quelqu'un donc garde ma parole, mon Père et moi nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Et c'est pourquoi saint Jean nous représente Jésus-Christ, sous la forme d'un voyageur, les cheveux trempés de pluie, qui frappe à la porte de notre cœur en nous disant : « Je veux souper avec toi; laisse-moi entrer. » Et c'est pourquoi saint Paul s'écrie avec un accent sublime : « Ce

n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi! » Et, regardant tous les fidèles animés de la vie du Christ, le même apôtre proclame d'un mot la grande unité de l'Église : « *Multi unum corpus sumus, et membra de membro.* Nous sommes tous un seul corps et membres les uns des autres. » En d'autres termes, Messieurs, le catholicisme n'est pas, comme une secte ou une école, une collection d'hommes juxtaposés, n'ayant d'autre lien qu'une analogie de pensées et des rapports de convention. Le catholicisme est un corps; il est régi, animé et informé par le Christ; et tous les chrétiens, venus de tous les points de l'espace et de la durée, se rencontrent, se touchent et se compénètrent dans l'unité de la même vie, de la vie divine en Jésus-Christ.

Mais, pour trouver la vie, nous sommes obligés de sortir de nous-mêmes. Nous allons puiser la vie physique dans le sein de la nature, la vie intellectuelle dans le sein de la société, et la vie surnaturelle et divine dans le sein de l'Église. C'est là que réside Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles. Expliquons ce mystère, cette adorable réalité. Tous les catholiques ont la même vie divine en Jésus-Christ.

II. *Par le moyen du Pape et de l'Eucharistie.*

Quels sont dans le corps humain les deux endroits

sacrés où afflue la vie et d'où elle émane? La tête et le cœur. Ainsi dans l'Église il y a une tête et un cœur, il y a le Pape et il y a l'Eucharistie, le Pape représentant de Jésus-Christ et l'Eucharistie, permanence de Jésus-Christ. Aux sommets radieux du Vatican, une source de lumière; aux profondeurs sacrées du Tabernacle, une source d'amour; et, en l'un et en l'autre, jamais séparés et absolument inséparables, la source complète, intarissable de la vie divine.

1° *Le Pape est la tête de l'Église.*

C'est là, dans le Pape, que Jésus-Christ a mis *sa parole*. Si le bruit des doctrines contraires vous importune; si un livre nouveau applaudi par le monde inquiète votre foi; si, contemporains d'Arius, de Luther, de Jansénius, vous voulez savoir ce qu'il faut croire de la divinité du Christ, de la confession, de la grâce; si, tourmentés à l'heure présente par la question sociale, vous cherchez de bonne foi, une lumière, une solution, une parole décisive... allez au Pape! Messieurs, des économistes, même non chrétiens, sont obligés de reconnaître qu'il y a là sur les sommets du Vatican des éclairs, des illuminations qui ne sont point à dédaigner. C'est là, dans le Pape, que Jésus-Christ a mis sa parole.

C'est là qu'il a mis *son autorité*. Il lui a dit : « Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. Comme mon Père m'a envoyé,

je t'envoie. Confirme tes frères dans la foi. » Toute l'autorité du Christ est dans le Pape, et c'est à cause de cela que le Pape seul peut donner des prêtres et des évêques à l'Orient et à l'Occident. Les pouvoirs du sacerdoce viennent de Jésus-Christ par le Pape. Et, enfin, avec sa parole et son autorité,

Jésus-Christ a mis dans le Pape *sa force*, la force qui soutient l'Église, qui empêche les nations catholiques de défaillir dans l'hérésie ou dans le schisme, qui fait les épiscopats invincibles. Pourquoi sont-elles mortes, dans les temps antiques, pourquoi couvrent-elles de leurs débris le sol de l'histoire, les grandes Églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople? Parce qu'elles n'étaient point suffisamment unies au Pape. Pourquoi au XVIe siècle les épiscopats d'Angleterre et d'une partie de l'Allemagne ont-ils défailli? Parce qu'ils n'étaient point suffisamment unis au Pape. Le Pape est la tête de l'Église. C'est là que résident la parole, l'autorité et la force du Christ. C'est la première source de la vie divine. Il y en a une seconde, moins visible, mais plus profonde et non moins réelle.

2° *L'Eucharistie est le cœur de l'Église.*

Vous me direz : Il est bien caché! Oui, sans doute, mais, mon cœur, est-ce qu'il n'est pas bien caché aussi au fond de ma poitrine, caché, mais chaud, mais vivant et vivifiant tout le corps? Ainsi Jésus-

Christ au saint autel. C'est une source. Généralement les sources sont profondes et invisibles. Allez à la source de la vie divine!

Votre foi est vacillante? Allez à l'Eucharistie. « Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, disait Ozanam, il y a dans la communion une puissance de conviction qui me ferait braver l'incrédulité de toute la terre. » Allez à l'Eucharistie! « C'est par là qu'il faut commencer, dit Auguste Nicolas. Si vous n'avez pas toute la foi, c'est là qu'on la puise. » Cette Eucharistie, vous ne voudriez pas mourir sans la recevoir. Or, si vous y croyez assez pour la recevoir à la mort, vous avez plus de foi qu'il n'en faut pour la recevoir pendant la vie.

Votre vertu est chancelante? Allez à l'Eucharistie. Les plus orageuses passions s'apaisent à l'entrée du Prince de la paix. Là est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, qui fait germer la chasteté dans les âmes. « Une personne qui communie bien fait tout bien », dit saint Vincent de Paul. Et l'apôtre saint Paul avait dit déjà : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » Inconséquents que nous sommes! Nous sentons le mal en nous, et nous en gémissons. Le mal est là dans notre âme, et dans notre chair. Il trouble notre sommeil d'enfant, il s'empare de notre adolescence, il tourmente notre âge mûr, il se joue dans les cheveux blancs du vieillard. Contre cet ennemi acharné et qui prend toutes les formes, nous avons

des armes, nous avons des secours... et nous hésitons à nous en servir! Ah ! c'est là-dessus que Dieu nous jugera!

Vous direz à Dieu : Seigneur, j'entendais dire que la religion n'était qu'une fantasmagorie pieuse, sans consistance. Et Dieu vous répondra : As-tu examiné?

Vous direz à Dieu : Seigneur, nombreux étaient ceux qui raillaient vos sacrements et qui les négligeaient, nombreux ceux qui passaient devant l'Eucharistie en branlant la tête. Et Dieu vous répondra : Le nombre est-il la sagesse?

Vous direz à Dieu : Seigneur, je n'avais pas le temps. Et Dieu vous répondra : Ah! que de temps passé dans les inutilités, à apprendre des chansons dangereuses ou à lire des livres frivoles, ou à converser sans raison!

Vous direz à Dieu : Seigneur, je n'avais aucune étude. Et Dieu vous répondra : Tu avais mon prêtre. Et, d'ailleurs, il ne faut pas beaucoup d'étude pour comprendre qu'on doit obéir à Dieu quand il parle, et qu'il ne faut pas le repousser quand il se donne!

Allez à l'Eucharistie! Jeunes gens, croyez-en l'autorité de l'expérience, les cheveux blancs de votre père, les douces vertus qu'il pratique et les généreux sacrifices qu'il s'impose pour vous. C'est à l'autel que l'esprit s'élève, que le cœur se purifie, que le caractère se forme, que l'homme devient

vraiment homme et qu'il demeure digne de ce nom. Chrétiens, mûris par l'âge, croyez-en la première communion de votre fils, la piété de votre épouse et de votre fille. C'est à l'autel que vos yeux s'ouvriront, que vos doutes se dissiperont, que vous trouverez un appui pour les défaillances de votre volonté et un baume pour les meurtrissures de votre cœur!

Il y en a certainement parmi vous, Messieurs, quelques-uns qui depuis de longues années ont vécu loin de l'Eucharistie. On dirait que le chemin entre eux et elle est supprimé ou introuvable. Ce chemin existe et il est facile à retrouver. Il y a quelques années, des bûcherons, abattant une forêt, découvrirent les débris d'une route romaine, par où les légions victorieuses de Jules César avaient promené dans la Gaule les aigles impériales. Je connais une route plus belle que la route romaine, et qui est dans votre cœur même. Il faut la déblayer, et Jésus-Christ reprendra de nouveau possession d'un cœur qui est fait pour Lui et qui doit vivre de Lui!

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

La sainteté de l'Église

1° *LES SOURCES DE LA SAINTETÉ DANS L'ÉGLISE.*

Messieurs,

Le premier trait de la physionomie de l'Église, c'est l'unité. Le second, c'est la sainteté. L'unité, signe divin, frappe les esprits et arrive à les convaincre. La sainteté, signe non moins divin et plus populaire, touche les cœurs et les persuade sans effort. On a vu des incrédules, qui résistaient à tous les arguments, ne plus résister après avoir fait la visite d'une maison des Petites Sœurs des pauvres. Dans la guerre de Sécession, en Amérique, frappés sur le champ de bataille et soignés par nos Sœurs de charité, les protestants déclaraient vouloir mourir dans la religion des Sœurs. Or, Messieurs, l'Église est marquée du grand signe de Dieu pour tous les cœurs, du signe de la sainteté. Elle possède les sources de la sainteté. Elle en est la gardienne et la dispensatrice.

I. Jésus-Christ est la source de la sainteté. *C'est l'Église qui garde sa divine présence.*

Il n'est pas facile de voir clairement et de gravir courageusement les sommets de la sainteté, de la perfection morale. Pour cela, il faut trois choses : une lumière qui nous guide, des exemples qui nous attirent et une force qui nous pousse. Où trouver cela? En Jésus-Christ.

Jésus-Christ est l'organe de la perfection morale. Interrogez-le sur Dieu et sur l'homme, sur la vie et sur la mort, sur le temps et sur l'éternité, sur le bien et sur le mal, sur le droit et sur le devoir, sur les préceptes et sur les conseils, Jésus-Christ vous répond. Il y a dix-neuf siècles qu'il vous a répondu, et sa réponse est aussi claire, aussi vibrante aujourd'hui qu'elle l'était jadis le long des chemins et dans les bourgades de la Judée et de la Galilée. Les siècles page à page épellent l'Évangile, — vous n'y lisez qu'un mot et vous en lirez mille, — vos enfants plus hardis y liront plus avant. Jésus-Christ est l'organe de la perfection morale. Et à la parole qui guide il ajoute l'exemple qui attire.

Jésus-Christ est le type de la perfection morale. Sa sainteté est sans précédent, sans comparaison, sans ombres, et, quand la langue essaie de rendre l'impression produite par le spectacle d'un tel mo-

dèle, quand elle veut qualifier le Christ, elle ne dit point : C'est un génie, c'est un ange, c'est un héros, c'est un saint. Elle n'a qu'un mot, et ce mot elle ne le dit que de Lui : C'est la sainteté même. L'humilité, l'obéissance, la pureté, l'amour de Dieu, la charité fraternelle, le dévouement, toutes les vertus sont dans Jésus-Christ comme dans un océan sans limites, sans rivages ! On rêve de l'imiter, tout en désespérant de l'égaler. Le cœur s'émeut, les genoux fléchissent, on révère, on aime, on adore. Jésus-Christ est le type de la perfection morale, et de Lui émane, avec la parole qui guide et l'exemple qui attire, la force qui pousse et qui entraîne vers les sommets.

Jésus-Christ est le moteur de la perfection morale. O hommes, vous voulez être chastes, vous voulez faire régner dans votre vie l'impartiale et incorruptible justice, vous voulez immoler l'intérêt et la passion sur l'autel du devoir, vous voulez pratiquer de grands dévouements... tant mieux ! Mais, avouez-le, la plupart du temps votre nature se reconnaît impuissante et vaincue. Vous rêvez d'escalader les conseils, et vous tombez au-dessous des préceptes. Vous vous épuisez dans de vagues désirs et d'inutiles aspirations, et vous finissez par vous contenter d'une vertu médiocre, égale à vos forces, mais inférieure à votre conscience. Il vous manque donc quelque chose ? Oui, il vous manque un moteur. Il vous manque une main qui vous entraîne,

qui vous pousse et qui vous porte. Il vous manque Jésus-Christ, qui est non seulement l'organe et le type, mais le moteur de la perfection morale, Jésus-Christ qui est la source de la sainteté.

Et cela est si vrai, Messieurs, que l'impiété elle-même s'est sentie obligée d'en convenir. Après avoir flagellé le Christ à travers quatre cent cinquante pages, Renan, effrayé de ses propres blasphèmes, s'est écrié : « Quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé. Son culte se rajeunira sans cesse. Ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs. Tous les siècles proclameront qu'entre tous les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus. »

C'est clair, Jésus-Christ est la source de la sainteté. Mais ici une question se pose aussitôt. Où est cette source ? Où trouve-t-on Jésus-Christ? Il ne suffit pas de savoir qu'il y a une source, il faut savoir comment se mettre en rapport avec elle. Et si Jésus-Christ s'évanouit à nos yeux dans le lointain des siècles et dans le lointain des cieux, à quoi peut-il nous servir? Où est-il donc ? Quelle est la société qui garde sa divine présence, et qui dès lors peut nous aboucher avec Lui?

Serait-ce le rationalisme ? Les meilleurs des rationalistes, rencontrant Jésus-Christ dans l'histoire, lui tirent un coup de chapeau et croient avoir beaucoup fait en le proclamant un grand

philosophe. Or, Messieurs, je vous le demande, quand on vous aura dit que Jésus-Christ est égal et même supérieur à Platon, à quoi cela peut-il vous servir? Est-ce que le souvenir et les écrits de Platon ont la moindre influence sur la marche de la moralité, sur l'ascension du genre humain vers le bien, sur la formation de la sainteté dans les âmes? Évidemment non. Par conséquent, placer Jésus-Christ à côté ou au-dessus de Platon, c'est non seulement l'amoindrir, mais l'anéantir.

Où garde-t-on Jésus-Christ? Dans le protestantisme? Hélas! la moitié des protestants ne croient même plus à la divinité du Christ, et les autres, ayant tronqué sa doctrine et ses sacrements, n'ont avec Lui que des communications incomplètes et insuffisantes... Vous voulez vous mettre en rapport avec la source de la sainteté, avec Jésus-Christ? Adressez-vous à l'Église catholique qui garde sa divine présence et qui, de plus, distribue ses divines influences.

II. Jésus-Christ est la source de la sainteté. *C'est l'Église qui distribue ses divines influences.*

— C'est l'Église qui fait resplendir dans le monde *les exemples de Jésus-Christ.* D'abord, elle nous enseigne qu'il n'y a de salut qu'en Lui. Puis, rapprochant de nous ce divin modèle, elle nous parle sans cesse et avec une pénétrante éloquence de ses per-

fections infinies. Elle nous met constamment en présence de toutes les circonstances de sa vie, et de tous les signes sacrés qui nous rappellent ses vertus, son amour et ses bienfaits. De même que la terre tourne autour du soleil, ainsi pendant une année l'humanité catholique gravite autour du Christ, le contemplant sous tous ses aspects, l'étudiant de sa naissance à son ascension, et disséquant, si je puis ainsi dire, tous les détails de sa personne, de sa vie et de sa mort. L'Église fait cela. Elle présente Jésus-Christ à tous les âges, à toutes les conditions sociales, à tous les états d'âme, et elle dit : « Regardez et imitez ! » Et parce que le Christ a été tout ensemble vierge, solitaire, docteur, prophète, martyr, prêtre et pontife par excellence, l'Église façonne sur ce divin modèle les âmes d'élite qui cherchent le secret de la virginité, de la solitude, des prophéties, du martyre, de l'apostolat et du dévouement, et elle leur dit encore : « Vous voulez être parfaits? Regardez et imitez ! »

— C'est l'Église qui prêche à tous *la doctrine totale de Jésus-Christ.*

Je dis la doctrine totale, parce que, en dehors de l'Église, la parole du Christ est toujours plus ou moins tronquée : on en prend et on en laisse. L'Église, elle, perdra tout, plutôt que de sacrifier une virgule de l'Évangile. Plutôt que de retrancher un mot de son symbole, celui qui exprime la con-

substantialité du Verbe, elle a consenti à perdre les innombrables adhérents des sectes ariennes. Plutôt que de transiger sur la procession du Saint-Esprit, elle a sacrifié ses plus anciennes conquêtes de l'Orient. Plutôt que d'attenter à l'indissolubilité du sacrement de mariage, elle a subi la vengeance d'Henri VIII et la désertion de l'Angleterre. Et plutôt que de sanctionner certaines erreurs modernes, elle affronte le choc des préjugés coalisés contre elle. Elle compte sa popularité pour rien, la vérité pour tout. Et elle a raison. Le ciel et la terre passeront. mais les paroles du Christ ne passeront pas.

Et, dès que le monde voudra se rapprocher de la perfection morale, il sera bien obligé de venir chercher sur les lèvres de l'Église la vraie doctrine du Christ. Est-ce que déjà les esprits lassés et inquiets ne le sentent pas? Est-ce qu'il n'y a pas à l'heure qu'il est toute une pléïade d'écrivains qui, dégoûtés du positivisme, honteux du naturalisme, tournent les yeux inconsciemment du côté de la vieille Église catholique romaine et semblent lui dire : « Voyons. Parle-nous! Explique-nous les vérités cachées dans l'Évangile! Le monde n'a pas de doctrine à nous donner. Dis-nous la doctrine du Christ! » Est-ce qu'il n'y a pas à l'heure qu'il est des économistes qui, sans être chrétiens, éprouvent le besoin de mettre leur main dans la main du prêtre pour résoudre avec lui la question sociale? Est-ce que récemment vous n'avez pas vu Léon Say

et Jules Simon se rencontrer avec l'abbé Garnier pour la constitution d'une Ligue en faveur du repos dominical? Est-ce que vous n'avez pas lu hier sous la plume de M. Anatole Leroy-Beaulieu des phrases comme celles-ci: « Nous sommes ramenés en toutes choses à la même conclusion : rien de vraiment efficace, rien de solide et de durable pour nos sociétés démocratiques en dehors de l'Évangile, en dehors de l'esprit chrétien et de la fraternité chrétienne. » C'est l'Église qui donne la doctrine, c'est-à-dire la lumière. Elle fait plus. Elle distribue la force.

— C'est l'Église qui offre aux âmes *les sacrements de Jésus-Christ.*

Ne riez pas des sacrements, Messieurs. C'est peu de chose en apparence que ces signes matériels et sensibles; en réalité, ils produisent de grands effets. Ils sont les instruments et les véhicules de la force divine. Qu'est-ce que la poudre? Quelques grains de salpêtre que le bec d'un oiseau peut broyer; et cependant la poudre fait voler les pierres en éclats, brise et renverse les plus solides bataillons. Qu'est-ce que la vapeur? Un peu d'eau échauffée; et cependant la vapeur est une force incalculable dont la découverte a changé la face du monde. Qu'est-ce que l'électricité? Un mystérieux frémissement de molécules; et cependant l'électricité est un des agents les plus puissants et les plus féconds dont l'homme se soit emparé. Qu'est-ce que le levier?

Le levier, selon la pittoresque définition de Lacordaire, n'est qu'un morceau de bois mort posé sur un autre morceau de bois mort ; et cependant le levier est une machine d'une force telle que le grand Archimède n'hésitait pas à affirmer qu'il soulèverait le monde, si on lui donnait un levier et un point d'appui. Qu'est-ce enfin que l'éloquence? Une parole, c'est-à-dire un mouvement de l'air; et cependant cette parole, quand elle est passionnée, bouleverse le monde. Eh bien, qu'est-ce qu'un sacrement? Peu de chose à l'œil du corps, une parole, un peu d'eau, un peu d'huile, une petite hostie; et cependant dans ce peu de chose il y a la grâce du Christ, la force de Dieu. Et ces sacrements, qui les garde, sinon l'Église? Vous dites : On ne peut pas être saint! Pardon, voici l'Église qui vient à vous. Elle vous engendre à une vie nouvelle par le baptême. Elle vous munit de la force de l'Esprit-Saint par la confirmation. Êtes-vous blessés? Tombez-vous sur les pentes ardues du devoir? Un sacrement vous guérit et vous relève. Sentez-vous fléchir vos forces? L'Église vous offre à l'autel le Christ immolé et la vie même de Dieu. Jésus-Christ est la source de la sainteté, et l'Église nous met en communication directe et incessante avec le Christ. Allons à Jésus-Christ. Allons à l'Église qui nous mène à Jésus-Christ!

Amen!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

La sainteté de l'Église

(SUITE)

2° *LES MANIFESTATIONS DE LA SAINTETÉ DE L'ÉGLISE*

MESSIEURS,

Le second trait de la physionomie de l'Église, c'est la sainteté. L'Église est sainte, car elle possède les sources de la perfection morale, et elle en fait la distribution aux âmes. Et non seulement nous trouvons en elle la sève de la sainteté : nous y trouvons de plus les manifestations visibles, les fruits savoureux de la sainteté. Je vais là-dessus établir un fait et résoudre une objection.

I. ***L'Église produit des fruits de sainteté.*** C'est le fait à établir.

« Aucun sage, dit Voltaire, n'a eu la moindre

influence sur les mœurs de la rue qu'il habitait, et Jésus-Christ a influé sur le monde entier. » Et en effet il a transformé les âmes. Quelle différence entre l'homme du paganisme et l'homme du christianisme! Malgré toutes nos misères morales qui ne sont pas niables et qui tiennent à notre liberté et à notre faiblesse native, nous sommes des sages, des anges, des saints, si l'on nous compare à ce qu'était l'homme avant Jésus-Christ. L'homme régénéré par le baptême, devenu enfant de Dieu et de l'Église, le chrétien sent qu'il doit être vertueux, humble, charitable, chaste, et, s'il ne l'est pas, il sent que sa foi le condamne, qu'elle se dresse devant lui comme un témoignage accusateur, et qu'elle retourne dans sa conscience l'aiguillon du remords. Il n'est pas toujours saint, mais il est appelé et il travaille sans cesse à le devenir, et il y réussit quelquefois au moins dans une certaine mesure. L'Église a relevé le niveau de la moralité générale, et, pour vous prouver qu'elle est sainte, il suffirait de vous signaler les exemples innombrables de fidélité conjugale, d'amitié fraternelle, de tendre dévouement, de respectueuse obéissance, de charité universelle qui se renouvellent depuis dix-neuf siècles dans les familles, les cités et les États que l'Église tient abrités sous ses ailes. Mais nous avons mieux.

Entrez avec moi dans le domaine des vocations réservées et des vertus héroïques, et voyez un peu.

Où trouvez-vous cet homme qui embrasse une dernière fois son vieux père, sa vieille mère, ses frères, ses sœurs, ses amis et le sol béni de la patrie, cet homme qui étouffe les sanglots dans son cœur mille fois rompu par les douleurs de la séparation, cet homme qui va braver les tempêtes de l'océan et tomber à trois mille lieues de chez lui dans une terre inconnue, où l'attendent les bêtes fauves, les torrents en fureur, les montagnes inaccessibles, les plaines arides et desséchées, l'insalubrité d'un climat nouveau, les sauvages plus dangereux que le climat, plus farouches que les bêtes; la faim, la soif, la peur et, plus que tout cela, l'isolement, c'est-à-dire tous les maux en un seul? Où trouvez-vous cet homme? Est-ce que ce n'est pas dans l'Église catholique?

Où trouvez-vous la virginité? Respect à la virginité, Messieurs! Les Empereurs romains eux-mêmes, qui avaient foulé toutes les grandeurs de la terre sous les roues de leur char, s'arrêtaient pour laisser passer les Vestales. Où trouvez-vous des vierges? un sacerdoce vierge? des milliers de religieux et de religieuses, qui vivent comme des anges dans une chair semblable à la nôtre? Où trouvez-vous cela? Est-ce que ce n'est pas dans l'Église catholique? Où trouve-t-on des femmes qui se dépouillent de tout, même de leur nom de famille, et qui restent si peu à elles-mêmes que tous les malheureux et les dégradés ont le droit de leur

dire : ma Sœur? Où trouve-t-on le service gratuit et populaire de la douleur, de la vérité, de l'éducation, de la maladie et de la mort, par les Ordres pénitents, les Ordres apostoliques, les Ordres enseignants, les Ordres hospitaliers? Où trouve-t-on, et cela depuis dix-neuf siècles, des milliers et des milliers d'âmes qui s'engagent librement par des vœux publics, solennels, irrévocables, à n'avoir d'autre époux qu'un époux invisible, le Christ nu sur sa croix nue, à ne rien posséder ici-bas, ni maison, ni terres, pas même l'habit qui les couvre, à renoncer à leur propre volonté? Où sont-elles ces âmes, ces légions d'âmes? Dans l'Église catholique, et elles ne sont que là.

Vous niez la sainteté de l'Église? mais les fruits de cette sainteté pendent au-dessus de votre tête et tombent dans votre main. Ah! les impies, eux, constatent avec effroi cette divine fécondité de l'Église, et, reconnaissant qu'ils ne peuvent lutter avec elle sur le terrain de la grandeur morale, ils semblent dire : « Entre vous, catholiques, et nous, libres penseurs, l'égalité n'existe pas; pour tarir vos bienfaits, nous n'avons qu'un moyen, c'est de vous enchaîner... et encore, vos mains liées au mur, nous ne sommes pas sûrs qu'elles ne seront pas plus longues que les nôtres. » N'ayez pas peur, Messieurs. Liée, impuissante, immobile, l'Église restera sainte, et la vertu sortira d'elle, comme un parfum qu'on a voulu renfermer et qui, condensé

par l'obstacle, s'échappe par tous les pores, plus suave et plus violent, comme une source qu'on a scellée et dont les eaux jaillissent jusqu'au ciel. Depuis dix-neuf siècles elle fait germer dans le monde l'apostolat, le martyre, la virginité, le dévouement, l'immolation, des vertus, en un mot, qui ne sont qu'à elle.

Depuis dix-neuf siècles elle produit des saints. Une illustre Romaine, fille du grand Scipion et mère des Gracques, voyant une de ses amies faire parade de ses bijoux, lui montrait d'un geste ses enfants qui portaient déjà sur le front et dans le regard la majesté de leur race. « Voilà, disait-elle, mes ornements et ma plus riche parure. » Il est une mère qui peut à bien plus juste titre prononcer la parole que l'orgueil mettait sur les lèvres de Cornélie... c'est l'Église ! Sa parure, ses bijoux, ce sont ces milliers d'âmes héroïques et de nobles cœurs qui composent son diadème et qui viennent de siècle en siècle augmenter sa gloire. Si dépravé qu'ait été le monde à certaines heures, l'Église lui a toujours donné des saints : Cécile, Agathe, Agnès et tant d'autres au milieu des débris pourris de l'Empire romain... ; Geneviève, Radegonde, Clotilde et tant d'autres parmi les passions effervescentes des Barbares... ; Rose de Lima dans les forêts vierges de l'Amérique..., François de Sales, Jeanne de Chantal, Vincent de Paul dans nos temps modernes.

Et, m'adressant au schisme, à l'hérésie, à la libre pensée, je puis lui dire : « Je vous donne des millions, je vous donne du génie, je vous donne des vertus humaines et de l'honnêteté naturelle, mais faites un cœur de saint. Vous n'essaierez même pas, car vous savez bien que cette œuvre est l'œuvre réservée de l'Église catholique qui puise sa fécondité dans le cœur même de Jésus-Christ. »

Le fait, Messieurs, est resplendissant d'évidence. L'Église produit des fruits de sainteté. Mais ici j'entends dire

II. *Tout n'est pas saint dans l'Église.* C'est l'objection à résoudre.

Il y a eu, et il y a aujourd'hui encore des taches et des infirmités dans l'Église. Dans le cours de sa longue vie, que de pontifes et de prêtres indignes de la tiare, de la mitre et du sacerdoce ! que de monastères souillés ! Et dans le vulgaire troupeau des fidèles que de barbarie, que de désordres honteux, qui sont la contradiction de l'Évangile ! Soit dans ceux qui composent l'Église, soit dans ceux qui la gouvernent, que de scandales qui sont la négation de sa sainteté prétendue ! Vous le voyez, Messieurs, je ne dissimule pas l'objection. Je la mets en évidence, pour mieux me mesurer avec elle. Répondons.

1° Tout n'est pas saint dans l'Église. C'est vrai. Mais il ne faudrait pas, à cause de quelques taches *individuelles, nier la splendeur de l'ensemble.* Les ennemis de l'Église exagèrent le mal et taisent le bien. Est-ce de la justice? Pour quelques Papes qui furent inférieurs à leur mission, on oublie la longue succession des Pontifes, qui honorèrent la chaire de saint Pierre par leur sagesse et leur sainteté. Est-ce de la justice? Pour quelques centaines d'évêques ou de prêtres infidèles à leur vocation, on oublie les milliers d'âmes généreuses, qui furent la gloire de l'épiscopat et du sacerdoce. Est-ce de la justice? Pour une ou deux époques de décadence dans la vie monastique, on oublie les bienfaits, les vertus, le dévouement des Ordres religieux à travers l'histoire. Est-ce de la justice? Pour un siècle de ténèbres et de relâchement, on oublie des siècles de lumière et d'héroïsme dans la vie du catholicisme. Est-ce de la justice? Soyons équitables, Messieurs, et, parce qu'il y a quelques ombres sur le front de l'Église, n'allons pas nier le caractère de sainteté que Dieu y a gravé. De même que les herbes d'un champ ne font pas qu'il ne soit riche et fertile, ainsi les défaillances des catholiques n'empêchent pas que l'Église ne soit et ne doive être appelée sainte.

2° Tout n'est pas saint dans l'Église. C'est vrai. Mais à qui la faute? *L'Église est-elle responsable*

de l'infirmité de ses membres? non. L'Église nous aide, elle ne nous contraint pas. Elle invite tous ses enfants à la perfection, elle leur en donne tous les moyens, elle ne les rend pas parfaits malgré eux. Et dès lors vous la voyez traîner après elle des faibles, des infirmes qu'elle ne peut pas abandonner, soutenir dans ses bras des pécheurs qui tombent sans cesse et qu'elle relève sans cesse, conserver dans son sein des morts qu'elle ne parvient pas toujours à ressusciter et qui répandent partiellement sur sa blanche robe les ténèbres de leur vie coupable. L'Église respecte la liberté. Elle prend l'homme comme Dieu l'a fait, comme les passions l'ont défait, et elle travaille de son mieux à le refaire. Et elle y arrive. Quand elle n'a pas pu prévenir le mal, elle le répare, et elle fait trois choses que je signale à votre respect et qui lui méritent une reconnaissance éternelle.

Elle corrige les abus et *se ressuscite elle-même.* Elle a ce privilège unique de puiser dans son fond une vitalité toujours nouvelle. C'est comme un arbre vigoureux dont le bois et l'écorce sont sans cesse vivifiés par une sève incorruptible. Au milieu des branches touffues qui couronnent le tronc, à l'ombre du feuillage et des fruits où se rendent les flots de la vie, il y a çà et là des bois languissants et pourris... Qu'importe? Une tempête passera sur la tête du roi des forêts, les vents furieux agiteront sa plantureuse chevelure, ce qui ne vit plus tombera à ses pieds, et lui, fier de se voir assaini, re-

verdira et fructifiera plus que jamais. C'est l'histoire de l'Église depuis dix-neuf siècles que je vous raconte là. Quand besoin en est, elle se réforme, elle se ressuscite elle-même. Elle fait mieux,

Elle efface les fautes de ses enfants, *elle ressuscite les âmes*. Essayez cela, potentats du glaive, de la richesse ou de la science, essayez de convertir un homme, de faire un homme humble et chaste, un homme, qui combatte son orgueil et ses sens, et qui, comme preuve ou comme moyen de sa conversion, avoue à vos pieds les erreurs de sa vie! Le pouvez-vous? L'avez-vous jamais fait? Jamais. Eh bien, ce que les rois, les philosophes ne peuvent obtenir, tous les jours un pauvre prêtre, un homme inconnu, le plus obscur des hommes l'accomplit au nom de Jésus-Christ. Il voit des âmes, touchées de leur misère, venir le chercher, se mettre à ses pieds, avouer ingénument leurs fautes et se relever pardônnées et transfigurées. L'Église ressuscite les âmes. Sa puissance va plus loin encore.

Elle arrête les décadences, *elle ressuscite les peuples*. Généralement, quand un peuple arrivé au faîte de la civilisation commence à descendre, sa chute ne s'arrête plus. Il tombe, et il ne se relève pas. Mais, si ce peuple pourtant revient franchement à l'Église et en accepte la doctrine et les saintes lois, sa décadence s'arrête, et il remonte vite les abîmes descendus. L'Église est sainte, Messieurs. Que la France revienne à l'Église et elle

vivra ; sinon, dit Lacordaire, « la France ne serait plus qu'un lion mort, et on le traînerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire ». De pareils présages ne se réaliseront pas. Ils sont contraires à notre foi et à notre patriotisme. La France et l'Église sont faites pour s'entendre, pour s'aimer, pour se soutenir mutuellement.

Amen !

SIXIÈME CONFÉRENCE

La catholicité de l'Église

MESSIEURS,

L'Église est une, l'Église est sainte. C'en serait assez pour la reconnaître et pour saluer sa divinité. Cependant Dieu lui a donné deux autres caractères qui marquent sa physionomie d'une splendeur incomparable : la catholicité, c'est-à-dire l'universalité dans l'espace, et l'apostolicité, c'est-à-dire l'universalité dans le temps.

1° L'universalité est le signe de la vérité.

2° Où est l'universalité?

Telles sont les deux questions qui vont faire l'objet de notre attention.

I. *L'Universalité est le signe de la vérité.*

Je veux dire par là que toute société religieuse qui se croit en possession de la vérité doit néces-

sairement viser et dans une certaine mesure parvenir à l'universalité.

C'est le propre caractère *de la vérité* d'être ambitieuse et conquérante. Je ne sais plus quel capitaine de l'histoire ancienne ou de l'histoire moderne, après de sanglantes victoires, arrivait avec son armée sur le bord d'une mer profonde. Monté sur son cheval, il entrait dans les flots; puis, rebroussant chemin et s'adressant à ses soldats, il leur disait : « Vous le voyez, la mer seule m'arrête! » La vérité, elle, n'accepte aucun obstacle, ne reconnaît aucune barrière, ni mer, ni montagne, ni désert. S'il y a quelque part une société qui ait le dépôt de la vérité, il sera facile de la reconnaître. Elle battra ses rives, ou plutôt elle n'en voudra point accepter. Les âmes, toutes les âmes, où qu'elles soient, sous quelques cieux qu'elles habitent, ce sera son empire. Elle travaillera à les conquérir toutes. Il est de l'essence de la vérité de se répandre comme la lumière, et de se répandre sans cesse et partout. L'universalité est le signe de la vérité. Cela doit être.

Est-ce que *tous les hommes* n'ont pas droit à la vérité? Je ne connais guère de parole plus méprisante que cette parole de Renan : « L'humanité, dit-il, se composant de quelques individus exceptionnels..., pourvu que ce petit nombre puisse se

développer librement, il s'occupera peu de la manière dont le reste proportionne Dieu à sa hauteur. » Attrapez cela, gens du peuple, ouvriers, prolétaires, foules profondes des travailleurs! La vérité n'est pas pour vous! Elle n'est que pour quelques individus exceptionnels! Mais c'est tout simplement abominable! La vérité est pour tous les hommes. Ils en ont besoin. Ils y ont droit. J'entends dire de certains savants que ce sont des puits de science. Il s'agit bien d'être un puits! C'est un astre qu'il faut être, un soleil distribuant à tous et partout la lumière et la chaleur. Et toute société religieuse qui n'est pas cela, qui ne s'adresse qu'à une élite, qu'à une époque, qu'à un peuple, qu'à un groupe trouve sa condamnation dans son exclusivisme. Du moment qu'elle n'est pas taillée pour l'humanité tout entière, c'est qu'elle n'est pas la vérité. Car encore une fois tous les hommes ont droit à la vérité.

Dieu la veut pour tous. Voyez comment il agit dans l'ordre physique. Il fait luire son soleil sur tous. Il illumine les aigles au sommet des montagnes, et les oiseaux obscurs qui chantent leur Créateur à l'ombre d'un épi de blé. Il a créé les moindres atomes avec le même soin que les étoiles, et le brin d'herbe reçoit, comme le cèdre, la rosée qui tombe de ses mains. Eh bien, Dieu qui est si libéral dans l'ordre naturel, serait-il avare et partial

dans l'ordre moral et religieux? Non. Et, s'il a pris la peine de fonder une société pour la conservation et la propagation de la vérité, cette société serait-elle le privilège d'une caste ou d'un peuple, d'un continent ou d'un hémisphère? Non. Écoutez Jésus-Christ. Entre les paroles qu'il a dites et qui toutes sont comme des lingots d'or, il y en a deux qui me ravissent et qu'il a prononcées, l'une au commencement, et l'autre à la fin de sa mission. Au commencement de sa mission, il dit : « J'apporte la vérité, et je veux qu'elle aille à tous, même à ceux qui ont été oubliés jusqu'ici et qui pourtant sont le grand nombre, c'est-à-dire aux petits, aux pauvres, au peuple : *pauperes evangelizantur!* » Et à la fin de sa mission, avant de remonter dans les cieux, montrant de son doigt souverain le monde aux apôtres, il leur dit : « Je vous laisse la vérité, allez la porter dans l'univers entier, allez l'annoncer à toute créature : *prædicate Evangelium omni creaturæ.* »

Voilà qui est clair. L'Universalité est le signe de la vérité. Toute société religieuse, qui ne possède pas en elle-même une force d'expansion universelle, qui s'arrête dans un petit coin de terre, dans un pli de terrain, derrière l'épée et le drapeau d'un peuple, toute Église qui n'a ni l'ambition ni le courage de sauver tous les hommes, de les éclairer et de les sanctifier, n'est qu'une contrefaçon de l'Église de Jésus-Christ; elle n'est pas la véritable Église.

Et dès lors une question se pose, à laquelle il est nécessaire de répondre.

II. *Où est l'universalité ?*

Je veux dire par là... où est la société religieuse disposée à conquérir le monde par l'apostolat, et organisée pour réussir dans cette conquête?

Où est l'universalité? Est-ce *dans le Boudhisme et le Brahmanisme ?* Non. Que fait la Chine pour la vérité? Je vois bien qu'elle tue nos missionnaires, mais je ne vois guère qu'elle pense à nous envoyer les siens. Nous avons en France la liberté des cultes. Pourquoi le grand Lama du Thibet ne nous envoie-t-il pas ses apôtres? Qui l'empêche de nous initier aux idées de Boudha ? Il est vrai que, dans ces derniers temps, le Boudhisme est devenu à la mode et que certains blasés ont essayé de l'installer à Paris. Mais c'est là une pure comédie, qui reste sans gloire et sans effet sur l'humanité, et qui mérite tout au plus une mention dans la presse boulevardière.

Où est l'universalité? Est-ce *dans le Mahométisme?* Venu six cents ans après Jésus-Christ, Mahomet s'est évertué à miner le catholicisme. Vous savez comment. Jésus-Christ avait dit : « Allez,

enseignez toutes les nations. » Mahomet a bien dit, lui aussi : « Allez! » mais écoutez la suite : « Allez, et subjuguez toutes les nations. » Il a fait appel non à la parole, mais au cimeterre, et il a chargé ses légions, en enfonçant leurs traits, de graver le Coran dans le cœur de l'humanité. Il a fait porter sa parole par des escadrons. C'est une méthode, mais ce n'est pas la méthode de la vérité. Devant Mahomet le monde un moment a fait silence, mais ce n'était pas le silence de la vérité acceptée et goûtée, c'était un silence d'esclave, un silence de vaincu, un silence déshonorant et abject, un silence qui signifiait la servitude et la mort. Passons. Là n'est pas la vérité, car là n'est pas l'apostolat qui s'empare du monde par la puissance de la persuasion et de la charité.

Où est l'universalité? Est-ce dans *le schisme grec?* Non. Voilà sept cents ans passés que le schisme grec s'est séparé de l'Église romaine, et cette branche séparée du tronc languit sans rejetons. Elle a été frappée de stérilité, elle a perdu la grâce de l'expansion. Qu'est-ce que l'Église russe? Quelqu'un l'a dit : « Une création hyperboréenne, qui se maintient par le froid où son isolement l'a réduite, semblable à ces corps inanimés qui se conservent en se congelant, mais qui ne s'accroissent ni ne bougent pas. Création toute locale d'ailleurs, ne subsistant que dans le cercle tracé par une épée

dont la poignée est à Saint-Pétersbourg, et dont la pointe ne dépasse pas les limites de l'empire russe. Le schisme grec, c'est le christianisme à l'état de pétrification, et non point le christianisme marchant par l'apostolat à la conquête du monde. »

Où est l'universalité? *Dans le protestantisme* peut-être? Le protestantisme n'est pas comme le schisme grec. Il écrit, il imprime, il répand des livres à profusion, il envoie même des missionnaires qui s'abritent derrière le drapeau britannique.

Mais, d'abord, cet apostolat du protestantisme n'est guère méritoire. Il n'y a pas grand mérite à envoyer des Bibles au martyre, ou à prêcher l'Évangile, quand on a derrière soi, pour se défendre, la puissance de l'Angleterre.

Et puis l'apostolat protestant n'aboutit presque à rien. La Bible mutilée par ceux qui la distribuent est souvent profanée par ceux qui la reçoivent. Les lettrés y voient ce qu'ils veulent, et les illettrés n'y voient rien du tout! La stérilité des missions protestantes est un fait notoire.

Et, enfin, le protestantisme, n'ayant pas d'organisation centrale, n'a pas d'unité. A côté de la Bible il n'y a aucune autorité qui la garde et qui l'explique, et dès lors chaque protestant forme en quelque sorte une secte à part, et chaque secte travaille pour son propre compte. L'universalité n'existe plus, ou, du

moins, n'ayant plus de cohésion, elle n'existe qu'à l'état de confusion.

Où est l'Universalité? Dans *le rationalisme?* Non. Les rationalistes se moquent volontiers de nos missionnaires, qui vont se faire tuer aux avant-postes de la chrétienté, et, avec leur plume homicide, ils extirpent de l'âme du pauvre peuple les dernières semences de la foi et de la confiance en Dieu. Quant à verser leur sang pour la vérité, ce n'est pas leur affaire. « Ces esprits-là, dit Lacordaire, sont trop polis et trop ingénieux pour se hasarder dans une semblable gloire au profit de la vérité. Il sera donc toujours temps de s'occuper d'eux lors de la prochaine place vacante à l'Académie. Nous sommes trop bien élevés pour leur offrir autre chose qu'une branche de laurier, et ils la méritent sans contestation. »

Où est donc l'universalité? Dans *la franc-maçonnerie* peut-être? Et en effet la franc-maçonnerie a une apparence d'universalité. Elle est organisée, et elle étend ses mailles sur le monde entier.

Mais la franc-maçonnerie est un bloc enfariné qui ne me rassure guère. Elle se cache dans des antres. C'est mauvais signe. J'aime la lumière, Messieurs, et, si l'on a une doctrine avouable, je ne serais pas fâché qu'on me la fasse connaître.

La franc-maçonnerie d'ailleurs serait bien embar-

rassée de nous dire sa doctrine. Elle n'en a pas. Elle n'est qu'une négation et une négation si profonde qu'elle va jusqu'à saper le dogme essentiel de l'existence de Dieu. On ne nourrit pas l'humanité avec des négations. La franc-maçonnerie n'a rien à mettre sous la dent de l'intelligence humaine, rien sinon des doutes, des blasphèmes et des haines. Ce n'est pas là le grand soleil levé sur la tête de l'humanité. C'est la nuit dans laquelle les voyageurs égarés se heurtent, se meurtrissent et se désespèrent.

Où est l'universalité vraie, radieuse, bienfaisante? Elle est dans le catholicisme. Je vous le montrerai dimanche!

Amen!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La catholicité de l'Église

(SUITE)

MESSIEURS,

L'universalité est le signe de la vérité. Où est l'universalité? Dans l'Église catholique. Son nom même la révèle, et par un reste de pudeur aucune secte n'a tenté d'usurper ce nom incommunicable. L'Église romaine est catholique, c'est-à-dire universelle dans l'espace, et ce nom glorieux elle le justifie dans le passé et dans le présent. C'est ce que nous allons constater ensemble.

I. *L'expansion de l'Église dans le passé.*

Lorsqu'une société aspire à conquérir l'espace, elle rencontre devant elle trois grands obstacles qui la resserrent et la refoulent vers son berceau : les territoires, les races et les nationalités. Les territoires... plaines inhabitables, ceinture de mers,

chaînes de montagnes; ici la zone tempérée, d'un côté la zone torride, d'un autre côté la zone glaciale; côte à côte, des climats dont l'un sourit et dont l'autre pleure et frissonne. Comment s'universaliser sur une terre aussi diversifiée? Et puis voici les races, c'est-à-dire la division de l'humanité par la parole et par le sang. Comment s'entendre d'une race à l'autre, quand les idiômes ne sont pas les mêmes? Comment faire vivre ensemble, dans la même foi et sous la même hiérarchie, des races multiples chez qui les influences climatériques ont modifié le ton de la chair, les fonctions de l'organisme, et même le caractère? Enfin, troisième obstacle, les nationalités. Vous voulez pénétrer un peuple. Il vous oppose ses idées, ses croyances, ses coutumes, ses traditions, ses lois, son organisation politique et sociale.

Devant de tels obstacles, l'ambition a bien essayé de réaliser ses rêves d'hégémonie, de fusion, de domination universelle. Les plus fiers conquérants y ont échoué. Alexandre, trompé par le silence de la terre émue, s'avança jusqu'aux bords de l'Indus; il n'eut pas le temps de les franchir : les clameurs des peuples qu'il croyait avoir à jamais domptés le rappelaient sur ses pas. Rome, triste et désabusée, dut s'arrêter avec l'infortuné Varus dans les plaines de la Germanie. Charles-Quint, sur l'empire duquel le soleil ne se couchait pas, assista au partage de cet immense empire. Le plus grand

capitaine des temps modernes, à la lueur de l'incendie qu'il avait allumé au cœur de la Russie, à travers les cadavres gelés de ses soldats, revint triste et confus, du pays inhospitalier qui trahissait sa fortune et son génie. Aujourd'hui sous nos yeux l'Angleterre ne maintient son empire qu'en accordant l'autonomie à des provinces entières, telles que l'Australie et le Canada. Aucune puissance humaine ne réalise l'universalité.

Il est une société religieuse cependant qui a triomphé des territoires, des races et des nationalités : c'est l'Église catholique. Elle a envahi tous les territoires. Elle a rayonné d'un pôle à l'autre; elle a bravé les distances et franchi les mers ; elle s'est déployée dans toutes les zones et sous toutes les latitudes. Voyez sa marche à travers le monde. D'un élan, d'un premier bond, elle envahit tout le monde romain, et cela malgré les dix persécutions et d'effroyables obstacles. Quand Constantin monte sur le trône, la carte de l'Église catholique égale, si elle ne la dépasse, la carte de l'empire romain. Puis, dans un second élan, elle envahit tout le Nord et tout l'Occident, ces fameuses îles britanniques : l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, que l'aigle des Césars n'avait pu dompter, et ces immenses forêts de la Germanie et de la Scandinavie qui semblaient inaccessibles et impénétrables. Enfin, dans un troisième élan, elle se retourne vers l'Orient, elle passe le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de

Gama, elle descend en Amérique avec Christophe Colomb, et elle fonde des chrétientés en Chine et au Japon.

Et, rencontrant sur son chemin la limite des races, elle en triomphe également. Sortie de la race la plus concentrée et la moins expansive du vieux monde, de la race juive, elle soumet d'abord les races grecque et latine, et, après avoir réduit ces races fameuses, les deux bras étendus sur Rome et sur Byzance, elle attend de pied ferme les barbares. Victorieuse des races barbares, des races du Nord et du Midi, des races de l'Orient et de l'Occident, elle pénètre au milieu des races sauvages, et des rives de La Plata aux lacs et aux montagnes du Canada elle trouve le moyen de se faire aimer et d'enraciner son empire.

Enfin, voici les nationalités qui opposent à l'Église leurs frontières, leurs préjugés, leurs intérêts, leurs lois, leur constitution politique et sociale. Qu'importe? Elle n'a ni répugnance, ni antipathie, ni préférence pour tel gouvernement ou tel peuple, baptisant également les Francs de Clovis, les Wisigoths d'Alaric, les Lombards d'Alboin, les Hongrois de saint Étienne et les Russes de Wladimir, comme les Grecs de Corinthe et de Byzance, les Juifs de Jérusalem et les Romains de tout l'Empire; évangélisant avec la même ardeur et le même succès les nations glorieuses et les nations obscures, les nations qui meurent et les na-

tions qui naissent, les monarchies et les républiques; respectant toutes les nationalités et leur infusant à toutes ses lois, sa morale, sa vie; respectant toutes les constitutions politiques auxquelles elle adapte merveilleusement sa constitution divine.

Voilà, Messieurs, autant que ces choses peuvent être dites en quelques minutes, voilà l'expansion de l'Église dans le passé. Est-ce tout? Non. Constatons maintenant

II. *L'expansion de l'Église dans le présent.*

Seule entre toutes les sociétés religieuses, elle a la catholicité locale. Où n'est-elle pas aujourd'hui? Elle s'éparpille, sans se diviser, dans toutes les parties du monde et dans toutes les baies de l'Océanie. Du haut de sa chaire immuable, le Père de 250 millions d'hommes dispersés par toute la terre élève la voix qui enseigne, et il est cru, — nomme des évêques, et on les reçoit, — promulgue une loi, et on la vénère, — prononce un jugement, et on s'y soumet, — règle des cérémonies, et on les pratique. La distance, la configuration, le climat, la diversité des langues et des intérêts, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit. Un vieillard désarmé étend son sceptre plus loin qu'Alexandre et César. Louis XIV disait à Philippe d'Anjou : « Mon fils, désormais il n'y a plus

de Pyrénées. » Et, pourtant, il y a toujours eu des Pyrénées. Mais pour l'Église il n'y a pas de Pyrénées, et véritablement, littéralement, le soleil ne se couche pas sur son Empire. Elle a la catholicité locale.

Elle a la catholicité numérique. Non seulement aucune secte n'égale le nombre de ses adhérents; mais, si l'on réunit ensemble les 41 millions de Grecs schismatiques qui croupissent en Orient, les 57 millions de protestants qui peuplent l'Europe et l'Amérique, on obtient un total de 98 millions, à comparer à 250 millions de catholiques. Plus du double. Et, si cette statistique se modifie, c'est à notre profit... car depuis deux siècles l'Église a vu doubler le chiffre de ses enfants, et elle avance tous les jours.

Elle a la catholicité progressive. Les sectes décroissent; l'Église grandit et s'étend. Elle s'enrichit des pertes et des dépouilles de ses rivales, par exemple, d'une multitude de savants et des plus nobles âmes de l'Angleterre qui reviennent, par la science et au prix des plus douloureux sacrifices, à la vérité totale. Là où elle est libre, elle s'étend ; là où elle ne l'est pas, elle souffre et s'étend encore. Elle pousse jusqu'aux extrémités du globe les légions pacifiques et conquérantes d'un apostolat que n'arrête aucun obstacle, que n'effraie aucune barbarie, que ne décourage aucune distance, et qui ne dit jamais : C'est assez! Vous ne pouvez pas nier,

Messieurs, la catholicité de l'Église. Elle vit parmi vous ; elle sort de vous ; vos frères de patrie et de famille, au moment où je parle, couvrent de leur voix et de leurs vertus, arrosent de leur sang et de leurs sueurs tous les points du monde. Elle a la catholicité locale, numérique, progressive.

Il est vrai qu'elle subit ici ou là des défaites, des amoindrissements. Mais elle répare par de glorieuses conquêtes ces pertes purement locales et momentanées. C'est l'histoire de tout son passé. Et c'est aussi l'histoire du présent et de l'avenir. Persécutée dans la vieille Europe, l'Église dit aux persécuteurs : « Vous ne voulez plus de moi? C'est bien. Je prends ma croix et mon bâton de voyage, et je vous laisse ensevelir les peuples qui veulent mourir. On m'attend au Japon, dans les deux Amériques, en Australie, au centre de l'Afrique, dans les îles lointaines de l'Océanie. Là j'ai des espérances sans limites, capables de me consoler de tous les abandons, et sachez que, si la gloire des sociétés humaines est attachée à un même sol et peut finir, la mienne change de place et est immortelle. » Oui, Messieurs, il en est ainsi. Des explosions de conversions dans les pays hérétiques, schismatiques et infidèles compenseront les apostasies engendrées chez nous par l'enseignement irréligieux. Chassés de la France, nos religieux et nos religieuses iront porter sous d'autres cieux les semences de l'Évangile, d'où sortiront pour l'Église

catholique des moissons nouvelles et inattendues. Cette expansion de l'Église à l'heure présente est un phénomène qui frappe même les indifférents. Ces jours-ci, dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Anatole Leroy-Beaulieu s'en déclarait émerveillé. Il nous montre le Pape, à la fenêtre du Vatican, les yeux ouverts sur les mondes nouveau-nés d'hier, les contemplant avec attendrissement et reportant involontairement sur eux les espérances trahies par leurs aînés d'Occident. Il nous montre, comme un héritage promis à l'Église et destiné à lui revenir, le monde anglo-saxon, le monde hispano-américain, le monde slave, le monde africain et le monde asiatique. « Quels larges horizons! « s'écrie-t-il, et que de champs de moisson pour « qui contemple le globe, du haut de la lanterne « de la coupole vaticane, comme un domaine pro- « mis à l'Apôtre! Car, si tous les peuples doivent « jamais être rajeunis et civilisés, ce ne peut être « autrement que par le baptême et par l'Évangile. »

— Saluez, Messieurs, l'expansion de l'Église dans le passé et dans le présent! Saluez son expansion dans l'avenir!

L'Église est partout, et partout la même, immense dans sa diffusion et forte dans sa vie concentrée.

Les philosophes matérialistes et positivistes de ce siècle veulent des faits. Les faits, disent-ils, sont

les seuls éléments solides de la science. Or je viens de placer sous vos yeux un fait colossal, un fait matériel et géographique, le fait de l'Église envahissant le globe malgré tous les obstacles et par la seule puissance de la persuasion.

1° On ne peut pas dire que l'Église n'a jamais été attaquée, qu'elle est née sur la pourpre et qu'elle a vécu sans entraves. Tous les obstacles se sont dressés contre elle.

2° Elle a cependant triomphé, et elle a pris possession de l'univers.

3° Comment cela? Elle n'a ni armée, ni flotte, ni rien de ce qui fait ici-bas la force matérielle des Empires.

Une conclusion s'impose. Donc elle a dans son sein quelque chose qui n'est pas de l'homme. Sa catholicité prouve sa divinité. Je crois qu'il est difficile à un esprit sincère d'échapper à la rigueur de cette conclusion!

Amen!

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'Apostolicité de l'Église

Messieurs,

Il nous reste à étudier le quatrième et dernier trait de la physionomie de l'Église : l'apostolicité, c'est-à-dire l'universalité dans le temps. Il est bien évident que toute Église qui se dit véritable et d'institution divine doit se rattacher aux apôtres, par les apôtres à Jésus-Christ, par Jésus-Christ aux prophètes, par les prophètes aux patriarches et à l'origine même du monde. Vous savez la parole profonde d'un vieil Égyptien à Solon : « Solon, Solon, avec tout votre génie, vous autres Grecs n'êtes que des enfants, parce que vous n'avez pas de sagesse blanchie par l'âge. » L'antiquité est le signe de la vérité. La vraie religion est celle qui est aussi vieille que l'humanité. Telle est l'Église catholique romaine. Et nous allons nous en convaincre : 1° en la contemplant ; 2° en la comparant aux Églises rivales.

I. *Contemplons* l'Église catholique romaine.

Elle a l'apostolicité et elle a l'antiquité. Elle remonte aux apôtres ; elle remonte à l'origine même du monde.

— Son apostolicité reluit comme le soleil. J'interroge un petit enfant, et je lui demande : Comment êtes-vous assuré d'être sous la direction des pasteurs établis par Jésus-Christ ? Et il me répond aussitôt : Je suis assuré d'être sous la direction des pasteurs établis par Jésus-Christ, parce que M. le curé de notre paroisse a reçu ses pouvoirs de Mgr notre Évêque, et que Mgr notre Évêque a été lui-même institué par N. S. Père le Pape, chef de l'Église, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre. Et en effet Léon XIII vous conduit à Pie IX, Pie IX à Grégoire XVI, Grégoire XVI à Léon XII, et ainsi jusqu'à l'apôtre à qui le Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » De Léon XIII glorieusement régnant à Pierre divinement institué, sur un parcours de dix-neuf siècles, et sur une succession de 259 pontifes, le fil généalogique n'est pas un seul instant rompu, la série des pasteurs légitimes ne subit pas une solution de continuité. Il n'est pas plus difficile de dresser la liste des pontifes romains de Léon XIII à saint Pierre que de dresser la liste de nos gou-

vernants, de la République contemporaine aux Bourbons, aux Valois, aux Capétiens, aux Carlovingiens et à Clovis.

Quelle histoire que la nôtre, Messieurs, et comme nous devons être fiers de notre titre de catholiques, quand nous voyons se dérouler à travers les âges la vaste chaîne qui nous rattache aux Apôtres! L'histoire, qui a enregistré tant de catastrophes épouvantables, tant de trépas mémorables, n'a pu écrire jusqu'ici pour l'Église que des pages de vie. L'Empire romain a succombé, et les Barbares s'en sont partagé les épaves. Renouvelés eux-mêmes par la pénétration d'une influence civilisatrice, les Barbares ont disparu à leur tour dans le creuset des nations nouvelles. Byzance s'est évanoui sous le souffle empoisonné de l'Islamisme. L'Islamisme se meurt. Des nationalités vigoureuses qui promettaient une longue vie ont été supprimées de la carte du monde. Le passé est rempli de funérailles. Les sociétés les plus vivantes sont descendues dans ces muets abîmes où dorment les choses finies. Une seule société est restée indéfectible, portant dans son sein couvert de plaies une vie ininterrompue. C'est l'Église ! Quand on croyait l'avoir tuée, elle renaissait, et elle renaissait toujours la même, se référant aux Apôtres, et continuant leur mission, prêchant leur doctrine, exerçant leurs pouvoirs. Au lieu que la vie des autres sociétés se

compose de phases mobiles qui souvent dénaturent leur physionomie originelle, la sienne progresse sans que s'altère aucun des traits qui la caractérisent. Remontez le flot des ans, depuis Léon XIII jusqu'à saint Pierre, arrêtez-vous à chaque période remarquable de l'histoire, regardez bien l'Église : pas d'intermittence dans sa vie, pas de révolutions dans son gouvernement, pas de changement dans sa physionomie. Elle est toujours la même qu'au moment solennel où elle sortait, le cœur plein d'espérance, des embrassements du Christ ressuscité. C'est toujours l'Église apostolique.

— Que dis-je? l'Église apostolique? c'est l'Église qui remonte à l'origine même du monde. Elle a un passé antérieur de quarante siècles à son berceau. Par les prophètes et par les patriarches, elle se préexiste à elle-même, elle rétrograde dans l'antiquité, elle se rattache au berceau de l'humanité. Société unique, avant sa naissance même, elle se déploie. De Léon XIII on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, d'où, en reprenant les Pontifes qui ont servi sous la Loi, on va jusqu'à Aaron et à Moïse, et de là jusqu'aux patriarches et au commencement des hommes et des choses. Quelle suite ! Quel enchaînement merveilleux ! Quelle conviction de vérité ! Le caractère essentiel de la vie, c'est de tout précéder, afin de pouvoir tout engendrer. Eh bien, votre Église, votre religion, catho-

liques, non seulement se rattache aux Apôtres, mais, aussi vieille que la terre où elle est plantée, elle plonge ses racines dans la société juive, dans la société patriarcale, dans le berceau du genre humain. Votre Église, votre religion, Messieurs, c'est un bloc, c'est une statue majestueuse qu'on ne peut pas séparer de son piédestal, c'est-à-dire des quarante siècles qui la précèdent, qui la portent et qui la préparent. Elle a l'apostolicité. Elle a l'antiquité. Donc elle est la vérité. Donc elle est divine. Et maintenant, pour que cette conclusion nous apparaisse plus évidente encore,

II. *Comparons* l'Église catholique romaine aux Églises rivales.

Bossuet a écrit : « Le caractère ineffaçable de toutes les sectes, c'est qu'on leur marquera toujours leur commencement et le point d'interruption par une marque si précise qu'elles ne pourront elles-mêmes le désavouer. Il n'y a qu'à les ramener à leur origine. Nulle ne pourra remonter sans interruption à Jésus-Christ : le point de la rupture demeure toujours sanglant, et le caractère de nouveauté que toutes les sectes portent éternellement sur leur front les rendra toujours reconnaissables. » Voilà qui est décisif contre les Églises rivales et en faveur de l'Église catholique.

Grecs schismatiques, de qui venez-vous ? Des apôtres ? Non. Vous êtes les fils de Photius ; vous êtes nés non au Iᵉʳ siècle, mais au IXᵉ ; vous êtes nés d'un acte de révolte contre la primauté du Pape ; et, en même temps que vous refusiez votre obéissance à Rome, Rome vous retirait ses pouvoirs. Le point de rupture est encore sanglant, et, enregistré par l'impartiale histoire, il atteste que vous n'êtes point l'Église apostolique.

Anglicans, de qui venez-vous ? Des apôtres ? Non. Vous êtes les fils d'Henri VIII et d'Élisabeth ; vous êtes nés non au Iᵉʳ siècle, mais au XVIᵉ ; vous êtes nés d'un roi adultère et d'une reine qui trempait dans le sang ses mains déshonorées. A une heure connue, Henri VIII s'est proclamé chef de la religion, faisant des évêques les papes de l'Angleterre pour devenir le leur. Il s'est séparé de la primauté romaine. Le point de rupture est encore sanglant, et, enregistré par l'impartiale histoire, il atteste que l'Église anglicane n'est point apostolique.

Luthériens et Calvinistes, de qui venez-vous ? Des apôtres ? Non. Vous êtes les fils de Luther et de Calvin. Vous êtes nés au XVIᵉ siècle de ces deux orgueils réunis. Luther brûle sur une place publique de Wittemberg la bulle de Léon X qui le condamnait, et il brise avec cette Église romaine qui l'avait fait

chrétien et prêtre, sous le double rapport des attaches hiérarchiques et de l'unité des croyances. « J'étais d'abord seul », dit Luther. — « En commençant, nous avons rompu avec le monde entier », dit Calvin. Donc ils ne descendent pas des apôtres, ils n'ont pas été envoyés par les successeurs des apôtres, aucune chaîne ne les rattache aux apôtres. Vous n'entendrez pas sans plaisir, Messieurs, la réponse topique que faisait un paysan savoyard à un ministre protestant. Il lui disait : « Votre protestantisme, il est loin d'être apostolique. Il est moins vieux que nos fromages. » En effet Luther et Calvin ont le tort capital de n'avoir pas d'ancêtres, de s'être séparés violemment, à une heure dite, de la vieille souche du christianisme. Le point de rupture demeure toujours sanglant, et, enregistré par l'impartiale histoire, il atteste que le protestantisme n'est point l'Église apostolique.

Voilà qui est clair. Ni les hérétiques des premiers siècles, Marcion, Donat, Novatien, ni les pères du schisme grec ne peuvent effacer le titre de leur nouveauté et la date de leur intrusion. Personne n'ignore que les apôtres des Églises protestantes ne s'appellent ni Pierre, ni Paul, ni Jean, mais Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, que le nom de ces fondateurs n'a rien d'apostolique, que la date de ces différentes sectes n'appartient point à l'antiquité chrétienne, mais aux temps modernes.

Il est notoire qu'entre le jour où Jésus-Christ a choisi ses Apôtres et celui où Luther s'est dit apôtre de Jésus-Christ, il y a un abîme de quinze cents ans à remplir pour relier les doctrines entre elles et renouer la chaîne des Pasteurs.

Faites maintenant la comparaison. A côté de notre Église manifestement apostolique, qui offre au monde le spectacle d'une vie dix-neuf fois séculaire et cependant toujours jeune, se dressent les Églises rivales que je viens de vous signaler. Elles font en apparence grande figure sur cette terre ; elles occupent une large place ; elles sont identifiées aux idées, aux intérêts, aux passions, à la politique de peuples illustres. Comme on l'a dit, « le drapeau de la libre Angleterre, l'épée du César germain et du czar du Nord les couvrent de leur ombre. Elles ont à leur service la triple puissance de l'or qui achète tout, de la force qui brise tout, de la diplomatie qui dissout tout. » C'est vrai. Et cependant elles ne vivent pas, ou du moins elles ne vivent que d'une vie mécanique, officielle et purement extérieure. Elles n'ont pas en elles la vie divine. Elles n'ont qu'une vie humaine. Pourquoi ? parce qu'elles sont nées de l'homme. Henri VIII et Élisabeth, Luther et Albert de Brandebourg, Photius et Pierre le Grand les ont enfantées dans une orgie de sang et de luxure. Elles ne sont pas apostoliques. C'est leur irrémédiable faiblesse, c'est leur vice originel.

La vraie Église du Christ, Messieurs, c'est la vôtre, c'est l'Église romaine. Elle est une, sainte, catholique et apostolique. Je vous ai montré les traits de son visage. Chantez son unité, sa sainteté, sa catholicité, son apostolicité !

Amen !

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les fausses Églises

Messieurs,

Vous connaissez maintenant les traits de la physionomie de l'Église : unité, sainteté, catholicité, apostolicité, et il vous est désormais facile de juger et d'apprécier à leur juste valeur les différentes sociétés religieuses qui se prétendent divinement instituées. Comme il y a de la fausse monnaie, il y a aussi des Églises qui sont fausses, et nous allons aisément les reconnaître en les étudiant dans leurs fondateurs, dans leurs principes et dans leurs résultats.

I. *Les Fondateurs* des fausses Églises.

Je ne veux pas vous raconter, Messieurs, ce serait un travail inutile et ingrat, l'histoire de tous les fondateurs de sectes. Quelques mots seulement

sur les principaux. Un simple regard jeté sur leur personne vous éclairera déjà sur leur œuvre.

Ouvrez l'histoire du IXe siècle de notre ère, transportez-vous à Constantinople, vous trouvez là un évêque, un patriarche du nom de Photius. Quel est cet homme? C'est le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle; mais c'est un parfait hypocrite, agissant en parfait scélérat et parlant en saint. Il prépare, par des intrigues dont le récit vous ferait horreur, la rupture de l'unité, et, deux siècles après lui, en 1054, un homme qui lui est inférieur par le talent, et qui le dépasse par le vice, consomme le schisme, dans l'église de Sainte-Sophie, au milieu d'un conciliabule corrompu. Il s'appelle Michel Cérullaire. Ces personnages orientaux sont peu intéressants. Laissons-les dormir dans leur mémoire sans honneur, et venons de suite au XVIe siècle.

Voici Luther, homme de génie, orateur, écrivain, homme de parole et d'action, mais homme hypocrite et dissolu. En huit jours il se soumet au Pape comme vicaire de Jésus-Christ, puis l'appelle antechrist et brûle publiquement sa bulle. Blasphémateur, il nie la liberté de l'homme et fait Dieu l'auteur de tous les péchés ; corrupteur de la morale chrétienne, du haut de la chaire il enseigne l'adultère en termes révoltants, et déclare au landgrave de Hesse, dans une consultation dogmatique,

qu'il peut avoir deux femmes; grossier, impudique et sacrilège, il tient des propos de table qui sont immondes, il séduit et corrompt une vierge consacrée à Dieu. « Où est-ce que je le retrouve? dit Lacordaire, non plus au foyer sacré de la tente cénobitique, mais à l'abri d'une maison vulgaire, les pieds étendus vers un feu domestique, une femme à côté de lui! Lui, deux fois consacré vierge par l'onction du sacerdoce et par les serments du cloître! Lui, qui avait été fait Christ par l'Église, et qui n'avait pas trouvé l'Église assez pure pour lui! Le voilà marié, et non pas seul. Sa parole a brisé la porte des vieux couvents de la Germanie, et tiré de la tombe toutes les convoitises de la chair. Tout ce cœur, tout ce génie, toute cette éloquence, toute cette force d'âme, tous ces plans de réformation ont abouti non pas au déluge, mais au mariage universel. » Si j'étais protestant, Messieurs, je ne serais pas fier de voir ma foi religieuse se rattacher à un ancêtre qui s'appelle Martin Luther.

Voici Calvin, un second père du protestantisme. Il est Français. Né à Noyon, il a étudié le grec à l'Université d'Orléans, et il est mort à Genève. Il ne vaut guère mieux que Luther, qu'il exalte comme un prophète et qu'il accuse d'erreur. Aussi impitoyable pour les hommes qui ne pensent pas comme lui que pour les textes bibliques qui le gênent, il torture l'Écriture et en tire des sens impies, et en

même temps il fait brûler Michel Servet, dont les idées sur la sainte Trinité n'étaient pas conformes aux siennes.

Enfin voici Henri VIII d'Angleterre, rompant avec l'Église romaine, parce que l'Église romaine condamne son divorce adultère, épousant successivement sept femmes, répudiant les unes et mettant les autres à mort, inondant de sang son royaume après en avoir rempli sa maison, le plus débauché et le plus cruel des rois d'Angleterre, de l'aveu même des Anglais. En somme, si j'étais anglican, je ne serais pas fier de voir ma foi religieuse rattachée à un prince égaré par les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois également dissolus. Si je n'avais pas le bonheur d'être catholique, je me sentirais porté à le devenir, rien qu'en jetant un regard superficiel sur les fondateurs des fausses Églises. Si vous voulez, entrons plus à fond dans ce sujet, jugeons l'arbre par ses racines et par ses fruits, les fausses Églises par leurs principes et par leurs résultats.

II. *Les Principes* des fausses Églises.

Quel est le principe du schisme? C'est l'indépendance à l'égard du Pontife romain. Au XIe siècle le patriarche de Constantinople se sépare de Rome.

Au XVIIe siècle le patriarche de Moscou se sépare du patriarche de Constantinople et brise le faible lien qui rattache l'Église russe à l'Église grecque. Mais, pour avoir voulu échapper au Pape, ces deux Églises sont immédiatement punies. Elles tombent sous le joug cruel et humiliant des Turcs, et sous le joug despotique du czar de Russie. L'Église grecque était peuplée de monastères florissants, et elle est devenue stérile ; elle respirait le parfum des vierges, et elle exhale l'odeur de la corruption ; elle a connu jadis la liberté des enfants de Dieu, et elle souffre aujourd'hui tous les outrages de la plus dure servitude. Elle est pauvre en idées, pauvre en hommes, pauvre en vertus. Son passé la condamne, son présent la déshonore. O dérision ! La croix démantelée s'abrite derrière le successeur de Mahomet, et c'est un sultan qui institue et juge les patriarches grecs ! Est-il possible à une Église qui se dit chrétienne de descendre plus bas ? — Quant à l'Église russe, elle aussi jadis fut puissante et prospère ; elle a eu ses saints et ses martyrs ; là fut baptisée sainte Olga ; là prêcha saint Wladimir. Mais, une fois séparée de Rome, elle tombe sous les pieds de l'autorité civile. En 1702, Pierre le Grand supprime le patriarcat, et, se frappant la poitrine, il dit à son peuple : « Voici votre patriarche ! » Ah ! malheur à qui ne veut pas être gouverné par Pierre ! Quand on a rompu avec le Père commun, le Maître n'est pas loin... Ce n'est plus le vicaire de

Jésus-Christ, saint Grégoire ou saint Léon, Jules II ou Léon X, Benoît XIV ou Léon XIII... c'est Pierre Ier, Mahomet, Catherine II, Nicolas ou Alexandre. Et, pour avoir secoué le joug de l'autorité légitime, on tombe dans les dernières hontes de la servitude. Voilà l'histoire des Églises schismatiques.

Et maintenant quel est le principe de l'hérésie? C'est le libre examen. L'hérésie dit : « La Bible! La Bible ! rien que la Bible, interprétée par la raison individuelle. » Ce principe flatte l'orgueil, mais il mène loin ; il mène droit à l'anarchie. Et en effet que de difficultés inextricables dans la Bible! difficultés historiques, linguistiques, grammaticales, logiques! Comprendre la Bible... quel travail immense! Êtes-vous en état de le faire? Et, si vous le pouvez, est-ce que la femme, l'enfant, l'ouvrier le pourront? Quoi? Dieu aurait jeté aux hommes, aux petits, aux pauvres, aux gens d'atelier, de labeur, un livre dont l'intelligence exige indispensablement l'étude du latin, du grec, de l'hébreu, des sciences les plus ardues? Comment voulez-vous que l'humanité laissée à elle-même s'en tire avec la Bible toute seule? Aussi elle ne s'en tire pas du tout. Armé du libre examen, chacun voit dans les Écritures ce qu'il veut y voir. « Chacun s'est fait à soi-même un tribunal, dit « Bossuet, où il s'est rendu l'arbitre de ses « croyances. Et encore qu'il semble que les nova-

« teurs aient voulu retenir les esprits, en les renfer-
« mant dans les limites de l'Écriture Sainte, comme
« ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en
« deviendrait l'interprète... il n'y a point de parti-
« culier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à
« adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à
« appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors, on a
« bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein,
« les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que
« l'opiniâtreté serait invincible, et que, tandis que
« les uns ne cesseraient de disputer ou donne-
« raient leurs rêveries pour inspirations, les
« autres, fatigués de tant de folles visions, et ne
« pouvant reconnaître la majesté de la religion dé-
« chirée par tant de sectes, iraient enfin chercher
« un repos funeste et une entière indépendance dans
« l'indifférence des religions et dans l'athéisme. »
Logiquement, Messieurs, le principe du libre examen devait aboutir aux derniers excès de la licence, et historiquement cela est arrivé. Un regard, en terminant, sur

III. *Les Résultats* des fausses Églises.

Au point de vue doctrinal les fausses Églises finissent par le rationalisme, par l'indifférence et la négation la plus absolue. Déjà au XVIIIe siècle Jean-Jacques Rousseau parlant des protestants

écrivait : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent ; on leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre; on ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. » Et depuis Jean-Jacques Rousseau le protestantisme n'a fait que se dissoudre et se décomposer. Aujourd'hui il n'existe plus qu'à l'état de négation. Il y a encore des protestants, mais il n'y a plus de protestantisme.

Les résultats moraux et sociaux de l'hérésie sont également détestables. Déjà à l'origine de la Réforme Érasme disait : « Montrez-moi un seul homme rendu plus sobre et plus chaste par ce nouvel Évangile, je vous en montrerai cent qu'il a rendus pires. » Luther lui-même n'était pas d'un autre avis, puisqu'il se plaignait de voir ses partisans plus avares, plus voluptueux, moins charitables qu'ils ne l'avaient été dans le papisme. Quel aveu dans la bouche de ce prétendu réformateur ! Et c'est pour amener cette belle réforme qu'il avait bouleversé, ensanglanté le monde et désolé le sanctuaire ! Faut-il s'étonner de l'absence des vertus éminentes chez les protestants ? Non. Ils ont supprimé la plupart des institutions qui conduisent à la perfection : le jeûne et l'abstinence, la confession et la communion, le culte des saints et le culte de la sainte Vierge, les Ordres religieux avec l'obéissance, la

pauvreté et la chasteté volontaire. La vertu des plus estimables protestants ne dépasse pas les limites de la simple honnêteté naturelle. En trois siècles on ne rencontre pas un seul saint parmi eux. Vous chercheriez vainement la *Vie des saints* du Protestantisme. Et puis a-t-on jamais vu un homme, évidemment sincère et convaincu, se faire protestant pour devenir meilleur et plus religieux? Non. Un protestant, humilié de ne voir que le rebut des catholiques passer au protestantisme, disait : « Je voudrais bien que le Pape ne jetât pas les mauvaises herbes de son jardin dans le nôtre. » Ce qu'on peut imaginer de pire chez les catholiques, c'est un mauvais prêtre; or toutes les fois qu'un malheureux de cette espèce est allé aux protestants, ils l'ont toujours bien reçu. Depuis quelques années surtout, ils accueillent avec enthousiasme les défroqués, les évadés du sacerdoce. Ce n'est une gloire ni pour les uns ni pour les autres.

En résumé, l'Église catholique, qui est si belle quand on la considère, est encore plus belle quand on la compare. A côté des figures grimaçantes du schisme et de l'hérésie, la physionomie de l'Église romaine brille d'un éclat plus lumineux et plus rayonnant. A elle notre foi et notre amour, notre admiration et notre reconaissance, notre obéissance filiale et notre fidélité invincible!

Amen!

DIXIÈME CONFÉRENCE

L'Eglise de France

1° *SA PRÉPARATION*

Messieurs,

Auprès de la grande barque de Pierre, qui s'appelle l'Église catholique romaine, évoluent des barques particulières qui forment avec elle une seule et même escadre, qui participent à sa vie et à ses destinées : ce sont les Églises nationales, et parmi elles, au premier rang, c'est l'Église de France, dont nous allons considérer avec plaisir et profit la très attachante physionomie.

L'Église de France est née d'un acte de foi sur le champ de bataille de Tolbiac, et, personnifiée dans son fondateur, Clovis, elle s'est donnée à Jésus-Christ le 25 décembre 496 dans le baptistère de Reims. Mais, longtemps avant cette date mémorable, la terre de France était arrosée et fécondée par les eaux de la grâce. Avant de créer l'Église de France, Dieu a mis plusieurs siècles à la préparer, et il nous est possible de discerner dans ces siècles

lointains quelques rayons qui illuminent glorieusement le mystère de nos origines.

I. Allez visiter ce splendide édifice qui s'appelle ***Notre-Dame de Chartres,*** et là vous rencontrez dans une crypte mystérieuse un antique autel dédié « à la Vierge qui doit enfanter » : *Virgini parituræ.* Que signifie cette crypte, cet autel, cette inscription? Le voici. Bien des siècles avant la naissance du Sauveur, alors qu'Israël entendait seul la grande voix des prophètes annonçant le Messie, dans les profondeurs inconnues du monde barbare, vivait le peuple gaulois, simple, beau, chaste, et craignant la divinité, dont il croyait reconnaître la voix dans le fracas des flots, l'éclat de l'orage, ou le grondement de la forêt agitée par le vent. Ce peuple respectait l'enfance, honorait la vieillesse, et rendait à la virginité un culte spécial, caractérisé par le pouvoir surnaturel qu'il attribuait à ses prêtresses. Dans la plus vaste et la plus sombre de nos forêts sacrées, confiée à la garde de la peuplade la plus brave et la plus pieuse, celle des Carnutes ou Chartrains, un rude sanctuaire, le seul que possédait ce peuple, était élevé en l'honneur de « la Vierge qui devait enfanter » : *Virgini parituræ...* La voix des Prophètes d'Israël était-elle parvenue jusqu'au fond des forêts de la Gaule? ou bien, seuls de tous les peuples de

la terre, les Gaulois avaient-ils gardé depuis la dispersion de Babel le souvenir des promesses faites à Noé au sortir de l'arche? Quoi qu'il en soit, précédant l'aurore de notre vie nationale, la Vierge Marie brille comme l'Étoile du matin de notre longue histoire qu'elle doit éclairer tout entière. Elle y resplendit dès longtemps avant le soleil de la Rédemption, dès longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, et c'est, dans le murmure des grandes forêts druidiques qui seront la France, que sa voix semble dire : « J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré. » Quand on creuse les fondations de l'Église de France, on y trouve déjà je ne sais quel pressentiment sublime de la dévotion à Marie. La France n'existe pas encore, et déjà le mot superbe de saint Bernard est écrit sur son berceau : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ;* le royaume de France est le royaume de Marie. »

II. Cependant le christianisme paraît... et *les Apôtres* abordent de tous côtés dans les Gaules. Ils portent dans toutes les directions du monde l'immortel Évangile, et c'est chez nous qu'ils arrivent d'abord, avant même que Pierre soit installé à Rome.

Quelle est cette barque conduite par des messagers invisibles qui touche les rives de la Provence

et entre à Marseille? C'est la barque qui porte Lazare, Marthe et Madeleine, les amis du Sauveur, chassés et livrés aux flots par les Juifs déicides. Jésus-Christ prend possession tout de suite de notre sol de France.

Saint Denis l'Aréopagite, l'Athénien converti par saint Paul, traverse les Gaules et arrive à Lutèce, et là, dans cette île que forment les deux bras de la Seine, en ce lieu qui sera comme le cœur de Paris et de la France, il pose les fondements d'une chapelle qui sera plus tard Notre-Dame de Paris. Il meurt, et la colline où coule son sang devient Montmartre, la montagne des martyrs : *mons Martyrum*.

A la même époque, Savinien, Potentien et Altin sont envoyés par saint Pierre à Sens, à Chartres, à Troyes, à Orléans. Ils s'arrêtent à Ferrières en Gâtinais où ils consacrent le petit sanctuaire de Bethléem. Par eux la semence de l'Évangile se répand dans la région centrale des Gaules; par eux s'élabore la nation qui sera dans l'avenir la nation choisie, la fille aînée de l'Église, l'Église de France.

III. L'enfantement de l'Église de France est une œuvre grande, donc laborieuse et tragique. ***Il y faut du sang.*** Et pendant trois siècles la Gaule romaine est abreuvée du sang des martyrs. Il n'est guère de ville en France qui n'ait eu ses glorieux

confesseurs. Rien n'est beau à voir comme notre patrie dans ces temps héroïques. On dirait une vigne qui passe par le fer du vigneron avant de se charger de raisins. A Lyon, en particulier, le paganisme frappe des coups terribles. L'évêque Pothin, le prêtre Irénée, le diacre Sanctus, le néophyte Maturus et l'esclave Blandine sont torturés de mille manières. Cette dernière était toute jeune et d'une complexion très faible. On la tourmente depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, et elle soufflette ses juges de cette parole qui revient sans cesse sur ses lèvres : « Je suis chrétienne. Il ne se commet point de mal parmi nous ! » Entendez-vous, jeunes filles? C'est ainsi qu'il faut fermer la bouche des impies et leur imposer le respect de votre foi ! Elle est attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes qui n'osent pas la toucher. Elle est jetée en prison et réservée pour l'amphithéâtre. Elle est enveloppée dans un filet et exposée à une vache sauvage et furieuse qui la jette en l'air et la meurtrit horriblement. Enfin elle est égorgée. Ah ! chrétiens timides et dégénérés que nous sommes, rappelons-nous comment nous avons été enfantés à la vie catholique ! Le berceau de notre nationalité nage dans le sang. Le christianisme gaulois fait son apparition dans l'histoire avec les martyrs de Lyon, avec la radieuse figure de la jeune esclave Blandine... Et puis ce n'est pas tout encore.

IV. A la période du sang succède *la période des ruines*. Notre territoire a été sanctifié dans la nuit des temps par la vierge druidique; il a été visité dès l'origine par les envoyés apostoliques; il a été arrosé pendant trois siècles par le sang des martyrs. Il faut maintenant qu'il soit bouleversé comme un sol qu'on veut ensemencer. Avec Constantin la persécution s'arrête, et le glaive des empereurs païens rentre au fourreau. Mais il y a loin de Constantin à Clovis; il y a deux longs siècles. Et pendant ces deux cents ans les invasions bouleversent la terre des Gaules. Voici les Barbares venus on ne sait d'où, ils vont devant eux et renversent le vieux monde gallo-romain. Comment la France va-t-elle se dégager de ce chaos? Jésus-Christ veille, et, pour enfanter son peuple choisi, le peuple de France, il suscite sur notre sol des évêques, des moines, des saints par milliers. Les Barbares remuent la Gaule; les saints Évêques et les saints moines y jettent la semence de l'Évangile.

Voici d'abord *saint Martin*, le grand missionnaire, le grand thaumaturge qui parcourt les campagnes réfractaires à la loi nouvelle. Il multiplie les miracles, il renverse les idoles, il installe partout le culte du vrai Dieu. Il implante à Marmoutiers, près de Tours, la première graine de la vie monastique. Soldat et apôtre, il symbolise la puis-

sance chevaleresque qui a fondé la patrie, il est l'image prophétique de ce que sera la France militante chrétienne.

Voici *les Évêques*. Ils sont debout à toutes les besognes. Docteurs, ils luttent pour l'orthodoxie, comme saint Hilaire et tant d'autres. Défenseurs de la cité, comme saint Germain, saint Loup, saint Aignan, ils saisissent hardiment les pouvoirs administratifs et municipaux échappés aux mains débiles des autorités romaines dégénérées... Ils sont étroitement solidaires les uns des autres; ils se réunissent fréquemment en conciles; ils entretiennent une correspondance suivie. Sur une terre où tout est en ruines, ils ne sont pas encore hiérarchisés; et cependant déjà on voit poindre un commencement d'organisation autour de la métropole d'Arles. Mais la tâche est si vaste que les Évêques n'y peuvent pas suffire. Pour agenouiller les Barbares devant le Christ, pour infuser au monde romain la sève de l'Évangile, pour cultiver la terre et les âmes,

Voici *les moines*. A la suite des guerres et des invasions, nos campagnes sont redevenues le désert de broussailles et de forêts des anciens jours. Les moines se répandent partout, donnant partout l'exemple et la leçon du travail et de la prière. Nous sommes au IVe et Ve siècle. Si à cette heure-là un étranger de passage dans notre pays s'était arrêté le soir sur quelque sommet, tout surpris du vague

et mélodieux murmure courant sur les bruyères ou frissonnant sous le couvert des bois, s'il avait demandé : « Quelle est cette étrange harmonie de cantiques qui surgit de tous les points de l'horizon? » on aurait pu lui répondre : « C'est l'appel de la civilisation; c'est l'Église de France qui demande l'être à Jésus-Christ sur les ruines de la Gaule! » Il n'est guère de nos villages, de nos hameaux, de nos fontaines ou de nos vallées qui n'ait gardé, à travers les bouleversements de quinze siècles, un souvenir vénéré, souvent même le nom du saint ermite qui est venu là chanter les louanges du vrai Dieu, et conquérir le territoire sur le désert en y plantant la Croix.

Ainsi s'est élaborée l'Église de France, dans les lointaines préparations du culte druidique, dans les travaux de ses premiers apôtres, dans le sang de ses nombreux martyrs, dans les sueurs enfin des Évêques et des moines qui ont fait la France comme les abeilles font la ruche. Sur cette terre où il devait régner, Jésus-Christ a envoyé des précurseurs.

V. Et maintenant la mission des précurseurs est accomplie. Nous sommes à la fin du v[e] siècle. L'Église de France va naître. Elle va naître dans le cœur d'un soldat, à la prière d'une femme, sous la main d'un prêtre. Que voyons-nous autour du

berceau de l'Église de France? Une femme qui prie, un soldat qui combat, un prêtre qui bénit, Clotilde, Clovis et Rémi. Je salue avec enthousiasme le païen Clovis invoquant Jésus-Christ sur le champ de bataille de Tolbiac. Je salue avec respect le prêtre Rémi plongeant la nation franque dans le baptistère de Reims. Mais combien plus je suis attendri quand je contemple dans son oratoire de Soissons *Clotilde* arrachant au ciel par ses prières, ses mortifications et ses bonnes œuvres, la conversion de son mari et de son peuple! N'en doutez pas, c'est surtout de la piété de Clotilde qu'est née la France chrétienne, l'Église de France!

Fille de Chilpéric, élevée à la cour de son oncle Gondebaud, roi de Bourgogne, Clotilde rencontre autour d'elle la séduction des grandeurs et les périls de l'hérésie arienne. Dans ce milieu doublement tentateur, elle est pure, elle est pieuse. C'est une fervente catholique. Ses vertus et sa foi lui font une réputation qui attire les regards du roi des Francs, Clovis, encore païen. Clovis était un païen, mais un païen sincère, cherchant la vérité et protégeant les Évêques. Quand il demande en mariage la pieuse Clotilde, il lui promet qu'elle aura la liberté de professer sa religion. Il l'épouse à Soissons en l'année 493. Ah! parents, quelle leçon! Élevez vos filles dans l'innocence et dans la foi, et faites en sorte qu'on les recherche à cause de leurs vertus, et non à cause de leur dot. Si vous ne

pouvez pas toujours leur trouver des maris chrétiens, au moins ne les livrez jamais à des époux foncièrement pervertis. Qu'elles restent des vestales plutôt que de devenir des martyres!

Mariée à Clovis, Clotilde est le modèle des épouses chrétiennes. Elle ne manque à aucune des bienséances de son état. Elle apaise les violences de Clovis, en se conformant à ses idées dans les choses indifférentes qui n'engagent pas la conscience. Elle fait baptiser ses enfants, qu'elle voue à Notre-Dame de Bethléem de Ferrières. Intelligente autant que zélée, elle agit sur l'esprit non moins que sur le cœur de Clovis en lui parlant de la vanité des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Elle prie surtout, et elle multiplie les bonnes œuvres Elle fait violence au ciel, et elle en obtient la victoire de Tolbiac, la conversion de Clovis et la naissance de la France chrétienne. Oui, l'Église de France est née dans le cœur palpitant de Clovis. Elle est née sous la main bénissante de Rémi. Elle est née surtout de la prière toute-puissante de Clotilde.

O femmes, ô sœurs, ô épouses, ô mères, c'est par vous que l'Église de France doit revivre! Dans vos mains débiles reposent les destinées de l'avenir. Dieu, dans sa prévoyante sagesse, a voulu que ce qui périssait par l'homme se sauvât par la femme. L'homme est trop souvent incrédule ou indifférent. Femmes, soyez pieuses! on a fait des efforts inouïs

pour corrompre la moralité de la famille et de la société. On a atteint l'homme, on voudrait atteindre la femme. Femmes, sœurs, épouses, mères, résistez! adossez-vous à la religion, et, dans ce monde qui s'ébranle et qui craque de toutes parts, restez debout, pour les relever, au milieu de nos ruines!

Amen!

ONZIÈME CONFÉRENCE

L'Église de France

(SUITE)

2° *SA NAISSANCE*

MESSIEURS,

Je vous ai dit comment Dieu a travaillé par trois siècles de sang et par deux siècles de ruines à nos origines religieuses et patriotiques, comment l'Église de France s'est élaborée dans les lointains préludes du culte druidique, dans les sueurs et dans le sang de ses premiers apôtres, de ses nombreux martyrs, de ses évêques et de ses moines qui ont été les précurseurs de notre catholicisme français. Étudions aujourd'hui la naissance de l'Église de France. Nous allons trouver là de quoi nous instruire et de quoi nous édifier.

I. L'Église de France ***est née à Tolbiac.***

Elle est née d'un acte de foi sur un champ de

bataille. C'était en l'année 496. A ce moment-là le vieux monde romain était en pleine décadence, et du fond de l'Asie et de la Germanie arrivaient en foule les Barbares qui renversaient tout sur leur passage, et qui menaçaient de détruire du même coup la civilisation et la foi, la foi naissante et la civilisation païenne expirante. Or, au milieu de ces Barbares, une petite tribu se distinguait par sa vaillance et par l'habileté de ses chefs. On l'appelait la tribu franque. Clovis la commandait, Clovis encore païen, mais déjà incliné vers le christianisme par la droiture de son caractère et par la douce influence de sa femme Clotilde, princesse de grande vertu et de grande piété. Oh! la femme chrétienne, quand elle comprend sa mission et qu'elle a le courage d'y être fidèle, quand elle a l'intelligence de son devoir et de sa foi, quand elle a un esprit droit et un grand cœur, quel bien elle peut faire! Du sein de sa faiblesse et ensevelie dans la modestie de son rôle elle gouverne les âmes, elle gouverne les États, elle gouverne le monde!

Clovis, chef des Francs, se meut entre la Seine, l'Escaut et la Meuse, et il revendique les bords du Rhin qui déjà sont la frontière naturelle de son royaume. Les Allemands s'y opposent. Il les rencontre à Tolbiac près de Cologne. Au premier choc sa petite armée écrasée par le nombre commence à plier; la défaite est imminente. Il invoque ses dieux qui ne l'écoutent point. Alors Clovis le Che-

velu, dressé sur son cheval, et la framée sanglante tendue vers le ciel, s'écrie : « Dieu de Clotilde, donne-moi la victoire, et je me ferai chrétien ! » Il dit, et, ayant fait un marché avec l'idéal, ayant offert à Dieu son épée pour obtenir la domination sur les hommes, il taille en pièces les Allemands, ces avides et perpétuels envahisseurs de la Gaule, il fonde la patrie.

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.
L'Empire est prêt à choir, et la France s'élève !

Français, ne l'oublions pas. Nous sommes les enfants du miracle. Le berceau de notre nationalité repose dans la main de Dieu. L'Église de France est née à Tolbiac, d'un acte de foi sur un champ de bataille. Voyons la suite : après la naissance, le Baptême.

II. L'Église de France *a été baptisée à Reims.*

Quelle journée que celle du baptême de la France! C'est le 25 décembre 496. La grande église de Reims est ornée de riches tapisseries, embaumée de parfums, étincelante de milliers de cierges. La foule est accourue de tous les côtés. Les Évêques sont présents. Le roi, suivi de la reine et du peuple, conduit par saint Rémi, apparaît sur le seuil du Temple, et, ébloui de tant de magnificence :

« Évêque, s'écrie-t-il, est-ce là le ciel que vous m'avez promis? » — « Non, répond Rémi, c'en est seulement le vestibule! » Et, conduisant Clovis auprès des fonts baptismaux, il demande au royal catéchumène s'il croit à la Sainte Trinité, à la divine plénitude des enseignements de l'Église. Sur sa réponse affirmative, il lui dit : « Courbe la tête, fier Sicambre ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré ! » Clovis est baptisé. La France, l'Église de France est faite. Clovis personnifie tout le peuple dont il est le chef. Les guerriers qui l'ont suivi à la bataille le suivent au baptême. Entre Jésus-Christ et les Francs un contrat en bonne forme est passé, qui s'exprime par ce premier mot de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Dans la personne de Clovis et de ses guerriers c'est la nation française qui vient d'être baptisée officiellement à Reims. L'impression fut immense. Le Pape Anastase écrit à Clovis : « Glorieux fils, console ta mère la sainte Église ; elle s'appuie sur toi comme sur une colonne de fer. » Et l'Évêque de Vienne, saint Avit, lui écrit de son côté : « Votre baptême, c'est vraiment la naissance de Jésus-Christ en Occident. » L'Église de France est baptisée. L'Église catholique romaine est dans la joie. Il y a de quoi.

Le premier noyau de la Chrétienté est constitué. Avec la France la Chrétienté tout entière sort du néant et de l'inconscience. La France sera-t-elle

donc le centre d'unité de l'humanité chrétienne? Non. Rome est la tête de la Chrétienté. Mais la France en sera le cœur. L'Église avait besoin d'une nation, qui fût le point où son cœur battrait son plein, et, quand elle vit Clovis et ses leudes plongés dans la cuve baptismale, quand elle entendit retentir la clameur des Francs saluant Roi le Christ, ses entrailles tressaillirent, et elle s'écria : « Voilà ma fille aînée! » Rome est la tête de la Chrétienté. Mais la France en sera le bras. L'Église avait besoin d'une nation, qui fût assez vaillante pour la défendre par la parole, par la plume et par l'épée, et, quand elle vit Clovis et ses leudes sortir du baptistère de Reims pour accréditer le règne du Christ des rivages de la mer du Nord jusqu'aux Pyrénées et des bords de l'Océan aux forêts de la Germanie, ses entrailles tressaillirent, et elle s'écria : « Voilà le soldat de Dieu! » La France, race de parole et d'épée, race au grand cœur et au bras vaillant, la France est née à Tolbiac; elle a été baptisée à Reims. Ce n'est pas tout Orléanais, écoutez et soyez fiers!

III. L'Église de France *a été organisée à Orléans.*

Clovis et Orléans, le roi des Francs et la cité fidèle, sont inséparables. Un grave historien n'hésite pas à désigner Orléans comme ayant été probablement le berceau du fondateur de la nation

française. C'est un Orléanais, Aurélien, que nous voyons paraître auprès de Clovis dans les pourparlers de son mariage et dans l'œuvre de sa conversion. Clovis assure à saint Euspice et à saint Mesmin la possession du domaine fiscal de Micy, en leur demandant de prier pour lui et pour son épouse bien-aimée. — Clovis réside à Orléans. Il en fait pour ainsi dire son quartier général. Il y a son palais, le palais du Châtelet. Il préside à l'élection d'Eusèbe, évêque d'Orléans, successeur de saint Aignan. — Enfin, quand le roi des Francs veut organiser son peuple et orienter sa politique vers l'unité nationale, quand il appelle à son secours l'Église pour infuser l'esprit de l'Évangile dans le brutal droit salien, c'est à Orléans qu'il réunit les Évêques en Conciles.

Cinq fois, en moins d'un demi-siècle, de 511 à 549, les Évêques de la Gaule s'assemblent dans nos murs. Le premier de ces Conciles, tenu en 511, qui fut le principe et le modèle des autres, peut être considéré comme le vrai point de départ de notre vie nationale. Provoqué par sainte Clotilde, tenu en présence de Clovis par les nombreux Évêques gallo-romains qui avaient salué en lui le restaurateur et le protecteur de la foi catholique, il inaugurait un monde nouveau; il cimentait par des concessions mutuelles l'intime union du clergé catholique et du roi de France. Clovis établissait l'Église sur le solide fondement de la propriété

foncière, en lui concédant d'immenses domaines, et le Concile, dans la répartition de ces biens et de leurs revenus, fixait la part du clergé inférieur, des écoles, des pauvres et des infirmes. Ce roi, cette reine, ces Évêques, c'était déjà la nation française. Ce Concile de 511, c'était l'ébauche de la Constitution politique et religieuse qui devait nous régir jusqu'en 1789. Née à Tolbiac, baptisée à Reims, l'Église de France a été organisée à Orléans.

Concluons. — Toute cette histoire est très belle, très consolante, très glorieuse, et elle doit provoquer en nous l'admiration, la fierté, la reconnaissance. Mais tous ces sentiments seraient vains, s'ils n'étaient pas suivis de conclusions pratiques. Et ces conclusions, il est de mon devoir de vous les signaler et de vous les inculquer. Je viens de vous raconter la naissance de l'Église de France. Or, autour du berceau de cette Église, quels sont les personnages que je vois apparaître?

1° *Des évêques et des prêtres*, saint Rémi, évêque de Reims, saint Wast, évêque d'Arras, saint Soleine, évêque de Chartres, saint Avit, évêque de Vienne, Eusèbe, évêque d'Orléans... et cent autres. Ils sont là, faisant la France comme les abeilles font la ruche. Ils sont là, protégeant la patrie naissante de leurs prières, de leur parole, de leur ma-

jesté et de leurs vertus. Aujourd'hui, après quatorze siècles écoulés, le clergé est-il encore à son poste, debout auprès de la vieille France comme jadis à l'heure du baptême de Reims? Oui. L'Église a survécu à tout ce qui passe. Chargée de siècles, elle n'a pas pris une année. Elle est plus jeune que jamais. Elle est, dans notre monde en décrépitude, la jeunesse même. Mieux encore qu'elle ne fut le passé, elle est l'avenir, elle est l'espérance. Oui, le clergé est à son poste, non seulement dans la sacristie et dans le temple où il veille sur les calices, mais encore dans tous les sentiers du monde moderne où il veille sur les âmes, sur les enfants, sur les pécheurs, sur les malades, sur les pauvres et les petits, sur les besoins matériels et spirituels du peuple chrétien. L'Église de France n'est pas morte. Elle a un clergé qui prie pour elle, et qui pour elle donnerait tout son sang comme une goutte d'eau. Autour du berceau de l'Église de France, je vois apparaître des évêques et des prêtres. Qui encore?

2° *Des vierges et des femmes chrétiennes*, Geneviève, la libératrice de Paris, Clotilde, reine des Francs, qui, par ses vertus et par ses prières, obtient la conversion de son mari, Alboflède qui reçoit le baptême en même temps que son frère Clovis. Elles sont là, déposant dans la patrie naissante les germes de la foi et mettant au service de l'Évangile leur influence discrète, puissante, décisive.

Aujourd'hui, après quatorze siècles écoulés, la femme chrétienne remplit-elle encore sa mission des premiers jours? Oui, généralement. Nous avons en France 130.000 religieuses qui instruisent l'enfance et qui assistent plus de 500.000 malheureux. Nous avons en France beaucoup d'épouses et de mères qui sont des Clotilde, qui puisent dans leur foi la virilité de l'âme et la sainteté de la vie, et qui, laissant aux hommes l'or, le pouvoir, l'agiotage, le sophisme, gardent pour elles le gouvernement moral des esprits et la formation des âmes. O femmes, vous avez présidé à la création de la patrie... travaillez à son relèvement par vos larmes, par vos prières, par vos vertus, par votre dévouement. Que vois-je autour du berceau de l'Église de France? Des évêques et des prêtres, des vierges et des femmes chrétiennes. Qui encore?

3° *Des hommes, des chefs de peuple, des guerriers*, Clovis et ses leudes. Ils sont là, se préparant au baptême, lentement, gravement, n'embrassant l'Évangile qu'après l'avoir étudié, jurant fidélité à Jésus-Christ et à la Chaire de Pierre, réalisant la première ébauche d'un grand peuple par l'alliance du patriotisme et de la foi.

Aujourd'hui, après quatorze siècles écoulés, la portion virile du pays est-elle encore la servante de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église? Est-elle encore à son poste? Oui et non. Oui, nous avons des

hommes chrétiens. Non, nous n'en avons pas assez. Les temps sont clos où la conversion d'un Clovis fixait la conscience soumise de la nation et poussait la multitude vers les autels. A l'heure présente la restauration de la foi doit s'opérer par la volonté du peuple et de chaque homme du peuple. Messieurs, c'est de vous qu'émanent les grandes influences, les exemples puissants, les directions souveraines. C'est vous qui gouvernez la famille, la commune, la cité, l'État. C'est vous qui faites les lois et qui façonnez l'avenir. Vous avez le monopole des droits politiques ; vous êtes la clef de voûte de l'édifice familial ; sur vous presque uniquement repose le vertigineux mouvement commercial, industriel, intellectuel de nos jours. Les femmes et les enfants seront ce que vous serez. La France sera ce que vous la ferez !

Allons, prêtres de Jésus-Christ, femmes chrétiennes, hommes de l'heure présente, ressuscitons la foi des Rémi, des Clotilde et des Clovis, et que par nous la France redevienne et reste à jamais la race choisie, le bras de Dieu, le soldat du Christ, la fille bien-aimée de l'Église, le joyau de la catholicité, l'agent principal et premier de la civilisation chrétienne !

Amen !

DOUZIÈME CONFÉRENCE

L'Église de France

(SUITE)

3° *SON HISTOIRE*

MESSIEURS,

Nous avons étudié l'Église de France dans sa préparation et dans sa naissance. Il nous reste à la suivre dans son histoire, dans son histoire d'hier et dans son histoire d'aujourd'hui. Ce double spectacle n'est pas seulement intéressant et captivant, il est passionnant et illuminateur.

I. L'Église de France **hier.**

Son histoire est un véritable drame. Les hommes s'agitent, et Dieu les mène. Les événements s'enchevêtrent dans une confusion apparente, mais en réalité tous les mouvements de la scène aboutissent au même dénouement, c'est-à-dire à l'union indissoluble de la foi et du patriotisme.

Clovis, Charles-Martel, Charlemagne et saint Louis sont les quatre premiers anneaux de la chaîne d'or qui relie le catholicisme à la patrie française. Nous voici d'abord à l'aurore du VIe siècle. L'heure est solennelle. L'Église incertaine cherche un appui entre le paganisme encore vivant et l'arianisme triomphant, entre l'Empire de Rome épuisé et les monarchies nouvelles corrompues par l'hérésie. *Clovis* se présente. Il fait bénir ses armes au tombeau de saint Martin ; il marche à la rencontre d'Alaric, roi des Wisigoths, et il bat l'hérésie à Vouillé, comme il avait battu le paganisme à Tolbiac. Après les Ariens, voici les Musulmans. L'Asie, l'Afrique, l'Europe ruissellent du sang chrétien. La Sicile et l'Espagne sont mises sous le joug. Les Pyrénées sont franchies, et l'Islamisme, remontant nos grands fleuves du Midi au Nord, coule avec la Saône jusque dans la Haute-Bourgogne, avec la Garonne jusqu'au fond de l'Aquitaine. Bordeaux succombe. Tours est menacé. C'en est fait de la Gaule et de la chrétienté. Non. *Charles-Martel* se lève avec ses Francs dans les plaines de Poitiers. Il place le char de l'Eucharistie au centre de son immense armée. Il communie pieusement avant la bataille. Les Musulmans sont refoulés au-delà des monts. Bientôt paraît *Charlemagne*. Conquérant intrépide, il soumet les Saxons pillards, barbares et païens. Civilisateur puissant, il fait refleurir partout l'instruction et les lettres antiques. Enfant

soumis du Saint-Siège, il protège le Pape contre les Lombards et fonde définitivement le pouvoir temporel de la Papauté. Sur sa tête repose la couronne de Constantin et de Théodose. Sous sa main, la Chrétienté est faite. Il n'est que temps. Car voici les Turcs qui désolent l'Orient. Il faut courir à la délivrance des Lieux-Saints. Qui prêche les croisades? Un Pape français Sylvestre II; un pèlerin français, Pierre l'Ermite; un apôtre français, la gloire de sa nation et de toute l'Église, saint Bernard. Godefroy de Bouillon les inaugure. *Saint Louis* les termine. Nées à Clermont, à la voix d'un Pape français, les croisades sont mortes à Tunis, avec un roi de France. Quel homme, quel chrétien, quel roi que Louis IX! Avec lui, la France chrétienne est à son apogée, grande au dedans, glorieuse au dehors; et son nom, redoutable aux sectateurs de Mahomet, revêt en Orient un prestige qui dure encore. Bientôt un nuage passe sur ces splendeurs. La scène va changer, mais le plan de Dieu reste le même.

Nous sommes au xv[e] siècle. Les légistes corrompent le pouvoir royal et atteignent du même coup la foi et la liberté, le Christ et le peuple. Les États se divisent. Les souverains se combattent. La France voit pâlir son étoile. L'interminable guerre de Cent Ans la désole, et sous les pieds de l'Anglais elle va mourir, elle va perdre sa nationalité. Non. Dieu a besoin de la France pour le service de son

Église, et, au sein de la plus noire misère, il suscite, pour nous sauver, une humble fille des champs, pure comme un ange, pieuse comme une sainte, vaillante comme un chevalier. *Jeanne d'Arc* se lève dans sa virginité, dans son patriotisme, et dans sa foi. Elle nous délivre, elle nous relève, elle nous ressuscite. L'Anglais la brûle ; mais nous vivons.

La France, sauvée par Jeanne d'Arc dans le xv[e] siècle, sauve le catholicisme dans le siècle suivant. Au xvi[e] siècle, *l'hérésie protestante* est partout maîtresse. Que va faire la France au sein de l'Europe décomposée? Ses rois, les derniers Valois, François I[er], Henri II et Henri III sont pour l'Église des défenseurs aussi tièdes que compromettants, et l'Église, mal défendue par la royauté, ne peut beaucoup compter ni sur ses propres chefs, ni sur la noblesse, ni sur la magistrature. Les humbles, les moines mendiants, les artisans groupés en corporations, les cultivateurs des campagnes se lèvent et assurent le triomphe de l'orthodoxie. S'ils ne fondent point la Ligue, ils lui fournissent des recrues et lui communiquent le feu de leur exaltation. La volonté nationale s'affirme. Elle impose à Henri IV l'obligation d'être catholique pour mériter l'honneur d'être roi. Henri IV se convertit, et l'histoire ne la dira pas cette défection de la France qui eût bouleversé le monde et désorganisé l'Église.

La France est récompensée de sa fidélité par les

splendeurs du XVIIe *siècle*. C'est le grand siècle. Dans la littérature, les arts, l'éloquence, l'art militaire, que de noms immortels! Par la parole, par la plume, par l'épée, nous sommes les premiers, et, avec un amour mêlé de crainte, on nous appelle la grande nation. Et nous sommes grands au XVIIe siècle parce que nous sommes chrétiens. Vous entendez dire quelquefois que la science et la foi ne peuvent pas s'accorder ensemble. Un Pascal, un Bossuet et tant d'autres ont pensé le contraire et l'ont prouvé; ils n'avaient pourtant pas moins d'esprit que nos tout petits libres penseurs d'aujourd'hui. Et pourquoi le XVIIIe siècle est-il si médiocre auprès du XVIIe? Parce que c'est un siècle d'apostasie. Le XVIIIe siècle a outragé Jésus-Christ, et il s'est effondré dans la boue et dans le sang. Dieu s'est vengé, ou plutôt Dieu qui nous aime a purifié la France coupable dans la fournaise de la Révolution.

Telle est l'histoire de l'Église de France. Elle est splendide, incomparable. Mais cette histoire se poursuit dans l'actualité. Contemplons maintenant

II. L'Église de France aujourd'hui.

A première vue, le spectacle semble se décolorer et se flétrir. J'ose dire qu'il n'en est rien. Sans

doute, entre l'Église et la France il peut y avoir, à l'heure actuelle, certains malentendus, comme il y en a de temps en temps dans les meilleurs ménages. Mais, dussé-je être trompé par mon patriotisme ou par ma religion, je prétends que ces malentendus ne sont que superficiels et momentanés; je prétends que l'union quatorze fois séculaire de l'Église romaine et de l'Église de France, sa fille aînée, ne sera pas rompue.

1° J'en atteste *l'action de la France à l'extérieur*, dans le monde entier. Qu'est-ce que je constate dans le monde contemporain? Je constate partout l'identification plus visible que jamais de l'Église et de la France, des intérêts catholiques et de la gloire nationale. Je regarde l'Asie, et je constate que ce sont nos religieux français qui font resplendir en même temps la patrie et la religion dans le Levant, en Chine, au Japon; qui font germer la France à l'étranger, selon la pittoresque parole d'un représentant du Sultan. Je regarde l'Afrique et je constate que la France germe en Algérie et en Tunisie, avec le cardinal Lavigerie, en Égypte avec nos écoles religieuses françaises, à Madagascar avec les Jésuites qui soutiennent le protectorat français contre les prétentions de l'Angleterre, au Dahomey avec nos missionnaires, près des grands lacs équatoriaux avec nos Pères Blancs. Je regarde l'Amérique, et je constate qu'il y a là-bas au Canada tout

un peuple qui doit au Clergé d'avoir conservé la religion, les mœurs et la langue de la France. Je regarde l'Océanie, et je constate que ce sont encore nos religieux qui font rayonner l'influence française dans les îles du Pacifique. L'Église et la France c'est tout un.

2° J'en atteste *la vitalité catholique de la France à l'intérieur*. Jamais peut-être la France n'a affirmé aussi puissamment qu'aujourd'hui sa vitalité religieuse. Tout d'abord, ç'a été dans la littérature du commencement du XIXe siècle un retour vers le christianisme dont on reconnaissait la splendeur et la fécondité. Puis ce sont des luttes grandioses entreprises par les catholiques français, pour la liberté de l'enseignement, pour la diffusion de la justice et de la charité, pour la conservation de la foi au sein de la patrie, pour la propagation de l'Évangile dans les pays de mission. La France du XIXe siècle couvre son sol d'églises, d'hôpitaux, de patronages, d'écoles chrétiennes. Elle fait sortir de son sein toujours fécond 40.000 prêtres, 30.000 religieux, 130.000 religieuses. Elle entretient presque à elle seule le budget de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Écoles d'Orient, du Denier de Saint-Pierre. Il y a cinquante et un ans, Lacordaire prononçait à Notre-Dame de Paris son fameux discours sur *la vocation de la nation française*, et, après avoir évoqué nos gloires patriotiques et reli-

gieuses du passé, après avoir salué les grandes œuvres de la France catholique dans le présent, il ajoutait : « Tous les obstacles ne sont pas vaincus. « La bourgeoisie n'a pas encore fait acte de récon- « ciliation pleine et entière avec le Christ et son « Église. Mais cela viendra. Elle entendra les « leçons répétées de l'expérience, et elle compren- « dra qu'il est impossible de gouverner les hommes « sans le christianisme. » Messieurs, la prophétie de Lacordaire s'est réalisée. La bourgeoisie est à peu près réconciliée avec le Christ. Et aujourd'hui, c'est le peuple qu'il faut conduire au même résultat. Nous y mettrons cinquante ans, un siècle, s'il le faut, mais nous y arriverons. Les esprits sérieux seront suivis par la masse, et les esprits sérieux évoluent vers l'idée chrétienne. C'est bon signe. Les hommes qui viennent à la messe sont bien plus nombreux qu'il y a quarante ou cinquante ans. Les diplomates intelligents, même quand ils sont sectaires au dedans, se sentent forcés de maintenir au dehors la réputation catholique de la nation franque. Et le Pape, le grand Pape Léon XIII, témoin de tant de vitalité après tant de tempêtes, s'incline avec ténacité et tendresse vers la France catholique pour encourager ses efforts, pour bénir ses destinées, pour protéger son avenir. Non, l'alliance entre l'Église et la France ne sera pas brisée.

3° J'en atteste *les liens qui unissent la France à*

la Papauté pendant tout le cours du XIXe siècle. A l'aurore du XIXe siècle Dieu amène l'un vers l'autre Pie VII et Napoléon, le génie de la paix et le génie de la guerre, et il replace dans les bras de l'Église la France ressuscitée, pleine de vie, de jeunesse et d'espoir. L'union entre les deux semblait à jamais rompue, elle recommence sous une forme nouvelle, sous la forme concordataire.

Plus tard, si nous n'avons pas pu maintenir le Pape sur le trône que Dieu et les siècles lui ont fait, du moins nous avons su souffrir et mourir pour lui avec Lamoricière, Pimodan, Charette et les zouaves pontificaux.

C'était en 1870. Nous étions par terre, vaincus et abandonnés. L'Italie oubliait nos services. L'Autriche se taisait et s'abstenait. L'Angleterre jouissait de notre humiliation et trouvait dans nos malheurs l'occasion de fortifier dans le monde sa puissance maritime. Qui pensa à nous? Le Pape.

Du fond de ce Vatican où venait de l'enfermer la politique piémontaise, Pie IX écrivit au roi Guillaume pour lui demander un armistice en faveur du peuple français... et, parlant de cette magnanimité, notre Ministre des Affaires étrangères, Jules Favre, a pu écrire : « Alors que tous les souverains « d'Europe s'abstenaient prudemment, le Pape ne « craignait pas de se mettre à découvert. Il écrivait « spontanément au roi de Prusse. Sa lettre resta « sans réponse. Mais cet échec ne rend que plus

« méritoire l'élan de cœur du Pontife, surtout quand « on les compare à la froide indifférence contre « laquelle se brisaient nos efforts incessants pour « obtenir de nos anciens alliés une intervention « qu'à défaut de sympathie leur intérêt personnel « leur commandait. » Et, dès qu'on eut signé la paix, Pie IX envoyait 10.000 francs aux orphelins d'Alsace. Il eut même la pensée d'ordonner aux évêques et aux prêtres français de vendre les vases sacrés pour acquitter une partie des 5 milliards exigés par la Prusse. Et, à ce propos, Jules Favre répondit à notre ambassadeur auprès du Saint-Siège : « En « lisant dans votre dépêche, qu'il avait été question « de donner aux évêques l'ordre de fondre les vases « sacrés, je me suis cru revenu aux siècles de la « primitive Église si féconds en acte de dévoue- « ment et de vertu. »

Léon XIII continue les traditions de Pie IX. Il reconnaît la primauté de notre rôle apostolique dans le monde, et il nous conserve le protectorat des chrétiens du Levant et de la Chine. Il veut à tout prix éviter la rupture entre l'Église romaine et l'Église de France. Il n'a à la bouche que des paroles d'apaisement. Il se montre, et il est en effet notre ami, notre père très tendre, et, malgré nos révoltes et nos ingratitudes, il nous envoie du Vatican la quadruple bénédiction de son grand âge, de sa grande autorité, de sa grande intelligence et de son grand cœur !

Non. L'alliance entre l'Église et la France ne sera pas rompue.

— *Elle ne peut pas l'être.* Le catholicisme est nécessaire à la France, et le jour n'est peut-être pas éloigné, où toutes les parties saines de la nation se rencontreront au pied des mêmes autels, dans l'adoration du même Dieu et dans la fraternité des mêmes croyances et des mêmes habitudes religieuses. Là est le salut, parce que là est l'unité. Vers l'an 510, Clovis et sa femme étaient à Orléans et recevaient à leur table dans leur palais du Châtelet un saint abbé de Poitiers, nommé Fridolin. Selon un usage germanique, Clovis, au début du repas, présenta à Fridolin sa coupe de cristal, au support d'or, incrusté de pierres précieuses, afin qu'il y bût, et, par mégarde, la coupe tombait à terre, se brisant en quatre morceaux. Clovis, vivement contrarié, ramassant les débris et les étalant sur la table, disait : « Dieu qui a créé toutes choses pourrait bien, s'il lui plaisait, réunir ces fragments et refaire ma coupe aussi belle qu'auparavant. » Le pieux abbé, touché de cette foi naïve, se mit en prière et fit un signe de croix sur les morceaux brisés, qui furent incontinent unis. Et Clovis fut ravi de retrouver sa coupe... La coupe, c'est la France : elle est divisée par des opinions et des intérêts qui se contredisent; dans la main du Christ, à l'ombre de la croix, au pied de nos autels,

sous le regard du Dieu qui nous aime, nous retrouverons l'union, la paix, la gloire. Enfants de l'Église, nous continuerons d'être la race choisie, et, dans le sillon lumineux des siècles à venir, nous tracerons au monde le chemin d'une foi rajeunie et d'une civilisation agrandie!

Amen!

IV

LA PAROLE DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Les sources de la parole de l'Église

Messieurs,

Nous avons étudié la charpente et la physionomie de l'Église. Mais, connaître la stature et le visage d'un homme est-ce le connaître tout entier? Non. Il faut l'entendre parler. La parole est la révélation de l'être humain. Nous voulons connaître l'Église? Écoutons sa parole. Je vous ouvre là, Messieurs, de nouveaux et magnifiques horizons. Entrons-y avec joie. Pour aujourd'hui nous allons nous contenter de scruter les sources de la parole de l'Église.

I. *L'Église parle.*

Il faut d'abord constater ce phénomène, qui ne manque pas d'importance. L'Église catholique parle. Les schismatiques grecs sont muets. Les

évêques anglicans sont de gros rentiers qui se bornent à supputer leurs écus, et leur place à la Chambre des Lords s'appelle le banc des muets. Les philosophes parlent sans doute, et ils font même beaucoup de bruit, mais ils ne s'entendent pas, et il y a un million à parier contre cinq centimes que la dernière minute du monde sonnera avant qu'ils aient rédigé un symbole et fait marcher sous leur discipline le plus petit des villages. Les cultes anciens ne parlaient pas. Tenant soigneusement enfermés dans les murs impénétrables des Temples leurs dogmes superstitieux et inintelligibles, ils s'occupaient moins d'arriver au cœur par la conviction que de s'imposer par la force du glaive, ou mieux encore par la sacrilège protection qu'ils accordaient aux penchants mauvais. Telle n'est pas la méthode du catholicisme. Dès les premiers jours il s'adresse librement à des âmes libres, et il leur apporte de nobles vérités à croire, de nobles préceptes à pratiquer. Il s'empare non du glaive, mais de la parole, ce glorieux outil de la pensée. D'aveugles impies nous accusent d'obscurantisme. S'ils avaient seulement dans l'âme un atome de sincérité et dans l'œil une étincelle de clairvoyance, ils verraient et ils avoueraient que l'Église est une immense tribune ouverte à l'éloquence, et que jamais institution n'a tant parlé, tant écrit, tant provoqué la réflexion, la discussion, imprimé une activité aussi grande, aussi universelle à la pensée. Depuis le

Calvaire, sa bouche harmonieuse ne s'est pas fermée, et, quand on prête l'oreille aux échos des siècles disparus, on croit entendre un vaste concert, où les angéliques accents de Grégoire de Nazianze défient le doux génie de Massillon, où saint Bernard et saint François de Sales chantent les merveilles de l'amour divin comme les avaient chantées saint Paul et saint Irénée, où Lacordaire rivalise d'énergie et de sonorité avec saint Hilaire et saint Cyprien. L'Église parle.

Mais ici une question se pose tout d'abord qui appelle une solution.

II. *Où l'Église va-t-elle chercher la parole?*

Est-ce dans la raison? dans la nature? dans l'histoire? dans l'actualité? Oui certes, comme tout homme ici-bas, l'Église puise aux sources naturelles de la connaissance. Mais elle va plus loin et plus haut. Elle a la prétention de nous apporter la parole même de Dieu, et elle va la chercher

1° *Dans les saintes Écritures*, dans l'ancien et le nouveau Testament, dans la Bible.

Quoi de plus manifestement divin que la Bible? Ce Livre si vaste, puisqu'il va du commencement à la fin des temps, et si complexe, puisqu'il se compose de plus de 60 livres, divers de sujet et de

forme, écrits par des auteurs différents d'époque, de caractère et de génie, offre cependant une merveilleuse unité : unité d'inspiration et unité de plan. Tout y vient de Dieu, et tout y va à Jésus-Christ. Que sont les écrivains de la Bible et de l'Évangile? Sont-ce des historiens parvenus à force de recherches à l'exactitude absolue de l'histoire, des penseurs arrivés par la profondeur de leurs observations à connaître les secrets des âmes, des poètes sublimes en qui sont toutes les intuitions du génie avec toutes les émotions de l'humanité? Oui, c'est cela, mais beaucoup plus encore. Ce sont des inspirés, des lyres qui vibrent sous la main du grand artiste, et qui ne disent que ce qu'il veut, comme il le veut, et à l'heure qu'il a choisie. Tout est divin en eux, tout leur est dicté d'en haut. Leur parole est la pure parole de Dieu : *non verbum hominis, sed verbum Dei*, dit saint Paul. Voilà la source féconde d'où jaillit la parole de l'Église. Un réservoir de vérité, un foyer de lumière a été placé par Dieu au milieu du monde, et c'est dans ce réservoir que l'Église va puiser, à ce foyer qu'elle va s'illuminer.

Pourtant, tout ce que Dieu a dit est-il contenu dans la Bible et dans l'Évangile? Non, ce serait une profonde erreur de le croire. Saint Jean à la fin de son Évangile dit : « Que de choses ont été faites par Jésus-Christ, et que le monde ne pourrait contenir, si elles étaient écrites dans des livres ! » Et

à la fin de sa deuxième Épître il dit encore : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous écrire, mais je n'ai pas voulu le faire sur du papier et avec de l'encre, parce que j'espère aller vers vous pour vous les communiquer de vive voix. » La chose est évidente. Les Évangiles n'ont pas tout recueilli, le livre des Actes n'a pas tout raconté, les Épîtres n'ont pas tout enseigné. Ce sont des fragments divins, mais ce ne sont que des fragments. Si donc l'Église ne trouve pas toute sa parole dans les Écritures, où va-t-elle la puiser? à quelle autre source?

2° *Dans les confidences de Jésus-Christ.* Remarquez ici, Messieurs, trois choses décisives.

1. Jésus-Christ n'a pas écrit. Il l'aurait pu. Il aurait pu de sa main divine écrire un beau livre. Mais un livre, si beau qu'il soit, n'est qu'un sépulcre : la vérité y est scellée, silencieuse, captive, et non point vivante et parlante. Et d'ailleurs un livre, si clair qu'il soit, peut toujours être contesté : on l'attaque, on le torture, on le défigure, et il ne se défend pas, il ne peut pas se défendre ; il est muet, désarmé, impuissant. Jésus-Christ n'a pas écrit et n'a pas même ordonné d'écrire. Il n'a pas fait comme Mahomet : il ne s'est pas levé dans la sérénité des nuits orientales pour jeter sur de blancs parchemins les sentences harmonieuses de son Évangile. Il a fait mieux.

2. Il a parlé. Il a semé. Il se compare au semeur. Il s'en va jetant à pleines mains le bon grain des vérités éternelles dans les sillons vivants de l'humanité. Et, remontant au ciel, il dit à ses Apôtres non pas : « Recherchez, méditez, écrivez » ; mais seulement : « Parlez! Gardez tout ce que vous avez entendu de ma bouche; je suis avec vous; ne cherchez pas vos discours; lorsque l'heure viendra, j'ouvrirai moi-même vos lèvres, et il en jaillira un accent *cui non poterunt resistere*, auquel on ne pourra pas résister. » Ainsi Jésus-Christ n'a pas écrit. Il a parlé.

3. Et il a confié sa parole à l'Église. Il a ensemencé son Église comme on ensemence un champ. Dans un champ on jette le grain; dans l'Église, Jésus-Christ a jeté sa parole. Sans doute, les Apôtres, sous la conduite de Dieu, ont fixé par l'Écriture une partie des enseignements du Christ, mais il est hors de doute que jamais ils n'ont voulu renfermer toute la révélation chrétienne dans les brefs et rares écrits qui sont arrivés jusqu'à nous.

L'Église parle, et elle va chercher sa parole dans les saintes Écritures et dans les confidences de Jésus-Christ. Et tout de suite vous pouvez vous faire une juste idée de la parole de l'Église.

III. *La parole de l'Église est la reproduction de la parole de Dieu.*

L'Église n'invente rien. Elle ne fait que redire ce que Dieu a dit, et sa mission est de conserver, d'expliquer et de répandre la parole de Dieu.

1° *L'Église conserve la parole de Dieu.* L'humanité est mobile, changeante ; elle brise aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, et, sans même le briser, elle le laisse tomber de ses mains, désenchantée. De plus, elle a horreur de tout ce qui la gêne. Toute vérité pratique, un jour ou l'autre, est niée, conspuée, et nulle vérité ne se défend toute seule. Il fallait donc une sentinelle invincible préposée à la garde de la vérité révélée ; il fallait une autorité vigilante, incorruptible, assistée d'en haut qui conservât fidèlement jusqu'à la fin la parole de Dieu et ne permît à personne d'y toucher... c'est l'Église. Dieu lui a dit : « Je te donne ma parole ; garde-la bien ; garde-la tout entière. Que nul n'y ajoute ; que nul n'y retranche, n'y change rien, quand même un ange du ciel te le demanderait. Garde le dépôt intact. *Depositum custodi.* » — Un jour, pendant les guerres de la Révolution, Kléber voulut sauver son armée entourée par des forces supérieures. Il dit à un chef de bataillon qu'il aimait : « Tu vas aller au défilé que tu vois à l'extrémité

de cette plaine; tu arrêteras l'ennemi pendant deux heures, tu te feras tuer, et tu sauveras l'armée. » — « Oui, mon général », dit le commandant; et il marcha vers le défilé, et il se fit tuer en sauvant l'armée. Voilà l'Église. Elle garde la parole de Dieu, et, toujours immortelle, elle meurt sans cesse pour sauver ce divin dépôt. Elle se fait tuer plutôt que de sacrifier une parcelle de la vérité qui lui est confiée. Il y a mieux.

2° *L'Église explique la parole de Dieu.* La parole de Dieu est là, sous la garde de l'Église, et nous sommes conviés à la méditer, à l'ouvrir comme on ouvre une fleur, pour en respirer le parfum caché. Pouvons-nous faire cela tout seuls? Non. Que penseriez-vous, Messieurs, d'un législateur qui, voulant promulguer un Code de lois, au lieu d'en confier l'interprétation authentique et l'application autorisée à une assemblée de magistrats investis d'une puissance indiscutable, viendrait dire à ses sujets : « Voici le code qui vous régira, lisez-le, interprétez-le comme il vous semblera bon; il ne vous obligera que dans le sens que chacun de vous l'entendra, et il vous sera toujours loisible de rejeter toute explication, tout commentaire qui heurterait votre sens propre? » Mais vous diriez que ce législateur a perdu le sens commun, et vous auriez mille fois raison. Appliquez aujourd'hui cette belle théorie à nos lois, et demain nous retomberons dans

l'état sauvage. Et vous voudriez que Dieu, souverain législateur, eût livré l'interprétation de sa parole à la raison individuelle, c'est-à-dire, en définitive, à l'orgueil, aux passions, à l'égoïsme de chacun? Mais c'est impossible! La parole de Dieu sera ou incomprise par l'ignorance, ou maltraitée et défigurée par les passions, s'il n'y a pas, pour l'expliquer, une autorité vivante, authentique, officielle, divinement assistée. Cette autorité existe. C'est l'Église. Elle conserve et elle explique la parole de Dieu.

3° *L'Église répand la parole ae Dieu.* Dieu a parlé Il a parlé pour tous les lieux, pour tous les temps, pour tous les hommes. La doctrine du Christ n'est pas un festin réservé à un pays, à une époque, à une catégorie. Elle est le patrimoine commun de l'humanité tout entière. Le Christ, qui n'a fait que traverser le monde, a donc nécessairement dû laisser après lui une représentation publique, une organisation visible, un témoin fidèle de sa parole. Qui remplit ce rôle dans le monde? Qui continue et prolonge Jésus-Christ? Qui répand sa divine parole sur tous les points de la durée et de l'espace? C'est l'Église. En résumé, l'Église ne prend pas en elle-même la parole qu'elle annonce. Elle va la chercher dans les saintes Écritures et dans les confidences de Jésus-Christ. Elle la recueille, elle la garde, elle l'explique et elle la répand, et dès lors, en vérité,

la parole de l'Église n'est que la répétition et la reproduction de la parole de Dieu.

La parole de Dieu est en Dieu d'abord. Dieu la donne à son Fils, et son Fils la donne à l'Église à qui il dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » C'est assez. En entendant l'Église, c'est Dieu même que j'entends. Je suis dans la lumière, je vis dans la paix de la certitude!

Amen!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les organes de la parole de l'Église

MESSIEURS,

La parole de l'Église n'est pas sa parole; c'est la parole même de Dieu qu'elle va chercher dans les saintes Écritures et dans les confidences de Jésus-Christ. Et maintenant cette parole puisée à de si nobles sources comment descend-elle sur le monde? par quels organes? Il y en a de trois sortes. La parole de l'Église s'exprime officiellement par le Pape et les Évêques, habituellement par les prêtres, et de temps en temps par les laïques eux-mêmes.

I. *Le Pape et les Évêques sont les organes officiels de la parole de l'Église.*

L'Église parle officiellement tantôt par la bouche des conciles œcuméniques composés des Évêques successeurs des Apôtres et présidés par le Pape, en qui le Prince des Apôtres ne cesse pas de revivre et d'enseigner depuis dix-neuf siècles, tantôt et plus

souvent encore par le Pape, successeur de saint Pierre et prédicateur infaillible de l'Église universelle dans toutes les matières qui touchent à la foi, aux mœurs et à la discipline générale. Voilà les lèvres bénies d'où la vérité descend. C'est sur ces lèvres que le prêtre va la recueillir pour la porter au peuple. En l'écoutant, vous entendez les Bossuet, les Thomas d'Aquin, les Bernard, qui répétaient déjà les Hilaire, les Athanase, les Chrysostome, échos prolongés des Irénée, des Clément et des Cyprien, en qui revivent tout entiers saint Jean, saint Paul, saint Pierre, éclairés et élevés par Jésus-Christ lui-même. Rien de plus simple et de plus authentique. Si quelque prêtre s'écartait de la vraie doctrine, il serait repris par son évêque, et l'évêque ne pourrait s'en écarter à son tour sans être repris par celui à qui il a été commandé de confirmer ses frères dans la foi.

Qu'elle est belle, imposante, la parole officielle de l'Église! Au sommet de la hiérarchie le Pape écoute la grande voix de Jésus-Christ et en fait retentir les échos jusqu'aux extrémités du monde, et, unis au Pape, les Évêques répètent sa parole, et préparent, envoient, surveillent, dirigent les propagateurs de la vérité. Les théologiens confient à de savants écrits les fruits de leurs laborieuses méditations; les clercs étudient pendant de longues années pour devenir un jour les éducateurs du peuple chrétien; les missionnaires promènent d'un lieu à

l'autre leur parole ardente et s'en vont réveiller, au son des vérités évangéliques, les peuples endormis dans l'ombre de la mort; les prêtres se font tout à tous pour annoncer à tous la doctrine de Jésus-Christ; enfin, pour amplifier l'action de sa divine hiérarchie, pour universaliser sa parole, l'Église appelle à son secours et consacre à Dieu des légions de religieux et de religieuses dont la mission est de semer l'Évangile dans tous les coins et recoins de l'humanité. Et sur tous ces ouvriers de lumière, les bulles, les encycliques, les saints canons, les mandements, les lettres pastorales font pleuvoir les encouragements, les exhortations, les conseils, les avertissements et les ordres, signalant les besoins, stimulant les efforts, louant les succès, flétrissant les erreurs et entretenant partout une pieuse émulation d'apostolat. Quoi de plus beau qu'une armée? 500.000 hommes suivent un drapeau; une raison représente 500.000 raisons; une volonté, 500.000 volontés; et cette raison, cette volonté s'appellent le général en chef! Telle est l'armée pacifique des propagateurs de la vérité. Leur glaive, c'est la parole. Leur chef, c'est le Pape, avec les Évêques unis au Pape. Et la cohésion est si intime du sommet à la base de la hiérarchie que chaque partie agit avec la puissance du tout, et que le plus humble prêtre fait palpiter dans sa parole toute la vitalité de la parole de l'Église. Vous allez vous en convaincre.

II. *Les prêtres sont les organes habituels de la parole de l'Église.*

D'où viennent-ils? De partout. L'Église va chercher là-bas à la charrue de son père, cet humble fils de laboureur, elle arrache du barreau ce jeune avocat, elle éloigne de l'enclume du forgeron ce pauvre enfant dont les yeux doivent briller un jour de tout autres éclairs que de ceux de la houille... et voici que, depuis les prédications sans art des bateliers galiléens dans les synagogues juives jusqu'aux célèbres catéchèses d'Alexandrie où se sont saintement immortalisés les Origène et les Clément; voici que, depuis les homélies de Chrysostome qui soulevaient au IV[e] siècle les applaudissements de Constantinople, jusqu'aux sermons si savamment didactiques de Bourdaloue, dans la chapelle de Versailles; voici que, depuis les humbles enseignements du curé d'Ars jusqu'aux cris éperdus de cet aigle qui s'appelle Lacordaire... à travers tous les âges et dans tous les milieux, la parole de l'Église tombe comme la rosée, et étincelle comme la lumière. Saluez, Messieurs, l'œuvre du sacerdoce! Notre mission est grande, si petites que soient nos personnes. Nous sommes les organes habituels, quotidiens, inlassables de la parole de l'Église.

Nous la semons à tout venant, comme le labou-

reur sème le blé. Les orages pleuvent sur notre tête, les vents de la persécution soufflent dans nos branches, tous les appuis humains nous manquent et tous les obstacles se dressent contre nous; nous semons quand même la parole qui est la voie, la vérité et la vie. Le laboureur n'a pas besoin de la politique, de la force, de la science, de la philosophie, de l'habileté; il a le blé, la terre et le ciel: il ouvre la main et jette la vie. Et, pendant que la politique humaine va son train, que la force bat la force, que la science use la science, que la philosophie d'aujourd'hui enterre la philosophie d'hier, et que l'habile est pris dans ses propres filets, le froment tombé de la main de Dieu dans la main de l'homme et de la main de l'homme dans le sein de la terre, le froment pousse, croît, verdit, mûrit; on le cueille, on le mange, et l'humanité vit. Ainsi fait le prêtre. Il a la vérité. Il en vit d'abord. Il la sème ensuite, et le monde qui est le champ, le monde en vit à son tour.

Encore une fois, ce n'est point une petite mission que la nôtre. Le monde vit de l'Évangile, et c'est nous qui semons l'Évangile. Nous ne sommes rien. Mais notre parole est tout, car c'est la parole qui moralise, qui civilise et qui aussi réconcilie. Il y aura toujours deux camps ici-bas : le camp des riches et le camp des pauvres, le camp des satisfaits et le camp des ambitieux, le camp de ceux qui sont en haut et qui ont trop, et le camp de

ceux qui n'ont pas assez et qui sont en bas. Et entre ces deux camps il est un homme qui apparaît, le rameau d'olivier à la main et des paroles de paix sur les lèvres. Cet homme, c'est le prêtre. Il s'interpose et il réconcilie. Au ve siècle, des peuplades barbares conduites par des capitaines redoutés se précipitent sur le monde romain et sur la Gaule conquise. Aussitôt entre les vainqueurs et les vaincus apparaît un prêtre qui, la croix à la main et l'Évangile à la bouche, demande aux uns la modération dans le triomphe, et aux autres le courage et la dignité dans l'obéissance. C'en était fait de la civilisation, si les Aignan, les Germain, les Grégoire de Tours, les Prétextat, les Hilaire, les Rémi n'eussent au pied des autels réconcilié la Gaule avec ses farouches envahisseurs. Et au XVIIIe siècle, quand les états généraux se réunissent à Versailles, quand la noblesse et le tiers état sont en lutte, qui les réconcilie? Le clergé. Et, aujourd'hui, que fait le prêtre? Il travaille à réconcilier la science avec la religion, l'État avec l'Église, l'école avec le temple, le riche avec le pauvre. Réussira-t-il? Je ne sais. Avouez du moins qu'il est difficile de tenter une plus noble entreprise, avouez qu'il est beau d'apporter au monde une parole de moralisation, de civilisation et de réconciliation. C'est notre rôle. Nous sommes les organes habituels de la parole de l'Église. Laïques, aidez-nous dans cette noble tâche! Vous le pouvez.

III. *Les laïques sont les organes auxiliaires de la parole de l'Église.*

Cette proposition a besoin d'être expliquée.

Tous les laïques ne sont pas en mesure de prendre sur leurs lèvres la parole de l'Église et de la semer par la presse et par le discours dans la multitude des fidèles. De même qu'on ne peut pas demander à tous les hommes d'être des artistes, des écrivains, des penseurs et des poètes, on ne peut pas leur demander non plus d'être des écrivains et des orateurs religieux. Mais dans la minorité cultivée qui a le bonheur d'avoir le talent, la fortune, le loisir et la foi, n'y a-t-il pas un bon nombre d'hommes qui n'auraient qu'à le vouloir pour mettre leur parole et leur plume au service de l'Église ? Dans notre siècle on a vu des laïques faire de la sorte un bien immense à la religion et aux âmes, se présenter vaillamment sur la brèche pour la défense de nos croyances incomprises ou attaquées, et infliger à l'ignorance et à l'impiété de sanglantes défaites. Citons-en quelques-uns parmi les plus marquants : Chateaubriand, de Maistre, Montalembert, Auguste Nicolas dont les livres ont opéré des conversions nombreuses jusqu'en Amérique. Messieurs, l'Église, pour populariser sa parole, a un état-major, le clergé. Mais nous, prêtres, si Dieu nous a donné quelque talent, avons-nous le temps de cultiver ce

don divin? Non. Et puis sommes-nous en nombre? Non. En présence des besoins du siècle, nous constatons tous les jours notre insuffisance numérique. Enfin n'y a-t-il pas certains milieux qui nous sont impénétrables? Qui donc ira porter la parole de l'Église dans ces milieux où le prêtre ne va pas? Qui? vous, laïques, par le livre, par la brochure, par le journal, par le discours. C'est, en France surtout, un préjugé funeste que la religion ne doit pas sortir de ses temples, et que les prêtres soigneusement enfermés dans leurs sacristies sont exclusivement chargés de la propager et de la défendre. Cela est faux.

La religion, étant une sève qui doit vivifier l'arbre tout entier, ne saurait rester dans les racines; il faut qu'elle sorte de terre et qu'elle monte dans les branches. Comme l'âme qui anime le corps, il faut qu'elle circule partout et qu'elle fasse sentir sa divine et nécessaire influence non seulement dans l'individu, mais dans la famille et dans la société. Non, la religion n'est pas l'affaire exclusive, et comme le monopole du clergé. Chaque laïque, selon la mesure de talent et de loisir que Dieu lui a départie, est obligé de travailler pour sa foi, de la défendre et de la propager. S'il a une plume et s'il sait s'en servir, qu'il écrive. S'il a reçu le don de parler, qu'il parle, car c'est la parole qui est la maîtresse du monde, et, puisque les catholiques possèdent la vérité, ils seraient inexcu-

sables de la retenir captive dans leur cœur et de la condamner à un silence déshonorant et stérile.

Tous les laïques, me dites-vous, ne sont pas capables de s'élever à la hauteur d'un pareil rôle. Je le sais bien. Mais ce que tous peuvent et doivent faire, c'est prudemment et courageusement, quand l'occasion s'en présente, dans les conversations, dans les cercles, dans les ateliers, à la maison, dans la rue, d'affirmer leur foi et de répandre la parole de l'Église.

On travestit devant vous nos croyances, nos pratiques, nos sacrements, nos préceptes? Parlez.

On défigure l'histoire, on la torture, on s'en fait une arme déloyale contre vos convictions les plus chères? Parlez.

On nie Dieu, on nie Jésus-Christ, on jette à la face du Dieu crucifié des outrages qui épouvantent la conscience et étonnent le blasphème? Parlez.

Vous possédez la vérité, dites-la hautement. Vous avez des droits : réclamez-les hardiment. Vous avez une conscience, défendez-la noblement.

Parlez. Ce n'est pas en vous taisant et en vous cachant que vous désarmerez les haines de l'athéisme.

Parlez, vous dis-je, parlez!

Amen!

TROISIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole raisonnable

Messieurs,

Nous connaissons les sources et les organes de la parole de l'Église. Il faut maintenant en étudier les caractères. Or la première chose que l'on est en droit de demander à une parole quelconque, c'est qu'elle soit raisonnable, et nous allons voir aujourd'hui que la parole de l'Église répond à cette première et élémentaire exigence. Elle est essentiellement raisonnable. Il vous sera facile de vous en convaincre, rien qu'en considérant : 1° Ceux qui la croient et ceux qui la prêchent ; 2° ceux qui la repoussent et ceux qui la discutent.

I. La parole de l'Église est raisonnable. J'en atteste *ceux qui la croient et ceux qui la prêchent.*

1° *Ceux qui croient la parole de l'Église* sont le nombre, l'intelligence et la vertu. Pesez ces trois garanties.

— Comptez depuis dix-neuf siècles les générations qui passèrent ici-bas en disant : Je crois; ajoutez à ce témoignage des ancêtres, le témoignage des contemporains qui acceptent et répètent les antiques formules du *Credo*. Que sont devant ces multitudes croyantes les négations isolées? C'est le cas de dire qu'il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. Dans un temps de suffrage universel, il m'est bien permis de faire valoir en faveur de la parole de l'Église l'argument des majorités. A cela vous me dites que le nombre se trompe, qu'il est brutal, qu'il ne crée, qu'il ne certifie ni la vérité, ni le droit. C'est vrai.

— Mais la parole de l'Église n'a pas seulement pour elle l'adhésion de la foule, elle a l'adhésion de l'élite. On ne peut pas supprimer l'histoire. Or l'histoire nous montre les hommes illustres du catholicisme formant depuis dix-neuf siècles une armée immense. Ce sont des milliers et des milliers d'individus qui ont cru, après avoir travaillé, étudié, discuté. Et dès lors voici le dilemme que je vous propose : ou bien la parole de l'Église est raisonnable, ou bien il faut admettre une monstruosité, à savoir la perpétuité de la science étayée sur la perpétuité d'une sottise. Mon bon sens repousse cette monstruosité. Que si, par hasard, je me trompe, je me trouve en bonne compagnie : je suis avec les hommes les plus graves, les plus studieux, les plus éclairés, les plus intelligents.

— Et j'ajoute les plus vertueux. Cette dernière remarque est considérable. La parole de l'Église n'est pas une parole quelconque. C'est une parole qui engage. Que Cyrus, Alexandre et César aient remporté telles et telles victoires; que Platon et Aristote aient écrit telles et telles sentences philosophiques; que Démosthène et Cicéron aient prononcé de magnifiques harangues... qu'est-ce que cela me fait? En quoi cela peut-il influer sur ma vie? Mais, si ce que dit l'Église est vrai, à savoir que Jésus-Christ a vécu et est mort pour moi, qu'il a parlé pour moi, qu'il est mon Maître, mon Juge, mon Dieu... cela est grave, car cela m'oblige à croire sa parole qui humilie ma raison, à accepter ses préceptes qui crucifient mes passions. La parole de l'Église est mystérieuse et mortifiante. L'humanité avait tout intérêt à la prendre en défaut, à la convaincre d'absurdité pour lui enlever toute force obligatoire. L'humanité chrétienne a-t-elle fait cela? Non. L'humanité a conclu contre ses propres passions, de sorte qu'elle a mis dans ses conclusions le double poids de son intelligence et de sa vertu. Ceux qui croient la parole de l'Église m'attestent qu'elle est raisonnable.

2° *Ceux qui prêchent la parole de l'Église* me disent la même chose avec plus d'autorité encore.

— Ils sont compétents. Ils ont étudié et ils étudient tous les jours la science sacrée. Pendant les

plus belles années de sa vie, le prêtre, enfermé dans un séminaire, a étudié la religion sans inquiétude de fortune et sans préoccupations de famille capables de le distraire, sous une discipline morale on ne peut plus favorable au travail de son intelligence. Quand, au lendemain même de son ordination, le jeune prêtre ouvre la bouche pour parler des vérités religieuses, il est plus compétent que les 95 centièmes de son auditoire. Il ne cesse pas d'ailleurs d'étudier la science sacrée au milieu des labeurs de son ministère. On dit justement : à chacun son métier. Or, en matière religieuse, un simple curé de campagne est généralement mieux renseigné qu'un membre de l'Institut, et même, si son intelligence est modeste, ses affirmations ne sont pas sans valeur. En architecture, on s'en rapporte aux architectes, dans les questions de stratégie aux généraux, dans les affaires d'art aux artistes. Pourquoi le dernier mot sur les questions théologiques et religieuses n'appartiendrait-il pas aux théologiens et aux prêtres? Si la compétence est quelque part, elle est là, dans ceux qui ont la mission officielle de prêcher, d'expliquer et de propager la parole de l'Église.

— Direz-vous que les prêtres ne sauraient être des juges impartiaux en matière religieuse, parce qu'ils défendent leur propre cause? L'objection est futile. Les prêtres peuvent être désintéressés, en même temps qu'ils sont compétents. Et d'ailleurs

à côté d'eux voici d'illustres laïques qui parlent comme eux. Est-ce qu'il n'y a que les prêtres pour accepter et défendre la parole de l'Église? Est-ce que Pascal n'était pas un laïque, un homme du monde, un effrayant génie? Est-ce que Descartes n'était pas un homme du monde aussi, un profond penseur, un philosophe qui creusa les fondements de la certitude jusqu'aux abîmes? Est-ce qu'il n'y a pas dans notre temps des centaines de laïques, héritiers et continuateurs de la science et de la foi de leurs illustres devanciers? Notre symbole est le même que celui des hommes de talent et de génie qui nous ont précédés dans la carrière, le même que celui des martyrs et des saints. Ne balbutions pas avec timidité ce que d'autres plus grands que nous chantèrent avec ravissement. Il n'est pas possible d'imaginer une foi mieux certifiée et mieux portée que la nôtre. La parole de l'Église est raisonnable. J'en atteste le nombre, l'intelligence et la vertu de ceux qui l'ont crue, la compétence et le désintéressement de ceux qui la prêchent.

II. La parole de l'Église est raisonnable. J'en atteste ***ceux qui la repoussent et ceux qui la discutent.***

1° Considérez *ceux qui la repoussent*. Pourquoi refuse-t-on d'admettre la parole de l'Église? Est-ce

parce qu'elle n'est pas raisonnable? Généralement non. En réalité, pratiquement, voici comment les choses se passent à peu près toujours.

Ce n'est pas à quarante ans, dans la maturité de l'âge et après avoir étudié, qu'on décide que la religion est une erreur. Non, c'est dans la fleur de l'âge, sous la double influence des passions et des affaires.

Voilà un jeune homme de quinze ans. Il a été élevé avec toute la tendresse dont une mère est capable, et on l'a vu dans sa douzième année entrer dans la maison de Dieu et y faire solennellement son premier acte de religion publique. Puis à peine la double puberté de l'homme eut-elle fait connaître à ses sens et à son esprit son vif aiguillon, que, sans se donner le temps de mûrir sa puissance, impatient des mystères de Dieu et des mystères de la nature, il a été saisi de la honte de croire en même temps qu'il perdait cette autre honte qui est la divine gardienne de l'innocence. Incapable d'aucun acte viril, il a prononcé souverainement sur l'homme et sur Dieu. Il a douté, il a nié, il a apostasié. Oui, il a quinze ans, et il nie tout. Ce que Bossuet, Pascal, Fénelon, Descartes ont cru après les plus profondes méditations, il le méprise. Il regarde l'Église, il l'écoute, ou plutôt il ne daigne pas même la regarder et l'écouter; mais il la juge et il la repousse. Ce serait risible, si les larmes ne montaient aux yeux.

Et voilà qui est bien autrement lamentable. Cette apostasie, dans laquelle la raison n'est absolument pour rien, c'est le début d'une vie qui durera vingt ans, trente ans, cinquante ans. Ce jeune homme va grandir, mûrir, vivre, mourir peut-être au bout d'une longue vieillesse, sans donner dix minutes d'attention à l'acte inqualifiable qui a décidé de sa vie tout entière. Il choisit une carrière, il prépare son avenir, il y entre. Il passe du démon des passions au démon des affaires. Il ne donne à la religion, ni une heure, ni une lecture, ni un désir. Son siège est fait.

Messieurs, dans une telle manière d'agir, je vous défie de trouver une apparence de raison. Des masses d'incrédules et d'indifférents, qui prétendent que la parole de l'Église n'est pas raisonnable, seraient absolument muets et décontenancés si on leur disait : « Prouvez-le ! rendez compte de votre incroyance, et montrez que c'est pour obéir à votre raison que vous refusez de souscrire à la parole de l'Église. » Généralement, Messieurs, l'incrédulité ne vient pas de la raison ; elle vient ou de l'ignorance, ou de l'insouciance, ou de la passion, et elle ne prouve rien, absolument rien contre la parole de l'Église.

Achevez de vous en convaincre.

2° Entendez *ceux qui discutent* la parole de l'Église, et constatez le peu de valeur de leurs arguments, soi-disant rationnels.

Ils élèvent *des objections* contre la parole de l'Église. Mais cela prouve-t-il qu'elle n'est pas raisonnable? Nullement. Un jour on disait à Copernic : « Si le monde était arrangé comme vous le prétendez, Vénus aurait des phases pareilles à celles de la Lune. Qu'avez-vous à dire? » Copernic répondit : « Je n'ai rien à dire. Mais Dieu fera la grâce qu'on trouve une solution à cette difficulté. » Un siècle plus tard, Galilée inventa les télescopes avec lesquels on aperçut les phases de Vénus. Copernic était mort croyant au phénomène sans l'avoir vu. Eh bien, il y a des objections contre la parole de l'Église. Qu'importe? Cherchez, attendez, patientez, et vous finirez par en trouver la solution. Que si cette solution ne vient pas ou ne vous satisfait pas, croyez quand même et accordez au moins à Dieu et à son Eglise la confiance que vous accordez aux savants.

Ceux qui discutent la parole de l'Église insistent, et ils allèguent contre elle les obscurités insondables, *les mystères* dont elle est remplie. On les entend s'écrier : « Le catholicisme est la religion du mystère! On veut nous imposer le mystère. C'est abominable! C'est horrible! » Messieurs, ne vous laissez pas impressionner par ces déclarations terrifiantes, gardez tout votre sang-froid, et faites attention aux trois considérations suivantes :

1° Les mystères sont supérieurs à la raison.

Sont-ils contraires à la raison? Non, mille fois non, et ceux qui le prétendent ont une forte dose d'ignorance ou de mauvaise foi.

2° Tout n'est pas mystère dans la religion. L'Église nous propose cinq ou six vérités incompréhensibles, impénétrables... et c'est tout. L'immense portion de sa doctrine baigne en pleine lumière, est accessible à tous les esprits.

3° Est-il étonnant qu'il y ait quelques mystères dans la religion ? Non. Il y a des mystères dans la nature; il serait étrange qu'il n'y en eût pas dans la religion. Chose curieuse! Les mêmes hommes qui se montrent arrogants envers les mystères de Dieu sont superstitieux envers les mystères de la nature. Dites-leur que, sous les apparences du pain eucharistique, Dieu est présent tout entier, écrit le P. Caussette, ils souriront agréablement, parce qu'ils ne l'ont pas vu, touché, analysé; mais dites-leur que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes, ils feront un acte de foi comme s'ils avaient tenu les balances. Ils voudraient que Dieu cessât d'être infini pour se réduire à la mesure de leur esprit qui est fini, et, comme dit Bossuet, « pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs ». Est-ce de la raison, du bon sens? Non.

Chantez votre *Credo*, Messieurs, chantez-le sans crainte ! Chantez-le de bouche et de cœur ! Chantez-le avec le double accent d'une raison convaincue et d'une foi invincible !

Amen !

QUATRIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole honnête

MESSIEURS,

La parole de l'Église est une parole raisonnable. J'ajoute qu'elle est une parole honnête. Il y a de par le monde des paroles malhonnêtes, des paroles qui trompent et des paroles qui corrompent. Telle n'est pas la parole de l'Église. Elle est sincère et elle est pure. Elle dit la vérité, et elle prêche la vertu.

I. La parole de l'Église est honnête. ***Elle dit la vérité.***

Messieurs, que de paroles menteuses retentissent dans notre monde contemporain ! que de paroles malhonnêtes s'en vont frapper les oreilles du peuple, tromper son esprit et enfiévrer son âme, en lui promettant un bonheur immédiat, injuste et chimérique ! Il est facile en effet d'électriser les masses par l'appât de la jouissance et par l'exploitation crimi-

nelle des plus basses convoitises. Il est facile de spéculer sur les lâchetés de ceux qui possèdent et sur les avidités de ceux qui n'ont rien, de monter sur les planches d'une salle de conférences ou de s'installer dans les colonnes d'un journal, et de dire à la foule haletante et souffrante : « Frères et amis, il y a des hommes qui ont tout, et nous sommes dans la misère ; il y a des hommes qui commandent, et nous sommes dans la servitude ; il y a des hommes qui jouissent, et nous peinons. Place à la justice du peuple ! A nous désormais de posséder, de commander et de jouir. A nous la terre, à nous l'argent, à nous le pouvoir ! » Avec ce langage enflammé on a l'air d'éclairer le peuple et de le consoler, mais au fond on le trompe et on l'exploite. Cette manière de parler est peut-être habile, mais elle est certainement malhonnête, et elle prépare à la foule abusée des déceptions pires que les maux qu'on prétend lui enlever. Sous prétexte de soulager l'ouvrier, on le trompe, on l'aigrit, on le surexcite, on le démoralise. On ne diminue pas ses misères physiques, et ses misères morales s'accroissent dans la mesure où, en perdant la foi, il perd la moralité, la résignation et l'espérance. Du haut de cette chaire je vous dénonce et je flétris les paroles malhonnêtes qui assaillent journellement le peuple et qui le pervertissent, les paroles malhonnêtes qui désenchantent la terre en supprimant le ciel, qui ne remédient à rien et qui achèvent de tout perdre.

Écoutez la parole de l'Église. Elle est honnête parce qu'elle est sincère, parce qu'elle dit la vérité, toute la vérité. Sans doute, nous sommes les amis des petits et des humbles. Nous avons plaidé la cause du peuple dans tous les siècles et sous tous les régimes. Innocents de ses souffrances, nous ne sommes responsables que de son affranchissement et de sa grandeur. Et aujourd'hui plus que jamais nous nous préoccupons de son sort spirituel et matériel, et nous voudrions par la charité, par la solidarité chrétienne, par des institutions économiques améliorer les côtés humiliants et lugubres de son état. Nous sommes ses amis et ses bienfaiteurs. Mais il est une chose que nous n'avons pas faite et que nous ne ferons jamais pour lui, c'est de le tromper. Nous ne lui avons pas dit, nous ne lui dirons jamais que son Paradis est sur la terre, — que pour lui tout se réduit à amasser et à jouir, — que tout maître est son ennemi, — qu'un jour pourra venir où le progrès le dispensera du travail et l'affranchira de la souffrance. Nous ne lui disons pas cela, parce que cela est faux, et qu'il y a quelque chose de pire que la souffrance : c'est la déception. Non, l'Église n'est point une menteuse, elle n'achète point la popularité avec des mensonges. Mais elle s'avance vers l'homme qui travaille et qui souffre pour lui dire, pour lui répéter que le travail est la loi de l'humanité, — que le travail de l'intelligence n'est

ni moins lourd ni moins pénible que le travail des mains, — que l'inégalité des conditions est une loi providentielle, — que les supériorités sociales méritent le respect, — qu'il faut accepter sans révolte, la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde, — qu'il n'est au pouvoir de personne d'abolir la souffrance, — que le vrai bonheur de l'homme ne consiste pas à multiplier ses jouissances avec ses besoins, mais à modérer ses désirs et à gouverner sa volonté suivant la loi divine, — que nous n'avons pas notre fin en nous-mêmes, mais en Dieu, qui nous attend au terme d'une vie de travail et d'épreuve pour la couronner de gloire et d'immortalité. Voici la parole de l'Église. Elle est austère, mais elle est vraie. Elle a le premier caractère de l'honnêteté qui consiste à ne pas mentir, même quand on a intérêt à mentir, — et à dire la vérité, même quand la vérité doit déplaire à celui qui l'entend et nuire à celui qui l'annonce. — Allons plus avant. L'Église ne dit pas seulement ce qui est vrai, mais encore ce qui est bien.

II. La parole de l'Église est honnête. *Elle prêche la vertu.*

« Quand une lecture vous élève l'esprit, dit La Bruyère, vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez point d'autre règle pour

juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. » Écoutez la parole de l'Église. Elle se révèle et se justifie par son seul accent.

Elle prêche la loi de Dieu, la loi de la conscience, la loi du Décalogue, la loi de l'Évangile. Elle nous en conserve le texte pur, elle en détermine le sens. Elle en précise les exigences, elle en fait les applications. L'Église a-t-elle jamais flatté l'orgueil ou les passions sensuelles? Non. Elle exalte la vertu, et elle flétrit le vice. Une simple pensée, un regard réputés criminels à l'égal de l'acte; une parole de mépris, un désir de vengeance jugés dignes de châtiment; un retour de complaisance sur soi-même pouvant détruire toute une moisson de sacrifices et de vertus, telle est la morale du Christ, et l'Église la prêche à haute voix, chaque jour, dans toutes ses chaires. Elle se fait tuer, et elle perdra des peuples entiers plutôt que de sacrifier une seule syllabe de sa doctrine morale... voilà de l'honnêteté! A côté d'elle il y aura des sectes ou des hommes qui accommoderont leur parole aux exigences de la situation, qui immoleront les droits de la conscience sur l'autel de l'intérêt, qui accorderont aux plus viles passions des concessions déshonorantes, qui capituleront devant les réclamations de l'iniquité. L'Église jamais! Elle prêche la loi de Dieu, elle la prêche dans les heures de trouble comme dans les heures de prospérité; elle la prêche à ses fidèles qui

l'écoutent et à ses ennemis qui la maudissent. Honnêtes gens, saluez cette divine institution! Elle porte dans ses mains les principes de la vertu, de la justice et du droit. Ces principes sont-ils nécessaires? Oui. Peut-on vivre sans eux? Non. Qui les possède, qui les enseigne? L'Église.

L'Église seule agit sur les cœurs et y fait germer la vertu. Les sages antiques et modernes s'attachent passionnément à découvrir pour la société des combinaisons plus ou moins ingénieuses qui rendront les hommes heureux. Ils en appellent à la science, aux institutions politiques et économiques. Mais toutes ces combinaisons, si habiles qu'elles soient, ne peuvent aboutir à rien d'efficace, tant que le cœur n'est pas changé. Ce qu'il faut, avant tout, former ou réformer dans la société, c'est l'homme, et dans l'homme c'est le cœur, parce que c'est du cœur que tout procède. Voilà le trait original de l'Église. Elle atteint l'homme, et elle le frappe au cœur. Toute sa doctrine se ramène à l'élévation progressive de l'individu par la pureté du cœur. — On nous parle beaucoup de la science. Mais la science est-elle capable par elle-même d'agir sur les cœurs, de les moraliser, de les élever, de les transfigurer? Non. Les mathématiques, la philosophie, l'éloquence, la poésie, l'histoire n'agissent pas sur les cœurs, ou n'y agissent que dans la mesure de leur connexion avec la science religieuse. Or c'est

l'Église qui distribue la science religieuse, c'est l'Église qui met dans les âmes la divine semence du bien. Elle prêche la vertu. Elle la prêche courageusement, efficacement. Voulez-vous une preuve sans réplique de l'honnêteté de sa parole? La voici.

Toutes les mauvaises passions maudissent la parole de l'Église. Vous vous demandez quelquefois, Messieurs, pourquoi l'Église rencontre sur son chemin tant de persécutions; pourquoi, essayant de faire le bien et le faisant sans cesse, elle entend sans cesse autour d'elle des voix qui dénaturent ses intentions et calomnient ses actes. Laissez-moi percer à jour ce mystère d'ingratitude. L'Église est impopulaire... pourquoi? parce qu'elle est honnête, parce qu'elle prêche la morale. L'Église condamnant toutes les passions les ameute nécessairement contre elle. Debout dans ses chaires qu'on appelle et qui sont les chaires de la vérité, parlant au nom du ciel, l'Église dit : « Je crois en Dieu! » Et il y a des hommes qui disent : « Il n'y a pas de Dieu! » Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux?

L'Église dit : « Il y a un enfer. » Et bon nombre de gens qui sont intéressés à ce qu'il n'y en ait point accueillent sa parole par des frémissements de colère. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux.

L'Église dit : « Un seul Dieu tu adoreras! » Et il y a

bon nombre de gens qui adorent l'argent, d'autres qui adorent leur pot-au-feu, d'autres qui adorent une place; il y en a même qui adorent le soleil ou qui s'adorent eux-mêmes. Cependant l'Église élève sa voix vengeresse. Elle crie : « Qu'a été Dieu jusqu'ici dans votre âme? Rien. Que doit-il être? Tout. Prenez garde. Vous dépendez de sa puissance, vous vivez de sa providence, il faut compter avec sa justice. » Comment voulez-vous qu'elle s'entende avec ceux qui ne veulent donner à Dieu ni une pensée de leur esprit, ni un battement de leur cœur, ni une minute de leur vie?

L'Église dit : « Dieu en vain tu ne jureras ! » Et il y a bon nombre de gens qui ne connaissent le nom de Dieu que pour le maudire, ou bien pour le prononcer d'une lèvre blasphématrice, ou pour le profaner dans de faux serments. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux ?

L'Église dit : « Les dimanches tu garderas ! » Et il y a bon nombre de gens que ce devoir importune; il y en a d'autres qui aiment mieux s'abrutir le lundi que de se sanctifier le dimanche. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux.

L'Église dit : « Tes pères et mères honoreras ! » Et il y a des enfants qui attendent leurs quinze ans, qui les devancent quelquefois, pour secouer le joug du respect et de l'obéissance; il y en a d'autres qui laissent languir dans la misère et les privations leurs vieux parents. Comment voulez-vous que

l'Église s'entende avec ces fils ingrats, indisciplinés, sans cœur, sans entrailles?

L'Église dit : « Homicide point ne seras. » Et il y a bon nombre de gens qui vivent dans la haine, la discorde et les querelles, qui méditent chaque jour des projets de vengeance, qui aimeraient mieux perdre un membre que de pardonner une injure. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux?

L'Église dit : « Impudique point ne seras ». Et il y a bon nombre de gens qui suivent en esclaves dociles leur mauvaise nature, qui se permettent du matin au soir les plaisirs défendus, les conversations coupables, les imaginations dangereuses, les lectures empoisonnées, les sociétés corrompues. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux?

L'Église dit : « Bien d'autrui tu ne prendras. » Et il y a bon nombre de gens pour qui la richesse est tout, qui ont trouvé des chemins raccourcis et commodes pour faire passer dans leurs mains le bien d'autrui. Comment voulez-vous que l'Église s'entende avec eux?

La parole de l'Église, Messieurs, est une parole honnête. J'en atteste les haines et les malédictions des impies et des libertins. L'Église a cet incomparable honneur, ce privilège exceptionnel d'exciter la colère de l'athée, du matérialiste, du débauché, de tout homme en un mot qui outrage ici-bas par sa

parole, par sa plume, ou par ses œuvres la vertu et la morale, c'est-à-dire Dieu lui-même. La cause du bien est identifiée dans le monde avec celle de l'Église.

Saluez, Messieurs, la parole sincère et incorruptible de l'Église. Elle dit la vérité. Elle prêche la vertu. Honneur à elle !

Amen !

CINQUIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole importante

MESSIEURS,

La parole de l'Église est une parole raisonnable et honnête. C'est déjà quelque chose. Mais il y a mieux. C'est une parole importante, souverainement importante. En effet, elle résout les plus grands problèmes de l'ordre moral et religieux, de l'ordre domestique et social. Voyons cela.

I. La parole de l'Église résout *les plus grands problèmes de l'ordre moral et religieux.*

— Le voyageur qui traverse l'Océan, qui va d'un monde à l'autre, porté sur un frêle esquif, n'est pas obligé de connaître une à une toutes les étoiles qui peuplent l'immensité du ciel ; il ne le peut pas. Il n'est pas non plus obligé de connaître dans le dernier détail tous les abîmes et tous les rochers

que recèle l'immensité des mers ; il ne le peut pas. Mais, sous peine de s'égarer et de briser son embarcation sur les récifs, il est obligé de connaître au moins certaines étoiles plus resplendissantes, certaines constellations qui indiquent la route à travers les épais brouillards de l'Océan ; il est obligé de connaître au moins tels ou tels courants qu'il doit suivre ou éviter, tels et tels rochers où on peut atterrir ou qu'il faut côtoyer... Jetés par Dieu sur le vaste Océan de la vie présente, nous ne pouvons pas tout savoir. Cependant, sous peine de faire fausse route et de manquer notre destinée, nous devons posséder quelques vérités essentielles, primordiales, qui sont le patrimoine nécessaire de tout être raisonnable. Que suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Par quel chemin ? Voilà des questions qui jaillissent spontanément de l'âme humaine et qui appellent une réponse.

— Là-dessus la libre pensée n'a rien à nous dire, et elle mérite vraiment qu'on lui jette à la face les beaux vers de Musset :

Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué
Pour aller jusqu'aux cieux, il vous fallait des ailes.
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué !

Écoutez la parole de l'Église. Elle répond à toutes ces questions. Elle résout les plus hauts problèmes de l'ordre moral et religieux.

Que suis-je ? Un être composé d'un corps et d'une âme, un être libre et responsable, un être déchu par la prévarication de celui qui portait toute la race humaine dans ses fertiles entrailles, mais un être divinement restauré par le nouvel Adam dont le sang précieux expie tous les crimes et vivifie tous les hommes.

D'où viens-je ? Je viens de Dieu, l'Être des êtres, la nature infinie, de Dieu Créateur et Providence, de Dieu unique dans sa substance et triple dans ses personnes, de Dieu qui est mon principe et mon maître et qui sera mon juge.

Où vais-je ? Au ciel, la patrie des Élus, dans le sein de Dieu, entre les bras de la parfaite Beauté. Ma vie passagère est le noviciat de cette vie sans fin. La terre, sombre et triste vallée, est le portique du Temple qu'habitent la lumière et la félicité. Le sépulcre lui-même, le sépulcre où pourrissent notre chair et nos os humiliés, est comme la matrice de leur gloire et de leur immortalité. Je vais à la vie éternelle.

Par quel chemin ? Que dois-je faire pour arriver à ma destinée ? Que dois-je faire ? L'Église me répond. Elle me trace la loi religieuse, la loi morale, la loi chrétienne.

L'Église nous explique la loi religieuse. Elle nous dit : « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité. » D'un mot elle nous révèle la nature de Dieu et le culte qui

lui est dû. D'un mot elle dissipe les nuages de l'athéisme, du panthéisme et de l'idolâtrie.

L'Église nous annonce la loi morale. Elle pose devant nous ce grand principe qui dépasse tout idéal humain : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Il n'est pas possible d'assigner à notre activité un terme plus élevé et plus sublime. Le progrès matériel n'est rien sans le progrès moral, et le progrès moral n'est qu'une chimère en dehors de Dieu qui seul éclaire et transfigure les âmes. « Aimez Dieu par dessus toutes choses et le prochain comme vous-mêmes. » L'Église promulgue la loi de l'amour de Dieu et du prochain : elle l'explique, la développe, la détaille dans ces magnifiques préceptes du Décalogue qui sont le code immortel de la moralité, et dans les conseils évangéliques qui sont comme la floraison radieuse de la perfection.

Et enfin l'Église me dit que, pour arriver à ma destinée, pour accomplir la loi religieuse et la loi morale, je dois me rapprocher du Christ qui est le centre de ma vie, et puiser la lumière, la force, la vertu et le mérite dans ce divin contact.

C'est ainsi que la parole de l'Église résout les plus grands problèmes de l'ordre moral et religieux. Toute la philosophie antique venait échouer misérablement sur ce triple écueil : la multiplicité des dieux, l'inégalité croissante de l'humanité poussée jusqu'à l'esclavage et l'obscurité la plus pro-

fonde sur les fins éternelles de l'homme. L'Église ouvrant et expliquant l'Évangile nous dit : « Il n'y a qu'un Dieu. Il est Esprit, et il veut des adorateurs qui lui ressemblent. Vous êtes tous frères. Un jour le partage se fera entre les bons et les méchants. » En trois coups de pinceau la fresque est achevée ; nous avons le tableau complet et idéal de nos origines et de nos destinées, de nos droits et de nos devoirs ; nous savons ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons et par quel chemin.

L'Église d'ailleurs ne reste pas dans ces hauteurs. Elle descend dans les réalités de notre vie quotidienne, et là encore elle a quelque chose de très important à nous dire.

II. La parole de l'Église résout *les plus grands problèmes de l'ordre domestique et social.*

Quelles sont les conditions du bonheur, de la stabilité pour la famille ? La parole de l'Église est ici encore magnifique de précision et d'élévation. « L'homme, dit-elle, ne séparera pas ce que Dieu a uni. » Et elle met en pleine lumière, elle assied sur des fondements inébranlables les deux principes de l'unité et de l'indissolubilité conjugale. Aux mains de l'Église ont été confiés les nœuds sacrés du mariage, et vous savez avec quelle ténacité elle a gardé ce dépôt. La frivole Athènes,

l'impure Corinthe, les derniers Romains et les premiers Barbares, les licences des princes et des peuples du moyen âge, les prétendues réformes du protestantisme, les défaillances des Codes ont essayé d'entamer, d'amoindrir, de corrompre la parole de l'Église. L'Église n'a pas bronché, et aujourd'hui comme hier, et ce sera demain comme aujourd'hui, elle prêche l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal.

Et, de même, pour diriger la marche de la société, elle annonce des principes qui sont comme des flambeaux allumés devant nos pas incertains.

Elle promulgue d'abord le principe *de l'unité*. Elle dit : « Tout royaume divisé périra. » Elle rappelle que dans la société le corps et l'âme, les intérêts temporels et les intérêts spirituels doivent être unis, que c'est un crime de les séparer, d'en éloigner l'une de l'autre les sources vives pour les faire couler en sens inverse comme le Rhin et le Danube, l'un au nord, l'autre au midi. Que voulez-vous que devienne un peuple divisé, sinon une arène sanglante, puis un désert qui fera dire un jour à la postérité : « Ils possédaient tout ce qu'il faut pour vivre heureux, puissants, rendre gloire à Dieu et rester l'ornement du monde. Ils sont tombés... Pourquoi ? parce qu'ils étaient divisés, *omne regnum in se divisum desolabitur*. » Et à ce premier principe d'unité sociale,

L'Église en ajoute un autre, le principe *d'autorité*. Elle déclare qu'il faut dans la société un pouvoir, et que ce pouvoir doit être un service public et non la satisfaction d'une fortune ou d'une ambition personnelle. Quand je lis certains historiens et que je les entends déclarer que ce furent les hommes de 1789 qui pour la première fois proclamèrent que le Gouvernement est un service public, je leur dis : « Vous vous trompez de date. Il y avait longtemps déjà — dix-huit siècles — que l'Église, s'inspirant des paroles et des exemples du Christ, enseignait que gouverner c'est servir : *qui major est fiat sicut minor*, *et qui ministratur sicut qui ministrat*. »

L'Église promulgue un troisième principe de vie sociale, le principe *de l'obéissance*. Elle dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Elle met sur la même ligne les droits de la conscience et les droits du pouvoir, et, s'il y a conflit, elle donne à Dieu le pas sur César, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Mais, même dans ce cas extrême, admirez sa sagesse! Elle déclare qu'il faut respecter le pouvoir: « Rendez à César ce qui est à César. » L'Église disait cela, quand César n'était pas un être fort aimable, quand César s'appelait Tibère, Néron, Dioclétien. Pressurée par ces cruels empereurs, l'Église condamnait leurs actes mauvais, mais respectait leurs

personnes revêtues des attributs du pouvoir. S'adressant aux empereurs de Rome, qui certes n'étaient pas doux pour eux et qui terminaient trop souvent l'examen de leurs pacifiques plaidoyers en les envoyant aux arènes, les Justin, les Quadrat, les Tertullien ne leur parlaient qu'avec un souverain respect. Pourquoi : 1° parce que les violences de langage ne mènent jamais à rien et ne peuvent que retarder le triomphe des meilleures causes ; 2° parce que le pouvoir, du moment qu'il est légitime, doit être respecté, même quand sa législation mérite d'être discutée et combattue. Telle est la doctrine de l'Église, et elle est manifestement éclatante de justice, de sagesse et de modération.

Ce n'est pas tout encore. Pour éclairer ce monde si agité et si tumultueux de la société, l'Église allume un quatrième principe inconnu ou méconnu avant elle, le principe de *la fraternité* et de la solidarité. Elle se lève au milieu de l'esclavage antique, et, répétant son Maître, elle dit : « Vous êtes tous frères ! Ce que vous souhaitez que les hommes vous fassent, faites-le-leur vous-mêmes tout d'abord. Ce que vous aurez donné au plus petit des hommes, c'est à Dieu que vous l'avez donné. Un verre d'eau froide ne restera pas sans récompense. Aimez-vous les uns les autres ! » Énumérez, Messieurs, les bienfaits sortis de cette parole : « Vous êtes tous frères ! » Comptez les hôpitaux ouverts, les pauvres

nourris, les orphelins recueillis et abrités. Songez aux chaînes brisées des esclaves, à la réhabilitation des faibles, à l'adoucissement des mœurs et à cette élévation progressive des classes populaires qui est le phénomène saillant de nos derniers temps... Tout cela a jailli de ce mot si simple jeté par l'Église à tous les échos du monde : « Vous êtes tous frères ! » Signalons un dernier bienfait de la parole de l'Église. Elle sait que les hommes sont des hommes, que par conséquent l'humanité sera toujours plus ou moins divisée par des opinions et des intérêts contraires, et alors, pour empêcher les hommes de se précipiter cruellement les uns contre les autres,

Elle annonce un cinquième et très important principe, le principe *de la tolérance*. Avec son Maître, elle défend d'arracher violemment l'ivraie du champ du père de famille, de peur qu'en arrachant l'ivraie on arrache aussi le bon grain. Elle veut qu'on laisse croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson. Elle nous montre le Christ repoussé injustement d'une ville, et les Apôtres fougueux, indignés, lui disant : « Maître, permettez que nous fassions tomber le feu du ciel sur cette ville inhospitalière. » Et Jésus leur répondant aussitôt : « Non. Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Je ne suis point venu pour perdre, mais pour sauver; arrière la violence ! » Ainsi parle

l'Église. Inflexible sur les principes, elle est pleine de condescendance sur le terrain des faits et envers les hommes. Elle ne permet pas à l'erreur d'usurper le nom du droit ; mais elle ne se refuse pas aux tolérances que la disposition des esprits et l'état particulier des sociétés peuvent rendre nécessaires ou utiles.

En résumé, l'Église possède la science des grandes lois et des principes universels, et sa parole est comme une source de lumière qui illumine le monde moral et religieux, le monde domestique et social. Sa parole est souverainement importante. Elle mérite sans contredit votre admiration, votre reconnaissance et votre docilité !

Amen !

SIXIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole sublime

Messieurs,

La parole de l'Église est une parole raisonnable, honnête, souverainement importante. Ce n'est pas assez dire. C'est une parole sublime. Elle vient de plus haut et elle va plus loin que toute autre parole. Elle a l'élévation et elle a l'étendue. Voyons cela.

I. La parole de l'Église *vient de plus haut que toute autre parole.*

Il y a dans le monde de grandes paroles : la parole du savant, du magistrat, du prince. Le savant parle au nom de la raison. Le magistrat parle au nom de la loi. Le prince parle au nom de la patrie.

La raison, la loi, la patrie, ce sont de nobles choses, et quiconque parle en leur nom d'une manière sincère mérite d'être entendu et obéi. Cependant toutes ces paroles, si grandes quand je les considère, ne sont plus rien quand je les compare à la parole de l'Église. L'Église ne parle ni au nom de la science, chose profane, — ni au nom de la loi, chose mobile, — ni au nom de la patrie, chose locale, — ni au nom de la philosophie, chose discutable, — ni même au nom de l'affection, chose personnelle. Elle parle au nom de Dieu : « Qui vous écoute m'écoute, dit Jésus-Christ. » « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc, et enseignez. *Euntes ergo docete!* » La vitesse et la majesté d'un fleuve se mesurent à la hauteur de sa source. Comprenez dès lors la sublimité de la parole de l'Église. Elle descend du sein même de Dieu, des profondeurs de l'éternité.

Vous connaissez tous de réputation, et quelques-uns d'entre vous ont vu le grand artiste qui dernièrement attirait une foule immense dans notre cathédrale, où il venait diriger lui-même sa messe de Jeanne d'Arc. Or il y a peu d'années, Gounod, cet artiste éminent, qui est en même temps un humble chrétien, servait la messe comme un simple enfant de chœur dans une chapelle particulière où le servant habituel faisait défaut. A ces paroles du premier psaume, *Confitebor tibi in cithara*, l'artiste tres-

saille, son âme s'émeut, son esprit semble échapper aux réalités du moment pour entrer dans une sorte d'extase. Le vénérable ecclésiastique qui célébrait la sainte messe commence à craindre quelque distraction embarrassante. Cependant la messe continue, et à l'Évangile l'humble servant transporte le missel à l'extrémité de l'autel. Puis il fixe sur le texte sacré son regard avide et en suit religieusement la lecture, pendant que le prêtre récite à haute voix l'admirable évangile des huit béatitudes. La lecture finie, Gounod laisse échapper tout haut cette exclamation : « Oh! que c'est beau, Monsieur l'abbé! si nous recommencions! »

Qu'est-ce, Messieurs, que la parole de l'Église? C'est la répétition de la parole de Jésus-Christ, donc c'est la parole sublime par excellence. Les grandes pensées, les grandes maximes, les belles expressions, où les trouver plus pressées que dans le Livre si admirablement beau que manifestement il n'est pas de l'homme, je veux parler de l'Évangile? Or, la parole de l'Église est l'écho de l'Évangile. C'est là que l'Église va chercher les vérités qu'elle annonce. Qu'est-ce que Dieu et quelle est sa vie intime? Qu'est-ce que l'âme et quelle est sa destinée? D'où vient l'homme et quels sont ses devoirs? Qu'est-ce que la Providence, et quelle est sa marche dans le gouvernement de notre vie et dans le gouvernement du monde? Vous qui avez pâli sur les livres, qui avez conquis le renom de

savant, vous ne le savez pas ou vous ne le savez qu'à demi, vous ignorez, vous hésitez, vous balbutiez. L'Église, elle, sait tout cela, le prêche, l'explique. Elle parle mieux que Platon, mieux qu'Aristote, mieux que Cicéron, mieux que toutes les Académies, mieux que tous les orateurs de Parlement. Elle répète Jésus-Christ. C'est tout dire. Elle vient de très haut, de plus haut que toute autre parole. Et ceci vous explique qu'elle est capable de captiver par sa grandeur les esprits d'élite avides de hautes et profondes spéculations, et qu'elle s'accommode en même temps par sa simplicité aux intelligences les plus humbles. Elle ressemble au soleil qui verse sa lumière et sa chaleur sur le brin d'herbe aussi bien que sur le chêne.

Elle a une élévation qui n'appartient qu'à elle. Elle a aussi une étendue que vous chercheriez vainement ailleurs.

II. La parole de l'Église *va plus loin que toute autre parole.*

Je viens de la comparer au soleil si haut situé. Je puis la comparer à l'océan immense qui bat de sa vague puissante les rivages des deux mondes. Elle est grande comme l'Océan. Elle va du ciel à la terre, du temps à l'éternité, de l'homme à Dieu; elle explique la vie présente, et elle remue les

secrets de la vie future. Il y a des hommes qui étudient Dieu, l'humanité, la nature ; l'Église les dépasse de cent coudées.

Le philosophe interroge sa raison sur les hautes et difficiles questions de la divinité, de la nature de l'homme, de son origine, de sa destinée, de ses devoirs ; il explore avec soin les productions les plus ignorées de la sagesse antique, et il s'estime heureux d'en faire jaillir à grand'peine quelque lueur de vérité. L'Église va plus loin. Elle nous raconte la vie intime de Dieu, la dignité infinie de l'âme humaine, notre divine origine et la destinée surnaturelle qui nous attend dans l'au-delà.

L'historien compulse les annales des peuples, étudie leurs institutions, leurs lois, leurs mœurs, leur succession sur la terre. L'Église va plus loin. Elle nous raconte l'histoire de la religion, c'est-à-dire les opérations surnaturelles de Dieu ici-bas, ses révélations successives, le règne de son Fils sur les âmes, la préparation, l'établissement, la conservation, les combats et les triomphes de la société religieuse dont Jésus-Christ est le chef, l'avènement du Verbe Incarné autour duquel se groupent tous les âges et se meuvent tous les faits, en un mot l'action de la Providence sur l'humanité, ou l'histoire des peuples par son côté le plus imposant et le plus sublime.

Le savant s'élance vers les cieux, descend jusqu'aux entrailles de la terre, et explore le monde

sidéral, le monde minéral, le monde végétal, le monde animal. L'Église va plus loin. Elle explore le monde humain et le monde divin. Elle nous raconte les rapports secrets qui unissent ces deux mondes. Là-dessus la science n'a rien à nous dire. L'Église sans doute ne nous dit pas comment va le ciel, mais elle nous dit comment on va au ciel : *non quomodo it cœlum, sed quomodo itur ad cœlum !* Elle a les paroles de la vie éternelle.

Le politique, s'il est honnête et intelligent, sait que tout pouvoir vient de Dieu et que tout gouvernement doit imiter ici-bas la paternelle providence de Dieu. L'Église va plus loin. Elle assigne aux nations chrétiennes un but digne de leur vocation, et, en sauvegardant la moralité des âmes, elle assure la félicité des peuples. Que si la parole de l'Église venait à disparaître, emportant avec elle les vérités qu'elle annonce, que deviendraient vos arts, vos lettres, vos sciences? Une politesse sans mœurs, une civilisation de surface mille fois plus funeste que la plus stupide ignorance, de brillantes inutilités ou des instruments de corruption. Le monde serait perdu, le jour où la chaire de l'Église serait remplacée par la tribune du politicien.

L'économiste invente des combinaisons toujours nouvelles pour la diffusion et l'équitable répartition du bien-être; autant que cela lui est possible, il fait de la terre un paradis. Il n'a pas tort, pourvu cependant qu'il respecte les règles du bon sens et

de l'impartiale justice. L'Église va plus loin que l'économiste. Elle s'élève au-dessus des froids calculs de la philanthropie, et elle répand dans le monde la chaleur de la divine charité.

Il y a, Messieurs, entre la parole de l'Église et les paroles purement humaines la même distance que nous constatons entre les édifices religieux et les édifices profanes. Le voyageur qui arrive à Orléans par la rive gauche de la Loire a sous les yeux un magnifique spectacle. Notre cité lui apparaît comme une vaste forêt étagée sur une pente douce, et de cet amas confus et enchevêtré il voit émerger quelques cimes lumineuses et imposantes qui attirent son regard et provoquent son admiration : ce sont les tours de notre cathédrale et les clochers de nos églises. Nos monuments civils, certes, ne sont point à dédaigner : mais ils restent petits à côté de nos monuments religieux. Nous, fils de la foi, nous avons pris une humble pierre, nous l'avons jetée dans les airs au sommet de nos temples, et nous lui avons dit : Reste là et prie! C'est l'image de la parole de l'Église. Elle dépasse toute autre parole.

Laissez-moi vous indiquer ici un autre signe de sa supériorité. Toute parole humaine peut se tromper, et, quand une parole humaine se trompe, où est ici-bas la parole divinement compétente et autorisée pour la réformer et la corriger? C'est la pa-

role de l'Église qui règle et redresse toutes les paroles.

Trop souvent la philosophie se trompe. Il faudrait plus d'un discours pour énumérer les égarements et les folies des anciens philosophes. Et la philosophie contemporaine? Hélas! Elle agite plus de problèmes qu'elle ne donne de solutions. Ses idées d'aujourd'hui ne sont déjà plus celles qu'elle professait hier. Et ils ne sont pas rares à l'heure présente les philosophes négateurs qui extirpent furieusement jusqu'aux dernières racines de la raison.

Trop souvent l'histoire se trompe. Elle torture les faits pour les forcer à témoigner en faveur d'un système. Elle interprète les événements au détriment du gouvernement providentiel et de son caractère surnaturel.

Trop souvent la science se trompe. Par de téméraires affirmations fondées sur une observation inattentive et inachevée des phénomènes, elle renverse l'ordre de la création.

Trop souvent la politique se trompe. On la voit aspirer à la direction des consciences et absorber le sacerdoce dans la royauté, le pouvoir spirituel dans le pouvoir temporel.

Trop souvent la science économique se trompe. Uniquement préoccupée de la matière, elle substitue le bien-être du corps à la félicité de l'âme, elle supprime les compensations de l'autre vie et elle place le ciel ici-bas.

Heureusement la parole de l'Église est là pour corriger les écarts, pour réformer les erreurs, pour combler les lacunes de la philosophie, de l'histoire, de la science, de la politique, de l'économie sociale. L'Église n'est point l'ennemie de ces sciences purement humaines; elle est leur sœur aînée et leur compagne fidèle. Elle les dépasse et en même temps elle les assiste. Elle les prend dans ses bras robustes et elle les protège contre tout danger d'erreur. Elle va plus loin qu'elles ne peuvent aller, et, tout en leur laissant la liberté de se mouvoir dans la sphère qui leur est propre, elle les empêche de s'égarer en allant où elles ne doivent pas aller. La parole de l'Église est une parole vraiment sublime. Elle vient de plus haut et elle va plus loin que toute autre parole.

— Messieurs, il y a sur la terre une parole plus importante, plus élevée et plus étendue que la parole des philosophes, des savants et des législateurs. Il y a une parole qui nous révèle non le secret de la nature, mais les secrets de Dieu, de l'âme et de l'éternité. Il y a une parole qui renferme et qui exprime une métaphysique impeccable, une théodicée admirable, une morale parfaite. C'est la parole de l'Église. Qui que vous soyez, riches ou pauvres, savants ou ignorants, vous avez besoin de cette parole. Riches de la terre, vous en avez besoin pour apprendre à bien vivre et à bien mourir! Et toi, peuple, quand tu as quitté l'atelier, la fabrique, le

foyer domestique, viens entendre la parole de la sainte Église! La parole de l'Église t'offre la vérité toute faite, la lumière qui montre le chemin, la force qui relève, les espérances qui consolent, les divines certitudes qui font oublier les misères de la vie présente et qui ouvrent la porte du ciel!

Amen!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole intéressante

Messieurs,

La parole de l'Église est une parole raisonnable, honnête, importante, sublime. J'ajoute qu'elle est intéressante. Elle a la simplicité qui attire, l'actualité qui saisit, la variété qui plaît.

I. *La simplicité.*

Elle a des clartés qui peuvent éblouir les esprits les plus difficiles, et en même temps elle a une lumière qui se proportionne au regard de l'enfant et du peuple. Qu'elle s'adresse aux grands ou aux petits, elle reste toujours simple.

D'abord elle substitue aux formules abstraites des philosophes un enseignement concret et vivant. Ses enseignements sont très élevés, ils sont sublimes ; mais elle sait les abaisser sans les diminuer.

La loi morale, elle l'appelle les commandements de Dieu ; à l'immortalité elle substitue le paradis ; à la morale sociale, la charité ; au bien absolu, notre Père qui est aux cieux ; et d'un seul trait, d'un seul mot elle en dit plus et elle dit mieux que de longs traités de métaphysique.

La parole de l'Église ne reste pas dans les nuages ; elle chemine sur la terre, elle raconte une magnifique histoire, cette histoire qui commence au premier homme, qui s'élève par les patriarches et les prophètes jusqu'à Jésus-Christ, et de là descend, par les Apôtres et les martyrs, les grands docteurs et les grands Papes jusqu'à Léon XIII.

Elle raconte Moïse qui certes est plus intéressant que Zoroastre et Confucius, et les dix paroles gravées sur la pierre au sommet du Sinaï, devant lesquelles pâlissent les lois de Solon et de Numa. Elle raconte la jeunesse de Samuel, le dévouement de Tobie, et cette histoire de Joseph qui faisait pleurer Voltaire, et les Macchabées qui valent bien Léonidas, et tous ces grands personnages de l'ancienne Loi dont la vie est une prédication, un appel incessant à la pureté, à l'amour de Dieu, au dévouement, à toutes les vertus.

Elle raconte la splendide histoire des premiers chrétiens qui prient dans les catacombes, des martyrs qui succombent sous le glaive des proconsuls, des évêques, des docteurs et des Papes qui assurent les progrès pacifiques de l'Évangile.

Elle raconte surtout la vie de Jésus-Christ, le berceau de Bethléem, la croix, le Calvaire, le tabernacle et l'autel. Messieurs, quelle histoire simple, accessible, et en même temps lumineuse et instructive que l'histoire de Jésus-Christ, avec les grâces charmantes de son enfance et de sa jeunesse, avec les ineffables condescendances et les prodigalités miséricordieuses de sa vie apostolique, avec les angoisses de son cœur au jardin de l'agonie, avec les opprobres et les tortures de sa Passion ! Un célèbre impie de notre siècle, Sainte-Beuve, écrit dans un de ses ouvrages : « Depuis que le Christ « est venu dans le monde, un idéal nouveau s'est « posé devant les hommes. Ceux qui ont méconnu « Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit et « dans le cœur, il leur a manqué quelque chose. » Vous l'entendez? à ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, il manque quelque chose. Or, qui donc nous raconte et nous fait connaître Jésus-Christ, sinon l'Église, et sa parole a tous les attraits du divin personnage qu'elle s'épuise à exprimer. La parole de l'Église est sublime et simple comme Jésus-Christ, qui est en même temps Dieu et homme, fils de Dieu et fils de Marie, notre Dieu et notre frère.

C'est vrai, me direz-vous, l'histoire de Jésus-Christ est intéressante. Mais, dans ce siècle de progrès et de découvertes, que de questions ont surgi qui sont plus intéressantes parce qu'elles sont ac-

tuelles! La parole de l'Église avait autrefois le prestige de la nouveauté; aujourd'hui elle est bien vieille et bien ridée. Pardon. Je revendique pour la parole de l'Église le privilège que vous lui contestez.

II. *L'actualité.*

Quelles sont les idoles de ce siècle? La liberté. L'Église en parle, et plus haut que n'importe qui, mais elle en parle avec le bon sens et avec l'Évangile, proscrivant la licence qui n'est que l'esclavage et l'oppression du bien par le mal.

Quelles sont les idoles de ce siècle? L'égalité. L'Église en parle, et plus haut que n'importe qui. Elle déclare quotidiennement que tous les hommes sont égaux devant Dieu, devant Jésus-Christ, devant la croix, devant le devoir, devant la justice éternelle.

Quelles sont les idoles de ce siècle? La fraternité. L'Église en parle, et plus haut que n'importe qui. Elle n'ouvre pas une fois la bouche devant ses auditeurs sans leur donner le doux nom de frères.

Notre siècle exalte la nature. Mais l'Église ne cesse d'évoquer ses grandioses et magnifiques spectacles, pour nous rappeler combien la main qui les déroule est savante, combien la puissance qui les maintient est incontestable.

Notre siècle exalte la raison. Mais l'Église vous

dit qu'elle est un rayon émané de Dieu même; elle lui soumet les preuves de la religion; et, à chaque vérité qu'elle annonce, elle vous fait remarquer les harmonies de la raison et de la foi.

Notre siècle exalte la science. Mais l'Église, elle aussi, exalte la science; elle la voudrait plus complète, car elle sait bien que, si notre siècle tarde à apporter ses hommages à l'autel, ce n'est pas parce qu'il est trop savant, mais plutôt parce qu'il ne l'est pas assez.

Que fait la parole de l'Église? Elle chante la gloire de Dieu, et, rencontrant devant elle les idoles de ce siècle, elle les regarde en face et les associe à son cantique : « Nature, tu es l'œuvre des mains de Dieu! Raison, tu es le souffle puissant de sa bouche! Industrie, tu es le miroir de ses perfections! Science, tu es un rayon de sa lumière! Liberté, c'est Dieu qui est ton auteur! C'est Dieu qui est ton arbitre, ô égalité! C'est Dieu qui est ton centre, ô fraternité! Ta source unique, ton régulateur suprême, ta loi éternelle, ô progrès, c'est Dieu! » Dites que la parole de l'Église résout à sa façon les problèmes qui tourmentent ce siècle, j'y consens; mais je refuse d'admettre qu'elle les passe sous silence. Elle y revient à chaque instant, et l'actualité palpite dans chacune de ses phrases.

D'ailleurs, Messieurs, comme la mer qui sous ses surfaces mobiles et sous le voile ondoyant de ses flots, cache des profondeurs que n'atteint pas l'orage,

ainsi en va-t-il de l'âme humaine; toujours et partout elle éprouve les mêmes aspirations, elle ressent les mêmes besoins, elle se trouble des mêmes inquiétudes. Dans tous les siècles et dans tous les lieux l'âme humaine est angoissée devant ces trois problèmes : le péché, la souffrance, la mort. Et la parole de l'Église est toujours actuelle, puisque toujours elle va saisir l'âme par ses racines, dans son fond immuable et permanent, puisque, à ses besoins toujours les mêmes, elle donne les mêmes et immortelles réponses.

La parole de l'Église manque d'actualité? C'est étrange. De quoi parle-t-on dans les livres, dans les journaux, dans les conférences, dans les parlements, à la maison, dans la rue, sur les places publiques, en France, en Europe, dans les deux mondes? On ne parle que religion. A chaque instant surgit la question religieuse. Et, chose étonnante, les plus indifférents en apparence sont très souvent les plus prompts à mettre les pieds sur ce terrain brûlant. A l'heure présente la question religieuse est tellement au premier plan qu'elle semble éclipser toutes les autres questions. Si vous me dites après cela que la parole de l'Église manque d'actualité, j'avoue n'y plus rien comprendre. La parole de l'Église a la simplicité qui attire et l'actualité qui saisit. Elle a

III. *La variété.*

Sans doute ce sont toujours les mêmes vérités que nous prêchons, toujours le même symbole, les mêmes commandements, les mêmes sacrements. Sous peine de passer pour fanatiques et arriérés, nous parlons du ciel, de l'enfer, du péché, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption. Nous flétrissons l'impiété, le blasphème, le parjure, le vol, l'impureté. Nous disons qu'il faut prier pour obtenir la grâce, se confesser pour laver sa conscience, communier pour alimenter son âme. Nous disons tout cela, et certes ce ne sont pas des nouveautés. Que voulez-vous? Le pain qui paraît chaque jour sur vos tables n'est pas non plus une nouveauté, et cependant vous ne vous en lassez jamais. Eh bien, le pain des intelligences, c'est l'Évangile, et la parole de l'Église ne fait que répéter l'Évangile, et c'est pour cela que la parole de l'Église demeurera jusqu'à la fin des temps, jusqu'aux dernières générations qui habiteront la terre, jusqu'au dernier prêtre qui instruira et consolera le dernier homme sur le monde écroulé avec le même symbole, le même Décalogue et les mêmes sacrements!

Oui, la parole de l'Église vous apporte et vous redit sans cesse les mêmes vérités. Mais, s'il n'y a pas, s'il ne peut pas y avoir de nouveauté dans le fond, quelle variété dans la forme! D'abord ce n'est

pas un seul et même prédicateur qui vous annonce l'Évangile. Dès lors autant de prédicateurs, autant de manières différentes de vous présenter la vérité. La vérité a des aspects divers ; chacun l'envisage à sa façon ; chacun lui prête un vêtement particulier. Et puis, si les prédicateurs se suivent et ne se ressemblent pas, il en est de même des sujets qui sont offerts à votre attention. Dans la religion, comme dans une grande cathédrale, il y a l'ensemble et il y a les détails, et chaque détail est à lui seul un chef-d'œuvre devant lequel on s'arrête avec ravissement. Si vous assistez au prône du dimanche, vous verrez se dérouler sous vos yeux, dans son ordre rationnel et logique, toute la doctrine chrétienne. En carême, vous méditerez au pied de la chaire les vérités fondamentales qui décident les conversions, ou bien vous suivrez, non sans intérêt, des conférences contradictoires. Dans des réunions plus intimes le prédicateur vous fera explorer le domaine très étendu et très riche de la piété catholique. A certaines fêtes plus solennelles vous entendrez des discours plus soignés, plus pompeux, une parole plus éclatante, plus académique. En un mot, la prédication se diversifie selon les temps, les lieux, les circonstances et les auditoires. La vérité ne change pas dans son fond ; mais elle se présente à vous tantôt sous un vêtement et tantôt sous un autre. La divine semence sans cesse renouvelée s'adapte par sa variété aux différents besoins du

peuple chrétien. La parole de l'Église a tout ensemble la simplicité qui attire, l'actualité qui saisit et la variété qui plaît. Elle est intéressante.

Venez donc entendre la parole de l'Église. Elle est plus importante et plus sublime que toute autre parole, et son élévation ne saurait lui créer une infériorité. Elle est certainement aussi intéressante et aussi éloquente que toute autre parole, parce qu'elle est aussi éclairée, aussi convaincue, aussi soignée. Nous aurions tort de la dédaigner, et nous avons tout à gagner en lui ouvrant l'accès de nos intelligences et de nos cœurs!

Amen!

HUITIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole populaire

Messieurs,

Je n'ai pas fini de vous dire tous les caractères de la parole de l'Église. Elle porte un signe qui lui est très particulier et qui mérite toute votre attention. Elle est populaire. Elle est accessible au peuple et elle est bienfaisante pour le peuple.

I. La parole de l'Église est *accessible au peuple.*

Les philosophes, les intellectuels ni ne peuvent ni ne veulent généralement s'adresser au peuple. Ils ne le veulent pas. C'est l'un d'eux, Renan, qui nous le déclare cyniquement. Il nous dit que les esprits d'élite et les hommes d'étude qui s'appliquent à la recherche du vrai et se délectent dans sa possession forment une petite aristocratie intellectuelle qui méprise le reste de l'humanité. Moins cyniques que Voltaire qui proclamait « qu'au peuple comme au bœuf,

il suffit d'un aiguillon et d'une botte de foin », nos modernes philosophes se rencontrent pourtant avec lui dans le mépris transcendant de la masse. Leur prétention outrageante et barbare frappe d'ostracisme l'immense majorité du genre humain. Et d'ailleurs, quand même les philosophes voudraient s'adresser au peuple, ils ne le pourraient pas. Ils n'ont rien à lui donner. Ils élaborent quelques belles spéculations : mais ils n'ont point de symbole; et leurs incertitudes, leurs variations, leurs dissidences sur les points fondamentaux leur interdisent la plupart du temps les généreuses et délicates fonctions de docteurs et de directeurs de l'esprit humain. Où est donc la parole destinée et accessible au peuple, la parole véritablement populaire?

Ouvrez l'Évangile et lisez Jésus-Christ. Il est populaire, sans rien perdre de sa sublimité. Tout le monde le comprend. Comme la manne qui tombait au désert pour l'Hébreu affamé, sa parole a toutes les saveurs, elle nourrit les plus humbles esprits et les plus robustes intelligences. Si j'apportais dans cette chaire *les Dialogues* de Platon, *l'Énéide* de Virgile ou *le Télémaque* de Fénelon, je ne lirais pas de ces trois grandes œuvres plus de quelques pages sans qu'un grand nombre de mes auditeurs m'arrêtassent pour me demander quelques explications. Jésus-Christ, lui, annonce les vérités les plus capitales, et il les fait transparaître dans la

forme la plus limpide. Pour Jésus-Christ, il n'y a ni aristocratie, ni bourgeoisie, ni démocratie, ni classes élevées, ni culture intellectuelle, ni rien de ce qui différencie ordinairement les individus; il n'y a que l'homme; et, partout où se trouve un homme, serait-il le dernier des paysans et n'aurait-il passé sa vie qu'à tenir de sa main calleuse la charrue paternelle, que si l'Évangile est ouvert et qu'on le lui lise, le cœur de ce paysan palpitera, son intelligence dira : « J'ai saisi! »

Cependant un Livre ne suffit pas à la masse de l'humanité. L'immense majorité des hommes ne se compose que d'artisans occupés à de pénibles et matériels travaux. Le temps, la fortune, le recueillement, l'étude leur manque pour chercher la vérité dans un livre, si beau et si simple qu'il soit. Vous savez ce qu'a fait Jésus-Christ. Il a institué une Église enseignante, il a choisi certains hommes qui sont ses mandataires et ses représentants, et il leur a dit : « Parlez! Parlez au peuple! » La parole, voilà le moyen évangélique par excellence, le moyen populaire choisi par Jésus-Chrit. Il n'a pas dit : « Écrivez, fondez des œuvres, créez des associations. » Non, simplement : « Parlez! » et le reste viendra plus tard et spontanément. Et en effet l'Église a procuré la liberté à l'esclave, elle a créé la charité pour le pauvre, l'asile pour toutes les misères, la défense pour toutes les oppressions; elle a révélé dans la femme la dignité de la mère

et de l'épouse; elle a aboli les jeux des gladiateurs, etc... Et, pour exécuter tous ces travaux, qu'a-t-elle fait? Elle a parlé, elle a dit la vérité, elle a popularisé la doctrine de Jésus-Christ. Prodigue de ses clartés comme l'astre qui fait le jour, elle n'excepte, elle n'oublie personne dans ses largesses. Civilisés et barbares, citadins et villageois, riches et pauvres, grands et petits esprits, hommes faits et enfants, tout le monde lui paraît digne et capable de parvenir à la connaissance de la vérité.

Elle envoie ses prêtres jusque dans les plus humbles villages, et elle leur dit : « Parlez ! » « Deux tombeaux « sont entre les mains du prêtre, dit Lacordaire, le « livre des Écritures et le Tabernacle de l'autel, « tous les deux renfermant sous des signes inani-« més l'éternelle vie, tous les deux attendant qu'on « les ouvre, et qu'on les jette palpitants à la multi-« tude affamée du pain de la parole et du pain de « la grâce. Ah! comment le prêtre, possesseur de « ce double trésor et y croyant du fond du cœur, « pourrait-il ne pas être éloquent ? Tous les saints « l'ont été, ils l'ont été sans génie, parce que, si le « génie est nécessaire à l'éloquence humaine, il ne « l'est pas à l'éloquence divine. La foi et l'amour « n'ont pas besoin de génie ; ils parlent, et toute la « terre les reconnaît. » C'est vrai, Messieurs. Par l'autorité dont il est investi et par les vérités qu'il annonce, le prêtre est forcément éloquent, et le

peuple, quand on le laisse venir à nous, nous comprend toujours. « Au pied de l'agora d'Athènes « comme au pied de la tribune de Rome, le peuple « écoutait la voix de ses orateurs, et ses applaudis- « sements avec son silence témoignaient du goût « qui rattache toute âme humaine au plus simple « comme au plus profond des arts. Combien da- « vantage, en des vérités qui le touchent de si près, « le peuple doit-il être sensible à une parole qu'ins- « pire la foi et qu'anime la charité ? » C'est encore vrai cela, Messieurs, et nous en avons, chaque dimanche, dans cette église, une preuve expérimentale. Dans cette assemblée toutes les classes sociales sont représentées, et, si la parole qui tombe de la chaire ne laisse point insensibles les esprits les plus cultivés, ne voyez-vous pas qu'elle éclaire en même temps et qu'elle intéresse la portion populaire de l'auditoire ? Chaque dimanche, je vous arrive insuffisamment préparé, mais guidé par la foi et rempli de l'amour que je porte à vos âmes. Je me présente devant vous non comme un rhéteur, mais comme un apôtre. Cela suffit. Tous me comprennent, et j'ose dire que plus d'une fois j'ai vu vos âmes, toutes vos âmes frémir à l'unisson de la mienne et répondre à ma voix par un assentiment profond ; plus d'une fois j'ai remué dans vos cœurs des fibres muettes depuis longtemps peut-être ; et au nom d'une expérience cent fois répétée j'ai le droit d'affirmer que la parole de l'Église est une

parole essentiellement populaire. Elle est accessible au peuple.

II. La parole de l'Église est *bienfaisante pour le peuple.*

Pouvez-vous nier les bienfaits de la parole de l'Église à l'égard du peuple? Elle l'éclaire. Elle lui apporte la vérité toute faite. Elle place sous son œil, dans tout leur harmonieux ensemble et sous les formules les plus simples, les grands principes qui doivent dominer et régler notre vie. Elle lui apprend le droit et le devoir, le principe, le terme et le chemin, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer. Elle l'éclaire. Elle le moralise, elle le discipline, elle lui donne la sagesse en compagnie de la science, elle lui inspire l'amour de l'ordre, elle en obtient des vertus. Sans effort d'éloquence, elle arrive au triomphe de l'éloquence, qui consiste à persuader, à convaincre, à améliorer les auditeurs. Pouvez-vous nier les bienfaits de la parole de l'Église à l'égard du peuple? Elle l'éclaire, elle le moralise, et enfin elle le console. Imaginez un peuple qui vient assidûment dans nos temples pour y entendre la parole qui prêche l'espérance, la parole qui explique la douleur, la parole qui ennoblit le travail, la parole qui rehausse les infériorités sociales... Imaginez un peuple qui chaque dimanche

vient au pied des autels s'enivrer de lumière, de musique, d'éloquence et d'encens. Ne trouvez-vous pas qu'il sera moins aigri, moins exaspéré, moins malheureux, qu'il reprendra avec plus de joie et de courage sa tâche laborieuse?

D'ailleurs avez-vous quelque chose de meilleur à lui donner? Qu'avez-vous à lui offrir à la place de la parole de l'Église? Quoi? Le peuple avait un Dieu dans le ciel, et de temps en temps, au milieu de son travail et de ses sueurs, il s'arrêtait, il relevait son front, il disait : « Notre Père, donnez-nous notre pain ! » — Le peuple avait un Dieu fait homme, un Dieu couché sur la paille, un Dieu mort sur une croix, et de temps en temps il se soulevait de son grabat pour se jeter haletant entre les deux bras étendus du divin Crucifié. Le peuple avait un Dieu vivant dans l'Eucharistie, et de temps en temps il allait vider son cœur dans le cœur de ce Dieu infiniment bon. On lui a pris tout cela, et on lui a laissé le doute, la négation et le néant. C'est peu pour une âme qui a besoin de lumière, de force et de consolation. L'incrédulité ayant donc ravagé l'âme du peuple s'est ravisée, elle s'est dit : « Occupons-nous de son corps. Soignons ses plaies. Diminuons la somme de ses fatigues et augmentons la somme de ses jouissances. » Dérision amère! Tous les rêves des économistes n'ont pas diminué d'un atome les souffrances populaires. Que dis-je?

Même au point de vue purement matériel le peuple est moins heureux qu'autrefois. Jadis il avait son dimanche, son beau dimanche, jour de repos, jour de fête, jour de transfiguration. Aujourd'hui, ou il ne l'a plus, ou il ne sait plus en user. Est-il plus riche, plus libre, plus heureux? Sa santé est-elle meilleure, sa bourse plus garnie, son cœur plus satisfait? Non, mille fois non. Il m'apparaît doublement à plaindre, puisque, d'un côté, le fardeau de ses souffrances n'est point allégé, et que, d'un autre côté, le trésor de la foi n'est plus dans son âme pour en combler les vides et en apaiser les besoins. La religion lui manque. La parole de l'Église lui manque. C'est un malheur, un immense malheur. Car la religion est nécessaire au peuple, rien ne peut la remplacer, et rien non plus ne peut remplacer la parole de l'Église qui est essentiellement et maternellement bienfaisante pour le peuple.

Je sais bien ce que vous me dites tout bas. Vous me dites : « Oui, la parole de l'Église est un bienfait pour le peuple ; mais cette parole n'est plus guère populaire; et le peuple a perdu le goût et l'habitude de l'entendre. » C'est vrai. L'impiété s'est emparée des classes populaires, et il semble qu'un abîme s'est creusé entre le peuple et la religion, que le peuple ne veut plus de Dieu, de son Église et de sa parole. Pardon. Ne prononcez pas si vite. Le peuple n'a pas dit son dernier mot. Écou-

tez-moi. Quand un charlatan se présente sur la place du village — passez-moi la trivialité de la comparaison, la trivialité importe peu quand la clarté est nécessaire — lors donc qu'un charlatan paraît quelque part, n'est-il pas entouré pendant quelques heures d'une popularité que les médecins sérieux chercheraient vainement à lui disputer? Laissez-le faire. Il passe vite. Sa réputation finit avec le bruit de sa grosse caisse, et demain, quand quelqu'un sera malade au village, on ira chercher le médecin. Le charlatan sera oublié. De même, quand l'impiété se lève au milieu d'un peuple, quand elle enfle la voix sur les places publiques, la foule mal instruite et crédule se laisse facilement endoctriner. Attendez un peu. Le vertige ne peut pas durer. La religion un moment éclipsée reprend bientôt ses droits et retrouve sa popularité. Le peuple revient à elle, et l'Église consolée presse de nouveau sur son cœur son fils prodigue et repentant. Oui, le peuple reviendra à son ancien maître, Jésus-Christ. Il baisera de nouveau sa croix mouillée des larmes de tous ceux qui souffrent, et il lui dira dans un amour plus grand encore que par le passé : « Je viens à vous, Seigneur, qui n'avez jamais trompé l'enfant du pauvre ! »

Amen !

NEUVIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole immuable

MESSIEURS,

Les œuvres de Dieu ont un double caractère : elles sont immuables et progressives. Voici un chêne. Il ne change ni de tronc, ni de racines, ni de sève ; il est immuable. Et cependant il se développe sans cesse, et nous le voyons se couvrir de nouvelles branches et de nouvelles feuilles à chaque saison. Voici le soleil, attaché depuis six mille ans à la voûte des cieux ; il est immuable. Et cependant quoi de plus mobile que ses rayons, de plus varié que sa parure soit dans la blancheur du matin, soit dans la splendeur du midi, soit dans les lueurs mourantes du soir ! Telle la parole de l'Église. Comme les grandes œuvres de Dieu elle a deux caractères : l'immutabilité permanente et le progrès incessant. Étudions aujourd'hui son immutabilté.

I. La parole de l'Église est immuable ***au milieu de la diversité des peuples.***

Illustre voyageuse, la parole de l'Évangile va

partout, elle est partout chez elle, et elle reste partout la même. Elle naît en Asie, et elle vient tout de suite en Europe, où elle rencontre le Grec subtil, le Romain enivré de sa propre gloire, le Germain fier et indépendant, le Gaulois qui excelle à bien parler comme à bien se battre, les habitants de la Grande-Bretagne, derniers tenants de la liberté à l'extrémité du monde. Ces races sont diverses, jalouses et ennemies les unes des autres. Jetée dans un tel chaos, la parole de l'Église va-t-elle se dissoudre et perdre son identité? Non. Elle reste intacte et en même temps pénétrante et agissante. Elle est le sel qui se mêle à tout et qui garde sa saveur. Elle arrache aux Juifs les préjugés de leur secte, elle détache les Grecs des rêves brillants de leur mythologie, elle sanctifie la droite et ferme raison des Romains, elle sollicite l'attention des Druides dans leurs forêts, l'obéissance des Francs sous leurs armes, l'admiration des Goths et des Vandales, sous leurs peaux de bêtes. Elle répète en Occident ce qu'elle annonce en Orient. Elle fait le tour du monde avec le même symbole, et elle rapproche dans la même croyance les nations les plus distantes et les plus disparates.

II. La parole de l'Église est immuable *au milieu de la diversité des idiomes.*

Qu'elle éclate sur les lèvres de Pierre, le pêcheur,

et de Matthieu, le publicain, ou sur celles de Paul, le pharisien, et de Jean, le contemplateur; qu'elle prenne pour interprètes Athanase exilé en Occident pour la foi de Nicée et Hilaire exilé en Orient pour la même cause, ou bien Origène, dont le génie est si oriental, et Justin nourri dans l'école du divin Platon; qu'elle descende comme un torrent de la plume de saint Jérôme, ou qu'elle brille, qu'elle tonne tantôt comme la foudre, tantôt comme l'éclair sous les doigts de saint Augustin; qu'elle emprunte la douceur de saint Ambroise, la magnificence de saint Chrysostome, ou la poésie de saint Grégoire de Nazianze; qu'elle s'épanouisse dans le syriaque de saint Ephrem, dans le grec de saint Basile, ou dans le latin de saint Léon et de saint Grégoire le Grand; qu'elle accommode son accent à la subtilité des Grecs, à l'érudition des Juifs, au stoïcisme des Romains, à l'ignorance des races barbares; qu'elle change de style à mesure qu'elle change de place... peu importe. C'est toujours au fond la même parole, quelle que soit la diversité des génies qui la prêchent et des peuples qui l'entendent. Les auditoires de toute langue la comprennent dans le même sens, la recueillent avec le même respect, la gardent avec la même exactitude. Tout a fléchi devant elle; elle n'a fléchi devant personne... et devant rien.

III. La parole de l'Église est immuable ***au milieu de la diversité des événements.***

Pendant que tout change autour d'elle, elle ne change pas, elle reste inébranlable comme un granit, invulnérable et inentamable comme un diamant. Voici le renversement de l'Empire romain et l'avènement des Barbares. La parole de l'Église reste immuable, prêchant toutes les vertus et réprimant toutes les convoitises, ne lâchant ni une syllabe du symbole ni un précepte du Décalogue.

Voici le moyen âge avec ses transformations sociales, avec ses excès et ses gloires. La parole de l'Église reste immuable, sauvant, comme au temps de Tibère et de Charlemagne, le dogme, la morale et le culte, l'œuvre tout entière du Christ.

Voici la Renaissance et la Réforme avec les arts qui s'éveillent, avec l'imprimerie qui commence, avec Luther et Calvin qui innovent. La parole de l'Église reste immuable. Elle est aussi ferme dans le Concile de Trente que dans celui de Nicée. Elle passe en Amérique sans se détériorer, et elle garde dans l'ancien monde tout son prestige avec les Bossuet, les Bourdaloue et les Massillon.

Voici la Révolution. Tout change : les idées, les sentiments, la langue, les costumes, les lois, le code. Tout date de 1789... Oui, tout, excepté la parole de l'Église qui reste immuable sur les lèvres har-

monieuses de Léon XIII, comme sur les lèvres grossières des premiers Papes. Quand il ne reste plus rien de ce qui fut, seule l'Église demeure ce qu'elle est. Aucune puissance humaine n'est capable de la faire fléchir.

IV. La parole de l'Église est immuable ***malgré l'opposition des idées.***

Voilà dix-neuf siècles que les idées sorties du cerveau de l'homme, et placées quelquefois sur les lèvres des plus grands génies, et maniées souvent par les plus hardis potentats, se précipitent sur la parole de l'Église. Que n'a-t-on pas nié? De quoi n'a-t-on pas ri? On a tout attaqué, tous les dogmes, tous les préceptes. L'Église n'a jamais sacrifié une parcelle de sa doctrine. Elle a dit : « Périsse le monde plutôt que la divinité de Jésus-Christ! — Périsse l'Église grecque plutôt que la primauté de saint Pierre! Périsse l'Allemagne plutôt que le dogme des Indulgences! Périsse l'Angleterre plutôt que la sainteté du mariage! » Elle a excommunié les hérétiques, plutôt que de céder à leurs instances sacrilèges. Elle a renoncé à la protection des princes, plutôt que de céder à leurs exigences hétérodoxes. Elle a succombé sous le glaive des tyrans, plutôt que d'approuver leurs erreurs doctrinales. Elle a perdu des royaumes entiers, plutôt que de laisser entamer le précieux dépôt confié à sa garde. Depuis

dix-neuf siècles les idées de l'homme se précipitent sur la parole de l'Église pour la faire changer. La parole de l'Église reste inentamable, et invulnérable. Écoutez ici un mot de Pascal : « Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant : mais que l'Église se soit toujours maintenue et inflexible, cela est divin. » Cependant, il y a quelque chose de plus formidable encore que l'opposition des idées.

V. La parole de l'Église est immuable *malgré la violence des passions.*

Voilà une Église qui depuis son origine a eu des millions de prêtres et d'évêques, et qui par ces millions de voix n'a pas cessé d'enseigner à l'humanité à haïr le mal et à pratiquer le bien qui, contemporaine de toutes les races, compagne de voyage de tous les peuples, sous tous les cieux, a été appelée à résoudre toutes leurs difficultés morales, leurs doutes, leurs scrupules, leurs cas de conscience et qui, rencontrant sur son chemin toutes les passions, n'en a jamais légitimé aucune, qui n'a pas sacrifié une vertu, qui n'a pas abandonné un principe. Tous les philosophes ont faibli dans l'antiquité. Tous les fondateurs de religion, tous les hérésiarques ont faibli dans les temps modernes. L'Église, jamais. Elle est restée vierge de toute altération morale. Elle a maintenu au milieu des

immondices de l'humanité dégénérée, l'intégrité morale de l'Évangile, comme un lys qui fleurit sur des ruines, ou au milieu des épines, ou sur du fumier. Les attaques certes ne lui ont pas manqué. Les païens, les barbares, les musulmans l'ont frappée sans pitié. Plus d'une fois même les chrétiens, furieux de l'entendre répéter la même doctrine et désespérant de la plier à leur volonté, ont mis la main à l'épée et ont dit : « Il faut en finir! Il faut faire taire tous ces gens-là, les faire taire ou les faire céder! » Et alors sont venus fondre sur l'Église les mesures restrictives, les persécutions hypocrites, les mises hors la loi, les captivités, les exils, les confiscations, les spoliations soi-disant légales. Rien n'y a fait. La parole de l'Église n'a pas bronché. Elle est restée la même, partout la même, toujours la même, plus solide dans son immutabilité que le chêne dont les racines sont inséparables du sol où il est planté, et qui perd tout au plus quelques branches sous la violence des tempêtes, plus solide que la montagne dont la cime peut bien recevoir les éclats de la foudre, mais dont les pieds ne tremblent jamais. Un dernier mot.

VI. La parole de l'Église est immuable *malgré la critique des sciences.*

Le comte de Maistre a dit une belle parole et

bien vraie : « Aucune religion, excepté une, ne « peut soutenir l'épreuve de la science ; la science « est comme l'acide qui dissout tous les métaux, « excepté l'or ». Et, en effet, de tous les bouts du monde intellectuel, littéraire et scientifique, les poètes, les littérateurs, les historiens, les philosophes, les géomètres, les physiciens, les naturalistes, les astronomes, les géologues sont accourus pour maudire la parole de l'Église, pour la mettre en défaut, pour la convaincre d'erreur, de mensonge et d'imposture. Et qu'a-t-on vu? On a vu l'histoire jeter de plus en plus la lumière dans nos origines chrétiennes. On a vu la géologie, la linguistique, la chronologie, la physiologie, l'ethnographie confirmant le récit biblique de la création, de l'unité de notre race et de la fraternité de notre sang. On a vu la physique moderne réfuter les plaisanteries de Voltaire et prouver conformément à la Bible que la lumière avait pu et dû exister avant le soleil. On a vu les Biot, les Cuvier, les Champollion, les Flourens, les Quatrefages, les Lapparent et cent autres réformer les erreurs de leurs devanciers et rendre hommage à la parole de l'Église. N'ayez pas peur, Messieurs. Les sciences qui ont déjà beaucoup changé, changeront encore beaucoup ; mais tout demeurera, dans l'Écriture, dans le symbole et dans le Décalogue, intact et divin ; la parole de l'Église ne sera point atteinte, la parole de l'Église est immuable

En terminant, je vous apporte deux conclusions.

1° *Admirez l'immutabilité* de l'Église. Écoutez là-dessus les belles paroles de Lacordaire : « Tous les siècles sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire. Elle a dit : « Que me voulez-vous? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde. L'astronomie a changé; la chimie a changé; la philosophie a changé; l'empire a changé. Pourquoi êtes-vous toujours la même? — Parce que je viens de Dieu et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres. Nous avons un million d'hommes sous les armes; nous tirerons l'épée; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites. Le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeunie. — Eh bien, voici la moitié de ma pourpre; accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis* qui ne changent jamais. » Et aujourd'hui encore, Messieurs, le même dialogue se poursuit. On demande à l'Église de sacrifier quelque chose : l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de Jésus-Christ, ou bien encore la Papauté, rien que la Papauté, et l'Église

répond invariablement : non. Je ne change pas. En ce monde où tout change, admirez l'immutabilité de l'Église.

2° *Participez à l'immutabilité* de l'Église. Soyez comme l'Église, Messieurs, immuables dans la foi, immuables dans le devoir, immuables dans la résistance. Vous êtes les fils d'une Église vaillante et indomptable. Comme elle, résistez pied à pied, jour par jour, heure par heure, opposant partout et devant tous l'hommage à l'insulte, le courage à l'audace, la fidélité inébranlable à la révolte obstinée, la prière qui attire la miséricorde au blasphème qui provoque la justice, l'affirmation qui ne cède rien à la négation qui menace tout. Soyez les disciples et les apôtres infatigables du vrai et du bien. C'est à ce prix que l'on sauve son âme et son siècle. Que voyons-nous trop souvent autour de nous à l'heure présente? Nous voyons l'effacement de la vérité et l'abandon du devoir. Au milieu des défaillances qui nous environnent, debout dans la foi, debout dans le devoir! Dieu saura bien nous récompenser, et le monde lui-même finira par nous rendre justice!

Amen!

DIXIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole progressive

Messieurs,

La parole de l'Église est immuable. Mais l'immutabilité n'exclut pas le progrès. La parole de l'Église, en même temps qu'elle est immuable, est progressive. 1° Elle se développe progressivement devant l'intelligence humaine, et 2° elle s'adapte progressivement à l'histoire humaine. Voyons d'un peu près ce double phénomène.

I. La parole de l'Église *se développe progressivement devant l'intelligence humaine.*

Peu à peu, au fur et à mesure des temps et des besoins, la parole de l'Église, tout en demeurant substantiellement la même, devient plus précise dans son expression, plus forte à cause des contradictions que ses ennemis lui suscitent, plus lumineuse par les développements qu'elle prend sous

la plume de ses apologistes, plus riche par les définitions qui transforment les croyances en dogmes, et qui manifestent sous une forme nouvelle des pensées et des sentiments dont l'antiquité chrétienne avait déjà conscience. En un mot, la parole de l'Église a l'immutabilité de la vie, et non l'immutabilité de la mort. Je vais m'expliquer par des comparaisons.

La parole de l'Église peut être comparée à un *livre*, non point à un livre fermé, archaïque, archéologique, qu'on place dans un musée et auquel on ne touche jamais, à un livre muet, mais à un livre vivant et parlant. L'Église garde ce livre, l'explique, le commente, le développe, en fait jaillir sans cesse de nouvelles et magnifiques étincelles. Comme s'exprime Lamartine :

> Vos siècles page à page épellent l'Évangile.
> Vous n'y lisez qu'un mot, et vous en lirez mille.
> Vos enfants plus hardis y liront plus avant.

La parole de l'Église peut être comparée à un *arbre*, non à un arbre mort qui n'a plus de sève et qui ne donne plus ni feuilles ni fruits, mais à un arbre qui vit, qui élève ses rameaux au-dessus de tous les autres et qui offre aux oiseaux du ciel un verdoyant abri. Plus la parole de l'Église est battue par les vents de l'erreur, et plus elle devient solide, majestueuse, inébranlable. Pour se défendre contre les attaques dont elle est assaillie, que n'a-t-elle

pas dépensé depuis dix-neuf siècles de génie, d'érudition et d'éloquence! Quels immenses travaux elle a suscités! Et dans cette lutte sans cesse renouvelée elle a pris un accroissement superbe, un développement magnifique. Fouettée par la tempête, la vérité révélée a enfoncé ses racines plus profondément dans les intelligences et a décuplé sa vitalité.

La parole de l'Église peut être comparée à un *germe*. Ce que Dieu a semé dans son Église comme dans un champ, ce ne sont pas des pierres inertes, sortes de blocs archéologiques autour desquels l'Église monte la garde, comme un gendarme auprès d'une borne. Mais non. Dieu a semé la vérité dans son Église comme des germes vivants qui doivent s'épanouir, comme des graines d'une richesse infinie qui doivent peu à peu lever de terre, s'entr'ouvrir, développer leurs feuilles, leurs fleurs, leurs fruits. Et qui est appelé à ce magnifique travail de cultiver la vérité, de la faire fructifier? L'esprit humain sans doute. Mais, parce que l'esprit humain peut se tromper, l'Église est là pour le guider, pour le soutenir, pour l'empêcher de tomber et de s'égarer. L'Église est là pour veiller sur les germes dont elle a reçu le dépôt, pour présider au développement de la vérité, pour étudier les dogmes, pour asseoir les principes, pour tirer les conséquences et les conséquences des conséquences, pour en faire les applications dans tous les ordres possibles, en un mot, pour extraire de l'Évangile tout ce qu'il renferme

d'ineffablement beau, de bon, de vrai, d'utile, de juste.

La parole de l'Église peut encore être comparée à *une nébuleuse*, à une vaste nébuleuse que Dieu a jetée dans le monde pour l'éclairer, l'échauffer et le vivifier. Or, de même que la lumière de certains astres a employé plus de trois mille ans pour venir sur la terre, de même il y a dans les vérités révélées des conséquences, des rayons inédits qui ont mis des siècles à nous arriver, et il reste d'autres conséquences, d'autres rayons qui se manifesteront dans la suite des temps. Depuis dix-neuf cents ans déjà cette émission de lumière est commencée; elle ne finira jamais. Sous son écorce immuable l'Évangile contient des abîmes de lumière, qui épuiseront les efforts de l'esprit humain, et que l'Église a reçu mission de nous faire parvenir. Elle y travaille depuis le jour où le Christ l'a instituée, et elle y travaillera jusqu'à la consommation des siècles. Que ceci ne vous surprenne pas. Ce ne sont pas seulement les dogmes qui ont ce caractère d'être des abîmes de lumière; les principes les plus simples de la philosophie et de la morale l'ont aussi. Jetez un principe dans la tête d'un homme de génie; il en jaillira des milliers de conséquences que vous n'aviez pas vues peut-être, mais qui vous raviront. Un principe touche à tout. Il irradie dans toutes les directions. Telle la parole de l'Église. Elle se développe progressivement devant l'intelligence hu-

maine, comme un livre qu'on explique, comme un arbre qui grandit dans la tempête, comme un germe qui pousse, verdit et fructifie, comme un astre dont la lumière est inépuisable. Et la parole de l'Église n'est pas seulement progressive en elle-même ; elle est encore progressive dans sa réalisation au sein de l'humanité.

II. La parole de l'Église ***s'adapte progressivement à l'histoire humaine.***

Elle se réalise dans la vie de l'humanité graduellement, lentement, mais sûrement. Dieu plus connu, son saint nom plus souvent béni, le repos nécessaire à l'homme plus sévèrement et plus universellement observé, — la famille plus unie, les peuples mieux gouvernés et les princes mieux obéis, la domesticité plus honorable, l'esclavage plus détesté et enfin définitivement aboli ; — le duel réputé un faux point d'honneur et le suicide une lâche désertion ; — les injustices devenues plus rares et les tribunaux qui les réparent inspirés d'un esprit plus équitable et plus chrétien ; — l'incontinence flétrie au lieu d'être honorée et les mœurs publiques purifiées de l'alliage païen dont elles étaient infectées... que de progrès commencés partout, interrompus souvent, repris sans découragement, plus sensibles sur un point ou dans un siècle, mais toujours rêvés,

poursuivis, obtenus par la parole de l'Église, parole inlassable dans son action sur le monde et dans ses bienfaisantes conquêtes!... On parle de la civilisation chrétienne avec enthousiasme, et on a raison. La civilisation chrétienne est infiniment supérieure à la civilisation païenne. La civilisation chrétienne est si fière, si riche, si variée, si féconde, avec son cachet de dignité, de noblesse, de distinction, sans castes, sans esclaves, sans eunuques, sans aucune de ces misères qui ont rongé et déshonoré les peuples antiques! Or, qu'est-ce que la civilisation chrétienne, sinon la réalisation progressive dans la vie de l'humanité de la parole de l'Église? Qui a créé la civilisation chrétienne, sinon la parole de l'Église qui, après avoir changé les idées de l'ancien monde, a fini par s'incarner dans les mœurs du monde nouveau?

La parole de l'Église est progressive en ce sens qu'elle s'est réalisée graduellement, lentement, mais sûrement dans la vie de l'humanité. Elle l'est encore dans un autre sens qu'il importe de bien comprendre.

La parole de l'Église *se proportionne* merveilleusement à la marche de l'humanité, aux transformations et aux besoins des peuples.

Quoi de plus actif, de plus mobile, de plus progressif que l'âme humaine? Histoire, philosophie, sciences, art, politique, elle explore tout, et elle

s'empare de tout pour tâcher de modifier son état intime dont elle n'est jamais contente, son état public dont elle souffre toujours. — Et l'humanité elle-même n'est jamais stationnaire. Elle change d'aspect, de forme, d'idées, de passions. Elle se lasse vite. Elle va d'un lieu à un autre, d'un spectacle à un autre spectacle. Elle rêve et elle cherche sans cesse autre chose. Elle vivra longtemps, dix mille ans, cent mille ans peut-être. Elle aura bien des rêves, bien des hardiesses; elle subira bien des transformations. Or, en présence de cette humanité qui est toujours en marche et en évolution, est-ce que la parole de l'Église se tient immobile, indifférente ou hostile? Nullement. L'Église marche avec le monde. Si l'Église ne marchait pas, il viendrait un jour où, les sociétés l'ayant dépassée, l'Église resterait impuissante à les guérir et à les sauver. « Elle ressemblerait, dit Mgr Bougaud, à une île plantée sur le roc, au centre de l'Océan, où les grands vaisseaux s'arrêtent un instant et se reposent à la fraîcheur de ses sources et à la beauté de ses ombrages, mais qu'ils appellent en vain à l'heure du péril, et qui ne peut pas venir à eux quand leurs provisions sont épuisées et que leurs voyageurs meurent de faim et de soif. Ce n'est pas ainsi que Dieu a fait la mère du genre humain. Elle marche avec les sociétés. Elle recèle dans ses flancs une force singulière de développement et d'adaptation à tous les mouvements de l'humanité. » Ceci est très

beau, Messieurs, et très digne d'attention. La parole de l'Église approuve, encourage, bénit, suscite tout ce qu'il y a de bon dans les transformations successives de l'humanité ; et tout ce qui peut se mèler de dangereux, de mauvais, d'imprudent, de nocif à ces transformations, la parole de l'Église le signale, le proscrit, l'élimine. Tenez. Voici nos transformations *scientifiques*. Entendez-vous l'Église les maudire? Pas du tout. Elle a dans ses rituels des bénédictions pour toutes les inventions modernes, et, dans la crainte d'être prise au dépourvu par quelque découverte, elle en a une pour toute espèce de progrès : *pro quacumque re*. A ses yeux, tout vrai progrès est une glorification de Dieu qui en a fourni la matière, qui a donné l'intelligence, la persévérance pour l'exécution. L'Église bénit donc les progrès scientifiques, elle y coopère, et elle se réjouit, quand ses enfants, ce qui n'est pas rare, font avancer d'un pas le règne de la science. Mais, si on abuse de ces progrès, s'ils deviennent une occasion d'orgueil et d'impiété ou un instrument de jouissance exagérée et de corruption, l'Église intervient, elle condamne l'abus, elle redresse les écarts, elle arrête les excès. Tant mieux! on ne saurait trop la remercier. Son intervention est un bienfait. La parole de l'Église est l'arôme qui empêche la science de se corrompre. Maintenant voici nos transformations *économiques* sociales, politiques. Entendez-vous l'Église les maudire?

Est-ce qu'elle condamne l'ascension des classes populaires? Est-ce qu'elle condamne le mouvement démocratique qui emporte le monde actuel? Nullement. Voyez le grand Pape Léon XIII. Il s'adresse directement au peuple dans sa magistrale encyclique sur *la Condition des ouvriers*. Récemment, il faisait à la foule des travailleurs une réception triomphale et les honneurs royaux du Vatican, et, tendant la main à la démocratie, il lui dit : « O peuple, me « voici, moi, le successeur des Apôtres, le représen- « tant vivant de celui qui a béni les pauvres du « sommet de la montagne, qui a enseigné aux « hommes la fraternité et l'égalité des enfants de « Dieu, me voici. Rien ne me lie, rien ne m'en- « chaîne; je te tends les bras, tel que tu es, avec « tes faiblesses, tes erreurs, tes égarements, viens! « Seul je puis te donner ce que tu cherches, la jus- « tice et la paix! » Non, certes, la parole de l'Église ne condamne pas le mouvement démocratique moderne; elle le comprend; et en même temps elle le modère, elle le règle; et en dehors de la direction qu'elle lui imprime, je ne vois pour la démocratie rien ni personne qui soit capable de la conduire sans danger. La parole de l'Église se proportionne merveilleusement à la marche de l'humanité, aux transformations et aux besoins, aux progrès de la vraie civilisation. Elle corrige tout ce qui est dangereux. Elle encourage tout ce qui est légitime. Elle donne la vie à toutes les nouveautés honnêtes

qui acceptent sa direction et son influence. Elle est doublement progressive. Elle se développe progressivement devant l'intelligence humaine, et elle s'adapte progressivement à l'histoire humaine. En résumé, elle progresse, et elle fait progresser!

Amen!

ONZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole féconde

Messieurs,

L'Église parle, et sa parole est raisonnable et honnête, importante et sublime, intéressante et populaire, immuable et progressive. Elle est féconde. Avec force et douceur elle a révolutionné le monde. Ce spectacle mérite d'être vu de près.

I. *La parole de l'Église a révolutionné le monde.*

Parlez... ne vous taisez pas ; ne vous taisez ni devant le glaive qui vous menace, ni devant la majesté qui vous regarde, ni devant votre sœur qui vous conjure, ni devant votre mère qui se met à genoux pour vous supplier, ni devant les peuples qui vous crient : silence ! ni devant les flots de la mer qui s'émeuvent pour étouffer votre voix. Parlez !... Tel avait été l'ordre de Jésus-Christ à ses Apôtres, et l'un d'eux, saint Paul, écrivait joyeuse-

ment : « Je travaille pour l'Évangile jusqu'à porter des chaînes comme un malfaiteur, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée, *verbum Dei non est alligatum.* » Tout en effet importe peu à l'Église, pourvu qu'elle parle, et depuis dix-neuf siècles elle n'a pas fermé la bouche, et sa parole, flot divin descendu du ciel, a changé la face de la terre.

Dans l'ordre intellectuel que n'a pas fait la parole de l'Église? Elle a jeté dans le monde des idées que le monde ne connaissait pas ou qu'il avait oubliées, et qui désormais n'en sortiront plus : l'unité de Dieu, la création, la chute, la rédemption, l'origine et la fin de l'homme, la fraternité de la race humaine. Ces idées, et tant d'autres qui sont les richesses et comme le patrimoine inaliénable de l'humanité, d'où viennent-elles, sinon de la parole de l'Église ? Et sous le rayonnement de cette parole on a vu la philosophie, les sciences, les lettres, les arts prendre un nouvel essor, et toutes les facultés de l'âme se développer d'une façon grandiose. Tenez. Les penseurs de l'antiquité ne sont pas bien nombreux. Quand on a nommé Platon, Aristote, Socrate, leur maître, Cicéron qui le répète et Sénèque déjà à moitié plongé dans la lumière évangélique, on a tout dit. Et quelles défaillances dans ces hommes! Leur supériorité au point de vue de la forme ne sert qu'à faire ressortir davantage leur infériorité sous le rapport de la doctrine. Mais, depuis

dix-neuf siècles, depuis que l'Église jette sa parole dans l'humanité, les philosophes, les théologiens, les contemplateurs et les penseurs se succèdent, se pressent et forment une armée immense... et nulle part de défaillances, mais la paix et la solidité dans le vrai... Et puis ce ne sont pas seulement les grands esprits qui bénéficient de la parole de l'Église. Le moindre enfant qui sait son catéchisme monte dans la lumière plus haut que Platon et Aristote. L'Église éclaire en même temps les plus basses vallées et les plus hauts sommets. Et, sous le rapport des sciences, il n'y a pas non plus de comparaison possible entre le génie de l'antiquité et le génie chrétien. Qu'est-ce que l'antiquité a découvert en quatre mille ans dans le domaine de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la géologie? A peu près toutes les sciences sont postérieures au christianisme, et il serait facile de prouver par des faits et par des chiffres et par des noms propres que l'Église maîtresse de la science divine a donné un vigoureux essor à la science profane elle-même. La parole de l'Église a relevé le niveau intellectuel de l'humanité. Ce n'est pas niable.

Dans l'ordre moral, sa fécondité est encore plus évidente et plus palpable. Elle a produit les plus belles âmes. Du fond si corrompu de l'humanité elle a tiré des saints et des saintes d'une merveilleuse beauté. Comme ces vierges qu'on traînait aux

lieux infâmes, l'Église a traversé les époques les plus néfastes sans y laisser sa virginité ; elle en est sortie, tenant toujours dans les mains la coupe sacrée de l'humilité, de la chasteté, du dévouement, de l'amour sublime de Dieu et des hommes. Par sa parole elle a formé ces millions de martyrs, qui apprenaient aux tyrans que la conscience humaine échappe à leur pouvoir et qu'il vaut mieux mourir que de défaillir dans le devoir. Par sa parole, elle a formé ces sublimes pénitents, qui protestaient par l'austérité de leur vie contre la corruption infâme dont se mourait le monde païen. Par sa parole, elle a civilisé les barbares, dompté leurs colères, éclairé leur ignorance, assoupli leur volonté et transformé leurs mœurs. Par sa parole, elle a aboli l'esclavage, elle a réhabilité le travail manuel, elle a arrêté le flot de la barbarie musulmane, toute prête à envahir l'occident. Par sa parole, elle a créé ces multiples institutions catholiques qui se dévouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, au culte des pauvres, des malades, des convalescents, des incurables, des orphelins, des vieillards, des flétris, de tous les abandonnés affamés de pain, de soins, de consolations, d'affection, d'estime, de réhabilitation. Par sa parole, elle envoie chaque jour aux nations infidèles de courageux apôtres qui s'expatrient librement, qui étendent et soutiennent jusqu'aux extrémités de la terre le prestige et l'honneur des peuples européens. — Il est

difficile d'énumérer toutes les créations de la parole de l'Église dans l'ordre moral, les vertus qu'elle a enfantées, les institutions qu'elle a fondées, les entreprises dues à son initiative et les nobles âmes écloses sous son souffle fécond. Cela va nous apparaître plus clairement encore

Dans l'ordre social. A peine Jésus-Christ a-t-il paru, à peine l'Église a-t-elle parlé que les vertus naturelles se fortifient, les mœurs s'adoucissent, les lois se transforment, et partout se montrent les germes d'une régénération lente et pacifique, mais grande, universelle, progressive... C'est le laborieux et magnifique enfantement de la civilisation chrétienne, c'est la reconstruction du monde dans la justice et dans la charité.

L'esclave était dans la boue, sans nom, sans droit, sans liberté, presque sans âme, du moins à ses yeux et à ceux de ses maîtres. L'Église le ramasse, en fait un homme, un chrétien. Elle l'élève peu à peu de l'état d'esclave à l'état de serf, de l'état de serf à l'état d'homme libre, de citoyen d'une commune, et enfin, couronnant ce don de la liberté par celui de l'égalité, elle le rend de plus en plus apte à toutes les fonctions de la vie publique, elle en fait le citoyen des temps modernes. La justice rentre dans l'ordre social. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Église y fait affluer la charité. C'est trop clair.

Je note seulement que l'Église, en même temps

qu'elle reconstruit le monde dans la justice et dans la charité, reconstruit la famille dans l'unité, dans l'indissolubilité, dans la sainteté et dans l'honneur. Elle crée l'épouse et la mère chrétienne, la mère chrétienne à qui l'Europe doit ses enfants plus beaux, plus nobles, plus purs, ses enfants plus délicats, plus fiers, plus grands enfin que ne les vit jamais l'antiquité. Et cela sans préjudice de la virginité qui fleurit à côté de la maternité comme un champ de lys, et qui embaume le monde comme une composition de parfums.

La parole de l'Église est féconde. Elle a révolutionné le monde intellectuel, moral et social. Entendons-nous bien. Ce n'est point une révolution violente qu'a opérée la parole de l'Église.

II. *La parole de l'Église a agi avec force et douceur.*

Un fleuve qui déborde ne vaut pas une pluie fine qui tombe. La pluie qui tombe fertilise les champs sans les ravager. Le fleuve qui déborde fertilise lui aussi les plaines, mais il renverse tout, et les moissons qu'il prépare ne compensent pas les ruines qu'il amasse sur son passage. La parole de l'Église a en même temps la force du fleuve et la douceur de la rosée.

Elle est forte. Elle n'a jamais sacrifié aucun prin-

cipe essentiel. Voyez saint Paul condamnant les désordres de Corinthe, saint Chrysostôme s'opposant au faste impie de l'impératrice Eudoxie et aux caprices du favori Eutrope, saint Ambroise arrêtant au seuil du temple Théodose, saint Thomas de Cantorbéry résistant au roi d'Angleterre Henri II et mourant à l'autel pour avoir défendu les droits de son Église, Bossuet tonnant contre l'adultère en présence de Louis XIV et écrivant au chancelier de France : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église ; pour moi, j'y mettrais ma tête ! » Pie VII résistant à Napoléon qui faisait trembler le monde et qui disait : « J'ai 600.000 hommes sous les armes ; à Wagram j'ai tiré cent mille coups de canon. » La parole de l'Église est forte.

Mais, en même temps, quelle douceur ! Comme elle respecte la liberté humaine ! Comme elle temporise en présence des préjugés qui ne veulent pas céder et qui ne sont pas intentionnellement mauvais ! Comme elle traite délicatement les âmes qui se trompent de bonne foi !

Voyez un peu de quelle manière lente mais irrésistible et continuelle elle s'est infiltrée dans le monde païen ! Elle n'a pas détruit l'esclavage antique par un décret, par un coup d'autorité, statuant qu'à tel jour et à telle heure il n'y aurait plus un seul esclave dans l'Empire romain. C'eût été un bouleversement universel et une révolution sans profit.

Qu'a-t-elle fait? Elle a agi lentement et sûrement sur les lois, sur les mœurs, sur les idées, sur les intelligences, sur les familles, sur l'État. Rien de brusque, rien de violent; nulle secousse, nulle saccade. Impitoyable seulement pour le vice et pour l'erreur, l'Église ménage dans la civilisation romaine tout ce qui est légitime, utile, ou simplement innocent. Point de condamnation en bloc, point d'excommunications en masse. Sa main délicate fait la part du bien et du mal avec une patience, avec une tolérance maternelle. Quand tout dans le monde païen portait la trace impure du polythéisme et de l'immoralité, la tentation devait être forte de tout envelopper dans un même anathème, et, au lieu de perdre le temps à démêler un écheveau si enchevêtré, de tout rejeter loin de soi pour travailler sur une trame nouvelle. L'Église, conseillée par sa charité et guidée par sa prudence, résista à cette tentation et se préserva de tels excès. Elle purifia, elle rectifia tout, sans rien détruire. Elle n'a pas même détruit le calendrier païen, et aujourd'hui encore nous chrétiens, après dix-neuf siècles de christianisme, nous nous servons pour désigner les mois et les jours des appellations qui rappellent les fausses divinités du paganisme.

La douceur de l'Église se manifeste dans le présent non moins que dans le passé. Il y a deux ans on demandait au Pape Léon XIII de condamner en bloc la grande corporation ouvrière des Cheva-

liers du travail aux États-Unis. Léon XIII ne le voulut pas et, ménageant l'ouvrier jusque dans ses erreurs, il se contenta de lui adresser des paroles de modération et de pacification. Et, ces jours-ci même, un grand évêque d'Amérique, Mgr Ireland, obtenait de Léon XIII une solution très large et très libérale pour la question si délicate des écoles mixtes aux États-Unis. Aujourd'hui comme hier, comme toujours, l'Église procède par la force et par la douceur, et beaucoup plus par la douceur que par la force. C'est le secret de sa fécondité et de ses victoires.

La parole de l'Église est féconde. Pourquoi donc n'obtient-elle pas chez nous le crédit auquel elle a droit? Elle n'est pas connue. Dans les classes cultivées bon nombre d'hommes dédaignent la parole de l'Église. Ils ne veulent ni la connaître ni l'étudier, ou bien ils se croient trop grands garçons pour entendre une parole qui a ravi les plus illustres génies, ou bien ils ont peur des devoirs que cette parole leur impose, ou bien ils redoutent la galerie qui les verrait entrer dans nos Temples. Ils s'abstiennent. Tant pis pour eux! Leur ignorance religieuse est sans excuse. Et, d'ailleurs, comment ne voient-ils pas qu'en se tenant ainsi à distance de la parole de l'Église ils donnent à la masse un pitoyable exemple? — Que si je regarde du côté des classes populaires, je constate que là la parole de l'Église est encore plus inconnue. Par le fait de

notre organisation sociale, presque la moitié de nos ouvriers n'a pas la possibilité d'acquérir le dimanche la science religieuse, et par le fait de la propagande de l'impiété, l'autre moitié de nos ouvriers est éloignée systématiquement de nos chaires chrétiennes. Que ferez-vous, Messieurs, en présence d'une telle situation? D'abord vous serez plus fermes que jamais dans vos habitudes religieuses. Et puis vous amènerez dans nos temples, au pied de nos autels, vos nombreux contemporains qui vivent dans la nuit de l'erreur, dans les glaces de l'indifférence, et qui ne se doutent pas même que l'Église possède seule les paroles qui sauvent le monde! Par votre apostolat vous donnerez à la parole de l'Église une large et puissante fécondité!

Amen!

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole infaillible

Messieurs,

Nous étudions les caractères de la parole de l'Église. Elle est raisonnable, elle est honnête, elle est sublime, elle est populaire. Voici plus et mieux encore : elle est infaillible. Nous allons dissiper un préjugé, établir un fait, tirer une conclusion.

I. *Dissipons un préjugé* en précisant nettement le sens de ce mot : infaillibilité. La parole de l'Église est infaillible. Qu'est-ce à dire?

— Est-ce à dire que l'Église a *la science universelle?* Mais non. Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez aux peuples tout ce que je vous ai enseigné moi-même : *quæcumque mandavi vobis.* » Or Jésus-Christ n'a enseigné à ses Apôtres ni la chimie, ni la zoologie, ni la botanique, ni la

médecine, ni les méthodes contingentes de la politique et de l'économie sociale. Il leur a enseigné la religion, qui est la règle de nos relations avec Dieu et avec le prochain, et qui comprend le dogme pour l'esprit et la morale pour le cœur. Voilà qui est clair. La parole de l'Église est infaillible, non pas dans toutes les sciences, mais uniquement dans la science de la religion. Et encore ici, il faut s'expliquer. La parole de l'Église est infaillible :

— Est-ce à dire qu'elle peut à son gré *créer ou modifier les dogmes?* Évidemment non. L'Église ne crée rien, n'invente rien, ne change rien. Jésus-Christ a dit à ses Apôtres tout ce qu'Il avait à dire, et l'Église n'a pas d'autre fonction que de conserver et d'enseigner sa doctrine, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Cette fonction d'ailleurs est assez noble. La parole de l'Église est infaillible :

— Cela veut dire qu'elle est *préservée de tout péril d'erreur* dans l'enseignement de la religion. L'infaillibilité comprend tout ce qui concerne le dépôt de la révélation, toutes les choses de la foi et des mœurs. C'est là son domaine propre. L'infaillibilité de l'Église s'étend à ce qu'il faut croire et à tout ce qu'il faut croire, c'est-à-dire à tout l'enseignement dogmatique, car Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : « L'esprit vous enseignera toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem.* » — Elle s'étend aussi à ce qu'il faut faire et à tout ce qu'il faut faire, c'est-à-dire à tout l'enseignement moral, car Jésus-

Christ a dit encore : « Apprenez aux nations à garder tous les préceptes que je vous ai commandé d'observer : *quæcumque mandavi vobis.* » Dans l'enseignement dogmatique comme dans l'enseignement moral, l'Esprit divin ne suggère et n'enseigne que ce que Jésus-Christ a dit, mais tout ce qu'Il a dit : *Suggeret omnia quæcumque dixero vobis.* — La foi et les mœurs, le dogme et la morale, voilà l'objet de l'infaillibilité. Rien de plus, rien de moins.

Mais l'infaillibilité ainsi définie et comprise appartient-elle à l'Église? Après avoir dissipé un préjugé

II. **Établissons un fait** et montrons que l'Église doit être infaillible et qu'en réalité elle est infaillible.

1° *L'Église doit être infaillible.* Pour nous en convaincre, il suffit d'examiner de près les exigences de l'Église et nos propres besoins.

1) *Les exigences de l'Eglise supposent son infaillibilité.* Depuis dix-neuf siècles, sur quelque point de l'univers, des chrétiens ont souffert, ont lutté, ont versé leur sang, ont subi l'exil et les tourments, plutôt que de renier leur foi, que d'abandonner un seul mot du symbole. C'est beau, c'est héroïque, cette conduite. Oui, et cependant elle n'est que l'ac-

complissement d'un devoir. Quand elle a parlé, quand sur un point de morale ou de dogme elle s'est prononcée, l'Église réclame, exige la foi la plus entière, la plus complète, la plus absolue. Pour demeurer fils de l'Église nous devons croire sans restriction ni réserve, sans doute ni hésitation tout ce qu'elle enseigne. Nous devons croire avec une fermeté telle que ni la peur de la mort, ni la perspective des plus affreux tourments ne soient capables de nous ébranler. Toutes ses définitions, l'Église exige que ses disciples les acceptent comme la vérité même, toutes ses prescriptions comme le code de la perfection absolue. Dans ces conditions, Messieurs, si les exigences de l'Église vont jusque-là, comment admettre un instant qu'elle puisse se tromper? Comment dire : « Je crois », s'il y a la moindre possibilité d'erreur? Comment imposer qu'on sacrifie sa tête pour un mot, si ce mot peut énoncer une erreur? Ce n'est pas possible. Ce serait de la tyrannie et de la bêtise. Mais non, l'Église est une mère, ses exigences, bien loin d'être tyranniques, sont salutaires, le croyant est un sage, sa foi bien loin d'être absurde est raisonnable. En effet :

2) *Nos propres besoins exigent aussi l'infaillibilité de l'Église.* Dante, le grand poète italien, fuyait devant un ennemi puissant et cruel. Un soir, il frappe à la porte d'un couvent. — « Que demandez-vous, lui dit le frère portier? » — « Je demande la paix,

répondit le grand proscrit. » — Tous, Messieurs, nous sommes semblables à Dante. A un moment de notre existence, nous avons entendu ou nous entendrons au fond de notre conscience ces questions capitales : « D'où viens-tu? Où vas-tu? Pourquoi souffres-tu? Que deviendras-tu? » et, tant que nous n'aurons pas de réponses certaines à ces terribles et angoissantes questions, nous ne posséderons pas la paix, nous serons dans l'inquiétude, dans l'anxiété. — Cette certitude qui sera en même temps une satisfaction et une consolation, à qui la demanderons-nous, à qui la demandera la masse qui peine et qui sue? — Aux livres des savants? Mais souvent l'homme n'a ni le loisir ni la possibilité de les lire. Travailleur de la campagne, dès l'aube, il va à sa charrue, à son labour ou à ses semailles, et, le soir, quand il rentre, harassé de fatigue, il a autre chose à faire que d'ouvrir des livres; il se jette sur un grabat où il essaye, en dormant, de refaire ses forces pour le rude travail du lendemain. Ouvriers de la ville, c'est la même chose : commerçant dans sa boutique, employé dans son bureau, marchand à son comptoir, il est absorbé par les préoccupations matérielles. — Et encore, quelles réponses sûres trouverait-il dans ces livres? Il n'en trouverait aucune. Les uns diraient : « Nous ne savons pas. » Les autres se contrediraient, attestant leur commune impuissance. Sans solution du côté des hommes, vers qui se tour-

nera-t-il? Est-il condamné pour jamais et sans espoir à chercher toujours, à douter toujours, à être anxieux, incertain, malheureux toujours? Car il lui faut une réponse, une solution et une solution certaine, indubitable — on ne risque pas sa vie sur des peut-être; — son esprit a besoin d'une lumière pure, sa volonté d'un guide sûr, son cœur d'espérance ferme. Qu'il se tourne vers l'Église, elle seule peut le satisfaire, elle seule a les paroles de la vie éternelle; nette dans ses affirmations, elle ne varie jamais dans son *Credo*.

2° *L'Église est infaillible*, l'Évangile l'affirme en termes indiscutables. Jésus-Christ était descendu sur la terre pour instruire les hommes, pour leur dire les vérités qu'il fallait croire, pour leur montrer le chemin qu'il fallait suivre. Il allait remonter au Ciel, et voici la mission qu'il donne à son Église dans la personne des Apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous ai confié. » C'est clair. L'Église a la même mission que le Christ, elle est la représentante du Christ, son porte-voix, la continuatrice de son œuvre; le Christ est infaillible, donc l'Église aussi est infaillible. — Voulez-vous de cette infaillibilité une preuve plus convaincante. Écoutez cette parole de Jésus : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; qui vous écoute

m'écoute, qui vous méprise me méprise. » C'est clair. Jésus-Christ et l'Église c'est tout un. Jésus-Christ a droit d'être écouté, a droit d'être obéi, parce qu'Il est le maître qui ne se trompe pas et ne peut pas se tromper; l'Église, c'est l'affirmation de Jésus-Christ, a les mêmes droits, c'est donc qu'elle ne se trompera pas, qu'elle ne peut pas se tromper. D'ailleurs, soyons sans crainte; sans doute l'Église est composée d'hommes faillibles; oui, mais, quand ils parleront au nom du Christ, ces hommes ne seront plus seuls, Jésus l'affirme : « Je prierai mon Père, et il vous enverra l'Esprit Consolateur, afin qu'il demeure avec vous éternellement. Il est l'Esprit de vérité, il sera en vous et demeurera en vous. Lorsqu'il sera venu, il vous enseignera toute vérité. » C'est clair. L'Église devait être infaillible : ses exigences le supposaient, nos propres besoins le demandaient; l'Église est infaillible : nous en avons la certitude de la bouche même de Jésus-Christ. Et maintenant :

III. ***Tirons une conclusion.***

La conclusion, Messieurs, c'est un acte de confiance et un cri de reconnaissance.

1° *Un acte de confiance.* « Pilote, disait César, dans la tempête, sur la frêle barque qui le trans-

portait à Pharsale, pilote, ne crains pas, tu portes César et sa fortune! » Messieurs, ne craignez pas. Autour de la barque de l'Église, les maîtres de l'opinion et du pouvoir, les lettrés et les savants soulèvent en foule les flots de leurs affirmations impies et athées. Ils prétendent convaincre l'Église d'erreurs et de mensonges, ils accusent son enseignement d'être arriéré et rétrograde, d'être en opposition avec les données nouvelles et les récentes découvertes de la science. C'est toute une tempête d'incrédulité que vous entendez rugir autour de l'Église. Ne vous laissez pas ébranler, ne vous laissez pas entamer dans votre croyance et votre foi. Depuis dix-neuf siècles, bien des hommes sont venus et ont dit : « Voici la vraie lumière, voici la vraie doctrine, voici la seule vérité! » Ils ont accumulé quelques nuages autour de l'enseignement de l'Église, rendu plus difficile la marche des croyants vers l'éternelle patrie; ils ont élevé bien haut le pâle flambeau de leurs systèmes philosophiques et de leurs élucubrations incohérentes. Un jour le souffle de la mort ou de l'impopularité les a touchés, et ils se sont effondrés pour jamais dans l'oubli, abandonnant ceux qui avaient cru en eux au désespoir, à l'incertitude, au dépit. Nous, soyons sans crainte. Jamais l'Église ne nous manquera, jamais elle ne nous égarera, elle est infaillible et immortelle comme Dieu. « Voici que je suis avec vous, jusqu'à la fin des siècles. » C'est

Jésus-Christ lui-même qui monte la barque de l'Église, c'est la fortune de Dieu que porte dans ses flancs la nacelle de Pierre, et Dieu ne s'égare pas, Dieu ne se trompe pas, Dieu ne meurt pas. Ayons confiance, restons invinciblement attachés à la doctrine de l'Église, et dans la paix que nous donne cette certitude faisons monter vers Dieu :

2° *Un cri de reconnaissance.* Les plus grands esprits de l'antiquité, se rendant compte qu'avec toute leur science et leur philosophie ils n'aboutissaient en fait de croyance et de dogmes qu'au gâchis, à l'absurde et au ridicule, en fait de morale qu'à la déification du vice, à l'obscène et à la pourriture, se tournaient vers Dieu et le suppliaient de venir leur parler lui-même. C'est Pythagore qui demande « que Dieu ou un esprit vienne instruire les hommes ». C'est Platon qui dit : « N'espérez pas réformer les mœurs des hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part. » C'est Cicéron qui écrit : « Le seul moyen de reconstituer la vérité religieuse, c'est de recourir à l'enseignement divin. » — Cet enseignement divin, cette doctrine sûre, infaillible que réclamaient avec angoisse les plus sages et les plus savants des anciens, nous les possédons, nous chrétiens, et nous les possédons grâce à l'Église infaillible. Dans nos cœurs, point de ces doutes cruels, de ces incertitudes accablantes, de ces

inquiétudes anémiantes, mais une certitude absolue, une confiance entière, une foi calme, une paix inébranlable. Tandis qu'en dehors de l'Église on tâtonne dans l'obscurité et la nuit, au sein de l'Église c'est le jour plein, la lumière éclatante, inextinguible. Remercions Dieu, Messieurs, qui en donnant à son Église l'infaillibilité, et en nous appelant à être ses disciples, nous a offert dès ici-bas la meilleure part en attendant celle du Ciel.

Amen !

TREIZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole divine

Messieurs,

C'était au xvie siècle. L'espagnol Balboa s'en va à la découverte de l'Amérique centrale et de l'Océan Pacifique. Il se met à la tête de 200 Castillans le 1er septembre de l'année 1513, et il s'enfonce dans les montagnes boisées au-delà desquelles s'étend l'Océan mystérieux. Il perd la moitié de ses hommes, et, après un mois de marches pénibles et de combats incessants, il arrive avec sa petite troupe au pied d'un pic, d'où les guides affirment que l'on peut voir la mer. Balboa fait faire halte, et gravit seul la cime escarpée. A peine est-il parvenu au sommet, qu'un spectacle magique s'offre à ses yeux; sous ses pieds s'étend un vaste chaos de forêts et de rochers, et à l'horizon lointain les flots de l'Océan inconnu étincellent sous les rayons du soleil. A cet aspect il se jette à genoux... il appelle ses compagnons : « Amis, leur dit-il, voyez ce spectacle glorieux que vous avez tant désiré! Prions Dieu de nous aider à la conquête de cette mer et

de cette terre que nous venons de découvrir, où jamais les chrétiens n'ont pénétré, où ils n'ont jamais porté les saintes doctrines de l'Évangile. A nous l'immortelle gloire de conquérir et de convertir à notre sainte religion tous ces immenses pays! » Les Espagnols émus embrassèrent leur chef, et jurèrent de le suivre jusqu'à la mort.

Messieurs, un spectacle analogue à celui qui impressionnait Balboa et ses compagnons se présente aujourd'hui devant les prédicateurs de l'Évangile. Nous découvrons dans notre pays, dans nos villes et dans nos campagnes, des régions fermées et inexplorées où jamais ne pénètre la religion du Christ, des masses profondes qui vivent en dehors des croyances et des habitudes religieuses. On dirait un peuple sans autels, un pays à reconquérir à Jésus-Christ. La foi vient de l'audition de la parole, et la parole ne retentit plus aux oreilles de ce pays et de ce peuple. Quelle situation! Sommes-nous découragés par l'immensité de la tâche? Non certes. Nous bénissons Dieu qui nous donne une œuvre si belle et si grande à entreprendre, et, comme Balboa, nous nous réjouissons d'apporter aux masses déchristianisées les saintes doctrines de l'Évangile. Nous sommes les mandataires de la parole de l'Église, c'est-à-dire les mandataires de la parole même de Dieu. J'ai essayé de vous faire apprécier la parole de l'Église. Il me reste à vous montrer qu'elle est divine dans son origine et dans son his-

toire, et que par conséquent elle mérite non seulement votre attention et votre respect, mais votre confiance la plus entière et votre docilité la plus absolue.

I. La parole de l'Église est ***divine dans son origine.***

D'où vient-elle? De Dieu même. Dieu la donne à son Fils, et son Fils la donne aux Apôtres et à leurs successeurs, c'est-à-dire à l'Église catholique. Voilà son origine. Écoutez ces textes : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez les nations. Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Confirme tes frères dans la foi. Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » *Euntes, docete.* Comprenons bien cette parole, et tâchons d'en mesurer la vaste étendue. Jésus-Christ n'est pas un accident dans le monde. Il est un principe qui domine tout, un centre qui meut tout, un foyer qui rayonne sur tout, une vie qui veut tout conquérir et tout posséder. Mais, Jésus-Christ n'ayant vécu qu'en un temps et en un lieu donnés, comment peut-il étendre son empire à tous les temps et à tous les lieux? Par son Église. L'Église est la

permanence, la survivance, le rayonnement et l'épanouissement de Jésus-Christ dans le monde. Mais ici, tout de suite, une seconde question se pose. Comment l'Église pourra-t-elle prendre possession de l'humanité? Par la parole : *Euntes docete!* La parole de l'Église est en Dieu, comme dans sa source, dans son réservoir. Des profondeurs de l'éternité elle s'épanche en Jésus-Christ, et Jésus-Christ la confie à son Église qui la répand sur le monde, sur les sociétés, sur les âmes pour les incorporer à Jésus-Christ.

Entendez le ministre protestant. Sa parole est respectable sans doute. Mais d'où vient-il ce ministre, et d'où vient sa parole? Ce ministre vient d'autres ministres, qui se sont succédé sans pouvoir effacer la tache de leur origine, ni la date de leur usurpation sacrilège. Leur auteur commun, c'est Luther; la date de leur commencement, c'est le XVIe siècle; et au-delà de cette date fameuse, point de tradition, point de généalogie, pas le moindre fondement dans le passé, pas une ombre qu'ils puissent faire sortir du tombeau pour lui tendre la main et se rattacher par elle aux Apôtres, à Jésus-Christ, à Dieu. Et, par conséquent, la parole du ministre protestant n'est pas plus apostolique, pas plus divine que celui d'où elle émane. Elle n'est qu'une parole humaine. Le prêtre catholique, au contraire, a pour piédestal la tradition de dix-neuf siècles, et, si imparfaite que soit sa parole, elle possède une autorité saisis-

sante, une autorité divine, puisqu'elle vient de Dieu, de Jésus-Christ, par l'intermédiaire des Apôtres et de leurs successeurs. Le prêtre va chercher la parole qu'il annonce, non en lui-même, mais sur les lèvres de l'Église divinement instituée et divinement infaillible, et, si quelque prêtre s'écartait de la vraie doctrine, il serait repris par son évêque, et l'évêque ne pourrait s'en écarter à son tour sans être repris par celui à qui il a été commandé de confirmer ses frères dans la foi.

Admirez ce grand phénomène de la parole confiée par l'Église à ses prêtres. L'Église prend un enfant, un jeune homme, quelquefois dans les plus humbles vallées de la société; elle le transforme, elle le consacre, et elle lui dit : « Parle maintenant, tu en as le droit et le devoir. La parole, cette chose inaliénable, éternellement libre, divine, la parole t'est confiée, et je te commande de la porter partout, sans que personne ait jamais le droit de sceller tes lèvres un seul jour de ta vie. Va et prêche, *clama, ne cesses!* » — Mais, Seigneur, je ne suis pas éloquent, s'écrie le jeune lévite effrayé, comme Moïse, de la grandeur de sa mission ; ma langue est hésitante, et mes lèvres embarrassées ; non, Seigneur, ne me prenez pas pour interprète auprès de votre peuple! — Je le veux, répond le Seigneur Dieu. Marche, mon fils! Je mettrai ma vérité dans ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu dois dire : *perge igitur, et ego ero in ore tuo, doceboque te quid lo-*

quaris. — Et alors, Messieurs, voilà un prêtre, un homme obscur, un inconnu, un pauvre, dont le nom n'est inscrit au frontispice d'aucun des temples de la science... Il est sur la terre le dépositaire et l'organe de la parole divine. Elle s'échappe de lui à flots intarissables. Il ne parle pas en son nom. Il parle au nom de Dieu. L'ordre de Dieu retentit sur ses lèvres; c'est l'éternité qui s'exprime par sa bouche. Oui, Messieurs, nous sommes des pécheurs comme vous; mais, quoique pécheurs, nous ne laissons pas d'être les ministres légitimes de la parole de Dieu. Ne voyez pas nos personnes; voyez l'Église qui nous envoie et qui nous confie sa parole. Cette parole de l'Église est divine dans son origine.

II. La parole de l'Église est *divine dans son histoire.*

Constatez son étendue et sa profondeur. Elle traverse les siècles, elle atteint les âmes. Cela n'est pas de l'homme.

L'étendue de la parole de l'Église!... Elle a commencé à retentir il y a dix-neuf siècles au lendemain de la Pentecôte, et, depuis, que n'a-t-elle pas rencontré sur sa route? Passions du cœur humain, outrages des savants, arrêts de mort des persécuteurs, fureurs de la populace, tous les obstacles se

sont dressés devant elle et ont voulu ou la corrompre ou lui barrer le passage. Voyageuse intrépide, elle a vaincu toutes les oppositions et elle a visité tous les coins du monde. Comme le brin d'herbe qui envahit le palais des rois non moins que la chaumière du laboureur, sans qu'aucune force humaine puisse arrêter son essor ni étouffer son ambitieuse végétation, la parole de l'Église s'est répandue partout, sur les plus hautes cimes et dans les plus basses vallées, glorifiant son auteur par son expansion miraculeuse, par ses triomphes inespérés, et par son immutabilité que rien n'a jamais pu entamer. Je n'ai pas le temps de vous raconter les vicissitudes et les victoires de la parole de l'Église. Je vous fais seulement remarquer qu'elle est aujourd'hui aussi jeune, aussi vivante, aussi immortelle, et aussi incorruptible sur les lèvres de Léon XIII qu'elle l'était hier sur les lèvres de Pie IX, et sur celles de saint Pierre au lendemain de la Pentecôte. Elle a traversé dix-neuf siècles sans s'arrêter, sans fléchir, sans s'altérer, sans se corrompre. Sa provenance est divine, et son histoire est miraculeuse.

La profondeur de la parole de l'Église n'est pas moins remarquable que son étendue. Elle atteint les âmes.

Elle obtient la foi. On peut suspecter l'affirmation d'un savant qui prétend imposer l'autorité de sa raison et de son expérience. Mais comment ne

pas croire à celui qui vous dit : « Un Dieu m'envoie. Qui m'écoute, l'écoute ; qui me méprise, le méprise. Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle du Dieu qui m'envoie. Je ne suis pas un hérault de la science humaine, mais un écho de la science divine. Je ne suis pas l'homme de la nature, mais l'homme de Dieu ! » Quel autre qu'un homme de Dieu oserait demander l'adhésion de l'esprit humain à des vérités que la raison humaine ne peut ni découvrir ni démontrer, et n'est-ce pas un triomphe divin de l'Église sur les âmes que d'obtenir d'elles la foi tranquille et sans réserve à l'incompréhensible? Vous connaissez la fière parole de Lacordaire. On lui reprochait un jour d'être le ministre d'un souverain étranger. « Non, répliqua l'illustre Dominicain, cela n'est pas. Je suis le ministre de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu ! » La parole de l'Église est l'écho, la vibration même de la parole de Dieu. A cause de cela, elle suscite dans les âmes des adhésions aussi solides et aussi lumineuses, aussi fermes que Dieu qui en est la source. Elle enfante la foi, et ce n'est pas un mince résultat au milieu d'un monde où les convictions sont si rares, où s'agitent tant de doctrines incohérentes, tant d'opinions légères, superficielles et périssables.

La parole de l'Église n'obtient pas seulement la foi. Elle va plus loin. Elle convertit. Bourdaloue venait de prêcher un de ses sermons les plus virulents. Les voluptés royales avaient été percées à jour, con-

damnées et flétries. Tous les courtisans étaient indignés et s'empressaient autour du roi, demandant une répression. « Messieurs, leur dit Louis XIV, le prédicateur a fait son devoir. Faisons le nôtre! » Que d'âmes, sous l'influence de la parole de l'Église apostoliquement annoncée, ont été et sont tous les jours éclairées, purifiées, embrasées, converties! Le prêtre, debout dans la chaire de vérité, élève la voix, explique l'Évangile, et tout à coup elles comprennent le faux des plaisirs terrestres, le néant des richesses, l'illusion de la gloire, la laideur du péché et la beauté de la vertu. Les voiles se déchirent, la vérité se dresse devant elles et les saisit de ses vives révélations. Alors la componction les envahit; elles se tournent vers Dieu, elles effacent leurs souillures dans des pleurs généreux et bénis. Elles se convertissent. Elles étaient orgueilleuses, et elles deviennent humbles; hautaines, et elles deviennent modestes; impures, et elles deviennent chastes; tièdes, et elles deviennent ferventes. Elles appartenaient au péché, au mensonge, à la vanité; elles se donnent à la grâce, à la vertu, à la charité, à Dieu. Les prodiges de la parole de l'Église sont de tous les temps et de tous les lieux. Portée par les Augustin en Angleterre, par les Boniface en Allemagne, par les Xavier dans les Indes, par les Dominique, par les Vincent Ferrier, les Thomas de Villeneuve, les Charles Borromée, les François de Sales sur divers points du monde, par des milliers

de pasteurs dans des milliers de paroisses catholiques, partout elle éclaire, elle purifie, elle embrase les cœurs du feu sacré. Elle enfante la foi et des vertus fructifiantes dans la foi. J'en appelle à votre expérience, chrétiens qui m'écoutez. Ne vous est-il pas arrivé, ne fût-ce qu'une fois dans votre vie, de vous sentir au pied de la chaire subitement éclairés et divinement transformés? Une parole, la plupart du temps bien simple, tombait sur votre âme comme une étincelle. Le discours fini, vous vous prosterniez devant Dieu, et vous livrant à sa grâce : « Seigneur, disiez-vous, que voulez-vous que je fasse? » Vous étiez venus froids, incertains, partagés, et vous vous retiriez ardents, convertis, vaincus par l'ascendant de la vérité entendue et goûtée! Puisse ce phénomène se renouveler souvent! Puisse la parole de l'Église, divine dans son origine, attester encore sa divinité par de nombreuses conquêtes sur les âmes!

Amen!

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église de France

Messieurs,

J'ai essayé de vous faire apprécier et aimer la parole de l'Église. Je voudrais vous faire discerner dans cette noble parole un accent particulier, l'accent national. Étudiez avec moi la parole de l'Église de France. Elle s'exprime par trois organes qui diffèrent les uns des autres et qui cependant se subordonnent et s'harmonisent très exactement. Recueillons la parole de l'Église de France sur les lèvres de nos évêques, du clergé paroissial et de nos grands orateurs catholiques.

I. ***Les évêques de France*** parlent, et leur parole revêt toutes les formes capables de nous instruire et de nous impressionner. Ils sont nos chefs, et notre devoir est de les écouter et de les suivre. Il y avait un évêque nommé Basile qui vivait au IVe siècle. Ce Basile avait eu des contestations avec

l'empereur Valens. L'empereur le fit menacer par un de ses ministres qui s'appelait Modeste. Ce ministre, voyant Basile lui répondre avec fermeté et publiquement, s'écria : « On ne m'a jamais parlé avec cette arrogance! » Basile lui répondit : « C'est que sans doute nous n'avez jamais rencontré un évêque : *nunquam in Episcopum incidisti!* Nous sommes les gens du monde les plus humbles, non seulement envers l'empereur, mais envers le dernier des hommes. Mais, quand il s'agit de Dieu, nous ne regardons que lui seul. » Ce Basile, Messieurs, c'est l'évêque de France, inflexible sur les principes, miséricordieux pour les pécheurs, bienveillant pour tous. L'évêque de France a aujourd'hui une rude mission à remplir. Si quelquefois nous sommes tentés de l'accuser de faiblesse ou d'intolérance, suspendons notre jugement, faisons taire nos récriminations, prions pour celui qui porte le casque dans les grandes batailles de la foi; suivons sa houlette, glaive pacifique qui remporte les victoires ; obéissons à sa parole. Nos ennemis voudraient bien nous séparer de nos chefs. Ne leur donnons pas ce contentement. Les temps où nous vivons sont difficiles. La passion antireligieuse fait fureur. Nous sommes en pleine tempête. Nous aurions tort de nous décourager, et nous désunir serait une trahison. L'orage passera. Des jours meilleurs se lèveront sur nos têtes. Et, demain, quand notre époque de transition sera terminée, les évêques de

France seront là pour inaugurer les temps nouveaux, pour présider à notre restauration religieuse, comme ils ont jadis présidé à la naissance de la nation française au IIIe siècle, à son apogée au XVIIe siècle, et à sa résurrection au XIXe siècle. Leur parole mérite le respect et la docilité, même quand elle ne cadre pas tout à fait avec nos petites idées particulières. C'est la trompette guerrière qui se fait entendre dans la mêlée et qu'il faut suivre avec intrépidité.

Et puis derrière la grande voix de l'épiscopat, qu'entends-je? Quarante mille prêtres sont debout dans la chaire de leur église paroissiale.

II. *Le clergé paroissial* parle. Ne méprisez pas, Messieurs, la parole simple du curé et du vicaire français. Qu'importe que cette parole soit dénuée la plupart du temps des apprêts et des pompes de l'éloquence? Voici le Crucifix. Parfois la divine image est finement ciselée dans l'ivoire ou le métal précieux; le plus souvent elle est grossièrement taillée dans le bois ou façonnée sans grand art dans une matière commune. Qu'est-ce que cela fait? C'est toujours l'image du divin Rédempteur, et il n'est pas rare que l'informe crucifix du paysan entende plus de prières et voie couler plus de larmes d'amour que l'incomparable chef-d'œuvre de l'artiste en renom. Eh bien! la parole du clergé parois-

sial, c'est non pas le crucifix d'ivoire, mais le crucifix de bois. Sous sa vulgaire écorce, que vous offre-t-elle? La vérité divine. Sachez la reconnaître et en nourrir votre âme. Dites-le-moi. Est-ce que la nature n'est pas également belle et attirante, soit qu'elle nous convie à ses scènes les plus splendides, sur les plateaux majestueux des Alpes ou sur les pics brillants des Pyrénées, soit qu'elle se présente à nous sous la forme d'un petit jardin, avec quelques allées étroites, bordées de buis, ornées d'œillets, odorantes de giroflées et de résédas, bourdonnantes d'abeilles? Je ne sais même pas si sous cette dernière forme son langage n'est pas plus intime encore, plus pénétrant et plus tendre. Eh bien! la parole du clergé paroissial, ce n'est pas la grande éloquence comparable aux cimes des Alpes ou des Pyrénées; c'est le petit jardin accessible à tous; on y entre avec agrément, et on y respire les parfums authentiques du vrai et du bien. Venez à ce modeste prêtre de France,

Homme obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'aux bords des sucs de l'Évangile,
Où la sagesse humaine et divine, à longs flots,
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots,
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve...

Je fais un vœu, Messieurs. Je souhaite que le peuple de France vienne assidûment, docilement, avidement, entendre la parole de ses prêtres. Il en

a perdu l'habitude; c'est un malheur, un immense malheur. Les Français ne trouveront jamais, dans leur journal dégusté chaque matin, la substance de vérité qui descend chaque dimanche des lèvres de leur clergé. Le clergé paroissial parle, et je demande pour sa parole attention, respect et docilité.

D'ailleurs, dans ce grand concert de la parole sacerdotale française, des voix plus retentissantes éclatent, et elles honorent également la religion et la Patrie.

III. *Nos grands orateurs catholiques* parlent. Ils se succèdent dans la chaire de Notre-Dame de Paris, et leur éloquence s'impose à l'admiration et à la reconnaissance de tous.

C'est le divin privilège du christianisme qu'immobile sur sa base au milieu de notre éternelle mobilité, il ait pourtant en permanence une arme prête pour tous les combats, une réponse aux énigmes successives que l'homme pose et que Dieu résout; et c'est l'heureuse inspiration de l'orateur de savoir choisir cette arme, accentuer cette réponse et adapter sa parole aux exigences et aux besoins du temps, de sorte que son langage porte à la fois le millésime de l'époque et l'empreinte de l'éternité. Or, depuis soixante ans nos grands orateurs catholiques ont répondu merveilleusement aux variations et à la

marche capricieuse de l'esprit moderne, sans sacrifier la moindre parcelle de la vérité révélée. Voyez-les se suivre, se compléter et s'harmoniser.

C'est d'abord Lacordaire, le premier dans l'ordre du temps et le premier comme valeur intellectuelle. Son époque est enfiévrée de liberté, agitée par de généreux enthousiasmes et de dangereux entraînements. Il se place hardiment au milieu, au cœur de cette génération dont il a compris, partagé peut-être les rêves, et il lui dit : « Tu as soif d'idéal ; la liberté t'enivre ; l'infini t'attire et te tourmente. Suis-moi ! Comme toi, je suis un enfant du siècle. Je ne condamne pas tes aspirations ; je les comprends, et je veux t'enseigner à les diriger en haut et à les satisfaire noblement. » Et cet aigle prenant son auditoire et son siècle les emportait avec lui vers les sources éternelles de l'idéal, de la liberté et de l'infini.

Puis quelques années s'écoulent ; l'aspect de la société change. Un vague sentiment de fatigue et de regret s'empare de cette génération superbe que la science trahissait déjà, que la liberté allait trahir. Pour répondre à cette période de désenchantement et de lassitude, à ces lendemains d'ivresse intellectuelle, et à ces velléités de retour vers un passé que l'on avait calomnié et démoli, voici le P. de Ravignan. Devant son auditoire sceptique, il s'écria avec un accent de pieuse certitude : « Nous, Messieurs, nous croyons ! » Et l'onction majestueuse de sa

figure et de sa parole, la beauté de son langage, l'ardeur de sa foi, la sainteté de sa vie, son action incessante sur les âmes, acclimatèrent de nouveau le passé dans le présent, et rendirent à la vieille religion chrétienne un prestige qu'elle ne connaissait plus. Lacordaire s'était appuyé, pour le convertir, sur les songes et les conquêtes de son siècle, et Ravignan sur ses déceptions et ses chutes.

Mais le siècle fait encore un pas. Il ne s'agit plus d'enthousiasme, ni même, hélas ! de regret ou de lassitude. La matière règne, et c'est au progrès de l'industrie, de la science, de la vapeur, de la machine, du bien-être que l'homme demande ses brevets de grandeur et d'omnipotence. C'est à cette phase que répond le P. Félix. Pendant vingt ans il préconise le progrès moral et religieux sans lequel le progrès matériel n'est plus qu'une vaste débauche qui mène un peuple à la mort après l'avoir avili.

Et puis la France succombe dans les humiliations sans nom de la guerre étrangère et de la guerre civile. Que fallait-il à cette vaincue, à cette pécheresse ? Pour la guérir et lui montrer son chemin, il fallait d'abord placer sous ses yeux la grande lumière évangélique. Voici le P. Monsabré. De 1870 à 1890 il expose magistralement le dogme catholique, et il semble dire à notre malheureux pays : « Crois, et tu seras sauvé, *qui crediderit salvus erit.* »

Mais dans cette fin de siècle les esprits comme épuisés par mille vicissitudes et par des efforts répétés qui n'ont abouti qu'à des déceptions n'ont plus même la force de monter jusqu'à la vérité révélée. Il faut leur faire toucher du doigt le côté humain et positif de l'Évangile. Il faut leur montrer la morale évangélique et les forcer à dire : « C'est bien, donc c'est vrai ! » Depuis deux ans déjà Mgr d'Hulst poursuit cette nouvelle apologie qui répond exactement aux besoins de notre époque, et sa parole marmoréenne est bien faite pour éclairer et convaincre les esprits sincères qui ne refusent pas la lumière.

— Ah ! Messieurs, ne pas refuser la lumière, désirer la vérité, la demander, la chercher... tout est là...

Certes, ce n'est pas la lumière qui nous manque. L'Église de France parle. Elle parle par ses évêques, elle parle par son clergé paroissial, elle parle par ses grands orateurs. Elle parle dans les livres, dans les revues, dans les journaux, dans les conférences, dans la chaire. Elle parle tous les jours, surtout chaque dimanche. Il y a une grande effusion de lumière qui se fait incessamment parmi nous. Est-ce que dans cette ville d'Orléans, par exemple, l'Évangile n'est pas annoncé ? Est-ce que vos prêtres, malgré des occupations qui absorberaient plusieurs vies d'hommes, ne font pas tout ce qu'ils peuvent

et plus qu'ils ne peuvent pour semer la vérité dans les âmes? Non, ce n'est pas la lumière qui nous manque.

Hélas! c'est nous trop souvent qui manquons à la lumière. Que d'hommes qui dédaignent la vérité... comme si elle n'était pas le bien le plus précieux, comme si Dieu ne méritait pas qu'on l'écoute, quand il daigne nous parler! Que d'hommes qui ont peur de la vérité, et qui dès lors évitent de la chercher pour ne pas courir le risque de la rencontrer, et qui ne viennent pas nous entendre parce qu'ils se doutent bien qu'ils seraient vite dominés par la puissance du vrai et du bien! Que d'hommes qui repoussent la vérité parce qu'elle les gêne, parce qu'elle les compromet! Ils ont l'air de vouloir la trouver, et, quand elle se présente à eux, ils reculent épouvantés : *quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.* Messieurs, ne soyez pas de ces hommes qui fuient la lumière! Elle tombe à flots sur notre terre de France. Acceptez-la, et, non contents d'en jouir pour vous-mêmes, faites-la parvenir à vos frères, à vos amis, à vos voisins, à vos contemporains. Ils vivent dans le tunnel ; amenez-les à la belle lumière du soleil. Et que la parole de l'Église soit connue, goûtée, pratiquée. Là est le salut des âmes ; là est le pain du monde ; là est la solution des problèmes qui nous tourmentent, là est le flambeau de la vie présente ; là est la clef de l'éternité!

Amen!

V

LES DROITS DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'exister

Messieurs,

Nous étudions la constitution de l'Église, et déjà nous avons considéré sa charpente, sa physionomie et sa parole. L'Église est un corps organisé. Elle a un visage avec des traits particuliers. Elle parle. Est-ce tout? Non. Elle marche au milieu du monde, et elle nous apparaît revêtue et armée de certains droits qui assurent son influence et sa pérennité. Les droits de l'Église, tel est le quatrième et dernier chapitre qui va solliciter notre attention.

Le premier droit de l'Église, son droit élémentaire et essentiel, c'est le droit à l'existence. L'Église est debout, vivante et parlante, au sein de l'humanité, de quel droit? Par droit d'élection, par droit de conquête, par droit de naissance. Voilà le trépied sur lequel elle repose, et vous allez voir que ce trépied est absolument solide et inébranlable.

I. L'Église existe ***par droit d'élection.***

Les pouvoirs humains, aujourd'hui surtout, relèvent de l'élection, du libre suffrage des peuples. Ils sont l'émanation et la représentation de la volonté nationale. Et c'est un grand honneur d'être choisi et porté au sommet de la société par dix, vingt, trente millions d'hommes dont on est le mandataire responsable, et qu'on a mission de gouverner dans la paix et dans la guerre.

Eh bien! l'Église a pour elle le libre suffrage de l'humanité, on vient à elle et on la quitte quand on veut.

Remarquez bien ceci, Messieurs. L'Église n'emploie pas la force pour se faire des disciples et des sujets. L'Église est une puissance de persuasion. Elle respecte infiniment la liberté de la conscience humaine. Elle ne s'impose pas, elle se propose, et tous ses sujets sont des enrôlés volontaires. J'en atteste les Ignace d'Antioche, les Clément, les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Hilaire, les Grégoire, les Chrysostôme qui, sous une forme ou sous une autre, n'ont cessé de proclamer la liberté de la religion, et de condamner l'emploi de la violence pour imposer la foi. J'en atteste le zèle avec lequel l'Église a toujours proclamé les droits qu'ont les parents d'élever leurs enfants dans leurs propres croyances fussent-elles erronées, les précau-

tions infinies dont elle entoure ce droit naturel et primordial, et la sévère défense qu'elle fait aux chrétiens de baptiser un enfant juif sans l'aveu de ses parents, si ce n'est dans le cas d'une mort imminente. J'en atteste votre expérience personnelle et votre présence au pied de cette chaire. Vous faites profession de catholicisme et vous êtes ici parce que vous le voulez bien. On vient à l'Église quand on veut.

Et on la quitte quand on veut. A l'heure qu'il est, l'Église compte à peu près 250 millions de sujets, sur la surface du globe. Ces 250 millions d'êtres humains sont-ils enchaînés à l'Église par un lien matériel, par le lien de la force? Nullement. Il y en a par-ci, par-là, quelques-uns qui défaillent dans la foi, qui apostasient, qui se séparent des étreintes maternelles de l'Église. L'Église pleure sur eux, prie pour eux ; l'Église les avertit, les conjure ou les menace; mais elle ne les retient pas. Elle se tourne vers ses enfants fidèles, et elle leur redit la parole du Christ: « Et vous, est-ce que vous voulez aussi vous en aller? » Et d'un bout du monde à l'autre les catholiques répondent : « Nous en aller? Non. A qui donc irions-nous? Vous seule, ô notre mère, avez les paroles de la vie éternelle! » Voilà, Messieurs, le splendide phénomène qui dure depuis dix-neuf siècles et qui, aujourd'hui, apparaît plus éclatant que jamais. L'Église est debout, au milieu de l'humanité. Elle a pour elle le

libre suffrage de ses 250 millions de fidèles, et des vingt milliards qui les ont précédés. Il y a plus et mieux.

II. L'Église existe ***par droit de conquête.***

Les pouvoirs humains organisent des armées, partent en campagne, répandent le sang, et trop souvent leur domination repose sur des ruines. On est convenu d'appeler cela de la gloire, et pour le repos du monde on est obligé de reconnaître que leurs conquêtes, pourvu qu'elles aient une certaine apparence de justice et la consécration du temps, leur créent un droit véritable. Par exemple, nous avons conquis l'Algérie à la pointe de notre vaillante épée, et bien mal reçu serait celui qui viendrait contester nos droits sur cette terre arrosée du sang français.

L'Église, elle aussi, est une glorieuse conquérante. Elle a conquis le monde par la parole de ses apôtres, de ses docteurs et de ses pontifes, par le sang de ses martyrs, par les vertus de ses confesseurs et de ses vierges, par les bienfaits de ses disciples les plus illustres. Elle a conquis le monde en l'évangélisant et en le civilisant.

Voyez-la à l'œuvre. Pendant trois siècles on la foule aux pieds. Malgré Néron, malgré Domitien, elle a grandi, elle s'est répandue, elle a envahi le

monde romain, puis le monde barbare, puis le monde du moyen âge, puis le nouveau monde, puis le monde moderne.

Elle veut conquérir l'humanité : voilà son ambition. Platon est immortel, mais il n'est compris que d'un petit groupe de lettrés. Mahomet a enthousiasmé le désert, mais il n'en est pas sorti, Boudha n'a pas su franchir les frontières de l'Inde, ni Confucius celles de la Chine. Et depuis Jésus-Christ, il y a eu des Églises anglicanes, des Églises russes, des Églises grecques, cantonnées dans un seul pays. Il n'y a eu qu'une seule Église voulant envahir toutes les nations, ne connaissant pas de frontières, ne s'arrêtant nulle part. C'est l'Église catholique. Son nom même exprime l'envergure de son ambition illimitée.

Et ce qu'elle veut faire, elle le fait. Elle travaille sans relâche à conquérir l'humanité. Depuis dix-neuf siècles elle s'éparpille sur tout le globe, elle franchit les déserts, elle passe les fleuves, elle escalade les montagnes. Elle a des ailes pour aborder les peuplades les plus éloignées, elle a des forces pour supporter les attaques des peuplades les plus cruelles, elle a le talent pour se faire comprendre des peuplades les plus sauvages, elle a un cœur pour aimer les peuplades les plus laides à voir.

Et ce qu'elle a fait dans le passé, elle continue de le faire dans le présent. Nous la voyons poursuivre et agrandir ses conquêtes. Elle se sert des décou-

vertes de la science pour porter l'Évangile jusqu'au bout du monde. Voici les chemins de fer. Vous en avez couvert l'Europe, l'Amérique, et vous en jetez au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Australie. On a percé l'isthme de Suez, et on va percer celui de Panama. Des lignes télégraphiques relient tous les continents et passent sous toutes les mers. Les touristes, les amateurs font en se jouant le tour du monde. A côté d'eux, sur la même banquette de chemin de fer ou dans le même paquebot, un prêtre dit son bréviaire et une sœur de charité son chapelet. C'est l'Église catholique qui s'en va porter l'Évangile et asseoir sa hiérarchie aux extrémités du monde.

L'Église est debout au milieu de l'humanité. Elle est debout et elle marche. Elle ne piétine pas sur place, mais elle avance toujours, elle ne s'arrête jamais. Elle va vers les peuples, et les peuples viennent à elle, de sorte qu'elle règne à la fois et par droit de conquête et par droit d'élection.

Ne pourrait-on pas la chasser du monde? Elle y est encombrante et gênante. Si on la supprimait? Non. Elle y a sa place en vertu d'un droit supérieur et antérieur à tous les droits purement humains.

III. L'Église existe *par droit de naissance.*

Les pouvoirs humains, même les plus légitimes,

ne sont point éternels. Le peuple qui les désigne conserve le droit de les renverser et de les changer. Et que de fois n'a-t-on pas vu cela dans l'histoire? C'est que les pouvoirs humains n'ont pas leurs racines dans le ciel. Ils sont issus, non de Dieu, mais de l'homme, et l'infirmité de leur naissance explique la précarité de leur existence.

Pour l'Église, il en va tout autrement. Elle a un droit imprescriptible et divin à l'existence. Son fondateur lui a dit : « Allez! Allez envers et contre tous. Allez sans hésitation et sans crainte. Soyez sûrs que ni rois ni empereurs, ni républiques ne pourront vous enlever le premier droit et la première liberté que je vous donne, qui est le droit et la liberté d'être et d'aller, le droit et la liberté d'avoir votre place au soleil. » Il est vrai que ce n'est là qu'une parole. L'existence de l'Église repose sur une parole, oui, mais sur une parole divine, et Dieu n'a que des paroles pour faire tout ce qu'il fait, *dixit et facta sunt*, *mandavit et creata sunt!* Les puissances d'ici-bas dépendent de mille choses extérieures, qui s'appellent des remparts, des épées, de l'or, des volontés et des passions humaines. L'Église, elle, plonge ses racines en Dieu même, de sorte que, pour la déraciner, pour l'exterminer, pour lui enlever l'être et la vie, c'est à Dieu même qu'il faut s'en prendre, c'est Dieu même qu'il faut attaquer, et il n'y a pas moyen d'y arriver.

L'Église existe par droit de naissance, par droit

divin. Faites bien attention à ceci. Ne la comparez pas à une simple association civile qui tient de l'État son existence normale, à laquelle l'État octroie une jouissance telle quelle de la vie publique, dont l'État mesure et détermine les droits, et à laquelle il peut dire quand bon lui semble : « Fais ceci, ou fais cela. Parle ou tais-toi. Reste ou sors d'ici ! » Ah ! mais non. Quand Jésus-Christ vint en ce monde, la place était prise. Jésus-Christ se fit sa place d'autorité. Il ne mendia pas la liberté, il la prit. Et il la donna à son Église. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » L'Église est une création, une institution positive et souveraine de Dieu Sans doute, elle peut faire alliance avec les sociétés purement humaines. Elle ne demande que l'entente cordiale avec les pouvoirs d'ici-bas. Mais délaissée, protégée ou persécutée par l'État, elle n'en reste pas moins indépendante de l'État.

Tantôt les pouvoirs humains nous ont dit : « Nous sommes vos protecteurs et vos amis. Soyez nos serviteurs. Nous vous comblerons de faveurs, et nous jetterons sur vous un reflet de notre puissance. » Et l'Église leur a répondu : « Arrière ! nous n'acceptons pas ce vil marché. Je viens de Dieu, et je ne sers que lui seul. Protégez-moi, si le cœur vous en dit, mais vous ne m'asservirez pas. »

Tantôt les pouvoirs humains se sont mis en colère et ont dit à l'Église : « Nous allons te persécuter. Gare à toi ! nous avons des armées, des lois, des

amendes, des prisons. » Et l'Église leur a répondu : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Vous pouvez me persécuter, mais vous ne me tuerez pas. Je vivrai sans vous et malgré vous. »

D'autres fois les pouvoirs humains ont dit à l'Église : « Va de ton côté et nous du nôtre. Nous ne te connaissons plus. » Et l'Église leur a répondu : « Ah ! vous ne voulez plus me tendre la main, vous ne voulez plus, de concert avec moi, faire la grande œuvre de la civilisation chrétienne ? Soit ! Tant pis pour vous ! Je travaillerai sans vous ! »

En résumé, l'Église existe par droit de naissance. Elle est une société autonome, une société indépendante de l'État, une société complète par elle-même. Elle a une origine et une constitution divine. Elle existe parce que les hommes lui adhèrent librement. Elle existe parce qu'elle a conquis honnêtement sa place au soleil. Elle existe surtout parce que Dieu le veut, parce que Dieu l'a fondée, parce que Dieu la garde, parce que Dieu lui a promis et lui garantit l'immortalité !

Amen !

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'enseigner

Messieurs,

L'Église a le droit d'exister, et ce droit elle le tient des peuples, d'elle-même et de Dieu. On ne peut pas la supprimer. Elle existe et elle règne par droit d'élection, par droit de conquête et par droit de naissance.

Mais l'Église n'est pas dans le monde à l'état de momie, comme une statue inerte et muette sur un piédestal immobile. Elle a une bouche, et elle parle. A-t-elle le droit de parler et d'enseigner ? Quelles sont les origines et les frontières de ce droit essentiel? Répondons à ces questions.

I. L'Église a le droit d'enseigner. **D'où vient ce droit ?**

Constatons d'abord un fait. *Depuis dix-neuf siècles l'Église enseigne. Dès l'origine* elle s'empare de la

liberté de la parole. Elle ne demande pas cette liberté, elle la prend, et, quand on veut lui fermer la bouche, elle répond : *non possumus non loqui*, nous ne pouvons pas ne pas parler. Et en effet *elle parle à tous les peuples*. En deux discours, saint Pierre convertit huit mille hommes. A Jérusalem le nombre des chrétiens se développe avec une rapidité merveilleuse. Mais l'Évangile n'est pas que pour les Juifs. Saint Pierre déchire les enveloppes étroites du Judaïsme, s'affranchit de l'esprit de nationalité, et va porter à Rome sa parole universelle, afin que de là elle retentisse dans les cités les plus populeuses et sur les rivages les plus éloignés. On essaie de la noyer dans son sang. Pendant trois siècles elle flotte sur un fleuve de sang. Elle le traverse, elle prend son vol, et elle visite tout l'univers alors connu. Pour se faire comprendre de différents peuples de la terre, *elle s'empare de toutes les langues*. Vous avez lu, quand vous étiez jeunes, l'histoire de David allant au-devant du géant Goliath et d'un seul coup de fronde le couchant par terre. Le Philistin est là, baigné dans son sang; David lui prend son glaive, et achève de vaincre en lui coupant la tête. David, petit berger, n'avait, pour lutter contre le géant, qu'une petite pierre balancée dans une petite fronde. C'était assez pour vaincre. Mais, quand il eut saisi l'épée du géant, il fut encore plus fort. Ainsi procède l'Église. Pour vaincre le monde, elle se saisit de toutes les langues

du monde : de la langue hébraïque, et avec elle elle s'introduit dans les synagogues de la Syrie et de l'Asie mineure; de la langue grecque, et avec elle elle monte sur les plus hauts sommets de la littérature et de la philosophie; de la langue latine, et avec elle elle entre à Rome et de Rome jusque dans les déserts de la Germanie et de l'Afrique, au delà des bords du Rhin, du Danube et des sables brûlants du pays des Maures. Et aujourd'hui l'Église parle toutes les langues, devenues par elle les organes, les instruments et les servantes de l'Évangile. *Vainement les passions* ont voulu étouffer la parole de l'Église, lui imposer silence, lui retirer le droit d'enseigner la doctrine de Jésus-Christ. Les vindicatifs, les voluptueux, les usuriers, les mondains, les sceptiques lui ont dit tour à tour ou tous ensemble : « Tais-toi ! » Elle a crié cent fois plus fort. Les puissants lui ont demandé des ménagements, des concessions. Elle a répondu : « Prince, si j'avais deux âmes, volontiers j'en sacrifierais une pour votre bon plaisir; mais je n'en ai qu'une et je la garde ! » L'Église a dit la vérité aux rois. Les peuples, devenus rois, ont aussi des flatteurs qui les perdent, des farceurs qui les trompent, des corrupteurs qui les dépravent. L'Église plaide devant eux, comme à la cour des rois, la vérité du symbole, l'intégrité du Décalogue, la cause éternelle du vrai et du bien, de Dieu et de son Christ. Elle ne cesse de leur dire : « La propriété est sacrée;

n'y touchez pas. La débauche vous perdrait : fuyez-la. Le travail est une loi divine, n'essayez pas de le supprimer, résistez à la tentation de le maudire. La vertu est la santé des nations ; soyez probes, honnêtes, chastes... » L'Église parle, l'Église enseigne. Et, quand on lui demande des mensonges et des erreurs, quand on lui demande des nouveautés, quand on lui demande des réticences, des amoindrissements du dogme ou de la morale évangélique, elle répond en épelant les douze articles du symbole et les dix commandements de Dieu, sans y déranger une virgule, sans y supprimer un seul iota. Les timides veulent qu'on déchire au moins la moitié de l'Évangile, tout ce qui est mystérieux pour la raison et crucifiant pour la nature. L'Église ne l'a jamais fait, l'Église ne le fera jamais. Dût-on l'appeler téméraire, arriérée, fanatique, dût-on diriger sur sa tête toutes les injures de la haine et sur sa poitrine tous les glaives de la persécution, elle redira toujours le vieux texte inventé par un vieux Pape, appelé saint Pierre : *non possumus non loqui!* « J'ai mission d'enseigner l'Évangile, rien que l'Évangile, tout l'Évangile, et je ne puis pas ne pas l'enseigner. Périsse l'amitié des hommes plutôt que les droits de la vérité et la liberté de la parole sainte ! » Voilà le fait. L'Église enseigne.

Mais d'où vient à l'Église ce droit d'enseigner qu'elle exerce depuis dix-neuf siècles? *De sa cons-*

titution même. Pourquoi l'Église a-t-elle été créée et mise au monde, sinon pour conduire les hommes à leur destinée, et comment pourrait-elle les conduire sans leur parler? Imaginez cela! Le Pape, les évêques et les prêtres investis de la mission de conduire la société chrétienne, et privés du pouvoir et du droit élémentaire de lui enseigner le chemin du vrai et du bien, le chemin du salut! Mais l'Église serait au-dessous de la dernière des sociétés, et Jésus-Christ, en l'instituant, n'aurait créé qu'une grandiose inutilité. Jésus-Christ a fait une œuvre sérieuse. Entendez-le s'adresser à ses Apôtres et leur dire : « Allez! Enseignez toutes les nations. Apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai moi-même enseigné. » Voilà qui est clair. L'Église est libre dans son enseignement, et elle tient cette liberté de son divin fondateur. Les pouvoirs humains ne doivent ni la gêner, ni l'entraver ; s'ils le font, c'est un sacrilège, et ce sera à leur détriment et à leur honte ; car le Verbe de Dieu n'est pas enchaîné, dit l'Apôtre, *verbum Dei non est alligatum!* On enchaînerait plutôt, dit saint Jean Chrysostôme, un rayon de soleil. Il faut qu'il irradie le monde en dépit de tous les obstacles et de toutes les colères. Et ici se présente une seconde question dont vous allez saisir l'importance et deviner l'actualité.

II. L'Église a le droit d'enseigner. ***Jusqu'où va ce droit?***

L'Église a le droit d'enseigner, et *l'État ne saurait être admis à déterminer ce droit.* A chacun sa mission. A l'État, la police extérieure; à l'Église, la direction des consciences. L'État gouverne les corps, l'Église gouverne les âmes. L'État administre les intérêts temporels, l'Église administre les intérêts éternels. Les droits de l'État, dans les affaires exclusivement civiles, sont indépendants de l'Église. Les droits de l'Église, dans les affaires exclusivement religieuses, sont indépendants de l'État. Donc, quand l'Église prêche et enseigne, qu'on ne vienne pas lui dire : « Retranchez ceci, adoucissez cela ; ce dogme a vieilli, ce commandement n'est plus de mode, ce bref n'a pas reçu d'exequatur, cette Encyclique n'est autorisée qu'en partie, le placet manque à ce catéchisme. » Non. Si ce dogme blesse vos principes politiques ou les maximes de votre législation, changez de principes et de maximes, car le dogme ne change pas. Si ce précepte gêne vos convoitises, quittez vos convoitises, car le précepte ne sera pas aboli.

La liberté que réclame l'Église, c'est d'enseigner aujourd'hui ce qu'elle enseignait hier, de parler au XIXe siècle comme elle parlait sous Néron, sous Charlemagne et sous Louis XIV, en France comme en Chine, à des peuples civilisés, comme aux

peuples sauvages, devant les sujets comme devant les rois, parce qu'elle doit à tous et toujours la vérité.

Dira-t-on que l'État est capable de déterminer la vérité morale et religieuse? Il en est aujourd'hui moins capable que jamais. Dans l'ancien régime le prince était comme l'évêque extérieur : il acceptait, il propageait, il sanctionnait la doctrine de l'Église. S'il n'était pas l'organe de la doctrine catholique, il en était le protecteur officiel. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Par suite de circonstances nombreuses et diverses, les choses de la pensée, de la conscience, de l'âme, de Dieu, sont soustraites au bras séculier. L'État moderne se désintéresse des vérités et des choses religieuses. Il protège la sécurité publique ; mais il n'a pas qualité pour juger de la valeur propre des idées. Il n'y entend rien. Il est absolument incompétent. Il n'a pas même de philosophie. Comment aurait-il une doctrine religieuse? Qu'il laisse donc l'Église libre dans sa sphère, libre dans ses chaires, libre dans son enseignement.

Mais, dites-vous, si cependant l'Église venait à outrepasser ses droits, si elle usurpait le domaine des choses temporelles qui ne relèvent pas de son magistère? N'ayez pas peur. Le même Dieu qui a creusé le berceau où sommeille l'océan et qui a dit aux flots : « Vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin », ce même Dieu, en créant l'Église, lui a

tracé des frontières qu'elle ne dépassera jamais. Il est avec son Église, et il la préserve des excès que vous redoutez. Laissez-la se mouvoir à son gré. Laissez-la libre.

L'Église a le droit d'enseigner, et *c'est elle-même qui détermine son droit.* Elle détermine l'objet et les formes de son enseignement. Rien qu'à la voir et à l'entendre, nous sommes fixés sur les questions qui relèvent de sa puissance doctrinale et sur les diverses manifestations qu'elle veut donner à sa pensée.

Il y a *des questions de dogme, de morale et de culte.* Elles constituent le fond, l'essence, le cœur même du domaine confié par Dieu à son Église. Dans ces questions, l'Église est souveraine. Cela va de soi.

Il y a *des questions mixtes*, par exemple : la philosophie, l'économie sociale et la politique. Ces sciences ont un côté relatif, contingent, variable qui est abandonné à la raison et à la liberté humaine ; et puis elles renferment des principes de vérité, de justice et de charité qui sont absolus et immuables et qui se réclament du dogme et de la morale catholique. Les philosophes, les économistes et les politiques sont évidemment libres de se mouvoir dans leur domaine respectif, et, pourvu qu'ils respectent les principes évangéliques, l'Église les laisse faire, aller et venir, évoluer à leur aise. Elle intervient seulement et elle a le droit d'intervenir quand tel système philosophique, économique ou politique intéresse la foi et les mœurs. Elle dit son

mot, elle avertit, elle condamne, si elle juge que c'est nécessaire. Elle protège de la sorte la vérité, les âmes et les peuples. Elle fait son devoir. Elle est dans son droit.

Il y a *des questions de fait* qui relèvent également de son magistère doctrinal. Par exemple, voici un livre qui vient de paraître. Est-il dangereux pour la foi et les mœurs? Peut-on le lire? Contient-il l'hérésie? Les consciences sont troublées. Il y a du pour et du contre. Les avis sont partagés. L'Église intervient, elle prononce une sentence. Là encore elle fait son devoir, et elle est dans son droit.

Et en même temps que l'Église détermine l'objet de son enseignement, elle en détermine aussi *les formes*. Elle parle par le discours, par les lettres pastorales, par les mandements, brefs, encycliques, par les catéchismes. C'est son affaire. Elle choisit sa méthode et ses moyens, et aucun pouvoir humain n'a le droit de s'immiscer dans ses fonctions doctrinales et de réformer les manifestations diverses de son enseignement.

L'Église a le droit d'enseigner l'Évangile, rien que l'Évangile, mais tout l'Évangile, et de la manière qui lui semble bonne. Laissez-la faire, Messieurs. En semant l'Évangile, elle sauve le monde. Acceptez ses avances, Messieurs. En vous donnant l'Évangile, elle sauve vos âmes!

Amen!

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de sanctifier

MESSIEURS,

L'Église a le droit d'exister. L'Église a le droit d'enseigner. Est-ce tout? Non. Il faut aller plus avant et lui accorder davantage. L'Église a le droit de sanctifier. Ici nous avons une thèse à établir et un préjugé à dissiper. Entrons tout de suite en matière.

I. J'établis une thèse. ***L'Église a le droit de sanctifier les âmes.***

Pourquoi a-t-elle été fondée? Pour faire la sentinelle autour des trônes et former aux rois des sujets dociles? pour veiller sur le coffre-fort et sur le garde-manger des bourgeois enrichis et pour calmer les impatiences des prolétaires affamés? Non, ce n'est point pour cela que le Verbe s'est fait chair, que Pierre de Galilée et Paul de Tarse ont apporté l'Évangile aux nations, que les Papes et les Évêques

ont lutté pendant de longs siècles contre les anciens et les nouveaux Césars. Sans doute l'Église pacifie, moralise et civilise le monde. Mais ce n'est là que la partie inférieure de sa mission. L'Église a été instituée principalement pour sanctifier les âmes, pour les préparer à la gloire par la grâce. Répandre la grâce : voilà sa raison d'être, son rôle, son devoir essentiel, donc voilà son droit.

A l'Église la liberté pleine et entière, le droit absolu d'administrer les sacrements et de diriger le culte public. Les sacrements et le culte public sont les sources de la grâce. L'État ne saurait ni les ouvrir ni les fermer. L'Église seule en a la libre dispensation. Elle est reine, et on ne partage point avec elle la souveraineté des âmes. On a vu jadis, du temps du Jansénisme, des huissiers entrer dans nos temples au nom du Parlement, et y faire une saisie-arrêt sur la sainte hostie, des gendarmes contraindre le prêtre à la porter à un malade absous de l'hérésie par la justice humaine. On a vu le Joséphisme, en Autriche, réglementer le culte et régir le sanctuaire et la sacristie. Ce sont là des usurpations tyranniques, sacrilèges et ridicules. Laissons ces abus dormir dans le passé, et comprenons les saintes exigences de la liberté de l'Église par rapport à la prière publique et aux sacrements.

L'Église a le droit de donner les sacrements à ceux qu'elle juge dignes de les recevoir, et elle a le droit de les refuser à ceux qu'elle en juge indignes

ou incapables. Voilà un enfant qui se présente à la première communion. L'Église le refuse. Est-ce que l'État, est-ce que la loi civile a mission et compétence pour condamner la conduite de l'Église et pour la forcer à livrer l'Eucharistie? Nullement. L'Église est chargée de la dispensation des choses sacrées, et elle ne relève que de Dieu dans ce ministère auguste. — Voilà un impie obstiné qui jusqu'au dernier soupir a refusé obstinément les secours de la religion. Voilà un franc-maçon qui meurt sans vouloir rétracter son erreur. Voilà un divorcé qui a conclu un second mariage illégitime devant Dieu et qui meurt dans cet état. Voilà un suicidé ou un duelliste qui achèvent leur vie par un crime. A toutes ces personnes, l'Église refuse la sépulture ecclésiastique. Elle est dans son droit, car c'est elle, et elle seule, qui a reçu le pouvoir de donner ou de refuser les choses sacrées, et elle ne relève que de Dieu dans ce ministère auguste.

De même, en vertu du droit qu'elle a de sanctifier les âmes, l'Église dirige à son gré le culte public. Elle donne à ses ministres un habit particulier qui les signale à l'attention et au respect du peuple chrétien. Elle érige des temples pour satisfaire les besoins religieux de l'humanité. Elle dresse la croix au sommet des édifices sacrés, sur les chemins, à l'entrée des villes et des bourgades, dans les cimetières où reposent les fidèles défunts, dans les écoles où sont élevées les générations nouvelles.

Elle peuple de statues les façades et les péristyles de ses basiliques. Elle institue des fêtes, des dévotions, des confréries. Elle met en marche des pèlerinages, des processions. Toutes ces manifestations du culte sont extérieures. L'Église, qui en est chargée, s'entend, pour les organiser, avec la puissance civile, de manière que ces manifestations servent à sanctifier les âmes sans déranger l'ordre matériel de la société. Quand il s'agit de la police du culte, l'Église traite avec l'État, mais elle n'abdique jamais le droit essentiel qui lui appartient de sanctifier les âmes par la libre diffusion de la grâce, par l'administration des sacrements et par l'organisation de la prière publique. Mandataire de l'Église, le prêtre sanctifie. Entendons-nous bien. Comprenons le caractère et la mission du prêtre sanctificateur.

II. Je dissipe un préjugé. *Le prêtre n'est pas un fonctionnaire de l'État.*

Être fonctionnaire de l'État... cela n'est point un titre à dédaigner. Cela veut dire qu'on détient une portion de la puissance publique. Dans toute société existe un pouvoir central. Ce pouvoir central ne peut pas, à lui seul, suffire à tous les besoins de la société. Que fait-il alors? Il choisit des mandataires, des représentants qui fonctionnent à sa place, qui administrent, qui appliquent la loi, qui commandent

les armées, qui lèvent les impôts, qui veillent au bon ordre. Dans l'ordre judiciaire, administratif, militaire, financier, apparaissent des fonctionnaires, qui portent sur leur personne un reflet de la puissance publique. Nous aurions tort de méconnaître et de mépriser la dignité du fonctionnaire.

Mais, je vous le demande, l'évêque, le prêtre, le plus modeste desservant, le plus humble vicaire sont-ils des fonctionnaires? Non. Ils sont autre chose, plus et mieux. Détiennent-ils la moindre parcelle de la puissance civile? Évidemment non. Ils détiennent une portion de la puissance religieuse. Est-ce de l'État qu'ils reçoivent leur mission d'enseigner l'Évangile, d'administrer les sacrements, de diriger les fidèles, de sanctifier le peuple chrétien? Non certainement. C'est de l'Église seule qu'ils reçoivent cette mission. Dites, si vous le voulez, qu'ils sont les fonctionnaires de l'Église, les fonctionnaires de Jésus-Christ, au nom duquel ils gouvernent les âmes. Mais fonctionnaires de l'État? Non. Le fonctionnaire est celui qui exerce une fonction par délégation d'un pouvoir supérieur. Or le prêtre n'est point délégué par le pouvoir civil, mais bien par le pouvoir spirituel. Donc il n'est point fonctionnaire de l'État dans le sens ordinaire du mot.

Mais pourtant, dit-on, le prêtre est payé par l'État, et le traitement qu'il reçoit le constitue fonction-

naire de l'État au même titre que tous les autres. Pardon! Faisons ici un peu d'histoire. Laissez-moi vous rappeler ce que vous savez, ce que beaucoup de vos contemporains ignorent ou font semblant d'ignorer.

Le traitement que reçoit le clergé n'est point assimilable aux traitements des fonctionnaires civils. Il est une indemnité, une faible compensation des biens qu'il possédait très légitimement et qui ont été confisqués par la Révolution de 1789. Cette indemnité est une dette authentiquement reconnue et solennellement garantie.

Le 2 novembre 1789, l'Assemblée Constituante promulgue un décret ainsi conçu : « L'Assemblée « décide que tous les biens ecclésiastiques sont à « la disposition de la nation, mais à la charge de « pourvoir d'une manière convenable aux frais du « culte, à l'entretien de ses ministres et au soula- « gement des pauvres. »

En 1791, l'Assemblée Constituante insère l'article suivant dans sa Constitution : « Les fonds nécessaires « au paiement de la dette nationale ne peuvent être « refusés ni suspendus. Le traitement des ministres « du culte fait partie de la dette nationale. » Voilà qui est clair. La nation française a souscrit envers le clergé une dette de justice rigoureuse. Le clergé, violemment dépossédé en 1789, est devenu créancier de l'État, recevant un revenu qui représente 50 centimes pour 100 des biens confisqués.

Cette dette nationale a été reconnue par le Concordat de 1801 entre Pie VII et le Premier Consul : « Article 13 : Sa Sainteté, pour le bien de la paix et l'heureux rétablissement de la religion catholique déclare que ni elle ni ses successeurs ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus y attachés demeureront incommutables entre leurs mains ou celles de leurs ayants cause. — Article 14 : Le Gouvernement assurera un traitement convenable aux évêques et aux curés dont les diocèses et les cures seront compris dans la circonscription nouvelle. »

Vous voyez, Messieurs, ce qu'il faut penser du budget des cultes et du traitement alloué au clergé. C'est le paiement d'une dette rigoureuse et sacrée ; c'est l'intérêt très faible du capital énorme que la Révolution française a confisqué en 1790. Rêver la suppression de ce budget, c'est oublier l'histoire, la justice, l'honneur, la reconnaissance, et de tels oublis ne portent pas bonheur à une nation. Rêver la suppression du budget des cultes, c'est oublier que l'Église s'est relâchée de ses droits pour donner la paix de la conscience à tout un peuple enrichi par la vente des biens ecclésiastiques, et que la possession de ces biens n'a été autorisée que moyennant un traitement consenti et promis ; c'est oublier que la France a contracté une dette d'honneur

mille fois plus sacrée que les dettes inscrites au Grand-Livre ; c'est oublier qu'une classe de citoyens tout entière a accepté, sur la foi de ce traité et sur l'espérance de ce modeste traitement, la charge pastorale avec toutes les charges qui y sont annexées.

Le traitement du clergé est une dette, une restitution ; donc, quoique payé par l'État, le prêtre n'est point un fonctionnaire de l'État. Sa mission est de sanctifier les âmes, et il est évident qu'une pareille mission ne relève que de Dieu et de la sainte Église.

Laissez-nous, Messieurs, accomplir cette belle mission et exercer ce noble droit, *le droit et la mission de sanctifier le peuple chrétien*. Sanctifier les âmes, c'est pour cela que nous avons quitté le monde et que nous nous sommes enfermés durant de longues années dans la solitude du séminaire, dans les labeurs de la prière et de l'étude. C'est pour cela que nous nous sommes couchés comme des morts sur le pavé du sanctuaire au grand jour de notre ordination sacerdotale, et que nous nous sommes relevés dans la puissance de l'Esprit pour courir à toutes les fatigues et à tous les combats de l'apostolat. Humbles ouvriers du père de famille, cachés dans l'obscurité du ministère paroissial, docteurs obligés de monter sur la brèche à la défense de la vérité méconnue et outragée, caté-

chistes, aumôniers, missionnaires, tous, du haut en bas de la hiérarchie, depuis le vicaire de Jésus-Christ jusqu'au dernier vicaire de campagne, tous, nous n'avons qu'une passion : le salut de vos âmes; c'est pour elles, pour vos âmes, aimées en Dieu, que nous vivons, et que nous serions prêts à mourir!

Sanctifier les âmes, c'est notre droit, c'est notre devoir, et c'est aussi notre vraie puissance. Vous savez la parole arrachée à Napoléon par un orgueil jaloux des grandeurs du sacerdoce et de la puissance de Pie VII. Il disait : « Moi, je règne sur les corps, mais lui, il règne sur les âmes! » Laissez-nous, Messieurs, aller aux âmes. Nos ambitions sont purement spirituelles. Et nos armes, de même, sont exclusivement spirituelles; elles agissent, non pas comme le glaive qui tue, mais à la manière de la rosée qui descend du ciel et qui féconde la terre en la pénétrant doucement. Nous vous apportons dans nos mains fraternelles et consacrées... des chaînes? Non. Quoi donc? la vérité, la grâce, le salut, la paix de la conscience, l'amitié de Dieu, la garantie de l'immortel bonheur!

Amen!

QUATRIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de sanctifier

(SUITE)

MESSIEURS,

L'Église a le droit de sanctifier le peuple chrétien par la distribution de la grâce, par l'administration des sacrements, par l'organisation et la direction du culte public. Mais dans le peuple chrétien se trouvent des âmes d'élite qui aspirent à la perfection. L'Église ne saurait être indifférente à l'égard de cette portion choisie de la grande famille catholique. Elle réclame en faveur des âmes d'élite la liberté de la vertu, la liberté du vœu et la liberté de l'association. C'est son droit.

I. L'Église protège les âmes d'élite et réclame pour elles *la liberté de la vertu.*

L'Église montre à certaines âmes privilégiées les

cimes radieuses et escarpées des conseils évangéliques, et elle leur dit : « Déployez vos ailes et montez. Vous voulez devenir humbles jusqu'à l'abaissement, pauvres jusqu'au dénûment, chastes jusqu'au retranchement parfait. C'est bien. Je vous approuve, et je prends en mains votre cause. Vous quittez la pourpre pour la bure ; vous vendez votre patrimoine, et vous en donnez le prix aux pauvres ; vous renoncez aux espérances de la paternité charnelle pour enfanter à Jésus-Christ, par une paternité toute spirituelle, des âmes qui seront votre famille et qui vous appelleront du nom sacré de Père. Respect à votre vocation ! Je l'approuve, je l'encourage, je la bénis et je la protège! »

Messieurs, quand il y a de par le monde tant de voix qui réclament la liberté du vice, pourquoi l'Église n'aurait-elle pas le droit de réclamer la liberté de la vertu? Peut-on avoir des droits contre la vertu ? Je veux être humble, doux, chaste ; qui a des droits contre l'humilité, la douceur et la chasteté? Je veux quitter les habits du riche et revêtir ceux du pauvre ; qui a le droit de m'en empêcher? Je veux vendre mon patrimoine et le distribuer aux membres souffrants de Jésus-Christ et de l'humanité ; qui a le droit d'y trouver à redire et de proscrire la charité? Ah ! si quand nous vînmes pour la première fois annoncer l'Évangile, on eût pu nous dire que nous étions des incendiaires, que nous troublions l'Empire et le voulions renverser, la

puissance civile eût été dans son droit en se prémunissant contre nous. Mais « cherchez dans vos archives, disait Tertullien, et voyez s'il s'y trouve un seul chrétien accusé de crime. Ceux que vous y trouvez ne sont accusés que d'une chose, de porter le nom de chrétiens. Et que leur demandez-vous pour les mettre en liberté ? De prendre entre deux doigts un peu d'encens et de le jeter devant une statue. Donc, concluait-il, ce n'est pas à cause de leurs vices que vous les accusez, mais à cause de leurs vertus. » Et aujourd'hui encore, Messieurs, si on poursuit le prêtre, le religieux, le Frère des Écoles chrétiennes, la Fille de Charité, si on les chasse de l'école et des hôpitaux, si on les lapide de dénonciations et de calomnies dans une presse grossièrement impie, est-ce à cause de leurs vices et de leurs iniquités ? Pas du tout. Ils n'ont jamais fait que du bien, et ils ne songent qu'à s'immoler pour l'humanité. On frappe dans toutes ces âmes... quoi donc? la vertu, la vertu qui gêne l'impie, qui le fait rougir, qui lui donne des remords et qu'il ne serait pas fâché de supprimer, pour s'affranchir d'un reproche vivant et cinglant. Cela ne sera pas. L'Église existe, elle parle, elle sanctifie, et jusqu'à la fin des temps elle déploiera sa voix auguste et son bras vengeur pour défendre et pour acclimater ici-bas la liberté sacrée de la vertu.

Mais voici quelque chose de plus fort et de plus révoltant pour le monde. Voici des âmes tellement

éprises de la vertu, de la perfection qu'elles s'y enchaînent par le lien du vœu. Que fait l'Église à leur endroit?

II. L'Église protège les âmes d'élite et réclame pour elles *la liberté du vœu.*

Elle leur dit : « Vous vous défiez de votre faiblesse et vous craignez de démentir demain vos résolutions d'aujourd'hui. Pour vous affermir et vous enraciner dans le bien, vous enlacez votre volonté dans des promesses qui vous obligent devant Dieu et qui seront désormais infrangibles. C'est grave. Réfléchissez avant de vous engager. Mais c'est beau, c'est grand, c'est héroïque. Les vœux sont des ailes ; ils chargent, mais ils font monter dans l'azur. Je vous approuve, je vous admire, je vous bénis et je vous protège ! »

Oui, Messieurs, le vœu est quelque chose de beau, de grand, d'héroïque. Il est une réaction forte, puissante contre tout ce qui abaisse et tout ce qui énerve l'homme déchu. Par le vœu de pauvreté, l'âme réagit contre la concupiscence des yeux. Par le vœu d'obéissance, l'homme se met en garde contre l'orgueil de l'esprit. Par le vœu de chasteté, la créature charnelle que nous sommes se préserve des souillures de la chair. Par le vœu, nous nous imposons une discipline qui contient et règle nos

puissances rebelles, qui nous trempe d'une vigueur extraordinaire, qui nous restitue l'activité, l'énergie, la grandeur que le péché d'origine nous avait ôtées. Par le vœu, l'âme humaine se ressaisit, se redresse, s'anime, et devient maîtresse d'elle-même, calme et fière devant les événements, droite et haute aux yeux des hommes, humble et fervente aux yeux de Dieu, et, selon l'expression de Pascal, parfaitement héroïque. Saluez, Messieurs, ceux de vos semblables qui ont assez de cœur et assez de bonne volonté pour s'enchaîner dans les liens du vœu, car ils font le plus grand honneur à l'humanité !

Et qu'on ne dise pas que le vœu est un attentat contre la liberté humaine. Cette objection n'a pas le sens commun. Le vœu, au contraire, est l'exercice le plus intense et le plus noble de la liberté. Les âmes qui vivent dans les liens du vœu sont libres, absolument libres. Si elles gravissent un sentier difficile qui effraie et désespère notre faiblesse, c'est qu'elles le veulent bien. On croyait autrefois que ce qui protégeait les vœux, c'étaient les grilles, les lois, les arrêts du Parlement. Les lois ont disparu, les Parlements sont détruits, les grilles on les franchit quand on le veut, comme on le veut, facilement. Et jamais la vie religieuse n'a été plus belle, plus pure, plus odorante, plus universellement embrassée, et jamais les âmes consacrées n'ont été plus nombreuses que dans notre siècle.

Nous avons à l'heure qu'il est, rien qu'en France, plus de cent mille religieuses qui font des vœux très courts, la plupart du temps des vœux d'un an. Il y a chaque année un jour, le 21 novembre, ou le 8 décembre, ou le 2 février, où près de cent mille religieuses sont libres ; leurs vœux sont finis, ils expirent à minuit. Elles sont libres de rentrer dans le monde, de se marier, si bon leur semble. Et le lendemain matin à sept heures, à la messe, toutes reprennent librement et généreusement des chaînes qui étaient tombées d'elles-mêmes, et qu'elles n'avaient pas même eu la peine de délier. Peut-il y avoir un plus bel acte de liberté que celui-là ? Et cependant des hommes se rencontrent, qui parlent sans cesse de liberté et qui voudraient proscrire cet exercice élémentaire et sacré de la liberté humaine. L'Église ne consentira jamais à les approuver et à les laisser faire. Elle parle, elle agit, et par sa parole, par ses actes elle protège les âmes d'élite et stipule en leur faveur la liberté du vœu aussi bien que la liberté de la vertu.

Oui, mais voilà ces âmes qui veulent aller plus avant. Pour être meilleures, pour devenir plus fortes et pour faire plus de bien, elles désirent s'associer dans des cloîtres, dans des congrégations, dans des Instituts religieux. Que va faire l'Église? Regardons-la à l'œuvre. Sa conduite va nous révéler son droit.

III. L'Église protège les âmes d'élite et réclame pour elles *la liberté de l'association.*

Elle leur dit : « Vous tous qui êtes épris du même désir de perfection, vous voulez vivre en commun et centupler par là vos vertus et vos sacrifices. Vous voulez par l'association vous mettre en état d'offrir au monde d'une manière plus efficace le triple service de l'exemple, de la prière et du dévouement. Je ne m'y oppose pas, et non seulement je vous le permets, mais je vous encourage, je vous bénis et je vous protège ! »

La liberté d'association, Messieurs, est une liberté de droit naturel, et, toutes les fois qu'une association n'a rien de contraire à l'ordre social, l'État ne saurait l'empêcher. Les hommes s'assemblent dans un but scientifique, commercial, agricole, financier, dans un but humanitaire. Ils s'assemblent pour moins que cela même, pour faire courir des chevaux, pour organiser une excursion, pour exécuter des concerts, pour se procurer en commun de légitimes plaisirs. Et ils n'auraient pas le droit de s'associer pour prier ensemble, pour vivre ensemble d'une vie d'obéissance, de pauvreté et de chasteté volontaire, pour pratiquer ensemble la vertu et la perfection ?

Direz-vous que les Associations connues sous le nóm d'Ordres religieux sont contraires à l'ordre

social? Je cherche ce qu'il y a de contraire à l'ordre social dans une réunion de plusieurs centaines ou dé plusieurs milliers d'hommes ou de femmes qui vivent sous une règle commune, et dont la fonction la plus évidente est de se sacrifier pour le bien de leurs semblables, sans rien coûter à personne. Voilà, par exemple, les Petites Sœurs des Pauvres. Est-ce qu'elles sont un danger pour l'ordre social? Qui donc serait assez sot pour le croire et assez cynique pour le dire? Elles exécutent doucement, héroïquement leur pénible mission ; elles quêtent, elles bâtissent, elles multiplient leurs maisons, elles en couvrent notre sol qui tremble sous leurs pieds. Demandez-leur si nous sommes en monarchie ou en république. Est-ce qu'elles le savent? Elles ne savent qu'une chose, c'est que, république ou monarchie, il y aura toujours des pauvres à secourir, et, si quelquefois le bruit de nos catastrophes arrive jusqu'à elles, si elles laissent tomber leur pur, leur virginal regard sur nos tristes discussions, c'est pour agrandir leur courage, c'est pour se dire que plus il y aura de révolutions, plus, hélas! il y aura de plaies à panser ; que plus il y aura de naufrages, plus il y aura de naufragés à recueillir! Dire que les Ordres religieux sont un danger pour l'ordre social, c'est une sottise, quand ce n'est pas une méchanceté. L'Église stipule en faveur des âmes d'élite la liberté de l'association. Elle la réclame au nom du droit naturel et au nom

du droit commun. Elle pourrait même aller plus avant et s'armer d'un droit qui lui appartient en propre, du droit divin. De par la volonté de Jésus-Christ, l'Église existe, elle est constituée en société universelle, autonome, indépendante, et, pour prendre sa place au soleil, pour organiser ses Ordres religieux, elle n'est point obligée de demander la permission au pouvoir civil. Jésus-Christ lui a dit : « Fille de Dieu, va ! parle ! enseigne ! sanctifie ! Déploie sur le monde le vrai et le bien ! sauve les âmes, et fais-les grandir en grâce et en perfection ! » Et, obéissant à cet ordre divin, mue par cette impulsion divine, elle universalise et diversifie son action. Elle crée les Ordres religieux, elle institue ou sanctionne leurs règles, elle les transforme ou les supprime à son gré. Les Ordres religieux sont à elle. De droit divin elle en est la maîtresse.

Laissez-la faire, Messieurs. Le monde a besoin *d'exemples*. Permettez à l'Église de vous montrer ses âmes consacrées qui vous apprennent que la victoire de l'esprit sur la chair est possible, et que ceux-là triomphent du mal qui le veulent et qui se font aider de la grâce de Dieu. Le monde a besoin *de dévouement*. Permettez à l'Église de mettre à votre service des âmes d'élite qui accourent au devant de toutes les infortunes, et qui, au premier appel de toutes les grandes causes pour lesquelles il faut se sacrifier, sont toujours prêtes à dire : me

voici ! Le monde a besoin *de prières*. Hélas ! que d'hommes qui ne prient pas, qui ne veulent pas prier, qui prient mal ! Que d'hommes qui blasphèment et qui provoquent la juste colère de Dieu, non seulement par une indifférence obstinée et persévérante, mais par une impiété ouverte et voulue ! Permettez à l'Église de placer entre le ciel irrité et la terre coupable ces âmes saintes, occupées à louer Dieu, à l'aimer, à le désarmer et à le glorifier, occupées à offrir à Dieu la rançon de nos fautes et une compensation pour nos oublis. Laissez l'Église sauver le monde en sanctifiant les âmes ! C'est son droit, et c'est notre intérêt !

Amen !

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de légiférer

Messieurs,

Ne vous étonnez pas que je vous parle si longuement et si minutieusement des droits de l'Église. Ces droits sont méconnus par beaucoup et inconnus de presque tous. Qui vous en parlera, sinon le prêtre? Il appartient à Turenne d'écrire sur l'art militaire, à d'Aguesseau sur la magistrature, à Massillon sur le sacerdoce. Qui mieux que le prêtre connaît l'Église dont il est le ministre et le représentant? Parler de l'Église et de ses droits, n'est-ce pas d'ailleurs entrer au cœur même de la question contemporaine, n'est-ce pas répondre à un des besoins les plus urgents du peuple chrétien? On attaque l'Église; nous pouvons la défendre, nous le pouvons et nous le devons. Le soldat n'a pas le droit de laisser insulter ses épaulettes; le magistrat est obligé de faire respecter sa toge; c'est un devoir sacré pour le prêtre de venger l'honneur de son Église. Je continue.

L'Église a le droit d'exister. Elle a le droit d'enseigner. Elle a le droit de sanctifier. Est-ce tout? Non. Pour qu'une société marche, il faut qu'elle édicte des lois. L'Église, société parfaite, a le droit de faire des lois, et nous avons le devoir d'obéir à ces lois.

I. *L'Église a le droit de faire des lois.*

Cette proposition n'a pas besoin d'être prouvée par de longs développements. L'Église a le droit de faire des lois. *C'est du bon sens.* Comment une société pourrait-elle vivre et remplir sa mission, si elle n'avait pas des lois pour régler la vie des citoyens? Or, l'Église est une société. Si elle n'avait pas le droit de faire des lois, elle serait incapable de conduire les hommes à leur fin, incapable de les sanctifier et de les sauver. Si elle n'avait pas le droit de faire des lois, bien loin d'avoir pu vivre dix-neuf siècles et s'étendre partout, elle aurait péri dans le lieu même où elle avait pris naissance, elle n'aurait pas duré une heure au milieu des attaques de ses ennemis, au milieu des perplexités et des embarras de ses propres enfants, au milieu des nécessités diverses que lui ont successivement imposées les circonstances, les temps et les personnes. Vous ne pouvez pas imaginer raisonnablement un

peuple où la puissance législative n'existerait pas, accordez donc à l'Église ce qui est indispensable à la plus humble des sociétés, et reconnaissez qu'elle a le droit de faire des lois. Elle a le pouvoir d'enseigner, ou pouvoir doctoral: c'est bien. Elle a le pouvoir de sanctifier, c'est-à-dire de rapprocher plus ou moins les hommes de Dieu, ou pouvoir sacerdotal : c'est plus et mieux. Elle doit avoir enfin et elle a le pouvoir de commander, ou pouvoir disciplinaire et législatif : c'est indispensable.

Ouvrez l'histoire. Depuis l'origine l'Église exerce ce droit. L'État fait des lois. Il a ses parlements, ses magistrats, ses tribunaux, son Code. Depuis dix-neuf siècles l'Église, elle aussi, porte des lois soit dans les conciles, soit par la bouche de ses Souverains Pontifes, soit par ses tribunaux ecclésiastiques, par les congrégations romaines, qui ont pour elle l'autorité des plus saintes traditions, la science des plus grandes affaires et le prestige des plus grandes vertus. La puissance législative de l'Église se déploie dans l'ordre spirituel, et nous la trouvons à travers l'histoire édictant des lois organiques qui règlent le culte divin, la prière, les fêtes, les rites sacrés, l'administration et la réception des sacrements, les actes pénitentiaires de la communauté chrétienne, les élections canoniques, la tenue des assemblées religieuses, les vœux et les genres de vie par lesquels les âmes d'élite tendent à une plus grande perfection, etc. L'Église de tout temps

a exercé son droit de faire des lois, et ce droit n'est point une usurpation.

Il a sa racine dans l'Évangile. Dieu, législateur universel, envoie sur la terre son Fils, à qui il donne toutes les nations en héritage. Le Fils de Dieu Jésus-Christ envoie son Église, à qui il confère ses propres pouvoirs: « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » — « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. » — « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. » « Allez, enseignez toutes les nations. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » C'est clair. L'Église a le pouvoir de lier les consciences, et ses lois sont inscrites au bulletin céleste où sont inscrites les lois mêmes de Dieu. Dieu et Jésus-Christ c'est tout un, et Jésus-Christ et son Église c'est tout un. Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le, non comme un chrétien imparfait, mais comme un apostat de ma religion, comme un païen qui ne l'a jamais connue, comme un publicain, un pécheur public qui la déshonore. S'il vous méprise et ne vous écoute pas, son indocilité et son mépris remontent jusqu'à moi, jusqu'à mon Père. Enseignez et gouvernez toutes les nations, et quiconque, homme ou peuple, refusera de vous croire et de vous obéir, je le condamne, je serai son juge et non plus son sauveur. La puissance législative de l'Église est manifestement enracinée dans l'Évangile, dans la

parole du Christ. L'Église a le droit de faire des lois.

II. ***Nous avons le devoir d'obéir aux lois de l'Église.***

Elles sont saintes. On ne peut pas dire la même chose des lois civiles. Il peut très bien arriver que les lois civiles autorisent ou commandent des choses contraires à la conscience, ou qui du moins jettent la conscience dans le trouble et dans l'incertitude. Pour les lois de l'Église, nous n'avons jamais à craindre de telles extrémités. Les unes ne sont que la loi de Dieu expliquée, déterminée par rapport au temps et à la manière de l'accomplir ; les autres, Jésus-Christ les soutient de son autorité, l'Esprit-Saint les a dictées dans sa sagesse, et le plus grand bien de notre âme seul les a imposées à l'Église. Elles sont des règles et non des jougs, des bienfaits et non des charges. Nous sommes sûrs, en les observant, de ne pas nous tromper. Quand l'Église ordonne ou défend, nous n'avons pas besoin de nous poser ces questions embarrassantes : Dois-je obéir? Est-ce bien? Est-ce mal? Non. Qui écoute l'Église, écoute Jésus-Christ. Les lois de l'Église sont saintes.

Elles sont faciles. L'enseignement de la foi est

immuable comme la vérité, il peut et doit être cru toujours et partout. Le décalogue est également immuable, comme la nature sur laquelle il est fondé, et de plus il ne reconnaît pas de difficultés qui puissent dispenser, par exemple, d'être chaste, d'être juste, d'être amoureusement respectueux envers Dieu et les parents. Il n'en est point ainsi de la législation, de la discipline de l'Église. Elle s'accommode aux diverses exigences des temps, des lieux et des personnes. Elle redresse sans briser. Elle réprime les passions sans jamais écraser la faiblesse. Elle cesse d'être obligatoire dans le cas où elle serait trop onéreuse. L'Église, mère indulgente et bonne, diversifie sa législation et la proportionne aux épaules de ses enfants. Par exemple, depuis quarante ou cinquante ans comme elle a tempéré, allégé, adouci, diminué les lois du jeûne et de l'abstinence! Elle a vu l'appauvrissement des santés, l'intensité fiévreuse du travail dans toutes les professions, l'impuissance des volontés à porter de lourds fardeaux, et, prise de compassion pour notre temps, elle ne nous demande qu'une somme minime de pénitence corporelle. Il y a des gens qui se scandalisent de ces adoucissements et qui disent : « La religion change! » Mais non. La religion ne change pas. C'est nous qui changeons, c'est nous qui devenons de jour en jour moins robustes de corps et d'âme. Et, de même que nous serions incapables de porter l'ar-

mure d'un Charlemagne ou d'un chevalier des Croisades, de même nous sommes incapables de nous imposer les pénitences des anciens jours. L'Église, sans changer la loi de la pénitence, en a donc modifié l'application, et en cela elle a fait acte de sagesse et de bonté. Obéissons aux lois de l'Église. Elles sont saintes. Elles sont faciles.

Si nous ne les respectons pas, que respecterons-nous? Nous vivons dans un monde qui craque de toutes parts, et nous gémissons sur la diminution visible de cette grande et sainte chose qui s'appelle le respect. On ne respecte plus rien ni personne. Ah! si je voulais humilier ce siècle orgueilleux, je n'aurais qu'à lui montrer dans l'ordre politique, dans l'ordre militaire, dans l'ordre économique, dans l'ordre domestique les ruines du respect, et je lui dirais : « Regarde! Tu vantes tes progrès et ta civilisation, et tu marches à la barbarie et à la décadence! » Messieurs, ne nous contentons pas de constater le mal et de le déplorer. Les larmes versées sur des ruines sont impuissantes à relever ces ruines. Allons jusqu'à la cause et à la racine du mal. Nous ne savons plus assez respecter Dieu et l'Église qui parle en son nom, et, en cessant de respecter l'autorité divine, nous commençons dans les hauteurs une ruine qui, en tombant de si haut, doit nécessairement en entraîner beaucoup d'autres. Parce que le clocher est au milieu du village, s'il

vient à tomber, il écrase les maisons d'alentour. Parce que Dieu est la première des autorités, si nous venons à le détrôner, du même coup nous ébranlons et détrônons toutes les autorités subalternes. S'il n'y a plus d'autorité dans le ciel, comment y aurait-il une autorité sur la terre? Si nous ne respectons pas les lois de l'Église, qui émanent directement de Dieu, qui et quoi respecterons-nous ici-bas? De grâce, Messieurs, soyons intelligents, soyons logiques, et comprenons que tous les respects s'enchaînent, et que ceux-là font une œuvre, non seulement impie, mais néfaste et antisociale, qui attaquent ou méprisent les saintes lois de l'Église.

Sans doute, la plupart du temps, les lois de l'Église *n'ont point ici-bas de sanction immédiate et matérielle*. Elles ne s'adressent qu'à la conscience, et elles ne sont point suivies de pénalités sensibles. A cause de cela beaucoup d'hommes les traitent cavalièrement: par exemple, on manque la messe le dimanche ou on fait gras le vendredi, et ce péché n'est point puni dès ici-bas. Les lois de l'Église ont leur sanction dans l'éternité. Qu'importe? Elles n'en sont pas moins obligatoires et sacrées. Pour être désarmées, elles n'en sont que plus respectables. Parce qu'une femme ne peut pas se défendre, est-ce que vous la respectez moins? Au contraire. Telle nous apparaît l'Église. C'est

une vierge innocente et pure, mais désarmée; c'est une mère qui commande, mais qui ne peut sanctionner ses ordres que par des gémissements et des larmes. Qu'importe? Elle vous parle au nom de Dieu, et sa faiblesse apparente ne saurait altérer en rien ni l'autorité qu'elle possède ni le respect que nous lui devons. L'Église a le droit de faire des lois, et nous avons le devoir de lui obéir!

Amen!

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de punir

MESSIEURS,

Il faut attribuer à l'Église le droit d'exister, le droit d'enseigner, le droit de sanctifier, le droit de légiférer... et j'ajoute le droit de punir. Ici je vais rencontrer sur mon chemin bien des objections et des répugnances. Ne pouvant pas tout dire, je me contenterai de semer dans vos esprits quelques idées principales qui suffiront à vous guider dans vos lectures et dans vos conversations.

I. L'Église a le droit *d'infliger des peines.*

N'est-ce pas évident? Sans le droit de punir, la moindre société devient impossible. Voici une classe, un collège, une pension. Désarmez le maître de la classe, du collège, de la pension, dépouillez-le du droit de punir, et sa maison est condamnée à la ruine. — Voici une caserne, un régiment, une armée.

Désarmez le général, dépouillez-le du droit de punir, supprimez la salle de police et le conseil de guerre, et du jour au lendemain c'en est fait de la discipline; tout le monde commande, plus personne n'est maître; à la place d'une armée vous avez une cohue, un chaos. — Voici une famille. Désarmez le père et la mère, dépouillez-les du droit de punir, brisez dans leurs mains la verge de la correction, ne leur laissez que le pouvoir platonique de donner des ordres sans jamais appliquer de sanction; et le foyer domestique devient une proie promise au désordre et à la ruine. Beaucoup de parents ne le comprennent pas; ils se privent spontanément et sottement du droit de punir. Tant pis pour eux et tant pis pour leur progéniture! Ils ne veulent plus, ils ne savent plus user du droit de punir; ils n'ont même plus conscience de leur droit. Qu'importe? Le droit de punir est inhérent à la paternité. — Maintenant voici un peuple. Désarmez le prince, dépouillez-le du droit de punir, congédiez les magistrats, renversez les tribunaux, supprimez les gendarmes, ouvrez des écoles et fermez les prisons, laissez tout dire et tout faire, et vous verrez les ruines s'accumuler autour de vous, l'émeute lever la tête, et l'anarchie régner en maîtresse. Malheur aux gouvernements qui sont indulgents pour le vice, qui ne savent pas ou qui n'osent pas réprimer la licence, qui n'ont que des tendresses et des pardons pour le mal, tandis qu'ils mettent à la gêne la

vérité et la vertu! Non, la société ne peut pas marcher, si vous lui refusez le droit de punir le mal et les malfaiteurs. — Enfin, voici l'Église catholique, société divinement instituée, société parfaite, société chargée de régir et de sanctifier les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Pouvez-vous raisonnablement lui refuser le droit de punir, que vous reconnaissez nécessaire dans tous les ordres, dans l'ordre de l'éducation, dans l'ordre militaire, dans l'ordre domestique, dans l'ordre civil? Non. Il n'est aucun gouvernement qui ne revendique le droit de faire respecter ses lois en usant contre les révoltés d'une légitime contrainte. Donc il ne se peut pas que l'Église, société parfaite, soit désarmée de ce droit. Elle le possède en vertu même de son institution et de son existence. Elle n'a d'ailleurs jamais cessé de l'exercer depuis son origine jusqu'à nos jours. Elle l'a affirmé mille et mille fois dans ses conciles et par la bouche de ses docteurs. L'Église possède le droit incontestable de faire respecter ses lois par des châtiments, le droit incontestable d'infliger des peines. Entrons dans quelques explications. Quelles peines l'Église peut-elle décerner?

II. L'Église a le droit *d'infliger des peines spirituelles.*

Elles ont plusieurs degrés, depuis la pénitence

imposée par le confesseur à son pénitent jusqu'à l'excommunication, c'est-à-dire la privation des prières publiques, des sacrements et de la sépulture ecclésiastique. Ne parlons que de cette dernière peine, qui est la plus dure et la plus redoutable.

Pouvons-nous contester à l'Église le pouvoir d'excommunier, c'est-à-dire de repousser celui qui volontairement venu à elle ne veut pas lui obéir et mérite par ses fautes d'être retranché de son sein? Nous ne pouvons pas lui contester ce droit. Le maître d'école met à la porte de sa classe l'enfant indiscipliné et incorrigible. Le père de famille interdit son foyer et sa table à l'enfant ingrat. La cité bannit le citoyen traître à sa patrie. Tout pouvoir humain, qui veut durer et se faire respecter, tient le glaive de l'excommunication et prononce des arrêts de retranchement. Et l'Église n'aurait pas le droit de chasser de son sein le chrétien rebelle? Et vous lui refuseriez le pouvoir que vous accordez aux cités anciennes et modernes, à Athènes qui a banni de ses murs le juste Aristide, à Rome qui n'a pu souffrir Coriolan à cause de ses vertus, à Constantinople qui a exilé les Athanase, les Chrysostome et les Bélisaire, à l'Angleterre qui a dressé l'échafaud de Charles I[er], à la France qui a guillotiné Louis XVI? En voilà des excommunications injustes, impies, abominables! L'Église, elle, peut avouer sans rougir l'usage salutaire qu'elle a fait du glaive redoutable de l'excommunication.

Par l'excommunication elle a sauvé la vraie foi, proscrivant sans pitié le schisme et l'hérésie qu'une tolérance coupable eût fait prévaloir. Par l'excommunication elle a sauvé la morale, réprimé le divorce, assujetti les rois au frein sacré du mariage, et prévenu le retour aux mœurs et aux abominations du paganisme. Par l'excommunication elle a vengé la justice et la liberté, elle a forcé les rois à régner selon Dieu ou à descendre du trône, à respecter le sang de leurs sujets, l'héritage de leurs pupilles, la sainteté de leurs serments, les domaines de leurs voisins. Par l'excommunication elle a foudroyé la simonie, l'inceste, l'adultère, toutes les audaces du vice triomphant. Par l'excommunication elle a sauvé le monde de l'oppression, de la licence, de la barbarie. Il y a des historiens ou plutôt des romanciers qui relèvent avec horreur les ravages exercés par les excommunications de l'Église dans le passé. Ils ont grandement tort de se scandaliser. L'Église a le droit de punir. Elle a le droit d'infliger des peines spirituelles. Elle a usé de ce droit en lançant des excommunications, et elle a bien fait, car c'est de la sorte qu'elle a protégé non seulement la religion, mais encore la morale, la justice, la liberté des peuples et la civilisation européenne. Bénissons-la.

Oui, mais, dit-on, l'Église ne s'est pas contentée d'excommunier. Elle a frappé, elle a mis en prison, elle a allumé des bûchers, elle a dressé le tribunal

de l'Inquisition. La question est trop grave et trop complexe, pour que je la traite aujourd'hui entièrement. J'y reviendrai. Cependant je dois vous dire ici brièvement la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

III. L'Église a le droit ***d'infliger des peines matérielles.***

On peut envisager cette question au triple point de vue des principes, des faits et de l'actualité.

1° *Théoriquement*[1] et en principe, l'Église a le droit d'infliger des peines même matérielles. Quand Jésus-Christ a donné à Pierre et à ses successeurs le pouvoir de corriger et de reprendre, par conséquent de punir, il n'a pas limité ce pouvoir. C'est à l'Église qu'il appartient de discerner et de déterminer les peines convenables suivant l'occasion ou la nécessité. — L'Église s'est toujours attribué et a exercé pendant de longs siècles le droit d'infliger des peines temporelles. Témoins les canons de la primitive Église, les pénitences publiques des premiers siècles, les condamnations à la perte des biens et à l'exil édictées par des Conciles et des Synodes. Témoin le Concile de Trente qui reconnaît expressément à l'Église le pouvoir de punir matériellement. Témoin

1. Lire à la fin de cette conférence *une note très importante.*

la condamnation faite le 8 novembre 1864 de la proposition 24e du *Syllabus*, ainsi conçue : « L'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect. » Celui-là donc est hérétique qui nie le pouvoir coercitif de l'Église. — Quoi de plus raisonnable que ce pouvoir, en effet? C'est le droit de toute société de se suffire à elle-même et de pourvoir à sa propre conservation, sans quoi elle ne pourrait subsister. L'Église, en tant que société, possède donc et le droit de faire des lois et le droit de donner à ses lois une sanction suffisante par des récompenses et des châtiments.

On dit : « L'Église est une société spirituelle ; donc elle ne doit pas infliger des peines temporelles. » Pardon. L'Église est une société spirituelle, mais elle est aussi une société visible. Elle monte au ciel, mais elle marche dans le temps ; elle guide des âmes, mais des âmes unies et asservies à des corps ; par conséquent, elle possède en vertu de sa double nature le double glaive, celui qui atteint l'esprit et celui qui frappe le corps. Il n'y a rien qui blesse la raison dans la juridiction coercitive attribuée à l'Église.

Il est bien entendu d'ailleurs que ni les infidèles, ni les juifs, ni les païens n'y sont soumis. Le pouvoir coercitif de l'Église n'atteint que les enfants de l'Église ou les chrétiens. Quand ces enfants sont dévoyés, récalcitrants et rebelles, *devios contumacesque*, suivant les expressions de Benoît XIV, l'Église

a le droit et le devoir de les corriger, comme une mère tendre, mais exempte de faiblesse dans son amour. Théoriquement et en principe l'Église a le droit d'infliger des peines matérielles.

2° *Historiquement* et en fait, que faut-il penser des peines matérielles que l'Église a infligées dans le cours des siècles à ses enfants révoltés? Deux choses sont ici à considérer.

— Le pouvoir coercitif de l'Église s'est exercé en général d'une façon plutôt maternelle. Elle a imposé des pénitences, des jeûnes, des amendes et d'autres peines comparativement très douces, dans des temps où le code pénal européen ne connaissait que des peines atroces. Qu'était-ce que la prison au pain et à l'eau en comparaison de l'écartèlement, de la roue, du feu et du gibet?

— Il ne faut pas confondre l'exercice du pouvoir coercitif de l'Église avec les peines infligées par la société civile aux hérétiques. Ce sont deux questions fort distinctes. Qui ne connaît l'adage : *Ecclesia abhorret a sanguine?* Mais la législation séculière, les constitutions des empereurs avaient fait de l'hérésie un crime d'État. Une fois le crime légal reconnu, le reste suivait de soi, et le bras séculier emprisonnait les hérétiques par mesure de sécurité publique et les brûlait comme coupables d'un attentat contre la société. L'Église n'est pas responsable des excès du pouvoir civil, des pro-

cédés de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, des traditions et des habitudes de cruauté dans la répression, qui furent longtemps plus fortes qu'elle et qu'il fallut des siècles pour déraciner. Elle s'abstint du sang en dépit de l'opinion, des mœurs, des lois, des exemples; il serait injuste de ne pas lui en tenir compte. L'Église n'a pas à rougir de son passé. Elle a infligé des peines matérielles, mais elle les a infligées modérément, et elle n'est point solidaire des pouvoirs civils qui sont allés trop loin dans la répression de l'hérésie.

3° *Actuellement* elle n'inflige plus de peines matérielles, et ceux-là sont de mauvaise foi qui lui imputent des idées de vengeance, de cruauté, d'intolérance qui ne sont pas dans son cœur. Qu'on la juge sur son attitude et d'après sa conduite! Comment se comporte-t-elle? Elle ne désavoue pas son passé. Mais elle est sage, et elle prend le monde actuel tel qu'il est, accommodant sa discipline aux temps nouveaux, se contentant de faire appel à la liberté et à la persuasion. Elle a invoqué le glaive matériel dans les jours de l'obéissance primitive et de la foi docile, et elle a eu raison. Elle le laisse aujourd'hui dans le fourreau pour ne pas heurter des mœurs amollies ni éteindre une foi qui fume à peine, et elle a encore raison. On aurait tort de conclure de sa condescendance du présent à la condamnation du passé, car ce serait oublier que

l'éducation des peuples et des siècles a comme celle des enfants les phases les plus diverses, et que, le droit demeurant toujours le même, il y a cependant des heures de rigueur et des heures de pardon. Laissons faire l'Église, Messieurs, ayons confiance dans sa sagesse. Elle sait qu'aujourd'hui n'est pas hier. Mettre un homme à mort, ou à la torture, ou simplement en prison pour ses croyances, cela n'est plus possible. Les choses de la pensée, de la conscience, de l'âme, de Dieu sont soustraites au bras séculier. Il n'est personne qui souhaite sérieusement que l'ancien ordre de choses revienne. L'Église le souhaite moins que personne. Elle ne réclame que la liberté. Elle y a droit. Qu'on la lui donne!

Amen!

Note très importante. — L'Eglise a le droit d'infliger des peines à ses enfants rebelles. C'est certain. C'est de foi. Mais sur la nature de ces peines, elle ne s'est pas prononcé nettement, et il ne manque pas de bons esprits, je parle de ses docteurs, qui estiment qu'elle ne peut infliger des peines matérielles; à la Chambre des députés, le 28 janvier 1901, M. l'abbé Gayraud s'exprimait ainsi : « L'Eglise a le pouvoir coercitif. Mais ce qui reste discuté entre les théologiens, ce qui n'est pas contenu dans la proposition XXIV du Syllabus, c'est de savoir si ce pouvoir coercitif s'exerce seulement par des peines spirituelles ou de plus par des peines temporelles et corporelles. » Le cardinal Soglia (*Institutiones Juris publici ecclesiastici*, 5e édit., p. 170) dit que l'opinion qui restreint aux peines spirituelles le pouvoir coercitif de l'Église (magis Ecclesiæ mansuetudini consentanea videtur) « paraît plus conforme à l'esprit de mansuétude de l'Église ».

SEPTIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de posséder

Messieurs,

Je vous ai montré l'Église revêtue des droits essentiels que son divin fondateur lui a donnés : le droit d'exister, le droit d'enseigner, le droit de sanctifier, le droit de faire des lois et d'appliquer des peines. Je n'ai pas tout dit. L'Église monte au ciel, mais elle vit sur la terre. Elle gouverne les âmes, mais des âmes unies et asservies à des corps. On ne peut pas lui refuser les moyens d'existence nécessaires à toute institution qui se recrute dans l'humanité. Elle a le droit de posséder, et la spolier est un crime.

I. *L'Église a le droit de posséder.*

Le besoin d'un être crée son droit. L'Église a le droit de posséder, parce qu'elle a besoin de posséder.

L'Église a *un culte*. Elle en a besoin. Elle a besoin de temples, d'autels, de vases sacrés, d'ornements sacerdotaux, de lumières, d'encens, de fêtes religieuses. Si nous étions des anges, nous pourrions nous passer de tout cela et entretenir avec Dieu des rapports purement spirituels. Mais nous sommes des hommes, nous avons un corps, nous montons vers Dieu par l'échelle des choses sensibles, et de même que la science, chose intellectuelle, a besoin de ses laboratoires, de même la religion, chose spirituelle, a besoin des édifices, des instruments et des cérémonies du culte. C'est l'évidence même. Je sais bien qu'il y a des esprits forts qui se contentent du temple de la nature, lequel ne coûte rien et est ouvert à tous. Mais je sais aussi que les esprits forts ne sont que des esprits faux. L'humanité, la pauvre humanité ne se compose pas d'esprits forts, et dans sa presque totalité elle réclame et elle réclamera longtemps encore un culte extérieur et sensible. Or, pour nous donner un culte, pour en assurer l'existence et la splendeur, l'Église doit avoir le droit de posséder.

L'Église a *des ministres*, qui ont besoin comme vous tous de manger pour vivre, qui ont besoin de se vêtir et de se loger, qui ont besoin de se faire soigner quand ils sont malades et de se reposer un peu quand ils n'en peuvent plus, qui ont besoin de livres pour leurs études, d'une retraite pour leurs vieux jours. Est-il convenable que leur pauvreté soit

une charge perpétuelle qui écrase les fidèles? Est-il convenable qu'ils consacrent leur temps et qu'ils risquent leur indépendance dans une laborieuse et humiliante mendicité? Non, n'est-ce pas. Il faut qu'ils aient un morceau de pain assuré. Il faut qu'ils soient au moins partiellement à l'abri des nécessités matérielles qui absorberaient leurs sollicitudes au détriment de leur ministère spirituel. Laissez donc l'Église posséder pour qu'elle puisse suffire aux besoins de ses ministres.

L'Église a *des œuvres* multiples qui entraînent des dépenses énormes. Elle n'est point inactive ici-bas. Elle est la puissance la plus active qui se puisse imaginer. Elle fouille toutes les contrées du globe pour découvrir, aborder et sauver tous les enfants d'Adam. Elle ouvre partout des écoles, des collèges, des universités, et les plus hardis chevaliers de la science ont de la peine à la suivre dans le vaste combat qu'elle livre depuis dix-neuf siècles à l'ignorance. Elle épie toutes les misères de l'humanité, elle prête une oreille attentive à tous les gémissements qui rendent un son nouveau, elle multiplie les efforts et elle crée des institutions pour soulager toutes les détresses de l'âme ou du corps. Comment voulez-vous qu'elle fasse de pareilles choses et qu'elle suffise à une telle mission, si elle ne peut pas posséder? L'Église a besoin de posséder. Elle en a le droit.

Elle affirme ce droit, elle le revendique, elle

l'exerce partout et toujours *elle fait acte de propriétaire*. Dès les premiers jours du christianisme, nous voyons les fidèles qui apportent leurs biens aux pieds des Apôtres. Sous le régime violent et rapace des empereurs païens, l'Église a déjà des temples, des maisons, des biens dont se sont volontairement dépouillés en sa faveur les nobles patriciens qu'elle a convertis. Et, depuis, les libéralités des chrétiens riches, intelligents et dévoués lui ont créé des bénéfices qui ont eu le triple avantage : 1° d'assurer à ses ministres une vie honorable et indépendante ; 2° de leur permettre d'accomplir librement leurs saintes fonctions ; 3° de les mettre à même de satisfaire largement aux obligations de la charité. Voilà des faits historiques qui nous montrent clairement en exercice le droit de l'Église à la propriété.

Ce droit est d'ailleurs sans cesse proclamé par la bouche des pères et des docteurs, des évêques et des Papes, et on compterait en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Allemagne, en Orient et en Occident, cent et cent canons dressés de siècle en siècle pour reconnaître les titres des propriétés ecclésiastiques, en réclamer les revenus, en punir les détenteurs injustes. Les biens de l'Église sont sacrés. L'Église loue ceux qui les augmentent, plaint ceux qui les envient, condamne ceux qui les attaquent. Elle s'adresse aux princes pour en recouvrer la jouissance, elle ordonne à ses évêques d'en régler l'usage, elle

reconnaît aux Papes le droit d'en transférer la propriété. On l'a dépouillée mille et mille fois; mille et mille fois elle a recommencé à posséder. C'est son droit fondé sur son besoin. C'est son droit, donc

II. *Il faut respecter la propriété de l'Église.*

La spoliation de l'Église a trois caractères particulièrement odieux : elle est injuste en elle-même, nuisible au bien public, et destinée à ne jamais aboutir.

1° Dépouiller l'Église de sa propriété, *c'est une injustice*, c'est un vol, et cela du petit au grand. Prendre au Pape son royal patrimoine, c'est un vol. Supprimer le budget du clergé français, c'est un vol. Priver un curé de son traitement, c'est un vol.

Dépouiller l'Église de sa propriété, c'est un vol compliqué de sacrilège. La circonstance aggravante d'un crime ne saurait en détruire le fond. Dépouiller l'Église est un vol sacrilège, qui ne cesse pas d'être un vol, mais qui est au contraire un vol doublement criminel.

Qu'importe d'ailleurs que la propriété de l'Église en soit protégée ni par la loi, ni par les magistrats, ni par les gendarmes, et que même en certains jours d'égarement les biens d'Église soient confis-

qués par la loi, par le magistrat, par les agents de la force publique? Pour être désarmé et violé, le droit n'en est pas moins le droit. Parce que dix voleurs m'attendent au coin d'un bois et profitent de mon impuissance pour me fouiller et me dépouiller, est-ce que mon droit cesse d'exister? Nullement.

On dit que les biens d'Église sont hors de la circulation, et qu'il convient de les mettre en vente. En voilà un beau raisonnement! Est-ce que toute propriété n'est pas de sa nature acquise à perpétuité à celui qui la possède? Est-ce qu'il est permis d'assigner un terme à sa jouissance?

On dit : « Les biens de l'Église ne circulent pas, et de ce chef l'État est frustré des droits de mutation et de succession qui sont une partie de ses revenus. » Il y a du vrai là-dedans. Mais avec les droits de main-morte, l'État retrouve l'équivalence, la compensation légitime qu'il réclame.

On dit que les biens de l'Église appartiennent à l'État. C'est tout simplement du cynisme. Est-ce que l'Église n'est pas propriétaire au même droit et au même titre que l'État, au même droit et au même titre que n'importe quel particulier?

On dit : « Nous prendrons les biens de l'Église, et nous nous chargerons de pourvoir au service des autels et aux besoins des ministres sacrés. » Comme si on pouvait voler le prochain en promettant de le loger et de le nourrir le reste de ses jours! Une pareille manière d'agir est un vol et un vol sacri-

lège, une injustice, et une injustice criante, et qui plus est une injustice nuisible à tous.

2° Dépouiller l'Église de sa propriété, c'est *un attentat contre le bien public.*

Cela ne profite à personne. Bien mal acquis ne profite jamais. Voyez l'histoire. Le vol sacrilège décrété en 1790 n'a profité ni à la monarchie, ni à la république, ni à la prospérité matérielle du pays. Le vol sacrilège décrété en 1790 n'a profité ni aux lettres, ni aux sciences, ni aux arts ; car, si on a volé, on a détruit encore davantage, et notre sol a été jonché des ruines accumulées par un brigandage sans frein et sans intelligence. Le vol sacrilège décrété en 1790 n'a pas même profité à ceux qui se sont faits les acquéreurs des biens ecclésiastiques. L'histoire de ces derniers, si on pouvait la suivre dans le détail, justifierait certainement le vieux proverbe dicté par la sagesse des nations : Le bien d'autrui ne profite jamais. Où sont allés d'ailleurs les biens ecclésiastiques ? Ils sont allés dans les mains de la bourgeoisie qui, après avoir dépouillé l'Église, se sent elle-même menacée de spoliation par la démocratie, à qui elle a ouvert le chemin de la rapacité et de l'injustice. Dépouiller l'Église, cela ne profite à personne.

Cela compromet la sécurité de tous. Les scandales donnés en haut descendent et produisent leur effet en bas. Les petits et les humbles, les déshérités et

les affamés ne trouvent pas que les propriétés privées et publiques doivent être plus inviolables pour eux, que ne l'ont été et ne le sont encore pour les gouvernants et les puissants les propriétés de l'Église et des sociétés créées par elle et vivant sous son ombre. Ils se disent que, s'il est permis de prendre à plusieurs, à un corps, à une société religieuse, il est également permis de prendre à un seul. Du moment qu'on met la main sur les biens de l'Église qui sont les plus sacrés, on enseigne à tout un peuple à s'emparer sans pudeur du bien d'autrui et à le garder sans scrupule. On ébranle le grand principe de la propriété, et, quand ce principe est ébranlé, contesté, entamé, tout craque dans une nation. Vous faites bon marché de l'Église et de la religion, vous tolérez qu'on la dépouille. Et cependant la propriété vous est chère, vous y tenez du fond de vos entrailles pour vous et pour vos enfants. Prenez garde! De quel droit arrêterez-vous la main du socialisme sur vos biens, quand vous l'aurez dirigée sur l'Église? Vous dites que les biens de l'Église appartiennent à l'État. Et les vôtres? à qui sont-ils? Si vous voulez posséder, souffrez donc que l'Église possède à côté de vous. Dépouiller l'Église c'est un attentat contre le bien public. Encore un mot.

3° Dépouiller l'Église de sa proprieté, *c'est une entreprise ridicule* qui ne peut pas aboutir, qui

manque son but et qui trompe nécessairement les espérances de l'impiété.

Le philosophe Naigeon avait dit, en 1790, dans une adresse à l'Assemblée Nationale : « L'intérêt général est que le prêtre soit avili ; pour avilir les prêtres, il faut les appauvrir. » Mais l'iniquité fut trompée dans ses calculs, car, une fois le clergé dépouillé, au moment de la Constitution civile, Mirabeau, parlant des évêques et des prêtres à un de ses complices, disait : « Nous avons pris leurs biens, mais ils ont gardé leur honneur. »

Et en effet l'Église ne craint pas la pauvreté ; elle y est née ; elle s'y retrempe et s'y renouvelle. Le clergé dépouillé mendie sans rougir le pain de la charité. Il se trouvera toujours des âmes qui lui donneront les moyens de vivre, qui lui feront quelques donations en bonne forme, et qui recommenceront le patrimoine de l'Église. Pauvres, nous gardons le droit d'acquérir et de posséder, et il est de la justice et de la liberté de respecter ce droit de tout le monde. Laissez, Messieurs, laissez l'Église exercer son droit. Ce droit est sacré, il est inviolable, il est indéracinable !

Amen !

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'organiser sa hiérarchie

Messieurs,

L'Église, société divine dans son origine et dans son but, et humaine dans les membres qui la composent, a le droit de posséder. Continuons et épuisons le chapitre des droits de l'Église. Elle a le droit d'organiser sa hiérarchie, c'est-à-dire de recruter, de former et de gouverner son clergé.

I. L'Église a le droit *de recruter son clergé.*

N'est-ce pas évident? L'Église a la mission de répandre dans le monde la parole divine et la grâce. Qui fera cela? Le clergé. Donc l'Église, qui a reçu de Jésus-Christ le droit et le devoir de s'administrer elle-même, a reçu par là même le droit et le devoir de recruter son clergé, de lever en quelque sorte une double armée, une armée permanente :

c'est le clergé séculier, et une armée mobile : c'est le clergé régulier.

— L'Église va chercher ses ministres dans toutes les races, dans toutes les familles, dans toutes les conditions sociales. Elle appelle les fils des Césars et les fils des esclaves, les derniers représentants des races grecque et latine, avec leur esprit si cultivé et l'ascendant de leur parole, et les premiers barbares, à peine initiés à nos mystères, mais déjà tout brûlants de zèle pour les enseigner. Elle appelle les Xavier qui approchent la majesté des rois et les Vincent de Paul qui gardent les troupeaux. C'est son droit. Aucune puissance humaine, pas même la puissance paternelle et maternelle, n'a le droit d'aller contre ce droit. Lorsque le souffle de la vocation sacerdotale passe sur une maison et vient enlever une âme d'élite aux instincts terrestres et aux affections mortelles, le père et la mère n'ont qu'à s'incliner et à se soumettre. Ils auraient tort de disputer à l'Église la part qu'elle se fait dans la famille. Personne ne sait de quel poids pèse sur un foyer une vocation ecclésiastique contrariée et méconnue. C'est la clef de bien des mystères, le secret de bien des larmes, l'explication de bien des catastrophes. L'Église a le droit de recruter son sacerdoce.

— Elle a le droit de recruter ses Ordres religieux. De même que dans une armée, si belle, si bien disciplinée qu'elle soit, il faut de temps en temps

créer des bataillons d'élite, des troupes auxiliaires, des escadrons volants (c'est une redoute à emporter, c'est un pas périlleux à franchir, c'est une charge imprévue à laquelle il faut résister... on appelle une poignée de braves, et on les lance, en avant); ainsi dans sa marche à travers les siècles l'Église rencontre des pas périlleux, des passions indomptables à faire reculer, des erreurs à détruire, des bienfaits extraordinaires à verser sur une société malade: il faut des bataillons d'élite; il faut recruter des troupes auxiliaires; il faut appuyer et compléter l'armée permanente par une armée mobile; il faut adjoindre au clergé séculier le clergé régulier. L'Église fait cela depuis dix-neuf siècles déjà; elle crée des Ordres religieux; et elle le fera toujours, car les Ordres religieux ne meurent pas, et, comme le disait fièrement le P. Lacordaire à un incrédule qui, passant près de lui sur le pont de Genève, avait murmuré à son oreille: « Cette race est donc immortelle? » — « Oui, oui, lui dit-il en souriant, les chênes et les moines sont immortels! » L'Église a le droit de pourvoir à la perpétuité de sa hiérarchie. Elle a le droit de recruter non seulement son sacerdoce, mais encore ses Ordres religieux contemplatifs, hospitaliers, enseignants, prédicants. Elle a le droit d'ouvrir des cloîtres et d'y appeler les âmes choisies qui y vivront sous les saintes livrées de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté. Elle a le droit de constituer des congré-

gations et d'y assembler ceux et celles qui seront les instituteurs de l'enfance, les missionnaires de l'Évangile, les bienfaiteurs du peuple chrétien, les collaborateurs et les auxiliaires du sacerdoce. Vainement le siècle s'étonne, la presse vomit des torrents d'injures, les sophistes menacent, les législateurs édictent des décrets d'exil et de spoliation. Vainement les passions ennemies rugissent. L'Église, noblement dédaigneuse, fait son œuvre et ramasse partout des vocations. Elle recrute son sacerdoce et ses Ordres religieux. C'est son droit.

II. L'Église a le droit *de former son clergé.*

— L'Église va prendre dans l'humanité un sang pur et généreux qui aurait fait au milieu du monde le magistrat sévère à lui-même, le soldat sans peur, le négociant sans reproche, le laboureur et le savant aptes à soutenir l'un les chaleurs du jour, l'autre les veilles studieuses de la nuit. Ce noble sang, elle l'épure, elle l'élève, elle le transfigure dans les épreuves du séminaire. Elle le fortifie dans la pénitence, elle le spiritualise par la chasteté, elle le fait couler ardent et soumis sous la discipline du travail et de la prière. Dans la formation de son clergé l'Église est souveraine. Elle fixe le nombre d'années qu'elle juge nécessaires à l'éduca-

tion des clercs. Elle trace le programme des études et des exercices journaliers auquel ils devront se soumettre. Elle façonne leur esprit et leur cœur selon la méthode qu'elle a choisie dans sa sagesse. Elle ne souffre sur ce terrain l'intervention d'aucune puissance séculière. Elle entend tous les avis, mais elle reste l'unique maîtresse des décisions. Personne n'a le droit d'entraver ou de gêner son action.

— Elle réclame pour ses clercs l'immunité du service militaire. *Quoi de plus raisonnable?* Le prêtre qui est l'homme de la paix et du pardon ne peut pas décemment devenir l'homme de la guerre et de la vengeance. La loi elle-même semble l'avoir partiellement compris ; car, tout en obligeant les clercs à une année de caserne, elle stipule qu'en temps de guerre les prêtres incorporés dans l'armée y rempliront les fonctions d'aumôniers, de brancardiers et d'ambulanciers. Tant il est vrai que l'immunité du service militaire attribuée au clergé est conforme à la simple raison. Mais, dit-on, *cette immunité est contraire à l'égalité*. L'objection est vraiment futile. Il y a dans notre monde contemporain un tas de farceurs qui parlent d'égalité sans la comprendre et sans la pratiquer. Mettons les choses au point. Pour qu'il y ait dans la société une égalité parfaite, il n'est pas nécessaire que les citoyens fassent tous la même chose et portent tous le même fardeau. Ce n'est pas possible, et ce serait monstrueux. Dans un peuple la diversité des fonc-

tions s'impose, et l'égalité consiste en ce que chacun, tenant sa place particulière, concourt par son effort personnel et par ses services au bonheur de la collectivité sociale. Chacun doit porter son fardeau : voilà l'égalité. Mais ce fardeau n'est pas le même pour tous : voilà la diversité. Or, je vous le demande, Messieurs, le clergé dispensé du service militaire ne reste-t-il pas chargé d'un fardeau aussi lourd, sinon plus lourd que celui qui pèse sur les autres citoyens ? Pouvez-vous dire que le clergé jouit d'une situation privilégiée ? Non, vous ne le direz pas, et, si vous l'entendez dire, vous saurez répondre à ceux qui ne nous connaissent pas, qui ne veulent pas nous connaître, qu'ils en ont menti ou qu'ils se trompent grossièrement. En temps de paix nous servons notre pays plus laborieusement que n'importe qui, puisque notre vie tout entière, sevrée des joies de la famille, est consacrée à l'instruction des ignorants, à la consolation des affligés, au soulagement de toutes les misères humaines. En temps de guerre, nous sommes les plus ardents à nous lever, non pour verser le sang, mais pour soigner les blessés à l'ambulance ou sur les champs de bataille, pour donner aux mourants les premiers secours que réclame leur âme anxieuse. L'immunité du service militaire attribuée au clergé n'est point un privilège contraire à l'égalité, puisque, soit dans la paix, soit au moment de la guerre, le clergé rachète cette immunité par des sacrifices et

des dévouements au moins équivalents. L'Église a le droit de former son clergé; cette formation du clergé est incompatible avec le métier des armes; donc l'Église a le droit de stipuler en faveur de ses clercs l'immunité du service militaire. Encore un mot.

III. *L'Église a le droit de gouverner son clergé.*

— Contemplez la belle *ordonnance* de l'Église catholique, tout ce qu'il y a de simple et de magnifique dans sa constitution. Au centre, le Pape, vicaire de Jésus-Christ, chef suprême des agneaux et des brebis. Autour de lui, le corps épiscopal, l'immense chœur des évêques, placés par le Saint-Esprit pour gouverner les diocèses. Autour de chaque évêque, le chœur obéissant des prêtres, chargés de répandre dans les paroisses la lumière et la vie. Et autour de chaque prêtre, l'assemblée imposante des fidèles. Quel ordre! Quel ensemble! Quel mouvement! Et que c'est un beau spectacle, quand tous les fidèles obéissent au prêtre et se laissent emporter par sa gravitation, et quand tous les prêtres obéissent à l'évêque, et quand tous les évêques ne font qu'un avec le Pape, et que le Pape, centre de cet immense système, emporte tout dans son sublime mouvement autour de Dieu! Voilà l'Église. Voilà son unité. Voilà son universalité. Voilà son éter-

nité. C'est Jésus-Christ qui a fait cette merveille, et ni les malheurs des temps, ni les assauts des ennemis, ni les fautes mêmes des chrétiens ne la détruiront jamais. Les hommes ne peuvent pas plus déranger la hiérarchie catholique, qu'ils ne peuvent déranger la gravitation des astres. Ils sont aussi impuissants contre l'astronomie de l'Église que contre l'astronomie du ciel. La sainte hiérarchie est à la fois monarchique par son chef, aristocratique par ses évêques, démocratique par le recrutement de ses prêtres; elle réunit avec une merveilleuse facilité les trois éléments de la vie sociale, la tête qui commande, les membres qui exécutent, et le sang qui se renouvelle incessamment et dans la tête et dans les membres. L'ordonnnance de l'Église est parfaite.

— Son *autonomie* est complète. L'Église se gouverne elle-même. Elle ne dépend de rien ni de personne. Toute tentative de la gêner ici est un attentat odieux.

Aucun pouvoir ne peut lui imposer les sujets dont elle ne veut pas, ni destituer les sujets qu'elle accrédite auprès des peuples.

Aucun pouvoir ne peut amplifier ni restreindre les juridictions qu'elle donne.

Elle nomme, elle met en place, elle institue les vicaires, les curés, les aumôniers, les professeurs, les chanoines, les évêques.

Elle gouverne le clergé régulier aussi bien que

le clergé séculier. Elle fonde les Ordres religieux. Elle les réforme. Elle les supprime ou elle les maintient à son gré.

Aucun pouvoir ne peut toucher à l'organisation du clergé séculier ou régulier, à moins d'une entente préalable avec les chefs de l'Église.

L'Église a le droit d'organiser sa hiérarchie. Elle a le droit de recruter, de former et de gouverner son clergé. Elle est maîtresse et souveraine chez elle.

Laissez-la faire. Ce qu'elle réclame pour ses prêtres, ce n'est point le privilège, c'est la liberté du dévouement. Oui, Messieurs, nous avons l'ambition, l'unique ambition d'aimer notre pays, d'aimer les âmes, de les servir, de leur faire du bien. Trop souvent, hélas! l'impiété ne veut pas en convenir, et volontiers elle nie ou elle suspecte nos droites intentions. Vous savez l'histoire de Christophe Colomb découvrant le nouveau monde aux prix de fatigues inouïes.

> Il la donne à son roi, cette terre féconde.
> Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts.
> Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
> Un trône, ah? c'était peu... que reçut-il? des fers.

C'est de la sorte à peu près que nous traite l'impiété. Pour nous récompenser, elle rêve de nous asservir et de nous enchaîner. Que nous importe? Les ingratitudes du monde et les audaces de l'im-

piété ne décourageront pas notre zèle et n'éteindront pas la flamme qui brûle dans notre sein. Nous aimons Dieu, nous aimons les âmes, nous aimons notre patrie. Nous vivrons et nous mourrons pour ces nobles causes !

Amen !

NEUVIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'organiser ses œuvres

Messieurs,

J'achève l'énumération et l'exposition des droits de l'Église. L'Église, avons-nous dit, a le droit d'organiser sa hiérarchie, c'est-à-dire de recruter, de former et de gouverner son clergé. Mais, vous le comprenez, si l'Église a des chefs et des soldats, c'est pour s'en servir. Elle a donc le droit de travailler, de faire quelque chose sur la terre, d'organiser ses œuvres. Puissance essentiellement active, il faut qu'elle marche, il faut que sans cesse elle manifeste et agrandisse son action. A propos de cet important sujet nous allons constater un fait et répondre à une objection.

I. Je constate un fait. ***Partout et toujours l'Église organise des œuvres.***

Elle réclame et elle exerce la liberté d'agir en

même temps que la liberté de parler; la liberté de faire le bien, non moins que la liberté de dire la vérité.

Dès l'origine elle fait reposer la puissance de sa doctrine sur celle de ses œuvres. Ce qui forme le caractère saillant de l'Église primitive, de la période apostolique, c'est l'épanouissement simultané de la doctrine et de la charité chrétienne. Et dans l'effusion de la charité comme dans la diffusion de l'enseignement, les Apôtres ne prennent conseil que d'eux-mêmes, ou mieux de l'Esprit-Saint qui les anime et les dirige. Les voyez-vous se présentant devant César et lui disant : Maître, voulez-vous bien nous permettre d'assister les veuves, les orphelins, les pauvres, de leur chercher du pain, des vêtements, un asile, des protecteurs? Nullement. Ils ne demandent d'autorisation à personne, pas plus au sanhédrin qu'au gouverneur romain. La liberté de la bienfaisance est dans le christianisme une liberté sainte. La charité est aussi indépendante que le dogme qui l'inspire, elle ne relève que du ciel.

Et en effet, *à travers les longs siècles de son histoire*, l'Église fait resplendir librement les merveilles de sa charité. Là-dessus comment tout dire? Disons seulement quelques mots. Voyez ce qu'a fait l'Église pour les classes laborieuses, pour le

peuple, pour l'ouvrier. Cet homme du travail et de la peine, l'Église l'a trouvé il y a dix-neuf siècles dans les chaînes de l'esclavage païen, ravalé au niveau de la brute, traité à l'égal d'une bête de somme, condamné par les philosophes, mis hors la loi par les législateurs. Ainsi abandonné, vilipendé, écrasé, foulé aux pieds, l'Église l'a pris dans ses bras et serré sur sa poitrine, elle l'a déclaré solennellement et à la face du monde entier l'égal devant Dieu et le frère en Jésus-Christ de tous les autres hommes. Elle l'avait trouvé sans droit, sans force et sans dignité, et malgré l'opinion, malgré les mœurs, malgré les lois, elle l'a élevé à la dignité d'homme libre et de chrétien.

Pour protéger sa vie et sa liberté dans un temps où l'on ne respectait ni la vie, ni la liberté, les pontifes s'armaient de toute leur autorité, les conciles fulminaient l'anathème, les saints et les fondateurs d'Ordres s'interposaient entre la force toute-puissante et la faiblesse écrasée. Victime de l'injustice et de la violence, le faible, le petit trouvait un asile inviolable dans les monastères et dans les temples. Captif, nous vendions jusqu'à nos vases sacrés pour le racheter. Tout le moyen âge durant, nous lui avons fait un rempart de nos doctrines, de nos lois et de nos vies. Nous avons plaidé sa cause sous tous les régimes, nous avons porté ses doléances devant tous les trônes; nous avons fait monter ses cris de détresse à l'oreille et au cœur de

tous les potentats. Innocents de ses souffrances, nous ne sommes responsables que de sa grandeur, de son affranchissement et de sa félicité. Et aux œuvres de charité dont l'Église a rempli l'histoire il faudrait ajouter ses œuvres d'apostolat, ses œuvres de sanctification et de piété, ses œuvres d'enseignement et d'éducation, ses œuvres scientifiques et agricoles, ses œuvres civilisatrices qui ont revêtu les formes les plus diverses, les plus ingénieuses, les plus imprévues. Tout le passé est plein de son activité inlassable.

Et *aujourd'hui* encore voyez-la à l'œuvre. Elle n'a plus rien. On lui a tout pris. Elle n'est même plus propriétaire de ses temples. Tout ce qu'elle avait amassé durant des siècles pour le bien commun est passé aux mains de l'État. Ses livres, ses manuscrits enrichissent les bibliothèques nationales. Ses collections ornent les musées des grandes villes. Ses collèges abritent les maîtres et les élèves de l'enseignement officiel, et, quand elle entreprend de rouvrir elle-même à ses enfants les portes de la science, il faut qu'elle tende la main et demande à l'aumône le moyen d'enseigner à côté de ceux qui vivent de ses dépouilles et de son héritage. Que dis-je? on lui a même pris, et on lui prend tous les jours sa liberté. On veut l'empêcher d'agir, de faire le bien. Cesse-t-elle à cause de cela d'agir, de faire le bien, de fonder des œuvres? Non. De sa

main toujours jeune elle a ressaisi le levier de la bienfaisance, et elle continue plus que jamais de soulever le fardeau des misères humaines. On la chasse des écoles officielles? Elle ouvre des écoles libres. On l'exile des hôpitaux? Elle va faire le bien ailleurs. On éloigne ses ministres des bureaux de bienfaisance? Ils recueillent les libres générosités des fidèles et multiplient leurs œuvres d'assistance. On l'empêche d'acquérir? On ne peut pas l'empêcher de recevoir, et pauvre elle donne plus que lorsqu'elle était riche. On veut réglementer, gêner, supprimer les effusions de sa charité? Elle proteste, elle revendique son droit, et l'étendue de ses bienfaits n'est dépassée que par l'ingratitude de ceux qui les méconnaissent et les calomnient. La voyez-vous poussant vers ceux qui souffrent les milices de l'abnégation et du dévouement, des milliers de vierges chrétiennes qui se consacrent au soulagement de la souffrance, qui instruisent les fils de l'artisan, qui veillent auprès des malades, qui servent le pauvre, sa vie durant et jusque dans ses vieux jours? La voyez-vous enveloppant le peuple qu'elle aime d'un réseau d'œuvres et d'institutions charitables, mettant à son service des légions d'anges terrestres, suscitant pour lui tous les sacrifices, tous les héroïsmes? Laissez, Messieurs, laissez passer l'Église! Elle possède, elle réclame et elle exerce le droit de faire le bien. Laissez-lui cette liberté sacrée.

Non, non, halte-là! s'écrie l'ignorance ou la mauvaise foi, non, non, il faut l'arrêter. Elle irait trop loin. Elle envahirait tout.

II. Je réponds à une objection. ***L'Église est envahissante.***

Oh! la plaisante objection! L'Église est envahissante? Mais de quelle façon, s'il vous plaît? A la façon de ces fleuves débordés qui ravagent tout un pays en le couvrant de leurs eaux? Nullement. L'Église est envahissante à la façon de ces grands et beaux fleuves qui fertilisent de leurs eaux les plaines par où ils passent. Est-ce donc un malheur? Est-ce un malheur que notre belle Loire baigne Orléans, Tours, Angers, Nantes, et jette sur ses rives la fraîcheur et la fécondité? Ainsi l'Église. Elle envahit le monde. Elle pousse à travers les siècles le torrent de ses œuvres. Tant mieux pour nous! Tant mieux pour les âmes et pour les peuples qui jouissent de sa présence et de son activité!

Dans le passé elle a envahi, la bêche à la main, les terres incultes pour les cultiver, les forêts pour en défricher le sol, les étangs pour en dessécher la vase impure, les côteaux couverts de bruyère pour y planter la vigne. — Elle a envahi la maison du riche pour y modérer l'ardeur des plaisirs et pour

y éveiller le sentiment de la charité, le réduit du pauvre pour y calmer les souffrances et pour y ouvrir les sources fécondes de la résignation chrétienne. Elle a envahi les ruines de la société romaine en décadence pour faire de ces ruines un édifice nouveau. — Elle a envahi les camps des barbares pour y faire germer les premières fleurs de la civilisation. — Elle a envahi le domaine de l'esprit pour déraciner toutes les ignorances, pour faire fleurir toutes les branches du savoir humain dans ses monastères, dans ses écoles, dans ses universités. — Elle a envahi même les plus hauts sommets de la puissance publique, et certes nous n'avons pas à dissimuler que son rôle a été grand dans l'ordre politique et national, que de son sein sortirent les ministres qui ont le plus illustré notre patrie. Voilà quelques-uns des envahissements de l'Église dans le passé. Ils sont sa gloire, et ils forment autour de son front la plus belle, la plus étincelante de toutes les auréoles.

Aujourd'hui au point de vue humain elle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Les peuples jadis, par reconnaissance et par besoin, lui confiaient librement la direction de leurs intérêts temporels. Depuis, et c'était leur droit, les peuples ont pris en main la direction de leur vie civile et politique. L'Église va-t-elle pour cela cesser de leur faire du bien? Non. Les misères humaines sont de tous les

temps et de tous les régimes, et voilà un département qu'elle n'abandonnera jamais, le département des misères humaines. Là elle est chez elle, dans son domaine, dans son élément. Là elle est active, industrieuse, envahissante comme par le passé. Elle envahit les hôpitaux qu'elle a construits et qui sont devenus des établissements séculiers, et, quand on la chasse de ces demeures sacrées, elle s'essaie à en ouvrir de nouvelles. — Elle envahit les écoles pour y maintenir le trésor des lettres, les traditions de la vraie littérature, l'ornement des arts et l'initiation aux secrets des sciences. — Elle envahit les ambulances et les champs de bataille pour y recevoir avec les dernières larmes du blessé ses dernières confidences et ses derniers soupirs. — Elle envahit l'âme du petit enfant, pour y déposer la semence du vrai et la pureté de la morale. — Elle envahit la mansarde du pauvre pour y faire germer la résignation, pour y apporter un peu de bien-être avec un peu d'espérance. — Elle envahit l'atelier de l'ouvrier pour y fixer l'image du Christ à côté de l'outil, c'est-à-dire l'instrument de la sainteté à côté de l'instrument du travail. — Elle envahit la famille pour mettre la vertu dans le cœur du fils, la tendresse dans le cœur de la fille, le dévouement dans le cœur de la mère, le sentiment du devoir et de la responsabilité dans le cœur du père, l'affection mutuelle dans le cœur de tous. — Elle envahit la société, non pas certes pour lui imposer

telle ou telle forme de gouvernement, chose tout à fait secondaire et qui ne la regarde pas, mais pour lui infuser la vie chrétienne, chose absolument nécessaire, but suprême de son activité, objet de sa mission, raison d'être de son existence ici-bas. Si ce sont là les usurpations qu'on attribue à l'Église, si c'est ce genre d'influence qu'on lui reproche, elle est coupable, grandement coupable, et, circonstance aggravante, elle déclare qu'elle ne veut pas se corriger. Elle possède, elle réclame, elle exerce, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps, le droit sacré de faire du bien, la liberté divine et impérissable d'organiser, d'étendre, d'universaliser et de diversifier à l'infini sa bienfaisante action.

Encore une fois, Messieurs, laissez faire l'Église. Lorsqu'on suscite des vertus et qu'on soulage des douleurs, quand on rend la paix aux consciences en leur retrouvant l'innocence, quand on ouvre d'immortelles espérances avec les portes du ciel, quand on soigne les meurtrissures du cœur en séchant les larmes des yeux, on remplit un rôle auquel nulle puissance humaine ne saurait prétendre ni suffire. Et tant qu'il y aura des deuils et des pleurs, des déceptions, des élans vers l'au-delà, des relèvements et des repentirs, des appels à l'idéal, des cris vers l'infini, une voûte céleste enfin au-dessus de nos têtes, il faudra bien recourir à l'Église, à cette grande et divine institution qui apporte les consolations du temps et les secrets de l'Éternité! Lais-

sez-la donc aller à ses œuvres et s'approcher librement de nos sociétés modernes, de nos démocraties frémissantes, qui semblent appeler un nouveau baptême et qui ont tant besoin d'une influence spirituelle et morale pour ne pas s'égarer et s'avilir. Laissez-la faire. Il y a place dans le monde pour sa mission divine, et vous chercheriez vainement ici-bas une institution humaine quelconque capable de la remplacer !

Amen !

DIXIÈME CONFÉRENCE

L'Église et l'État

Messieurs,

J'achève aujourd'hui notre longue étude sur la Constitution de l'Église en vous parlant succinctement des rapports de l'Église et de l'État. Le sujet est très varié et très délicat. Je me contenterai de vous dire aussi simplement et aussi sincèrement que possible les principes qui éclairent et gouvernent cette importante matière.

I. L'Église et l'État sont ***deux souverainetés parfaitement distinctes.***

Elles ont chacune leur fin spéciale à atteindre et une sphère d'action où elles peuvent se mouvoir dans une mutuelle indépendance.

Vous savez quelle est la fin de l'Église, quelle est sa sphère d'action. Elle conduit les individus et les peuples au bonheur éternel, et, pour at-

teindre ce but, elle administre le domaine de la foi et des mœurs, elle répand l'Évangile, elle fait pénétrer partout la parole et la vie de Jésus-Christ, son chef.

De son côté, l'État a une fin spéciale à atteindre, le bonheur temporel des individus et des peuples, et, tant qu'il s'occupe des intérêts matériels qui lui sont confiés, sans empiéter sur le domaine de la foi et des mœurs, l'Église n'a pas à intervenir. Dans la sphère des choses purement temporelles, l'État est chez lui, il est souverain.

Cette distinction essentielle entre les deux puissances a été reconnue, affirmée solennellement, proclamée dès l'origine par les lois romaines, par les Pères de l'Église, par les Papes, par les Conciles, et jamais l'enseignement catholique n'a varié, n'a hésité, n'a fléchi sur la question fondamentale de l'indépendance réciproque de l'Église et de l'État.

— L'Empereur Justinien dans ses Novelles dit : « Dieu a confié aux hommes le sacerdoce et l'Empire, le sacerdoce pour administrer les choses divines, et l'empire pour présider aux choses humaines : l'une et l'autre procèdent du même principe. »

— Le Pape Gélase, s'adressant à l'Empereur Anastase, protecteur déclaré de l'hérésie d'Eutychès, s'exprime en ces termes : « Le monde, auguste Empereur, est gouverné par deux puissances, celle des pontifes et celle des rois... Si, dans tout ce qui est d'ordre public, les évêques, connaissant l'autorité

que vous tenez de la disposition divine, obéissent à vos lois, avec quel amour ne devez-vous pas leur obéir en tout ce qui concerne les mystères vénérables dont ils sont les dispensateurs? »

— Et toutes les fois que les Empereurs de Constantinople veulent toucher à l'arche sainte et usurper la puissance spirituelle, ils trouvent un bras qui les arrête et une voix qui les réprimande. Le Pape Symmaque parle exactement comme le Pape Gélase. Osius de Cordoue, l'un des oracles du Concile de Nicée, écrit à l'Empereur Constance, si zélé pour le triomphe de l'arianisme : « Il ne nous est pas permis à nous, évêques, de prétendre à l'empire dans les choses de la terre, et il ne vous est pas permis non plus, à vous, Empereur, d'usurper l'encensoir ou le pouvoir sur les choses sacrées. »

— Le Pape Innocent III répète, précise et accentue la même doctrine. Il réfute le paradoxe de l'Empereur Alexis Comnène, qui avait mis la couronne au-dessus du sacerdoce. « Dieu, dit-il, a mis dans le ciel deux grands luminaires, c'est-à-dire deux grandes dignités, qui sont l'autorité pontificale et la puissance royale. Mais celle qui préside au jour, c'est-à-dire aux choses spirituelles, est plus grande que celle qui préside aux choses corporelles, et autant il y a de différence entre le soleil et la lune, autant il y en a entre les pontifes et les rois. » Innocent III affirme la distinction des deux pouvoirs, et de plus la supériorité du pouvoir spi-

rituel sur le pouvoir temporel. Cette supériorité est manifeste, puisque de toute évidence l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre, la justice de Dieu sur celle des hommes, les choses de l'éternité sur les choses du temps. Des deux puissances, la plus élevée est incontestablement la puissance spirituelle, qui s'adresse à la partie la plus noble de l'homme, qui touche à ses intérêts les plus graves, et qui lui ouvre le ciel. Mais entendons-le bien, la supériorité de l'Église ne supprime pas l'autonomie de l'État. L'Église et l'État demeurent deux souverainetés parfaitement distinctes. Dans le monde païen, il n'y avait qu'une puissance, César, lequel tenait tout dans sa main : les corps et les âmes, la politique et la religion. Dans le monde chrétien, il y a deux puissances, l'Église et l'État, et encore une fois ces deux souverainetés sont absolument distinctes. Est-ce à dire qu'elles doivent rester étrangères l'une à l'autre ? Non.

II. L'Église et l'État sont **deux souverainetés qui doivent être unies.**

1° *Pourquoi?* L'Église et l'État doivent être unis. Dieu le veut. Dieu appelle l'humanité à une fin surnaturelle et il veut que tous les actes de l'humanité, tous les mouvements, tous les intérêts même les plus profanes et les moins relevés, concourent à cette

fin supérieure. C'est dans ce sens que Dieu a donné à Jésus-Christ et à l'Église toutes les nations en héritage. L'État peut-il se désintéresser de cette volonté positive de Dieu et dire que cela ne le regarde pas? Non. L'Église et l'État doivent être unis pour exécuter ensemble l'ordre formel du Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur.

L'Église et l'État doivent être unis. La nature des choses l'exige. L'Église et l'État, c'est comme l'âme et le corps. L'âme donne au corps la vie, la beauté, la perfection, et de son côté le corps prête à l'âme les organes sensibles dont elle a besoin pour agir, pour s'exprimer et se manifester. L'âme et le corps ne sont pas seulement juxtaposés, mais unis et fondus, quoique distincts. La séparation serait le désordre, la mort. Ainsi l'Église et l'État. Ils doivent s'aider mutuellement et se compléter l'un par l'autre, d'autant plus que bien souvent, sans le vouloir, ils seront obligés de se rencontrer et de se concerter ensemble pour traiter certaines matières mixtes qui relèvent à la fois du domaine de l'Église et de celui de l'État. Dans ces sortes de choses l'accord entre les deux pouvoirs prévient des discussions également funestes à l'un et à l'autre.

L'Église et l'État doivent être unis. L'intérêt commun le réclame. S'ils ne sont point unis, ils s'épuisent et s'affaiblissent dans des luttes stériles. Si le même homme, qui est à la fois chrétien et citoyen, est obligé d'obéir à deux directions con-

traires, le voilà livré à la plus cruelle des alternatives. Soumis à l'Église, il désobéit à l'État, ou bien soumis à l'État, il désobéit à l'Église. Supposez que, dans une grande Compagnie de chemin de fer comme la Compagnie d'Orléans, il y ait désunion entre les deux services de la traction et du mouvement, vous voyez tout de suite les périls graves qui s'en suivraient et pour le fonctionnement des employés et pour la sécurité des voyageurs. De même, dans l'humanité, il y a deux pouvoirs qui ont chacun leurs attributions, et c'est de leur mutuel accord que résulte la sécurité des individus et des peuples. L'Église et l'État doivent être unis.

2° *Jusqu'où* doit aller cette union ? Car il y a des degrés. En principe, plus cette union sera intime, et mieux cela vaudra. Les tiraillements dans un ménage ne valent jamais rien. L'union fait la force et l'union fait le bonheur. Mais, en fait, il faut distinguer. L'union de l'Église et de l'État dépend des temps, des lieux, des circonstances, et on peut imaginer trois régimes différents pour les rapports de l'Église et de l'État : le régime du droit commun, le régime des concordats, et le régime de la protection.

Sous le régime du droit commun, l'Église et l'État sont unis par le respect mutuel. C'est le moins qu'on puisse demander. C'est le minimum

de l'alliance. Voyez ce qui se passe en Angleterre et aux État-Unis. Là, l'Église et l'État se respectent. Le pouvoir temporel, quoique hétérodoxe, admet l'Église au bénéfice de la liberté commune, et lui laisse accomplir en paix sa mission divine sous la garantie des institutions civiles. L'État américain ne protège aucune confession, mais il les respecte toutes. Il n'est pas athée, il est chrétien. Plus d'un orateur a fait à la tribune ou dans la presse l'éloge en principe de la séparation de l'Église et de l'État sans se rendre un compte exact de ce que ce mot signifie. Aux États-Unis, que l'on cite souvent, l'Église est beaucoup moins séparée de l'État que chez nous. On y voit librement s'épanouir les grandes vertus et le dévoument héroïque qui sont l'honneur et la force de la religion, et qui pourvoient à l'éducation de la jeunesse et à l'assistance des pauvres. Les fondations pieuses sont exemptes d'impôts. Le repos du dimanche est assuré aux travailleurs. L'enseignement de l'État est chrétien. Les prêtres et les Églises sont entourés d'un respect universel. Le clergé est exempt du service militaire, etc... Cependant ce régime de droit commun et de respect mutuel n'est pas l'idéal. Il y a plus et mieux.

Sous le régime des Concordats l'Église et l'État sont unis par une entente cordiale, par des conventions réciproques. On ne se contente pas de se saluer

en se rencontrant; on se rapproche, on traite ensemble sur certains points qui intéressent à la fois le chrétien et le citoyen. C'est le second degré de l'alliance. Imaginez un peuple, non point hérétique comme l'Angleterre, ou mixte comme les États-Unis, mais un peuple comme la France, bouleversé par les révolutions, où l'unité religieuse a été malheureusement brisée, où des dissidences invétérées sont profondément enracinées dans les faits! Comment se comporteront l'un envers l'autre l'Église et l'État? Bien loin de se mettre en guerre ils devront d'abord se respecter, et ensuite essayer de s'entendre. Ils feront ensemble un accord, une convention, un contrat, un Concordat. Ce fut l'honneur du Premier Consul de traiter avec l'Église désarmée comme si elle avait 200.000 hommes; et c'est l'honneur de l'Église d'observer la foi jurée et de ne jamais se départir de ses engagements. Sous le régime des Concordats, l'Église et l'État se font des concessions réciproques. L'Église ne sacrifie aucun principe, mais elle se montre modérée dans l'exercice de ses droits; l'État ne fait pas à l'Église une situation unique et privilégiée, mais il lui accorde cependant certaines faveurs qui sont conciliables avec la paix publique. Ce régime des Concordats, quand il est sincère, peut produire de bons fruits. Il n'est pas pourtant l'union complète. Reste une manière idéale de régler les rapports de l'Église et de l'État.

Sous le régime de la protection, l'Église et l'État sont unis par une assistance réciproque. L'Église se présente comme mère de la civilisation, instrument du bien, organe de la vérité, interprète de la morale et gardienne de l'ordre social; et de son côté l'État accepte les lois de l'Église, les fait observer et en punit la violation. Les deux pouvoirs n'en font qu'un. C'est le maximum de l'alliance. On a vu cela autrefois et, sous le règne de l'union intime entre les deux pouvoirs, on a vu la vérité pénétrer les institutions, l'Évangile présider à l'éducation des peuples et au perfectionnement des mœurs publiques; on a vu toutes les forces spirituelles et civiles conspirer à l'intégrité de la foi et au bonheur de l'humanité; on a vu l'Église protégée par l'État, et l'État sacré et en quelque sorte divinisé par l'Église. Ce régime n'a pas été sans inconvénients. Souvent on a fait payer chèrement à l'Église la protection dont elle jouissait, et son indépendance de parole et d'action a été plus d'une fois entravée. Mais dans l'ensemble elle a su garder sous la pourpre sa divine liberté, elle a usé de sa puissance et de sa richesse en faveur des petits et des humbles; elle a ôté la couronne aux parjures et aux tyrans pour la donner aux vaillants et aux saints; elle a inspiré les lois pour le plus grand bien de l'humanité; elle a sauvé du naufrage les sciences et les lettres; elle a assuré le triomphe de la civilisation sur la barbarie. En somme, nous n'avons

pas à rougir du passé de notre sainte Église catholique. En vertu du libre consentement et de la volonté des peuples les princes l'ont jadis protégée, mais elle a payé par d'immenses bienfaits les services qu'elle recevait du pouvoir civil. Bénissons-la et soyons plus que jamais ses fidèles enfants et ses défenseurs déterminés!

Amen !

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

G

H

J

K

L

M

N

O

P

TABLE DES MATIÈRES

I

CONFÉRENCES PRÉLIMINAIRES

III

LA PHYSIONOMIE DE L'ÉGLISE

Pages.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

La sainteté de l'Église (*suite*)

2° *Les manifestations de la sainteté de l'Église*

SIXIÈME CONFÉRENCE

La catholicité de l'Église

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La catholicité de l'Église (*suite*)

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'apostolicité de l'Église

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les fausses Églises

DIXIÈME CONFÉRENCE

L'Église de France

1° *Sa préparation*

Pages.

ONZIÈME CONFÉRENCE

L'Église de France (*suite*)

2° *Sa naissance*

DOUZIÈME CONFÉRENCE

L'Église de France (*suite*)

3° *Son histoire*

IV

LA PAROLE DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Les sources de la parole de l'Église

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les organes de la parole de l'Église

Pages.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole immuable

DIXIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole progressive

ONZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole féconde

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole infaillible

Pages.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église est une parole divine

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

La parole de l'Église de France

V

LES DROITS DE L'EGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'exister

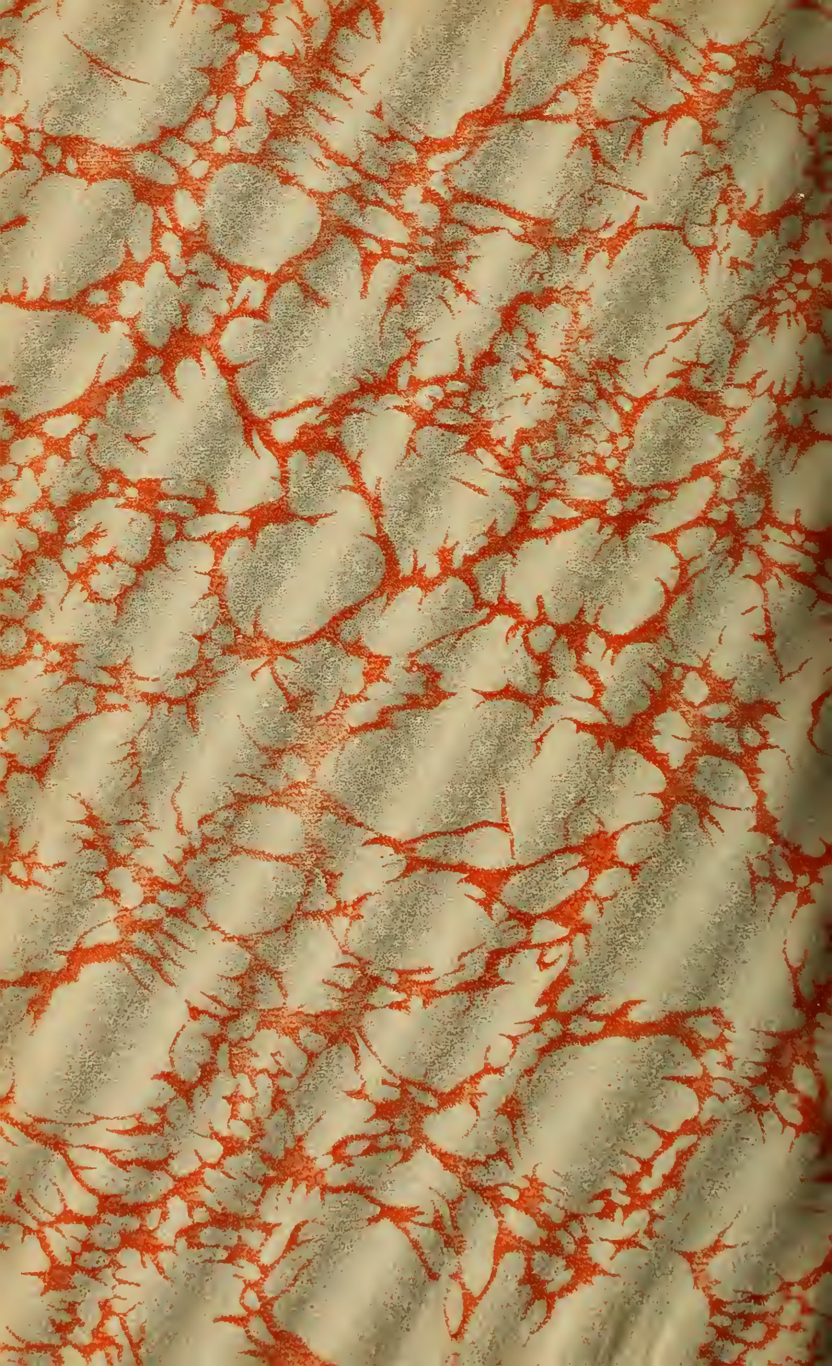
DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit d'enseigner

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'Église a le droit de sanctifier

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, RUE GAMBETTA, 6.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO
OCT 0 2 2006

